This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

FROM
THE LIBRARY
OF
JOHN WILLIAMS
WHITE

A GIFT TO
HARVARD COLLEGE
LIBRARY

COMÉDIES
D'ARISTOPHANE

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

COMÉDIES

D'ARISTOPHANE

TRADUITES DU GREC

PAR M. ARTAUD

INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

QUATRIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE SUR LES DERNIÈRES ÉDITIONS GRECQUES

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1879

Ga 110.670.2

HARVARD COLLEGE LIBRARY
AUGUST 1, 1919
FROM THE LIBRARY OF
JOHN WILLIAMS WHITE

AVIS

SUR CETTE QUATRIÈME ÉDITION.

Pour cette quatrième édition de l'Aristophane, comme pour celle de Sophocle, la traduction a été revue avec soin sur les textes les plus récents, notamment sur l'édition de Didot, qui a été faite d'après celle de Dindorf.

Les corrections ont eu le plus souvent pour but de se rapprocher du texte par une exactitude plus rigoureuse, non-seulement pour le sens et l'ordre des mots, mais aussi pour le mouvement de la pensée. On a mis en pratique ce principe admis par les maîtres en l'art de traduire, d'observer toujours l'ordre du texte, autant que le comporte le génie de la langue dans laquelle on écrit; et par là même on rencontre souvent l'expression la plus concise.

Cette fidélité scrupuleuse, dont je me suis imposé l'obligation, présentait peut-être plus de difficultés pour Aristophane que pour aucun autre auteur. Indépendamment d'un style admirable de richesse et de variété, indépendamment des obscurités qui résultent d'une foule

d'allusions perdues pour nous, la licence audacieuse permise au théâtre d'Athènes présentait des obstacles presque insurmontables, dans une langue qui pousse aussi loin que la nôtre le respect des bienséances. Je me suis toujours tenu aussi près du texte que je l'ai pu ; et quand l'obscénité de l'original m'interdisait une exactitude littérale, j'ai fait mes efforts pour trouver des équivalents, tout en rejetant, dans une note au bas de la page, le mot à mot en latin ou en italien. D'autres notes étaient nécessaires presque à chaque pas, pour éclaircir une foule d'usages et de détails qui tiennent aux mœurs et aux événements contemporains. Quelques-unes ont été ajoutées pour faire sentir les intentions du poëte, quand notre langue, malgré sa souplesse, ne pouvait donner qu'un équivalent imparfait. Il suffira de citer pour exemples celles qui se rapportent aux v. 595-597, et 630, 632 des *Acharniens*. Je ne les ai pas épargnées, en m'aidant surtout des secours que présentent les scholiastes. Dans les notices placées en tête de chaque comédie, j'ai tâché de déterminer la date de la représentation, et les faits historiques auxquels le poëte fait allusion.

NOTICE SUR ARISTOPHANE.

Aristophane, le plus célèbre des poëtes comiques de la Grèce, et le seul dont il nous soit parvenu des pièces entières, était d'Athènes, selon son biographe anonyme, quoique Suidas le dise né dans l'île de Rhodes, et d'autres à Égine. La date de sa naissance et celle de sa mort ne sont pas connues; mais des onze pièces qui nous restent de lui, dix ont été représentées pendant la guerre du Péloponnèse (431-404 avant notre ère.) Un passage de la onzième, *l'Assemblée des Femmes*, donne à penser qu'elle fut composée vers la fin de la quatre-vingt-seizième olympiade, 393 avant notre ère. Enfin, le *Plutus*, joué pour la première fois en 409, fut donné une seconde fois avec des changements en 390.

Soit timidité, soit qu'une loi défendît de faire représenter des comédies avant l'âge de trente ans (voir le Scholiaste sur le vers 526 des *Nuées*), Aristophane donna ses premiers ouvrages sous le nom de Callistrate et de Philonide, acteurs qui jouaient dans ses pièces. Il ne nous reste que des fragments de ses deux premières comédies : l'une, *les Dætaliens* (les Viveurs), jouée la première année de la quatre-vingt-huitième olympiade; l'autre, *les Babyloniens*, représentée la deuxième année de la quatre-vingt-huitième olympiade, 427 avant Jésus-Christ, au printemps,

c'est-à-dire à l'époque où les alliés se rendaient en foule à Athènes, pour apporter leurs tributs. Le démagogue Cléon était maltraité dans *les Babyloniens :* pour s'en venger, il accusa le poëte d'avoir livré le peuple à la risée des étrangers. Bientôt après il l'accusa de n'être pas citoyen d'Athènes, et d'en usurper les droits. Il paraît qu'Aristophane avait des biens à Égine, et que sa famille était originaire de Rhodes : c'est ce qui put servir de prétexte à ces accusations, auxquelles d'ailleurs il sut toujours échapper. De plus, Aristophane appartenait au parti aristocratique, déclaré contre Cléon, qui, depuis la mort de Périclès, était l'orateur qui avait le plus d'influence sur la multitude. D'un autre côté, des succès militaires que Cléon dut à la fortune au moins autant qu'à son habileté lui avaient inspiré une présomption arrogante, et lui faisaient beaucoup de jaloux. Telles sont les causes de l'animosité d'Aristophane contre ce démagogue, qu'il traduisit enfin sur la scène dans sa comédie des *Chevaliers*, où il le flagelle impitoyablement. Aucun ouvrier n'ayant osé faire un masque à la ressemblance de Cléon, et aucun acteur n'ayant consenti à se charger du rôle, Aristophane le joua lui-même. Pour épargner ici les redites, nous renvoyons à chacune des pièces, et aux notices qui les précèdent.

On reconnaîtra, en les lisant, que les ouvrages du poëte étaient aussi des actions, l'exercice d'un droit, une intervention dans les affaires de l'État. Il s'attribuait la fonction de traduire sur le théâtre tous ceux qui jouaient un rôle sur la place publique. La comédie politique, telle que nous la voyons dans Aristophane, cette satire audacieuse de tous les hommes mar-

quants, cette âpre censure des actes, des projets, des mesures de l'administration, était en quelque sorte un complément des institutions républicaines, un des ressorts du gouvernement populaire. Redoutable à tous les intrigants, souvent, dans sa verve licencieuse, elle n'épargnait pas même les bons citoyens. Chez ce peuple ombrageux, qui à son admiration pour les grands hommes alliait toujours une défiance inquiète et jalouse de leur ascendant, la vieille comédie se montre comme un pendant de l'ostracisme.

Un de ses éléments essentiels et caractéristiques était la *parabase*. Au milieu de la pièce, dans un intermède, le Chœur, occupant seul la scène, se tournait vers les spectateurs, et s'adressait à eux au nom du poëte : tantôt il faisait son apologie, et tournait ses rivaux en ridicule; tantôt, en vertu de son droit de citoyen, il faisait des propositions sérieuses ou badines, dans l'intérêt général. Quelque antidramatique que nous paraisse aujourd'hui cette interruption de l'action, la parabase, impatiemment attendue de l'auditoire, était le morceau capital de l'ancienne comédie. C'est encore là une des différences profondes qui la distinguent de ce que nous appelons aujourd'hui du même nom.

Aristophane s'attaque sans gêne à tout ce qu'il y a de plus considérable dans l'État, aux orateurs, aux généraux, aux juges, à ceux qui gouvernent sous le nom du peuple, et au peuple lui-même. Il démasque les charlatans de toute espèce; ses traits sont inépuisables contre les partisans de la guerre; il dénonce les concussions : c'est ainsi qu'il célèbre la mesure par laquelle on contraignit Cléon à restituer cinq talents qu'il s'était fait donner par quelques villes tributaires,

en leur promettant d'engager la république à diminuer leur tribut annuel. Une comédie était donc un pamphlet, où le poëte traitât les questions à l'ordre du jour. En effet, si le grand ressort politique des sociétés modernes est la presse, à Athènes c'était la parole, c'est-à-dire la voix des orateurs et des poëtes comiques. La tribune aux harangues et le théâtre jouaient alors le même rôle, exerçaient la même influence que de nos jours les feuilles périodiques : toutefois avec cette différence que les représentations n'étaient pas quotidiennes en ce temps-là; elles étaient liées au culte public; c'était une solennité religieuse, qui revenait à certaines époques de l'année; et par là même elles produisaient une impression bien plus vive, elles excitaient plus d'empressement et de curiosité. Les vers du poëte se gravaient dans la mémoire, on en récitait des tirades, on en recherchait les copies. Voilà comment la vieille comédie grecque se trouvait investie d'une sorte de magistrature morale et politique; c'était une tribune plus populaire et plus redoutable que l'autre. Aussi quel effroi elle causait à tous les hommes distingués! On conçoit l'antipathie que leur inspirait une pareille licence : presque tous les grands hommes de ce temps-là penchèrent pour le parti aristocratique.

On ne s'étonnera donc plus que Denys, tyran de Syracuse, ayant désiré connaître le gouvernement d'Athènes, Platon lui ait envoyé les comédies d'Aristophane. Elles sont en effet le meilleur commentaire, l'image la plus fidèle et la plus vivante de la démocratie. Fille du gouvernement populaire, la vieille comédie en suivit toutes les vicissitudes. A plusieurs reprises on avait tenté de restreindre la liberté

illimitée de la muse comique : divers décrets défendirent de nommer les hommes vivants, d'attaquer les magistrats ; mais ces décrets n'étaient pas longtemps observés, et la comédie reprenait bientôt son ancienne énergie. Enfin, après la prise d'Athènes par Lysandre, le gouvernement des Trente, établi sur les ruines de la démocratie, défendit, en 404, de traduire des personnages réels sur la scène. Tout citoyen attaqué par les auteurs comiques eut le droit de porter plainte devant les tribunaux. Ce fut un coup mortel pour la vieille comédie. Elle perdit son caractère essentiel, la satire politique et les personnalités injurieuses, la censure publique des actes du gouvernement, et de ceux qui avaient part au maniement des affaires. Le retour momentané de la démocratie ne lui rendit pas ses priviléges. C'est ce qui fait dire à Horace (*Art poétique*, v. 283 sq.) : « La licence mérita d'être réprimée par une loi. La loi fut donnée, et le Chœur se tut honteusement quand il n'eut plus le pouvoir de nuire. »

Dans *l'Assemblée des Femmes*, représentée en 393, il n'y a plus de parabase ; elle est également supprimée, ainsi qu'une partie des Chœurs, dans la seconde édition du *Plutus*, qui est de l'an 390. C'est à ces temps-là qu'il faut rapporter ce que raconte l'auteur de la vie d'Aristophane : « Un décret étant survenu, qui défendit de désigner aucun citoyen par son nom, il composa son *Cocalos*. » Le sujet de cette pièce était un jeune homme qui séduit une jeune fille et l'épouse, après avoir reconnu sa famille. On voit ici la naissance de la comédie nouvelle, qui s'attache à la peinture de la vie privée et des mœurs domestiques. Le *Plutus* peut être considéré comme appartenant à

la comédie moyenne, qui servit de transition ou d'intermédiaire entre l'ancienne et la nouvelle. Ne pouvant plus se prendre aux personnages vivants, l'auteur se jette dans la fiction et l'allégorie.

Sur le nombre des pièces d'Aristophane, on a à choisir entre le témoignage de Suidas, qui le porte à cinquante-quatre, et celui d'un autre grammairien, qui n'en compte que quarante-quatre. Onze seulement nous sont parvenues entières; des autres, il ne nous reste que des fragments. Les premières traitent pour la plupart des sujets politiques : ainsi *les Acharniens*, *les Chevaliers*, *la Paix*, *Lysistrata*, ont trait à des événements de la guerre du Péloponnèse; *les Guêpes*, *les Oiseaux*, *l'Assemblée des Femmes*, sans se rapporter à tel ou tel événement en particulier, ont cependant encore un caractère politique, en ce qu'elles attaquent en général les abus et les vices du gouvernement, par exemple, la passion des procès et la manie des jugements publics : une autre classe est formée des pièces où la satire est plus spécialement littéraire, et dans lesquelles l'auteur attaque les poëtes ou les philosophes contemporains; telles sont *les Fêtes de Cérès* et *les Grenouilles*, dont la critique mordante est dirigée surtout contre Euripide; enfin, *les Nuées*, si célèbres à cause de la part qu'une vieille tradition attribue à cette comédie dans la condamnation de Socrate. Cette question a été traitée dans l'examen que nous avons fait de la pièce; et notre conclusion a été que si un intervalle de vingt-quatre ans entre la représentation des *Nuées* et l'accusation de Mélitus ne permet pas d'accuser Aristophane de complicité, il ne saurait être absous complétement quant au résultat, puisque les griefs articulés au procès ne font

guère que reproduire ceux que le poëte avait mêlés à ses bouffonneries.

Quoi qu'il en soit, les comédies d'Aristophane sont sans contredit le tableau le plus vivant et le monument le plus complet des mœurs grecques. Ce n'est pas en quelques mots que nous pourrions indiquer ici tout ce que ces ouvrages admirables nous révèlent sur le monde antique. Toutefois, il est un point que nous ne pouvons passer sous silence : c'est l'impudeur de ces mœurs grecques, c'est ce dévergondage d'impuretés qui souillent trop souvent les plus brillants chefs-d'œuvre. Il y a une seule chose à dire pour la justification d'Aristophane : ce qu'il y a de licencieux dans ses comédies appartient à son époque. Quant à son esprit, on sait quel cas en faisaient les plus grands génies de l'antiquité. Si sa gloire a traversé les siècles, c'est que sa verve comique et la finesse de son atticisme recouvraient un fond solide, c'est que chez lui la profondeur du bon sens se cachait sous l'éclat de la plus riche poésie. Saint Chrysostome avait continuellement ses ouvrages sous son chevet; et Platon, qui lui a donné une si belle place dans son *Banquet*, fit à sa mort ce distique, qui nous a été conservé :

« Les Grâces, cherchant un sanctuaire indestructible,
« trouvèrent l'âme d'Aristophane. »

LES ACHARNIENS,

COMÉDIE.

NOTICE

SUR

LA COMÉDIE DES ACHARNIENS.

De jeunes Athéniens, dans un moment d'ivresse, étaient allés à Mégare, où ils avaient enlevé la courtisane Simétha. Les Mégariens irrités se vengent, en enlevant à leur tour deux filles de la maison de la célèbre Aspasie. Telle fut, selon Aristophane, Plutarque et Athénée, la première occasion de la guerre du Péloponnèse. Périclès, amant d'Aspasie, fait rendre un décret prononçant la peine de mort contre tout Mégarien qui serait pris sur le territoire d'Athènes. Archidamos, roi des Lacédémoniens, envoie des députés aux Athéniens, pour les engager à révoquer le décret porté contre les Mégariens. Périclès s'oppose à la révocation du décret, et le fait maintenir.

D'autres causes encore avaient indisposé les habitants du Péloponnèse contre Athènes ; mais Plutarque prétend que les Lacédémoniens ne se seraient pas mis à la tête de la ligue, si le décret contre Mégare avait été révoqué. La guerre s'étant donc déclarée, tous ceux qui habitaient les campagnes rentrent à Athènes avec leurs femmes, leurs enfants, et tout ce qu'ils peuvent emporter avec eux : ils envoient leurs troupeaux dans l'île d'Eubée. Thucydide décrit tous les embarras que causa ce déplacement.

Bientôt les Lacédémoniens avec leurs alliés, au nombre desquels étaient aussi les Béotiens, envahissent l'Attique, sous la conduite du roi Archidamos. Ils ravagent le territoire, coupent les vignes, et pénètrent jusqu'à Acharne, l'un des bourgs d'Athènes. Leur intention, en dévastant ainsi le pays, était d'attirer les Athéniens à une action générale, qui pouvait décider du sort d'Athènes, ou d'exciter les Acharniens à la révolte lorsqu'ils verraient leurs terres au pouvoir des ennemis, sans que le gouvernement s'occupât de les chasser. Voici un passage de Plutarque à ce sujet :

« Si descendirent les Lacedæmoniens et leurs alliez et confederez, avec grosse puissance, aux pays de l'Attique, soubs la conduite du

roi Archidamus, et, en ruinant tout par où ils passoyent, entrèrent jusques au bourg d'Acharnes, là où ils se campèrent, estimans que les Athéniens ne les y souffriroyent jamais, ains leur sortiroyent à l'encontre pour défendre leur pays, et montrer qu'ils n'avoyent point le cueur failly. Mais Périclès consideroit qu'il seroit trop dangereux de hasarder la bataille, où il estoit question de la propre ville d'Athènes, contre soixante mille combattans à pied, tant du Péloponèse que de la Bœocie : car autant y en avoit-il au premier voyage qu'ils y feirent. Et quant à ceulx qui vouloyent combattre à quelque prix que ce fust, et qui perdoyent patience de voir ainsi destruire leurs pays devant leurs yeux, il les reconfortoit et appaisoit, en leur remonstrant que les arbres taillez ou coupez revenoyent en peu de temps, mais qu'il est impossible de recouvrer les hommes quand on les a une fois perdus. » (*Vie de Périclès, traduct. d'Amyot.*)

Périclès suivit son plan avec fermeté, sans se laisser influencer ni émouvoir par les divisions et les clameurs des partis. Les Acharniens demandaient à grands cris qu'on livrât bataille. Cléon animait le peuple contre Périclès. Celui-ci envoya une flotte porter la guerre dans le Péloponnèse; et lui-même, à la tête d'une armée de terre, alla ravager le territoire de Mégare.

En même temps les Athéniens cherchaient à attirer dans leur parti quelques rois barbares. Nymphodoros d'Abdère, étant venu à Athènes, avait négocié l'alliance de la république avec Sitalcès, roi de Thrace, qui avait épousé la sœur de Nymphodoros; Sadoc, fils du roi Sitalcès, reçut des Athéniens le droit de cité. Ceux-ci espéraient également s'assurer l'alliance du roi de Macédoine et du roi de Perse, et leur envoyaient des ambassades. Dans l'attente de ces auxiliaires qui n'arrivaient jamais, la guerre continuait toujours. Ceux qui étaient las d'en souffrir se déclarèrent hautement pour la paix. Aristophane était de ce nombre. Le but de la comédie des *Acharniens*, comme de plusieurs autres de ses pièces, est de faire sentir les avantages de la paix, et d'engager Athènes à se réconcilier avec Lacédémone.

Le principal personnage de la pièce, Dicéopolis, las de la guerre, arrive au lieu de l'assemblée, bien résolu de faire mettre la paix en délibération. Mais il se trouve seul au Pnyx, tandis que les citoyens sont à flâner sur le marché. Cependant les Prytanes prennent place, et le héraut demande qui veut prendre la parole. Amphithéos, qui propose la paix avec Lacédémone, est chassé de l'assemblée. On introduit les ambassadeurs envoyés par Athènes auprès du roi de Perse; de retour de leur mission, ils amènent avec eux Pseudarta-

bas, envoyé du grand roi. Arrive à son tour Théoros, député auprès de Sitalcès, roi de Thrace. Dicéopolis dévoile les mystifications des uns et des autres.

Amphithéos, qu'il avait chargé d'aller négocier pour lui-même la paix avec les Lacédémoniens, revient, et lui rapporte son traité particulier. Mais les Acharniens, ennemis implacables des Lacédémoniens, veulent assommer celui qui a traité avec eux. Leur troupe furieuse survient au moment où Dicéopolis offre un sacrifice à Bacchus. Dicéopolis, pour échapper à leur colère, les menace de se venger... sur qui ? Sur des sacs de charbon. Les Acharniens, qui étaient presque tous charbonniers, se laissent attendrir : on entre en pourparler; on lui permet de dire librement son avis sur la guerre. Mais, avant de prendre la parole, il demande à Euripide de lui prêter les haillons et l'accoutrement d'un de ses héros, afin d'être plus pathétique et de produire plus d'effet sur les auditeurs. Les bouffonneries de cette scène sont en même temps une parodie mordante des tragédies d'Euripide.

Dicéopolis commence enfin son discours, et prouve que tous les torts ne sont pas du côté des Lacédémoniens. Une partie du Chœur se range de son avis : l'autre le traite en ennemi, et appelle contre lui le général Lamachos. Celui-ci devient l'objet des traits satiriques de Dicéopolis, qui finit par ouvrir son marché aux Mégariens et aux Béotiens. On voit arriver alors un Mégarien, qui fait connaître la misère à laquelle l'interruption du commerce avec Athènes avait réduit son pays. Contraint par la famine à vendre ses petites filles, il les met dans un sac et les apporte au marché, où il les propose à Dicéopolis, comme de jeunes truies. De là une foule d'équivoques et de bouffonneries. Survient un sycophante ou délateur, qui veut dénoncer le Mégarien, comme faisant la contrebande. Dicéopolis le force au silence. Un Béotien vient à son tour au marché, où il apporte des légumes, du gibier, de la volaille, des poissons en abondance. Dicéopolis fait ses provisions, et se prépare à célébrer joyeusement la fête des Coupes. Un serviteur de Lamachos vient prier Dicéopolis de faire part à son maître de quelques-uns des mets délicats qu'il prépare pour son festin. Il le refuse; mais un peu après il se montre plus accommodant pour une jeune mariée, qui lui demande de l'associer au traité de paix qu'il a fait avec les Thébains; car elle déteste la guerre, qui menace de la séparer de son mari le jour même de ses noces.

Tout à coup on annonce une invasion des ennemis sur le territoire de l'Attique. Le général Lamachos est obligé d'aller se mettre à

la tête de l'armée : ce qui donne à Dicéopolis l'occasion de tourner en ridicule ses préparatifs militaires, tandis que lui-même, invité à un festin par le prêtre de Bacchus, goûte les douceurs de la paix. Enfin on apporte sur le théâtre Lamachos, qui a été grièvement blessé dans le combat, et qui déplore les malheurs de la guerre. Le citoyen pacifique se réjouit au contraire du parti qu'il a pris, et raille Lamachos de sa mésaventure; et le Chœur lui décerne l'outre, prix réservé au meilleur buveur dans les fêtes de Bacchus.

La comédie des *Acharniens* fut représentée, aux fêtes Lénéennes, la sixième année de la guerre du Péloponnèse, comme l'indiquent plusieurs passages de cette pièce même (vers 266, 890, édit. Firmin Didot). La sixième année de la guerre du Péloponnèse répond à la 3e année de la 88e olympiade, sous l'archontat d'Euthydème (l'an 425 avant notre ère). Périclès était mort depuis trois ans.

LES ACHARNIENS.

PERSONNAGES.

DICÉOPOLIS.
UN HÉRAUT.
AMPHITHÉOS.
UN PRYTANE.
AMBASSADEURS.
PSEUDARTABAS.
THÉOROS.
CHŒUR DE VIEILLARDS ACHARNIENS.
FEMME, FILLE de Dicéopolis.
CÉPHISOPHON.
EURIPIDE.
LAMACHOS.
UN MÉGARIEN.
FILLES DU MÉGARIEN.
UN SYCOPHANTE.
UN BÉOTIEN.
NICARCHOS.
UN SERVITEUR DE LAMACHOS.
UN LABOUREUR.
UN PARANYMPHE.
MESSAGERS.

La scène est d'abord sur la place publique appelée Pnyx.

DICÉOPOLIS [1]. Que de soucis m'ont rongé le cœur! des plaisirs, j'en ai eu peu, bien peu, quatre au plus; mais les peines, elles sont innombrables comme les sables de la mer. Voyons, quels sujets ont mérité vraiment de me réjouir? Par exemple, mon cœur s'est épanoui quand je vis Cléon rendre gorge et lâcher les cinq talents [2]. Que j'en ai eu de joie! combien j'aime les Chevaliers pour ce fait! il est digne de la Grèce [3]. D'un autre côté, j'ai éprouvé un déplaisir tragique : la bouche béante, j'attendais Eschyle [4], et voilà

[1] Le nom de Dicéopolis est formé de deux mots, qui signifient citoyen juste, homme de bien.

[2] Cléon avait reçu cet argent de quelques insulaires, à condition d'engager la république à diminuer le tribut annuel qu'ils payaient à Athènes. Les Chevaliers le forcèrent à le rendre. Ce fait est rapporté par Théopompe. Il sera plus d'une fois question de Cléon dans ces comédies.

[3] Hémistiche de *Télèphe* d'Euripide, selon le Scholiaste.

[4] Eschyle était mort depuis trente ans (456 ans av. J.-C.), lors de la représentation des *Acharniens*. Mais, selon son biographe, et Quintilien, X, 1, 66, les Athéniens avaient permis aux poëtes plus récents de reprendre les tragédies d'Eschyle, et de concourir, en les corrigeant. Suidas ajoute qu'Euphorion, fils d'Eschyle, remporta quatre fois le prix avec des tra-

que le héraut s'écrie : « Théognis[1] ! fais paraître ton chœur. » Jugez quel coup ce fut pour mon âme ! Une autre fois j'eus à me réjouir lorsque Dexithéos, paraissant après Moschos, vint toucher un air béotien[2]. Cette année, en revanche, combien je fus au supplice, lorsque je vis Chéris[3] se disposer à jouer sur le mode orthien[4] !

Mais jamais, depuis que je me baigne[5], la poussière ne m'a piqué les yeux autant qu'aujourd'hui, jour de l'assemblée régulière[6], dans ce Pnyx[7] encore désert. Ils sont à bavarder dans le marché, tout en s'efforçant d'éviter la corde rouge[8]. Les prytanes[9] même n'arrivent pas ; mais, lorsque enfin ils paraîtront, vous les verrez se pousser, se presser en foule, se disputer les premiers bancs en bois[10]. Quant

gédies de son père, qui n'avaient pas encore été jouées. Peut-être Aristophane fait-il ici allusion à un fait de ce genre.

[1] Poëte tragique qu'Aristophane raille plus loin (v. 140) pour sa froideur, ainsi que dans *les Fêtes de Cérès*, v. 177. On l'appelait Χίων, *la Neige*. Il fut plus tard un des Trente. V. plus loin, v. 140; et *Fêtes de Cérès*, 177.

[2] Ainsi appelé, dit le Scholiaste, parce qu'il fut inventé par Terpandre.

[3] Mauvais musicien. Il est encore nommé plus bas, v. 866, dans *la Paix*, v. 951, et dans *les Oiseaux*, v. 858.

[4] C'était un mode vif, guerrier, et dans les tons les plus élevés. (Voyez Hérodote, l. I, 24.)

[5] Juvénal désigne de même l'âge de puberté par l'admission dans les bains :

> Nec pueri credunt, nisi qui nondum æra lavantur.
> (Sat. II, v. 152).

[6] Les assemblées régulières, κύριαι, avaient lieu trois fois par mois, le onzième, le vingtième et le trentième jour du mois. Celles qui se tenaient d'autres jours, pour affaires urgentes, s'appelaient σύγκλητοι, convoqués. Voy. Ulpien, sur Démosth. *In Timocr.*

[7] Le Pnyx, dans le voisinage de la citadelle, était une place où se tenait l'assemblée du peuple.

[8] Lorsque les citoyens tardaient à se rendre à l'assemblée, les magistrats faisaient tendre sur l'*agora* (le marché) une corde teinte en rouge, pour envelopper la foule, et la ramener ainsi au Pnyx. La corde déteignait sur les habits des retardataires, qui étaient ainsi reconnus, et payaient l'amende. (Voyez *l'Assemblée des Femmes*, v. 378; *Pollux*, VIII, 104; Sam. Petit, *Leg. Att.*, p. 285, et Schömann, *de Comitiis Atheniensium.*)

[9] Ces magistrats convoquaient et présidaient les assemblées du peuple.

[10] Dans *les Chevaliers*, représentés l'année suivante, le poëte dit formellement, v. 734 à 585, que les siéges étaient en pierre. Ici, πρώτου ξύλου désigne sans doute quelques bancs qu'on se disputait.

aux moyens d'avoir la paix[1], ils n'y songent guère. O Athènes, Athènes! Pour moi, j'arrive toujours le premier à l'assemblée; et, me voyant seul, je m'assieds, je soupire, je bâille, je m'étends, je me mets à l'aise[2]: ne sachant que faire, je trace des caractères sur le sable, je m'épile, je calcule, je tourne mes regards vers mon champ; plein d'amour pour la paix, de haine pour la ville, je regrette mon bourg, qui jamais ne me disait : « Achète du charbon, achète du vinaigre, de l'huile; » il ne connaissait pas le mot *achète:* seul il produisait tout, et on n'y entendait pas ce mot qui m'arrache l'âme[3]. Aussi suis-je venu aujourd'hui bien décidé à crier, à interrompre, à injurier les orateurs, s'ils parlent d'autre chose que de la paix. Mais voici les Prytanes, ils arrivent à midi. Ne l'ai-je pas dit? Je l'avais bien prévu; les voilà qui se jettent tous sur les premières places.

Le Héraut. Avancez davantage, avancez, afin d'être dans l'enceinte purifiée[4].

Amphithéos. A-t-on déjà parlé?

Le Héraut. Qui demande la parole[5]?

Amphithéos. Moi.

Un Prytane. Qui es-tu?

Amphithéos. Amphithéos[6].

Le Prytane. Ce n'est donc pas un homme?

Amphithéos. Non, mais un immortel. Amphithéos était fils de Cérès et de Triptolème; de celui-ci naquit Céleus; Céleus épousa Phénarète, mon aïeul; de Phénarète naquit

[1] La guerre du Péloponnèse durait depuis six ans.

[2] Le texte : πέρδομαι, *pedo*.

[3] Le mot grec, qui veut dire *achète*, ressemble à celui qui signifie une *scie :* de là un calembour intraduisible.

[4] Cette purification consistait à arroser le lieu de l'assemblée avec du sang de jeunes cochons. Voy. *l'Assemblée des Femmes*, v. 128, et Eschine contre Timarque.

[5] Cette formule se retrouve dans *l'Assemblée des Femmes*, v. 130 τίς ἀγορεύειν βούλεται. Voy. aussi *les Fêtes de Cérès*, v. 379.

[6] Le mot *dieu* entre dans la composition de ce nom.

Lycinos, qui me donna le jour et me fit immortel[1]. Les dieux m'ont permis de négocier seul une trêve avec les Lacédémoniens. Mais, citoyens, tout immortel que je suis, je n'ai pas de quoi vivre; car les Prytanes ne me donnent rien[2].

LE PRYTANE. Archers...

AMPHITHÉOS. O Triptolème! Céleus! le souffrirez-vous?

DICÉOPOLIS. Prytanes! vous manquez à l'assemblée, en faisant chasser un homme qui veut nous ménager une trêve et le bonheur de suspendre nos boucliers.

LE HÉRAUT. Assis! silence!

DICÉOPOLIS. Non, par Apollon! je ne me tairai pas, que vous ne proposiez de délibérer sur la paix.

LE HÉRAUT. Les ambassadeurs revenus de la cour du roi...

DICÉOPOLIS. De quel roi? Je suis las d'ambassadeurs, de paons[3], et de toutes ces hâbleries.

LE HÉRAUT. Silence!

DICÉOPOLIS. Ah! ah! Ecbatane[4], quelle tournure!

UN DES AMBASSADEURS. Vous nous avez députés vers le grand roi, avec une solde de deux drachmes par jour, sous l'archonte[5] Euthymène.

DICÉOPOLIS. Oh! que de drachmes!

L'AMBASSADEUR. Nous avons grandement souffert à errer sur les bords du Caïstre[6], vivant sous des tentes, molle-

[1] Ici le poëte raille indirectement Euripide sur son goût pour les détails généalogiques. Voy. le début de l'*Iphigénie en Tauride*.

[2] Ils étaient chargés de pourvoir aux besoins des citoyens pauvres, qui avaient rendu des services à la patrie.

[3] Les paons étaient alors très-rares. A chaque nouvelle lune, on en exposait à la curiosité du public. (Voy. Petit, *Leg. Att.*, p. 277, et *les Oiseaux*, v. 102.)

[4] Séjour des rois de la Perse pendant l'été.

[5] L'archontat d'Euthymène répond à la quatrième année de la quatre-vingt-cinquième olympiade. L'ambassade aurait ainsi duré onze ans.

[6] Le Caïstre, fleuve de Lydie, se jette dans la mer, près d'Éphèse.

ment couchés dans nos chariots; nous n'en pouvons plus.

DICÉOPOLIS. Et moi, j'étais donc bien à l'aise quand je couchais sur la paille, en gardant les remparts[1]!

L'AMBASSADEUR. Partout où nous étions reçus, l'on nous forçait de boire un vin pur et généreux dans des coupes d'or et de cristal.

DICÉOPOLIS. O ville de Cranaos[2]! sens-tu comme tes ambassadeurs se moquent de toi?

L'AMBASSADEUR. Ces barbares ne regardent comme des hommes que les grands buveurs et les grands mangeurs.

DICÉOPOLIS. Et nous, les débauchés et les infâmes.

L'AMBASSADEUR. Au bout de quatre ans, nous arrivâmes au palais; mais le roi en était parti à la tête de son armée, pour les lieux d'aisance, et il alla à la selle huit mois entiers sur les montagnes d'or[3].

DICÉOPOLIS. Et combien mit-il de temps à fermer son derrière?

L'AMBASSADEUR. Tout le temps de la pleine lune; il revint ensuite, il nous reçut, et nous fit servir des bœufs entiers cuits au four.

DICÉOPOLIS. Qui vit jamais des bœufs cuits au four? Quelles hâbleries[4]?

L'AMBASSADEUR. Il nous fit même servir un oiseau trois fois plus gros que Cléonyme[5]; on l'appelait *l'Imposteur*.

DICÉOPOLIS. Et c'est pour toutes ces impostures que tu recevais deux drachmes par jour?

L'AMBASSADEUR. Et maintenant nous vous amenons Pseudartabas, l'Œil-du-roi.

[1] Voyez Thucydide, II, 13.

[2] Ancien roi d'Athènes.

[3] Le mot grec signifie aussi *pot de chambre*. Lucien, dans *Hermotime*, vers la fin, parle des montagnes d'or comme du pays des chimères.

[4] Les Grecs ne connaissaient que les pains *cuits au four*, κριβανίτας. Cependant Hérodote, I, 133, dit que chez les Perses, au jour natal, « les « riches font servir un bœuf, un cheval, un chameau, un âne, entiers « et rôtis dans des fournaises. »

[5] Aristophane revient souvent sur ce Cléonyme dans cette pièce, et dans *les Nuées*, *les Guêpes*, *le Oiseaux*. C'était un général athénien, connu par son embonpoint et sa lâcheté.

DICÉOPOLIS. Qu'un corbeau te crève le tien, bel ambassadeur!

LE HÉRAUT. Que l'Œil-du-roi paraisse!

DICÉOPOLIS. O puissant Hercule! par les dieux, l'ami, tu as tout l'air d'un équipage naval! Est-ce que tu suis les sinuosités d'un promontoire? Ton œil est entouré de cuir, comme le trou par lequel passe une rame de navire[1].

L'AMBASSADEUR. Dis maintenant, Pseudartabas, ce que le roi t'a chargé d'annoncer aux Athéniens.

PSEUDARTABAS. *Iartaman exarx anapissonai satra*[2].

L'AMBASSADEUR. Avez-vous compris ce qu'il dit?

DICÉOPOLIS. Non, par Apollon!

L'AMBASSADEUR. Il dit que le roi vous enverra de l'or. Répète, annonce cet or à haute et intelligible voix.

PSEUDARTABAS. Tu n'auras pas d'or, Ionien aux mœurs infâmes[3].

DICÉOPOLIS. Ah! malheureux! cela est assez clair.

L'AMBASSADEUR. Eh bien, que dit-il?

DICÉOPOLIS. Tu le demandes? Il dit que les Athéniens sont des sots, s'ils comptent sur l'or des Barbares.

[1] Ce trou s'appelait ὀφθαλμός, *œil*. L'acteur qui représentait *l'Œil-du-roi* portait un masque qui n'avait qu'un œil énorme, que Dicéopolis compare à l'ouverture pratiquée dans les vaisseaux pour y passer les rames. Dans *les Perses* d'Eschyle, le Chœur (v. 980) appelle un des ministres de Xerxès *l'Œil-du-roi*. C'était le nom que portaient certains officiers du roi de Perse. (Voy. Hérodote, I, 114; Xénophon, *Cyrop.*, VIII, § 10; et Aristote, *Politiq.*, III, c. II, 9.)

[2] Anquetil-Duperron (*Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XXXI) prétend expliquer cette phrase par la langue des Parsis. M. Silvestre de Sacy, consulté par M. Boissonade, a répondu qu'il croyait bien y reconnaître quelques vestiges de la langue persane, mais si altérés, qu'il était impossible d'en tirer un sens. Peut-être fera-t-on quelque jour un commentaire sur le turc que parle le Bourgeois gentilhomme. — Hotibius a cru retrouver dans ces mots une phrase grecque, avec de légères altérations de prononciation, comme celles du Scythe dans *les Fêtes de Cérès*, v. 1007, 1115, 1117. Voici comment il reconstruit le vers :

ἐγὼ ἄρτι μὴν ἔξηρξ' ἀναπιττοῦν αὖ σαθρά.

L'ambassadeur dit, au nom du roi de Perse : « J'ai commencé naguère « à goudronner de nouveau mes navires en mauvais état. » — L'intention du comique avait été d'appeler l'attention des Grecs sur ces préparatifs de l'ennemi.

[3] *Hianti podice.*

L'AMBASSADEUR. Point du tout, il parle de boisseaux d'or.

DICÉOPOLIS. De boisseaux? tu es un fier charlatan! Mais va-t'en, je vais l'interroger seul. (*A Pseudartabas.*) Allons, réponds-moi clairement, à moi, te dis-je, si tu ne veux être rougi en teinture de Sardes[1]. Le grand roi nous enverra-t-il de l'or? (*Pseudartabas fait signe que non.*) Les ambassadeurs nous en imposent donc? (*Pseudartabas fait signe que oui.*)

Mais ces hommes font des signes à la manière grecque; il n'est pas possible qu'ils ne soient pas de ce pays. Eh! je connais l'un de ces deux eunuques, c'est Clisthène[2], fils de Sibyrtios. O la merveilleuse invention[3]! Comment, avec cette barbe, misérable singe, veux-tu passer pour un eunuque? Et celui-ci, n'est-ce pas Straton?

LE HÉRAUT. Silence! qu'on s'asseye. Le Conseil invite l'Œil-du-roi à se rendre au Prytanée[4].

DICÉOPOLIS. N'y a-t-il pas là de quoi se pendre? Après cela que puis-je attendre encore? Jamais la porte du Prytanée ne se ferme pour de pareils hôtes. Mais je vais exécuter un grand projet. Où est Amphithéos?

AMPHITHÉOS. Me voici.

DICÉOPOLIS. Tiens, prends ces huit drachmes, et fais alliance avec les Lacédémoniens pour moi seul, pour mes enfants et ma femme. Vous autres, envoyez des ambassadeurs, et laissez-vous mystifier.

---

[1] C'est-à-dire, battu jusqu'au sang.

[2] Il reparle de Clisthène dans *les Chevaliers*, dans *les Fêtes de Cérès*, etc.

[3] Ὦ θερμόβουλον πρωκτὸν ἐξυρημένε. Mot à mot : « Quel derrière chaleureux tu as trouvé là! » On verra ailleurs la nature du reproche qu'Aristophane adresse continuellement à Clisthène. De plus, le Scholiaste avertit qu'il y a ici une parodie d'Euripide, qui dans sa *Médée* avait employé ces mots : ὦ θερμόβουλον σπλάγχνον, *O entrailles ou cœur chaleureux!* Ces mots ne se retrouvent pas dans l'édition que nous avons de la *Médée*. Si, avec Suidas, on lit ἐξυρημένε, alors il faudra traduire : « Toi dont le derrière est rasé. »

[4] Les ambassadeurs y étaient logés et traités aux frais de l'État.

LE HÉRAUT. Que Théoros, ambassadeur auprès de Sitalcès[1], s'avance.

THÉOROS. Me voici.

DICÉOPOLIS. Autre charlatan que l'on annonce.

THÉOROS. Nous ne serions pas restés si longtemps en Thrace...

DICÉOPOLIS. Non certes, si tu ne recevais un riche salaire.

THÉOROS. Si toute la Thrace n'eût été couverte de neige, et si le froid n'eût glacé les fleuves dans le temps même où Théognis[2] faisait représenter ici ses tragédies. Je buvais alors avec Sitalcès. En vérité, il adore Athènes, il a pour vous la passion d'un amant, il va jusqu'à écrire sur les murs : « Charmants Athéniens! » Son fils, que nous avons fait citoyen d'Athènes, désirait vivement de venir manger des andouilles aux Apaturies[3], et conjurait son père de secourir sa nouvelle patrie[4]. Celui-ci a juré, dans un sacrifice, d'envoyer à notre secours une armée si nombreuse, que les Athéniens s'écrieraient à cette vue : « Quelle nuée de sauterelles! »

DICÉOPOLIS. Que je meure, si je crois un mot de ce que tu as dit, à part les sauterelles!

THÉOROS. Il vous envoie la peuplade la plus belliqueuse de la Thrace.

DICÉOPOLIS. Voilà qui devient clair.

LE HÉRAUT. Thraces que Théoros amène, paraissez!

DICÉOPOLIS. Quel est ce nouveau fléau?

THÉOROS. L'armée des Odomantes[5].

[1] Roi de Thrace. Ce Théoros est appelé parjure dans *les Nuées*, v. 399. Dans *les Guêpes*, on en parle comme d'un flatteur.

[2] Allusion à la froideur de ses pièces (voy. plus haut, v. 11). Il est assez curieux d'observer la tradition des plaisanteries poétiques. Horace a dit, l. II, *Sat.* V, v. 10 :

Seu pinguî tentus omaso
Furius hibernas cana nivé conspuet Alpes.

[3] Fête d'Athènes. Le mot grec renferme l'idée de tromperie : c'est pour cela que cette fête plaît au fils du roi.

[4] Sur l'alliance des Athéniens avec Sitalcès et son fils Sadoc, voy. Thucydide, l. II, 29, 67, 95-101 ; IV, 101.

[5] Ils habitaient sur les bords du Strymon.

DICÉOPOLIS. Quels Odomantes? qu'est-ce là, dis-moi? qui en a donc fait des circoncis?

THÉOROS. Qu'on leur donne deux drachmes de solde, et ils infesteront toute la Béotie [1].

DICÉOPOLIS. Deux drachmes à ces circoncis! Comme on verrait gémir tous nos braves marins, ces sauveurs de l'État!... Ah! malheureux! je suis perdu; les Odomantes m'ont volé mon ail [2]. Voulez-vous bien me rendre mon ail?

THÉOROS. Misérable! garde-toi d'attaquer des hommes qui ont mangé de l'ail [3].

DICÉOPOLIS. Vous souffrez, Prytanes, que des étrangers me traitent ainsi dans mon propre pays! Au reste, je m'oppose à ce que l'assemblée délibère sur la solde des Thraces: je vous dis qu'un prodige vient de se manifester, j'ai senti une goutte d'eau.

LE HÉRAUT. Que les Thraces se retirent; ils se présenteront dans trois jours [4]. Les Prytanes lèvent la séance.

DICÉOPOLIS. Ah! malheureux! combien j'ai perdu de mon ragoût [5]!... Mais voici Amphithéos de retour de Lacédémone. Salut, Amphithéos.

AMPHITHÉOS. Laisse-moi courir, laisse-moi fuir les Acharniens qui me poursuivent.

DICÉOPOLIS. Qu'y a-t-il donc?

AMPHITHÉOS. Je m'empressais de t'apporter le traité; mais il a été flairé par une bande de vieillards acharniens, gens

[1] Alors en guerre avec Athènes.

[2] Dicéopolis avait apporté de quoi manger pendant l'assemblée. Sur cette habitude, voy. aussi *l'Assemblée des Femmes*, v. 306.

[3] L'ail les rendait plus ardents au combat, comme les coqs qui deviennent plus terribles lorsqu'on leur en a fait prendre. V. *les Chevaliers*, v. 494.

[4] L'assemblée se séparait quand il se manifestait quelque présage défavorable.

[5] Μυττωτὸν, ragoût dans lequel il entrait de l'ail, du fromage et des œufs.

âpres, durs[1], intraitables, vrais guerriers de Marathon. Ils se mirent tous à crier : « Ah! scélérat, tu apportes la paix, quand l'ennemi a coupé nos vignes! » En même temps ils ramassaient des pierres dans leurs manteaux; j'a pris la fuite, et ils me poursuivent à grands cris.

DICÉOPOLIS. Laisse-les crier. Mais tu apportes le traité?

AMPHITHÉOS. J'en apporte de trois qualités. En voici de cinq ans; tiens, goûte un peu[2].

DICÉOPOLIS. Fi!

AMPHITHÉOS. Quoi?

DICÉOPOLIS. Il n'est pas de mon goût; il sent le goudron et l'équipement naval[3].

AMPHITHÉOS. Goûte du moins celui-ci; il est de dix ans.

DICÉOPOLIS. Il est encore aigre; il sent les ambassades envoyées aux villes, pour hâter les lenteurs des alliés.

AMPHITHÉOS. Eh bien! en voici un de trente ans sur terre et sur mer.

DICÉOPOLIS. Honneur à Bacchus! Celui-ci a un goût d'ambroisie et de nectar; il ne dit pas : « Pars, prends des vivres pour trois jours[4]. » Mais il dit nettement : « Va où tu voudras. » Je l'accepte, je le ratifie, je verse, et bois en son honneur, et je souhaite aux Acharniens toutes sortes de prospérités. Délivré de la guerre et de ses maux, je vais aux champs célébrer la fête de Bacchus[5].

AMPHITHÉOS. Et moi, je me sauve pour échapper aux Acharniens.

(Ici un changement de décoration est nécessaire. Le lieu de la scène ne

[1] Littéralement : « Durs comme l'yeuse et l'érable. »

[2] Il en parle comme de vins qu'il lui ferait déguster. La finesse de cette plaisanterie tient à ce que le mot grec σπονδὰς signifie à la fois des *trêves* et des *libations :* ce qui lui permet de dire un peu plus bas, « *Je les bois ;* » et ici même, que les Acharniens les ont flairés, ὤσφροντο.

[3] Allusion aux flottes qu'on équipait pour la guerre.

[4] Les soldats, lorsqu'ils partaient pour la guerre, devaient emporter des vivres pour trois jours. (Voy. *Paix*, 312 ; *Guêpes*, 243.)

[5] Les Dionysiaques rurales, ou *Lénéennes*, ou fêtes du pressoir, se célébraient dans les campagnes, à la fin de l'automne, après les vendanges. Il ne faut pas les confondre avec les grandes Dionysiaques, qui se célébraient à la ville, et au printemps. C'est notre carnaval.

peut plus être le Pnyx; car voici les Acharniens qui paraissent, et l'on va voir Dicéopolis, de retour chez lui, préparer un sacrifice.)

Le Chœur. Par ici, venez tous, cherchez, questionnez tous les passants sur cet homme; car il importe à l'État de se saisir de lui. Si un de vous sait quel chemin a pris ce porteur de traités, qu'il m'en instruise.

Il a fui, il a disparu! Hélas! triste effet des années! Non, dans mon jeune âge, lorsque, chargé de sacs de charbon[1], je suivais Phayllos[2] à la course, ce porteur de traités n'aurait pas si aisément échappé à ma poursuite; sa légèreté ne l'aurait pas sauvé. Mais maintenant que mes genoux sont roides, et que les jambes du vieux Lacratidès[3] se sont appesanties, le traître s'est enfui.

Il faut le poursuivre. Que jamais, malgré notre vieillesse, il ne se vante d'avoir échappé aux Acharniens, celui qui, grands dieux! a traité avec les ennemis, contre qui mes champs ravagés réclament une guerre implacable. Je ne cesserai de les harceler qu'après les avoir percés de mes traits acérés et vengeurs, ou la rame à la main, pour les empêcher désormais de ravager mes vignes.

Mais il faut chercher notre homme, aller jusqu'à Ballène[4], et le poursuivre de lieu en lieu, jusqu'à ce qu'on le trouve; car je meurs d'envie de le lapider.

Dicéopolis. Gardez un religieux silence.

[1] Les Acharniens faisaient principalement le commerce de charbon.

[2] Coureur célèbre de Crotone. Hérodote (l. VIII, 47) dit que Phayllos remporta trois fois le prix aux jeux Pythiques, et qu'il commandait à Salamine la galère envoyée par les Crotoniates au secours de la Grèce. Aristophane le nomme encore dans *les Guêpes*, v. 1206.

[3] Lacratidès, dit le Scholiaste, était le nom d'un ancien archonte du temps de la bataille de Marathon.

[4] Jeu de mots intraduisible. Pallène est un bourg de l'Attique, où les Athéniens insurgés s'assemblèrent pour chasser Pisistrate. En changeant le P en B, on forme un mot qui signifie *lapidation*.

Le Chœur. Taisez-vous tous. Avez-vous entendu commander le silence religieux? Voilà l'homme même que nous cherchons. Allons, venez tous de ce côté, restez à l'écart; il paraît se disposer à offrir un sacrifice.

Dicéopolis. Gardez un religieux silence. Toi, jeune canéphore[1], avance davantage; que Xanthias pose le phallus[2] droit.

La Femme. Dépose la corbeille, ma fille, afin que nous commencions le sacrifice.

La Fille. Ma mère, passe-moi la cuiller, pour que je répande de la purée sur ce gâteau.

Dicéopolis. Voilà qui est bien. Puissant Bacchus, si la reconnaissance préside à cette fête et au sacrifice que je t'offre avec ma famille, fais que, délivré des charges de la guerre, je célèbre heureusement les bacchanales champêtres, et que mes trente années de paix me soient propices!

La Femme. Allons, ma fille, songe à porter la corbeille avec grâce et d'un air grave[3]. Heureux celui qui t'aura pour épouse, et qui fécondera ton sein[4] au lever du soleil[5]! Avance; mais prends bien garde dans la foule qu'on ne te dérobe tes bijoux d'or[6].

Dicéopolis. Xanthias, tiens le phallus droit derrière la canéphore; pour moi, je suivrai, en chantant l'hymne phallique. Toi, femme, tu regarderas la cérémonie du haut de la maison[7]. Avancez.

[1] Jeune fille qui portait la corbeille mystique dans les cérémonies religieuses.

[2] Dans les fêtes de Bacchus, on portait le phallus dans la ciste ou corbeille mystique. Sur ce vers, le Scholiaste rapporte l'histoire du phallus. (Voy. aussi un passage d'Héraclite dans saint Clément d'Alex., *Avert. aux gentils*, p. 22; voyez aussi Hérodote, II, 48, 49, sur le culte du phallus en Égypte et en Grèce.)

[3] Le texte dit : βλέπουσα θυμβροφάγον, ayant les regards d'une personne qui mange du thymbre. — Le thymbre ou la sarriette est une plante aromatique qui croît abondamment en Attique, et dont le goût est âcre.

[4] *Te ita curabit ut non minus quam mustela fœteas.*

[5] *Tempus* ἀφροδίσιον, observe un commentateur.

[6] Il paraît qu'on risquait d'être volé sur la scène. (Voy. *la Paix*, v. 734, Parabase.)

[7] Dans les cérémonies publiques, les femmes ne suivaient pas le cortége.

O Phalès[1], compagnon de Bacchus, ami des festins, coureur de nuit, dieu de l'adultère, séducteur des jeunes garçons, enfin, après six années je te salue[2], ramené dans mon bourg par un traité bienheureux, qui me délivre des embarras, des combats, et des Lamachos[3]. N'est-il pas mille fois plus doux, Phalès, ô Phalès, de surprendre une jolie bûcheronne telle que Thratta, l'esclave de Strymodore, dérobant du bois sur le mont Phellée, de la saisir, de la jeter à terre, et de la posséder? Phalès! ô Phalès! si tu bois avec nous, encore appesanti par l'ivresse de la veille, dès le matin tu avaleras un déjeuner de paix, et je suspendrai mon bouclier à la fumée.

LE CHŒUR. C'est lui-même, c'est lui. Jetez, jetez, jetez; assommez le traître. Que tardez-vous à l'assommer?

DICÉOPOLIS. Par Hercule! qu'est-ce que cela? vous allez briser ma marmite[4].

LE CHŒUR. C'est toi que nous lapiderons, tête maudite!

DICÉOPOLIS. Pour quelle raison, respectables Acharniens?

LE CHŒUR. Tu le demandes? Tu es un impudent, un infâme! Traître à ta patrie, après avoir traité seul avec l'ennemi, tu oses encore lever les yeux sur nous?

DICÉOPOLIS. Vous ignorez pourquoi j'ai fait ce traité; écoutez-moi.

LE CHŒUR. Moi, t'écouter? tu périras. Nous t'écraserons sous des monceaux de pierres.

[1] Phalès, dieu de la génération, représenté sous la forme du phallus.

[2] Ce passage marque clairement la date de la représentation à la sixième année de la guerre du Péloponnèse, troisième année de la quatre-vingt-huitième olympiade. La guerre seule avait pu éloigner six ans un citoyen de ses foyers. On sait que l'invasion des ennemis avait forcé les habitants des campagnes à se réfugier dans la ville. (Voyez aussi plus bas, vers 897.)

[3] Lamachos était un général des Athéniens, contemporain d'Alcibiade et de Nicias.

[4] Dans cette cérémonie des fêtes de Bacchus, on portait une marmite pleine de légumes. Un des trois jours des Anthestéries s'appelait même la fête des marmites, ou des *chytres*.

DICÉOPOLIS. Vous n'en ferez rien avant de m'entendre; calmez-vous, mes bons amis

LE CHŒUR. Je ne veux pas me calmer; trêve de paroles! Je te déteste encore plus que Cléon, que j'écorcherai un jour, pour faire de sa peau des sandales aux Chevaliers[1]. Pour toi, je n'écouterai pas tes longs discours; après ton traité avec les Lacédémoniens, je veux me venger.

DICÉOPOLIS. Mes amis, laissez là les Lacédémoniens; jugez seulement si j'ai eu raison de faire la paix.

LE CHŒUR. Et comment pourrais-tu avoir eu raison, dès que tu as traité avec des gens qui n'ont ni foi, ni loi, ni serment?

DICÉOPOLIS. Moi, je sais que les Lacédémoniens, contre lesquels nous sommes si acharnés, ne sont pas les auteurs de tous nos maux.

LE CHŒUR. Ils ne sont pas les auteurs de tous nos maux? Scélérat! tu oses parler ainsi à notre face, et je t'épargnerais!

DICÉOPOLIS. Non, je le répète, non, pas de tous; et moi qui vous parle, je pourrais vous montrer que plus d'une fois ils ont eu eux-mêmes à se plaindre.

LE CHŒUR. Voilà qui est violent et bien propre à échauffer la bile, que tu oses devant nous parler en faveur de nos ennemis!

DICÉOPOLIS. Et si je ne dis la vérité, si le peuple n'en reconnaît la justesse, je veux parler la tête sur un billot.

LE CHŒUR. Eh bien, que tardons-nous, citoyens, à lapider cet homme, et à le mettre en sang[2]?

DICÉOPOLIS. Quel nouvel accès de fureur vous embrase? Ne m'écouterez-vous donc pas, ô Acharnides? ne m'écouterez-vous pas[3]?

[1] Allusion satirique au métier de Cléon, qui était corroyeur. Les Chevaliers étaient ses ennemis déclarés. (Voy. la comédie de ce nom.

[2] Littéralement: *à le carder comme de la laine qu'on veut teindre en pourpre.*

[3] Littéralement : *quel noir tison s'est rallumé?* Allusion aux charbonniers acharniens. Le charbon était l'industrie et le commerce de ce bourg.

LE CHŒUR. Nous n'écouterons rien.

DICÉOPOLIS. Ce sera me traiter indignement.

LE CHŒUR. Que je meure si je t'écoute!

DICÉOPOLIS. Cela n'est pas possible, Acharniens!

LE CHŒUR. Sache qu'il faut mourir.

DICÉOPOLIS. Eh bien! j'ai de quoi vous mordre aussi. A mon tour je tuerai vos amis les plus chers; je tiens de vous des otages que j'égorgerai.

LE CHŒUR. Citoyens, que veut dire cette menace contre nous Acharniens? Aurait-il en son pouvoir quelqu'un de nos enfants? d'où lui vient tant de hardiesse?

DICÉOPOLIS. Frappez si vous voulez, je me vengerai aussitôt sur ce panier; je saurai bientôt si les charbons vous sont chers [1].

LE CHŒUR. Nous sommes perdus. Ce panier est mon concitoyen. Non, tu n'en feras rien; arrête, arrête!

DICÉOPOLIS. Il périra, vous avez beau crier; je ne veux rien entendre.

LE CHŒUR. Quoi! tu ferais périr notre camarade, ce charbonnier chéri?

DICÉOPOLIS. Tout à l'heure vous ne vouliez pas non plus m'écouter.

LE CHŒUR. Eh bien! parle à présent, si tu veux, de Lacédémone, et de ce que tu aimes le mieux; jamais je n'abandonnerai ce panier chéri.

DICÉOPOLIS. Commencez donc par jeter ces pierres à terre.

LE CHŒUR. Les voilà à terre; et toi, dépose aussi ton épée.

DICÉOPOLIS. Ne vous avisez pas de cacher des pierres dans vos manteaux!

LE CHŒUR. Nous avons tout jeté par terre. Vois comme nous secouons nos manteaux. Ainsi plus de prétexte, dé-

[1] Cette scène est une parodie du Télèphe d'Euripide, qui avait enlevé le petit Oreste de son berceau pour le tuer, si Agamemnon ne lui donnait audience.

pose ton arme; car j'ai secoué mon manteau, en passant d'un côté à l'autre[1].

DICÉOPOLIS. Vous étiez au moment de pousser de beaux cris; peu s'en est fallu que les charbons du Parnès[2] ne périssent, et cela par l'imprudence de leurs compatriotes. Dans sa frayeur, ce panier a lâché sous lui[3] une poussière noirâtre comme la liqueur de la sèche[4]. Il est dangereux d'avoir le caractère aigre et intraitable au point de crier et de battre, sans vouloir écouter rien d'équitable, comme quand j'offre de parler pour les Lacédémoniens la tête sur un billot; et cependant je tiens comme un autre à la vie.

LE CHŒUR. Que ne fais-tu donc apporter ce billot, pour nous dire ces choses de si grande importance? J'ai un grand désir de savoir ce que tu penses. Mais, ainsi que tu t'y es engagé toi-même, pose d'abord le billot, et tu parleras ensuite.

DICÉOPOLIS. Eh bien! soit : voilà le billot, et voici l'orateur, moi, chétif. Je ne me couvrirai pas d'un bouclier, soyez-en assurés; mais je dirai en faveur des Lacédémoniens ce que je crois juste. Ce n'est pas que je n'aie bien des craintes : je connais l'humeur de nos villageois; heureux lorsqu'un hâbleur les accable d'éloges mérités ou non, eux et la république, ils ne s'aperçoivent pas que c'est les vendre. Quant aux vieillards, je connais aussi leur caractère : ils ne songent qu'à prononcer des condamnations. Je sais moi-même ce que j'eus à souffrir de Cléon, pour ma comédie[5] de l'an passé; il me traîna devant le Conseil,

[1] Le mot στροφή désigne ici les évolutions que le Chœur faisait en chantant.

[2] Montagne de l'Attique, dans le canton d'Acharne.

[3] *Cacavit.*

[4] Poisson.

[5] Elle avait pour titre *les Babyloniens.* Comme cette pièce avait été jouée vers le printemps aux fêtes Dionysiaques, en présence des alliés qui apportaient alors leurs tributs à Athènes, Cléon, qui y était maltraité, accusa le poëte d'avoir livré le peuple à la risée de l'étranger. Aristophane ne se trouvait pas dans le même cas pour la comédie des *Acharniens.* Elle fut représentée aux fêtes Lénéennes, à l'automne, époque où les étrangers n'étaient pas encore arrivés.

en me calomniant et déblatérant contre moi des accusations mensongères, avec un torrent d'injures; peu s'en fallut que je ne périsse, sali de ses outrages. Laissez-moi donc, avant de commencer, revêtir le costume d'un pauvre misérable.

LE CHŒUR. A quoi bon tant de détours, d'artifices et de retards? Emprunte à Hiéronyme[1], si tu m'en crois, le casque ténébreux et hérissé de Pluton[2]! déploie ensuite les ruses de Sisyphe[3]; car cette affaire n'admet plus de délai.

DICÉOPOLIS. Il est temps que je prenne une forte résolution; il faut que j'aille trouver Euripide. (*Il frappe à la porte d'Euripide.*) Esclave!

CÉPHISOPHON. Qui est là?

DICÉOPOLIS. Euripide est-il à la maison?

CÉPHISOPHON. Il y est, et il n'y est pas[4]; comprends-tu?

DICÉOPOLIS. Comment peut-il y être, et n'y être pas, à la fois?

CÉPHISOPHON. Sans doute, vieillard. Il n'y est pas, car son esprit est au dehors, à chercher de petits vers; quant à lui, il y est, perché dans les airs, et fait une tragédie.

DICÉOPOLIS. O trois fois heureux Euripide, d'avoir un serviteur qui réponde si habilement[5]! Appelle ton maître.

CÉPHISOPHON. C'est impossible.

DICÉOPOLIS. Mais cependant... car enfin je ne puis m'en aller; je vais frapper à la porte. Euripide, mon petit Eu-

[1] Poëte tragique, d'une imagination sombre et déréglée. Aristophane le plaisante sur un masque effrayant dont il avait fait usage dans une de ses tragédies.

[2] Le casque de Pluton passait pour avoir la vertu de rendre invisible. C'est une expression proverbiale.

[3] Il eut l'adresse de revenir des enfers.

[4] Allusion à quelques subtilités de ce genre, assez fréquentes dans Euripide. (Voy. *Hippolyte*, v. 1034; *Phœniss.*, v. 297; *Iphig. Taur.*, v. 512; *Alceste*, v. 139, 521; *Hélène*, v. 137.)

[5] Ceci paraît être une critique dirigée contre Euripide, qui faisait souvent des esclaves qu'il mettait en scène des personnages trop importants. Ainsi, dans les *Suppliantes*, le long récit de l'expédition de Thésée contre Thèbes est fait par un esclave de Capanée, v. 633 — 735.

ripide, réponds-moi, si tu en es capable. Je suis Dicéopolis de Chollide[1]; c'est moi, te dis-je.

EURIPIDE. Je n'ai pas le temps.

DICÉOPOLIS. Fais-toi rouler ici [2].

EURIPIDE. C'est impossible.

DICÉOPOLIS. Mais cependant...

EURIPIDE. Eh bien! je me ferai rouler; mais je n'ai pas le temps de descendre.

DICÉOPOLIS. Euripide!

EURIPIDE. Quel cri s'est fait entendre?

DICÉOPOLIS. C'est donc en l'air que tu composes, quand tu pourrais le faire à terre? ce n'est pas sans raison que tu fais tes héros boiteux [3]. Mais quoi! te voilà tout couvert de haillons, de lambeaux de tragédie! ce n'est pas sans raison que tu les fais mendiants. Mais je t'en conjure à genoux, Euripide, donne-moi des lambeaux de quelque vieille pièce. Il me faut débiter au Chœur une longue tirade; si je parle mal, je suis un homme mort.

EURIPIDE. Quels lambeaux te donnerai-je? Ceux sous lesquels Œneus, cet infortuné vieillard, parut dans la lice?

DICÉOPOLIS. Non, pas ceux d'Œneus, mais de plus misérables encore.

EURIPIDE. Ceux de Phœnix aveugle?

DICÉOPOLIS. Non pas de Phœnix, mais de quelque héros plus malheureux que Phœnix.

EURIPIDE. Quels peuvent être ces haillons qu'il demande? Seraient-ce ceux du mendiant Philoctète [4]?

[1] Bourg de l'Attique.

[2] Comme les dieux et les héros que l'on faisait paraître sur la scène, au moyen de la machine appelée *ekcycléme*.

[3] Allusion à plusieurs personnages d'Euripide, qui étaient boiteux : Télèphe, Philoctète, Bellérophon. Dicéopolis ne s'étonne pas qu'ils se cassent la jambe, s'ils tombent de la machine où se perche Euripide. V. *la Paix*, v. 146; et *les Grenouilles*, v. 843, où Eschyle l'appelle χωλοποιόν.

[4] On sait que le sujet de *Philoctète* avait été traité par Euripide et par Eschyle, comme par Sophocle. Il y a aussi dans la pièce de ce dernier un passage auquel ceci pourrait faire allusion; c'est le vers 274, où Philoctète parle des *haillons*, des linges en lambeaux, ῥάκη, que les Grecs

DICÉOPOLIS. Point; celui-là était bien plus gueux encore.

EURIPIDE. Voudrais-tu les sales guenilles du boiteux Bellérophon que voici?

DICÉOPOLIS. Pas Bellérophon; mon homme était boiteux, mendiant, bavard, beau parleur.

EURIPIDE. Ah! je sais; Télèphe de Mysie [1].

DICÉOPOLIS. Oui, Télèphe; donne-moi ses haillons, je t'en supplie.

EURIPIDE. Esclave, donne-lui les guenilles de Télèphe; elles sont au-dessus des haillons de Thyeste, parmi ceux d'Ino [2].

CÉPHISOPHON. Tiens, les voici.

DICÉOPOLIS. O Jupiter, dont l'œil perçant pénètre partout [3], laisse-moi revêtir le costume de la misère. Euripide, puisque tu t'es montré si généreux à mon égard, accorde-moi encore l'accompagnement de cet accoutrement; donne-moi le petit bonnet mysien. « Car aujourd'hui il me faut « contrefaire le mendiant, être ce que je suis, mais paraître « tout autre [4]. » Il faut que les spectateurs sachent qui je suis, mais que le Chœur imbécile soit là pour être dupe de mon verbiage.

EURIPIDE. J'y consens; je ne puis rien refuser à ton esprit subtil.

DICÉOPOLIS. « Que les dieux accomplissent tes vœux, et ceux que je forme pour Télèphe [5]! » Bon! Comme mon esprit s'orne de gentillesses! Mais j'ai besoin aussi du bâton de mendiant.

EURIPIDE. Prends, et « retire-toi de ces portiques [6]. »

lui laissèrent, en l'abandonnant à Lemnos. Euripide l'avait montré mendiant à Lemnos.

[1] *Œneus*, *Phœnix*, *Philoctète*, *Bellérophon*, *Télèphe*, tragédies d'Euripide, dont il ne reste que des fragments.

[2] Autre pièce, dont il ne reste aussi que des fragments.

[3] Il y a dans le texte une allusion aux trous de ces habits, percés de toutes parts.

[4] Ces deux vers sont empruntés au *Télèphe* d'Euripide.

[5] Autre vers parodié.

[6] M. Boissonade conjecture qu'il y a ici quelque parodie perdue pour nous.

DICÉOPOLIS. O mon âme, vois comme il me chasse de chez lui ! j'ai pourtant encore besoin de bien des choses ! Tiens donc ferme, sollicite, insiste. Euripide, donne-moi une vieille lanterne usée [1].

EURIPIDE. Mais, malheureux, qu'as-tu besoin de ce panier ?

DICÉOPOLIS. Je n'en ai pas besoin ; cependant je veux l'avoir.

EURIPIDE. Sais-tu que tu es bien ennuyeux ? Va-t'en d'ici.

DICÉOPOLIS. Que les dieux te soient propices, comme ils le furent à ta mère !

EURIPIDE. Va-t'en maintenant.

DICÉOPOLIS. Pas encore ; mais donne-moi seulement un petit gobelet dont le bord soit ébréché.

EURIPIDE. Prends, et va te faire pendre ! tu es insupportable.

DICÉOPOLIS. Non, tu ne sais pas encore tout le mal que tu me fais. Excellent Euripide, donne-moi seulement une petite marmite dont le fond soit garni d'une éponge [2].

EURIPIDE. Malheureux, tu vas m'enlever toute une tragédie[3]. Tiens, et pars.

DICÉOPOLIS. Je m'en vais. Mais que fais-je ? il me manque une chose, et si je ne l'ai pas, je suis perdu. Un mot encore, excellent Euripide ! et puis après je pars, pour ne plus revenir. Je voudrais quelques feuilles de légumes dans mon panier.

EURIPIDE. Tu me feras mourir ! tiens. Voilà mes pièces réduites à rien.

[1] Le texte dit : « Un petit panier brûlé par une lanterne. » On portait les lanternes dans de petites corbeilles d'osier, pour les préserver du vent.

[2] Quelques commentateurs prétendent qu'il demande cette marmite pour s'en servir en guise de casque. Ce serait le modèle de l'armet de Mambrin. On garnissait le fond des casques avec des éponges ou de la laine, pour amortir les coups. D'autres pensent qu'il ne s'agit que d'ustensiles usés, dont on bouchait les trous et les fentes avec des éponges.

[3] Critique piquante des moyens tragiques employés par Euripide pour amener le pathétique.

DICÉOPOLIS. C'est tout, je me retire. C'est être trop importun : « je me ferais haïr des rois[1]. » Ah! malheureux, je suis perdu! J'ai oublié justement ce qu'il y a de plus important pour moi. Mon cher petit Euripide, mon bon ami, que je meure si je te demande encore autre chose après celle-là, celle-là seule, seule ; donne-moi un peu de ce scandix[2] que vendait ta mère.

EURIPIDE. Il fait l'insolent; ferme la porte sur lui.

DICÉOPOLIS, *resté seul.* O mon âme, il faudra me passer de scandix. (*A lui-même.*) Sais-tu bien dans quelle lutte tu vas t'engager, en osant parler en faveur des Lacédémoniens? Allons, ô mon cœur! voici l'instant critique. Tu hésites? N'es-tu pas tout plein de ton Euripide? Courage! va, ô mon cœur; point de faiblesse; présente hardiment ta tête[3], et dis tout ce qui te plaira. Ose, marche en avant; vraiment, j'admire ma vaillance.

LE CHŒUR. Que vas-tu faire? que vas-tu dire? En vérité, il faut bien du front et une résolution de fer, pour aller exposer sa tête[4] contre une ville entière, et oser seul la contredire!

DEMI-CHŒUR. Il ne recule pas devant l'entreprise. Eh bien! parle, puisque tu le veux.

DICÉOPOLIS. Ne vous offensez pas[5], spectateurs, si, tout

[1] Parodie du *Télèphe.*

[2] Espèce d'herbe sauvage qui ressemble au cerfeuil. On prétend qu'Euripide était fils d'une marchande de légumes. Il lui reproche, comme dit Pline (*Hist. Nat.*, XXII), *matrem ejus ne olus quidem legitimum venditasse, sed scandicem.*

[3] Ce rapprochement de métaphores forcées paraît être une critique du passage d'*Iphigénie en Tauride*, où celle-ci dit (vers 336) : O mon *cœur* infortuné, autrefois « compatissant pour les étrangers qui tombaient entre tes *mains*... » Fénelon a écrit dans le *Télémaque* (liv. I) : « La gloire n'est due qu'à un *cœur* qui sait souffrir la peine et *fouler aux pieds* les plaisirs. »

[4] Il a dit plus haut que, la tête sur le billot, il parlerait en faveur des Lacédémoniens.

[5] Parodie du *Télèphe.*

pauvre que je suis, je viens parler aux Athéniens d'affaires publiques dans une comédie; c'est que la comédie sait aussi ce qui est juste. Mon langage sera sévère, mais vrai. Cléon ne m'accusera plus aujourd'hui de parler mal d'Athènes en présence des étrangers : nous sommes seuls, on célèbre les fêtes Lénéennes, les étrangers [1] n'y sont pas encore; on n'apporte pas encore les tributs, et nos alliés des villes n'arrivent pas. Nous sommes seuls, et bien épluchés; car j'appelle les métèques la paille des citoyens [2].

J'ai pour les Lacédémoniens une haine vigoureuse; et plaise à Neptune, dieu de Ténare [3], d'ébranler et de détruire leur ville [4]! car moi aussi j'ai vu mes vignes coupées. Mais enfin je puis le dire devant les amis qui m'écoutent : Pourquoi accuser les Lacédémoniens de nos pertes? Quelques-uns de nous, je ne dis pas tous, songez-y bien, je ne parle pas de la république, mais quelques hommes perdus, dépravés, diffamés, de mauvais aloi, étrangers à la cité, dénoncèrent les Mégariens [5]. Voyaient-ils un concombre, un levraut, un cochon de lait, une gousse d'ail ou un grain de sel, tout cela était de Mégare, à les entendre, et aussitôt saisi et vendu. Ceci est peu de chose, et se passait chez nous : mais quelques jeunes gens, après s'être eni-

[1] Voyez plus haut la note sur le vers 378.

[2] Les métèques étaient les étrangers domiciliés. Le poëte les regarde parmi les citoyens comme la paille au milieu du grain.

[3] Ville de la Laconie, située près du cap Ténare, où Neptune avait un temple.

[4] Le poëte fait allusion à un tremblement de terre ressenti à Sparte peu après que les Lacédémoniens eurent violé l'asile du temple de Neptune, pour saisir les Ilotes qui s'y étaient réfugiés. (Voy. Thucydide, l. I, 128; Aristophane, *Lysistrata*, v. 1142.) Ce tremblement eut lieu, Olympiade 77, 4 = 468, selon Diodore, XI, 62. Thucydide, III, 87, 89. nous apprend d'ailleurs que l'hiver précédent, et l'été qui suivit, on ressentit dans toute la Grèce de fréquentes secousses. C'est à quoi le poëte fait sans doute allusion.

[5] *Grec :* « les manteaux des Mégariens, » c'est-à-dire les accusèrent d'introduire des marchandises par contrebande. Elmsley pense que les *manteaux* désignent ici l'industrie de la laine, à laquelle se livraient les Mégariens; et il cite à l'appui de son opinion un passage de *la Paix*, v. 999.

vrés en jouant au cottabe[1], vont à Mégare et enlèvent la courtisane Simétha; là-dessus, les Mégariens, gonflés de colère, enlèvent à leur tour deux courtisanes d'Aspasie : voilà le grief pour lequel la guerre éclate dans toute la Grèce, au sujet de trois filles de joie. Voilà pourquoi Périclès l'Olympien, dans son courroux, lance les éclairs et le tonnerre, et ébranle toute la Grèce[2]. Il rend un décret qui interdit aux Mégariens, comme dit la chanson[3], notre territoire et nos marchés, et la mer et le continent. Bientôt la famine les tourmente; ils sollicitent, par l'entremise des Lacédémoniens, la révocation du decret rendu à cause des prostituées : nous sommes toujours restés sourds à leurs prières. Dès lors le bruit des armes commença à retentir. C'est ce qu'il ne fallait pas, dira-t-on; dites donc ce qu'il fallait faire[4]. Qu'un Lacédémonien fût accusé d'être allé sur mer enlever un petit chien à ceux de Sériphos[5], seriez-vous demeurés tranquilles chez vous? Il s'en faut de beaucoup. Aussitôt vous auriez mis en mer vos trois cents navires, la ville eût retenti du bruit causé par le mouvement des soldats, l'élection des triérarques, la distribution de la paye; on eût doré les statues de Pallas[6]; la foule se serait

[1] Voyez Plutarque, *Vie de Périclès*.

[2] Passage célèbre. Voy. Cicéron, *Orator ad M. Brutum*, 29, « qui, si tenui genere uteretur, nunquam ab Aristophane poeta fulgere, tonare, permiscere Græciam dictus esset. » Plutarque, *Vie de Périclès*, c. 8, parlant du caractère grave et mâle de son éloquence, nourrie de la philosophie d'Anaxagore, ajoute : « Cependant les uns pensent que le nom « d'Olympien lui vint des monuments dont il embellit la ville, mais les « autres, de sa supériorité dans le gouvernement et dans le commande- « ment des armées; et rien n'empêche que plusieurs causes aient con- « couru à sa gloire. Cependant les comédies des poëtes d'alors, ardents à « lancer contre lui le ridicule et les traits satiriques, montrent que son « éloquence surtout lui valut ce surnom; car ils disent qu'il tonnait à la « tribune, qu'il lançait des éclairs, et qu'à sa voix éclatait la foudre ter- « rible. »

[3] Il existe une chanson de Timocréon de Rhodes, dont les termes sont, en effet, conformes à ceux du décret de Périclès. Elle est citée par le Scholiaste. (Voy. aussi Thucydide, I, et Plutarque.)

[4] Vers du *Télèphe* d'Euripide.

[5] Petite île voisine de la Thrace, et sous la protection d'Athènes; c'était une des Cyclades.

[6] Les proues des galères portaient des images de Pallas en bois.

précipitée vers le portique, où se fait la distribution du froment[1]; on n'aurait vu partout qu'outres, courroies pour attacher les rames, acheteurs de tonneaux, ail, olives, oignons en filets, couronnes, sardines, joueuses de flûte, yeux pochés : sur le chantier, du bois pour fabriquer les rames, le retentissement des chevilles qu'on adapte, et les rames attachées aux chevilles, les encouragements de la flûte, le son des fifres, les sifflets. « Voilà ce que vous auriez fait, je le sais; mais croyez-vous que Télèphe n'eût pas agi de même? Vous n'avez donc pas le sens commun[2].»

DEMI-CHŒUR. Comment! scélérat, infâme, vil mendiant, tu oses nous parler ainsi? tu oses outrager les sycophantes?

DEMI-CHŒUR. Par Neptune! tout ce qu'il dit est vrai, il ne ment en rien.

DEMI-CHŒUR. Que ce soit vrai, est-ce une raison pour le dire? Il se repentira d'avoir osé parler ainsi.

DEMI-CHŒUR. Où cours-tu? arrête. Si tu frappes cet homme, tu en seras puni toi-même.

DEMI-CHŒUR. O Lamachos, toi dont les yeux lancent l'éclair, viens, accours en agitant ton aigrette terrible! Lamachos, mon ami, citoyen de ma tribu; vous tous, général, officiers, défenseurs des remparts, venez à mon secours! on me tient par le milieu du corps.

LAMACHOS. D'où viennent ces cris de guerre? Où faut-il porter secours? où faut-il faire tapage? Qui m'a forcé à tirer ma Gorgone de l'étui[3]?

DICÉOPOLIS. O Lamachos, héros redoutable par tes aigrettes et tes bataillons!

DEMI-CHŒUR. O Lamachos, cet homme depuis longtemps outrage la ville entière!

LAMACHOS. Est-ce toi, misérable mendiant, qui te permets ces outrages?

[1] V. l'*Assemblée des Femmes*, v. 686 : τὴν στοιὰν ἁλφιτόπωλιν.
[2] Ce sont deux vers du *Télèphe*.
[3] Son bouclier, sur lequel était empreinte la tête de la Gorgone.

DICÉOPOLIS. O Lamachos, ô héros, pardonne à un mendiant s'il a voulu parler, et s'il a dit quelques sottises!

LAMACHOS. Qu'as-tu dit de nous? parleras-tu?

DICÉOPOLIS. Je ne m'en souviens plus; la peur de ton armure me donne des vertiges. Je t'en conjure, éloigne un peu cet épouvantail qui est sur ton bouclier.

LAMACHOS. Tiens.

DICÉOPOLIS. Maintenant renverse-le par terre.

LAMACHOS. Voilà.

DICÉOPOLIS. Donne-moi cette plume [1] qui est sur ton casque...

LAMACHOS. Tiens, prends-la.

DICÉOPOLIS. A présent soutiens-moi la tête pour que je vomisse; ces aigrettes me donnent des nausées.

LAMACHOS. Que prétends-tu? te faire vomir avec cette plume?...

DICÉOPOLIS. C'est une plume? dis-moi de quel oiseau elle vient: est-ce du fanfaron [2]?

LAMACHOS. Tu me le paieras cher!

DICÉOPOLIS. Non, Lamachos; cette affaire ne se décide pas par la force; mais si tu es si fort, que ne me fais-tu l'opération [3]? te voilà tout armé.

LAMACHOS. Tu oses parler ainsi à un général, toi un mendiant!

DICÉOPOLIS. Moi, un mendiant?

LAMACHOS. Qu'es-tu donc?

DICÉOPOLIS. Ce que je suis? Un bon citoyen, exempt d'ambition; et, depuis la guerre, un bon soldat. Toi, tu es depuis la guerre un général mercenaire [4].

LAMACHOS. Je dois mon élection aux suffrages...

[1] Pour se faire vomir en se la passant dans le gosier.

[2] Ici Aristophane forge un nom d'oiseau, pour peindre le ton glorieux de Lamachos. (Voy. plus bas au vers 1183.)

[3] *Quin me verpum facis?*

[4] Les trois vers dont se compose ce couplet, terminés chacun par un de ces trois mots, σπουδαρχίδης, στρατωνίδης, μισθαρχίδης, ont un effet comique, que notre langue est impuissante à rendre.

DICÉOPOLIS. De trois coucous[1]. Ce qui m'a indigné et forcé de faire un traité d'alliance, c'est de voir des hommes à cheveux blancs dans les rangs de l'armée, tandis que des jeunes gens tels que toi se dérobent aux fatigues par des ambassades, les uns en Thrace avec un salaire de trois drachmes, ce sont les Tisamène, les Phénippes, les Hipparchides, tous vauriens; les autres près de Charès[2], ceux-ci en Chaonie, tels que les Gérès et les Théodore, ceux-là à Camarina, à Géla, à Catagéla[3], et le fanfaron Diomée.

LAMACHOS. Ils ont été élus par les suffrages du peuple.

DICÉOPOLIS. Mais pourquoi les récompenses vous viennent-elles toujours à vous autres, et jamais à ceux-ci? (*Il les montre.*) Dis, Mariladès[4], toi dont la tête est blanchie par l'âge, as-tu jamais eu une mission semblable? Il dit que non. Il est cependant sage et laborieux. Dracyllos, Euphoridès, Prinidès, quelqu'un de vous connaît-il Ecbatane ou la Chaonie? Aucun; mais le fils de Cœsyra[5] et Lamachos les connaissaient, eux qui naguère ne pouvaient payer leur écot ni leurs dettes, et à qui leurs amis criaient *gare!* comme le soir quand on jette par la fenêtre l'eau de sa toilette.

[1] C'est-à-dire d'ignorants et de gens méprisables.

[2] Le Scholiaste suppose que Charès commandait les Athéniens à Mitylène, lorsque cette ville voulut s'affranchir du joug d'Athènes. Il le confond avec Pachès, désigné par Thucydide (l. III), qui nulle part ne nomme Charès. Il y eut un archonte de ce nom, Ol. 86, 3 = 434. Sans doute le même qui avait négocié et ratifié, conjointement avec Callias, la trêve de trente ans conclue avec les Lacédémoniens, Ol. 83, 2,446. V. Diodore Sic., XII, 7. On retrouve plus tard Charès chargé d'un commandement dans l'expédition de Sicile, Ol. 91, 2=415. Il est douteux que ce soit le même.

[3] Nom de ville forgé, qui signifie *ridicule*. Camarina et Géla sont des villes de Sicile. Ceci paraît dirigé contre Lachès, qui avait eu, vers cette époque, le commandement d'une flotte envoyée contre la Sicile. (Voy. Thucydide, III, 86, 88, 90, 99, 103, 115.) Le poëte fait sur le nom de la Chaonie un jeu de mots obscène, tendant à présenter Gérès et Théodore comme de vils débauchés.

[4] Mariladès, Prinidès, noms bien appropriés à des hommes qui faisaient le métier de charbonnier : l'un de μαρίλη, *braise;* l'autre de πρῖνος, *yeuse*, le bois dont on faisait le charbon. — *Euphoridès*, qui a la force de porter de lourds fardeaux.

[5] On connaît un fils de Cœsyra, nommé Mégaclès, contemporain de Pisistrate, et père de Clisthène, qui changea la constitution d'Athènes

LAMACHOS. Démocratie insolente! peut-on supporter de tels outrages?

DICÉOPOLIS. Non certes, si Lamachos ne recevait un riche salaire.

LAMACHOS. Pour moi, je jure une guerre éternelle à tous les Péloponnésiens, je les harcèlerai, je les poursuivrai de toutes mes forces, sur terre et sur mer.

DICÉOPOLIS. Et moi, je déclare à tous les Péloponnésiens, Mégariens, Béotiens, qu'ils peuvent vendre et acheter sur mon territoire, Lamachos seul excepté.

(Le Chœur reste seul.)

(PARABASE.)

LE CHŒUR. Les discours de cet homme portent la conviction; il va changer l'opinion du peuple au sujet de la paix. Mais préparons-nous[1] à parler en vers anapestes[2].

Depuis que notre poëte préside à des chœurs comiques, on ne l'a pas encore vu se présenter aux spectateurs pour faire son éloge[3] : mais aujourd'hui que ses ennemis le calomnient auprès des volages Athéniens, et l'accusent de jouer la république et d'insulter le peuple, il faut qu'il se justifie devant vous, inconstants[4] Athéniens. Il prétend donc avoir bien mérité de vous, en vous avertissant de

après l'expulsion des Pisistratides. Ce n'est évidemment pas de lui qu'il s'agit ici. Quant à Alcibiade, qui descendait de Cœsyra par sa mère, le trait relatif aux dettes rend ici l'application douteuse : cependant, plus bas, au vers 716, il sera nommé parmi les jeunes orateurs turbulents.

[1] Littéralement : *dépouillons nos habits.* Métaphore empruntée aux athlètes qui descendaient nus dans l'arène.

[2] Mètre adopté dans les parabases. On appelait ainsi cette partie de la pièce où le Chœur, oubliant l'action qui se passait sur la scène, s'adressait aux spectateurs, pour les entretenir du poëte ou des affaires publiques. (Voy. à ce sujet une note à la fin du volume.)

[3] Aristophane avait fait représenter les premières pièces sous le nom de ses acteurs, Callistratos, puis Philonidès.

[4] Les mots ταχυβούλοις et μεταβούλους, placés l'un à la fin du v. 630, l'autre à la fin du v. 632, et traduits ici, pour la brièveté, par *volages* et *inconstants*, ont une intention qu'il est bon de remarquer. Le premier signifie plus exactement, *qui précipitent leur jugement*, et le second indique que les Athéniens peuvent *réformer leur jugement précipité.*

ne pas vous laisser décevoir par les discours des étrangers, ni séduire par la flatterie, ni suivre une politique de gobe-mouches [1]... Autrefois les députés des villes, lorsqu'ils voulaient vous tromper, commençaient par vous appeler *couronnés de violette*, et aussitôt, à ce mot de couronnes, vous vous redressiez sur vos siéges [2]. Qu'un autre, d'un ton flatteur, vînt dire, « [3] La splendide Athènes, » il obtenait tout, pour vous avoir ainsi assaisonnés comme des anchois. En vous détrompant, le poëte vous a donc rendu de grands services, ainsi qu'en enseignant aux villes alliées le régime démocratique. Aussi, les peuples de ces villes, en vous apportant leurs tributs, seront curieux de voir le poëte courageux qui n'a pas craint de dire la vérité aux Athéniens. Et même le bruit de sa hardiesse s'est déjà répandu si loin, que le grand roi, questionnant un jour les députés de Lacédémone, après leur avoir demandé quel était le peuple le plus puissant sur mer, les interrogea ensuite sur le poëte, et sur ceux qu'attaquaient ses traits mordants; et il ajouta que la nation qui suivrait ses conseils l'emporterait sur ses rivales, et serait victorieuse dans les combats. Aussi, les Lacédémoniens, en vous proposant la paix, redemandent Égine; non qu'ils se soucient beaucoup de cette île, mais pour dépouiller ce poëte [4] : mais vous, ne l'abandonnez jamais; il ne raillera dans ses comédies que ce qui le mérite; il vous apprendra à être heureux, non en vous cajolant, non par de vaines promesses, ni par des souplesses

[1] Dans *les Chevaliers*, v. 1263, il appelle Athènes une ville de gobe-mouches, ou de badauds.

[2] Mot à mot : *vous n'étiez assis que du bout des fesses.*

[3] Le mot grec signifie *grasse* et *luisante*, comme ce qui est oint d'huile; de là la comparaison qui suit. Le Scholiaste cite ici un vers de Pindare, fr. 46, auquel ce passage fait allusion :

Αἱ λιπαραὶ καὶ ἰοστέφανοι Ἀθῆναι.

(Voy. aussi *les Chevaliers*, v. 1329.)

[4] On a conclu de là qu'Aristophane avait des biens à Égine; le Scholiaste dit même qu'il y avait obtenu une concession de terres, lors de l'occupation de l'île par Athènes. Un autre ajoute qu'il s'agit de Callistratos, acteur d'Aristophane, et non du poëte lui-même. Quoi qu'il en soit, la prise d'Égine fut une des principales causes de la guerre. (Voy. Thucydide, I, 139.)

et des intrigues, ni par la fraude et des adulations excessives, mais par des conseils salutaires.

Qu'après cela Cléon intrigue, qu'il ourdisse contre moi toutes ses trames, l'honnêteté et la justice seront de mon côté, et jamais en moi la république ne trouvera, comme en lui, un lâche et un vil prostitué.

Viens ici, muse Acharnienne, qui as l'ardeur et l'éclat du feu. Semblable à l'étincelle qui s'échappe de l'yeuse embrasée[1], excitée par un souffle favorable, quand on y grille de petits poissons, tandis que les uns préparent la saumure fraîche de Thasos, et que les autres pétrissent la farine, viens, dans ton essor impétueux, prêter à un concitoyen ta rude et sauvage harmonie.

Nous autres vieillards, nous venons accuser cette ville. Au lieu de recevoir, sur la fin de nos jours, le digne prix de nos services dans les batailles navales, nous éprouvons es traitements les plus durs: impliqués dans des procès, malgré notre grand âge, vous nous abandonnez aux railleries de jeunes orateurs; nous ne sommes plus rien; muets et usés[2], il ne nous reste qu'un bâton, au lieu de l'appui de Neptune. Debout, à la tribune, balbutiant quelques mots, nous ne voyons de la justice que son ombre : tandis que l'avocat, qui brigue la faveur des jeunes gens, se hâte d'accabler l'accusé sous un flux de paroles pressées; puis, il le traîne devant le tribunal, et lui adresse des questions insidieuses; il tourmente, il vexe, il harcèle le vieux Tithon. Le vieillard serre les lèvres, se retire chargé d'une amende, sanglote, pleure, et dit à ses amis : « Ce qui devait payer mon cercueil, il faut que je le donne pour payer l'amende. »

Est-il juste de ruiner ainsi, au signal de la clepsydre[3],

[1] Comparaison bien appropriée à des hommes dont le métier était de faire du charbon.

[2] Le texte dit : « comme de vieilles flûtes. »

[3] C'est-à-dire à la minute. On fixait le nombre de clepsydres pendant lesquelles l'accusateur et l'accusé auraient le droit de parler. V. *les Guêpes*, v. 93.

un vieillard blanchi par les années, qui partagea avec ses compagnons les plus rudes fatigues, qui tant de fois se couvrit d'une sueur glorieuse, et combattit bravement à Marathon pour la république? Et nous, qui à Marathon poursuivions l'ennemi, aujourd'hui des méchants nous poursuivent et enfin nous condamnent. A de tels faits que répondrait Marpsias[1]?

Est-il juste, en effet, qu'un homme courbé sous le poids des ans, tel que Thucydide[2], succombe dans ses démêlés avec Céphisodème[3], cet avocat bavard, ce rejeton des déserts de la Scythie? Touché de compassion, j'ai versé des larmes à la vue de ce vieillard traîné par un archer, de Thucydide qui, j'en jure par Cérès, dans la force de son âge[4], n'eût pas aisément souffert que Cérès même l'insultât; il eût terrassé dix Évathlos[5], épouvanté de ses cris trois mille archers, et percé de ses flèches toute la lignée de l'archer. Mais puisque la vieillesse ne peut obtenir de vous le repos, ordonnez, par un décret, que les causes soient divisées, que le vieillard plaide avec le vieillard, les jeunes gens avec le débauché, et le bavard avec le fils de Clinias[6]. Sans doute il faut poursuivre les méchants; mais que dans tout procès le vieillard ne soit condamné que par un vieillard, le jeune homme que par un jeune homme.

---

[1] C'était un déclamateur de ce temps-là, chicaneur et bavard, selon le Scholiaste.

[2] Il était à la tête du parti opposé à Périclès. Celui-ci le fit bannir. Ol. 84,1=444. (V. Plutarque, *Vie de Périclès*, c. 14 et 16.) Aristophane parle encore de ce Thucydide dans *les Guêpes*, v. 947. Ne pas le confondre avec l'historien Thucydide, fils d'Oloros.

[3] Céphisodème était un orateur athénien; mais un de ses ancêtres avait épousé une femme de Scythie. Le poëte lui reproche cette origine. Il continue la même allusion un peu plus bas, en parlant des archers. On sait que les archers, qui formaient la garde de police d'Athènes, étaient composés de Scythes.

[4] Littéralement: « au temps où il était Thucydide. »

[5] Dans *les Guêpes* v. 590, il est aussi question d'un Évathlos, qui est mis de pair avec le lâche Cléonyme.

[6] Alcibiade. (Voy. plus haut la note sur le v. 614.)

DICÉOPOLIS, *seul.* Voici les limites de mon marché. Tout Péloponnésien, Mégarien, Béotien, pourra y apporter ses marchandises et m'en vendre; mais Lamachos en est exclu. Pour agoranomes[1] chargés de présider au marché, j'établis les trois fouets de cuir Lépréens[2] tirés au sort. Que nul sycophante, nul habitant du Phase[3], n'entre en ces lieux. Je vais faire apporter la colonne[4] sur laquelle est inscrit le traité, afin de l'exposer à tous les regards sur le marché.

(Entre un Mégarien avec deux petites filles.)

LE MÉGARIEN[5]. Salut, marché de l'Attique, cher aux Mégariens! Par Jupiter, protecteur de l'amitié, je te désirais comme le fils désire sa mère. Vous, filles infortunées d'un malheureux père, voyez si vous trouverez du gâteau quelque part. Écoutez, approchez votre ventre[6]. Que préférez-vous, d'être vendues, ou de souffrir les horreurs de la faim?

LES PETITES FILLES. Vendues! vendues!

LE MÉGARIEN. C'est aussi mon avis. Mais quel serait l'homme assez sot pour vous acheter et prendre une charge manifeste? Mais il me vient une ruse mégarienne: je vous déguiserai en petits cochons, et je dirai que j'en ai à vendre. Armez vos mains de ces pieds de porc, et faites en sorte de paraître de bonne race; car, par Mercure, vous ne trouveriez à la maison que famine et misère. Allons, couvrez-vous de ce groin, et puis glissez-vous dans ce sac.

[1] Magistrats chargés d'inspecter les marchés. Dans l'exercice de leurs fonctions, ils étaient armés de fouets de cuir. V. Ménage, sur *Diogène Laërce*, I, VI, 90.

[2] On appelait *Lepros* un endroit hors de la ville, où se tenait le marché aux cuirs. Il y a aussi un jeu de mots sur le nom de Léprée, ville de l'Élide, dans le Péloponnèse. V. *les Oiseaux*, v. 149. Les agoranomes étaient toujours armés de fouets faits avec des courroies.

[3] Le mot grec renferme aussi le sens de délateur.

[4] Pour porter les lois et les traités à la connaissance du public, on les gravait sur des colonnes ou des cippes de pierre.

[5] Tout ce rôle est écrit en dialecte dorien, et avec des formes étranges, qui en faisaient pour les Athéniens une espèce de patois.

[6] Au lieu de « prêtez-moi votre attention. »

Souvenez-vous de bien grogner, de faire *coi*, d'imiter le cri des cochons destinés aux sacrifices des mystères[1]... Moi, j'appellerai Dicéopolis... Dicéopolis, veux-tu acheter de petits cochons?

DICÉOPOLIS. Qu'est-ce? Un Mégarien!

LE MÉGARIEN. Nous venons au marché.

DICÉOPOLIS. Comment allez-vous?

LE MÉGARIEN. Nous mourons de faim[2], toujours auprès du feu.

DICÉOPOLIS. Par Jupiter, c'est fort agréable, quand on a un joueur de flûte. Mais que faites-vous encore à Mégare?

LE MÉGARIEN. Tu le demandes? Quand je suis sorti pour venir au marché, nos magistrats s'occupaient des moyens de rendre notre ruine la plus prompte et la plus misérable possible.

DICÉOPOLIS. Vous allez donc être délivrés d'embarras?

LE MÉGARIEN. Sans doute.

DICÉOPOLIS. Qu'y a-t-il encore à Mégare? Combien le blé s'y vend-il?

LE MÉGARIEN. Chez nous, c'est une chose aussi chère et aussi sacrée que les dieux.

DICÉOPOLIS. Apportes-tu du sel?

LE MÉGARIEN. Ne tenez-vous pas nos salines?

DICÉOPOLIS. Et de l'ail?

LE MÉGARIEN. Comment en aurais-je? Les rats des champs ne font pas plus de dégât que vous dans vos incursions; vous arrachez avec des piquets toutes les têtes d'ail.

DICÉOPOLIS. Qu'apportes-tu donc?

[1] Chaque initié aux mystères de Cérès lui sacrifiait un porc. V. 747, et plus bas, v. 764, χοῖρον μυστικόν: Lobeck pense que cela veut dire un cochon maigre, c'est-à-dire à bon marché; comme l'*Agnus curio* (dans l'*Aulularia* de Plaute, III, 6, 27) qui n'avait que la peau et les os, tel que les *curiales* avaient coutume d'en offrir.

[2] Le Scholiaste fait remarquer ici un jeu de mots: au lieu de πεινῶμεν, *nous avons faim*, la prononciation faisait entendre πίνομεν, *nous buvons*, ce qui, l'hiver, se faisait auprès du feu. Dicéopolis répond au dernier sens.

LE MÉGARIEN. De petites truies mystiques[1].

DICÉOPOLIS. Fort bien ; voyons.

LE MÉGARIEN. Elles sont magnifiques. Tiens, soulève celle-ci ; comme elle est grasse et belle !

DICÉOPOLIS. Qu'est-ce que cela ?

LE MÉGARIEN. Un petit cochon.

DICÉOPOLIS. Que dis-tu? de quel pays vient-il?

LE MÉGARIEN. De Mégare. Est-ce que ce n'est pas là un cochon ?

DICÉOPOLIS. Il ne me semble pas.

LE MÉGARIEN. C'est étrange ! Voyez quelle incrédulité ! Nier que ceci soit un cochon ! Gageons, si tu veux, une mesure de sel broyé avec du thym, si ce n'est pas là ce que, chez les Grecs, on appelle un cochon ?

DICÉOPOLIS. Sans doute; mais celui-ci appartient à l'homme.

LE MÉGARIEN. Oui, par Dioclès[2], et à moi. Que penses-tu donc que ce soit ? veux-tu les entendre grogner ?

DICÉOPOLIS. Oui, je veux bien.

LE MÉGARIEN (*bas, à la petite fille*). Vite, fais-toi entendre, petite. Il ne s'agit pas ici de te taire, malheureuse ! Par Mercure, je te rapporterais à la maison.

UNE PETITE FILLE. Coï, coï !

LE MÉGARIEN. Est-ce là un cochon ?

DICÉOPOLIS. Cela en a tout l'air maintenant ; mais quand il aura grandi, ce sera bien autre chose[3].

LE MÉGARIEN. Dans cinq ans, sois-en sûr, elle sera tout comme sa mère.

DICÉOPOLIS. Mais elle n'est pas bonne pour le sacrifice.

LE MÉGARIEN. Comment ! et pourquoi cela ?

[1] Voyez à la page précédente. On sacrifiait de jeunes porcs, dans l'initiation aux mystères. (Voy. *la Paix*, v. 374.) *Perpetuus est in hoc diverbio lusus, ex ambiguitate nominis græci, quod porcum significat et pudendum muliebre.* BRUNCK. Nous n'avons pu reproduire cette continuelle équivoque en français.

[2] Dioclès était un héros par lequel juraient les Mégariens ; ils célébraient même des fêtes en son honneur. (Voy. Théocrite, *Idyll.*, XII, v. 29.)

[3] *Cunnus fiet.*

DICÉOPOLIS. Elle n'a pas de queue [1].

LE MÉGARIEN. C'est tout jeune; mais avec l'âge elle en aura une grande, bien grasse et bien rouge. Si tu veux la nourrir, ce sera une superbe truie.

DICÉOPOLIS. Comme tout se ressemble dans l'une et dans l'autre [2]!

LE MÉGARIEN. Elles sont toutes deux de la même mère et du même père. Quand elle sera plus grasse et que ses soies auront fleuri, ce sera un sacrifice digne de Vénus.

DICÉOPOLIS. Mais on ne sacrifie point de truie à Vénus.

LE MÉGARIEN. On n'en sacrifie pas à Vénus? c'est la seule déesse qui les aime. La chair de ces jeunes animaux est délicieuse lorsqu'elle est mise en broche.

DICÉOPOLIS. Peuvent-elles manger sans leur mère?

LE MÉGARIEN. Et sans leur père aussi, je te jure.

DICÉOPOLIS. Que mangent-elles le plus volontiers?

LE MÉGARIEN. Tout ce qu'on leur donne. Essaye.

DICÉOPOLIS. Petites!... petites!

UNE PETITE FILLE. Coï! coï!

DICÉOPOLIS. Mangerais-tu bien des pois [3]?

LA 1re PETITE FILLE. Coï! coï! coï!

DICÉOPOLIS. Et des figues phibalées [4]?

LA 1re PETITE FILLE. Coï! coï!

DICÉOPOLIS. Et toi, en mangerais-tu bien aussi?

LA 2e PETITE FILLE. Coï! coï!

DICÉOPOLIS. Comme vous criez après les figues! Qu'on leur en apporte... les mangeront-elles? Ah! puissant Hercule, comme elles les croquent avidement! De quel pays sont ces petites truies? ce sont des Voraces [5]! mais il n'est pas possible qu'elles aient tout mangé.

[1] On n'immolait que des victimes parfaites.

[2] *Quam germanus est hujus cunnus alteri!*

[3] *Vox græca penem etiam significat.* BRUNCK.

[4] Ἰσχάδας désigne particulièrement une espèce de figues excellentes, qui croissaient dans le territoire d'Athènes, et que l'on appelait chélidoniennes, parce qu'elles étaient de couleur d'hirondelle, d'un rouge noir. *Phibalée*, nom de lieu. (Voy. *Athénée*, l. III, p. 77.)

[5] Jeu de mots sur τραγασαῖα, qui peut signifier un nom de ville, Tragase, et qui vient aussi de τραγεῖν, *dévorer*.

LE MÉGARIEN. Tout, à l'exception de celle-ci seule, que j'ai prise.

DICÉOPOLIS. Ma foi, ce sont de gentilles bêtes ; voyons, combien veux-tu me les vendre ?

LE MÉGARIEN. Tu auras l'une pour une botte d'ail; et l'autre, si tu veux, pour une mesure [1] de sel.

DICÉOPOLIS. Je les achète. Attends-moi ici.

(Dicéopolis s'en va.)

LE MÉGARIEN. Voilà qui va bien ! Mercure, dieu du gain, fais que je vende ainsi ma femme et ma mère [2] !

UN SYCOPHANTE. Holà ! de quel pays es-tu ?

LE MÉGARIEN. Mégarien, marchand de cochons.

LE SYCOPHANTE. Je dénonce, comme ennemis, toi et tes cochons.

LE MÉGARIEN. Nous y voilà ! avec lui revient la cause de toutes nos misères.

LE SYCOPHANTE. Tu te repentiras de mégariser [3]. Ne lâcheras-tu pas ce sac ?

LE MÉGARIEN. Dicéopolis ! Dicéopolis ! on me dénonce !

DICÉOPOLIS. Quel est celui qui te dénonce ? Agoranomes [4], ne chasserez-vous pas les sycophantes ? De quoi t'avises-tu de vouloir nous éclairer sans lanterne [5] ?

LE SYCOPHANTE. Ne puis-je donc pas dénoncer les ennemis ?

DICÉOPOLIS. Il t'en coûtera cher, si tu ne cours calomnier ailleurs.

LE MÉGARIEN. Quel fléau pour Athènes !

[1] Un *chénice*, un peu plus d'un litre. Le Mégarien demande ici les denrées que son pays était en possession de fournir.

[2] Cette extrémité indique l'excessive misère à laquelle la guerre avait réduit les Mégariens.

[3] C'est-à-dire de faire le commerce avec Mégare.

[4] Inspecteurs du marché. Voyez plus haut sur le v. 723.

[5] Le mot grec signifie à la fois *éclairer* et *dénoncer*.

DICÉOPOLIS. Prends courage, Mégarien. Tiens, voilà le prix de tes cochons, prends cet ail et ce sel; adieu [1], bien de la joie.

LE MÉGARIEN. Ce n'est pas trop l'usage [2] chez nous.

DICÉOPOLIS. Étourderie de ma part! que la faute en retombe sur moi!

LE MÉGARIEN. Allez, petits cochons, maintenant que vous n'avez plus votre père, tâchez de trouver qui vous donne à manger du gâteau avec du sel [3].

(L'un et l'autre s'en vont.)

LE CHŒUR. Cet homme [4] est heureux. N'as-tu pas entendu comme sa résolution lui profite? Il gagnera sa vie tranquillement assis au marché; mais que Ctésias ou un autre délateur se présente, il s'en repentira, et sera réduit au silence. Personne ne te trompera plus sur l'achat des denrées; Prépis ne te souillera pas de son sale contact [5]; Cléonyme ne te pressera plus dans la foule. Tu te promèneras en beau manteau de laine; tu ne rencontreras pas Hyperbolos toujours prêt à chercher querelle; tu ne seras pas abordé sur la place publique par Cratinus [6], rasé à la mode des débauchés, ni par cet archivaurien d'Artémon, l'improvisateur musical, dont les aisselles exhalent une odeur de bouc [7]. Tu n'y seras plus le jouet de

[1] Le mot χαίρειν, pris dans le double sens de *salut* et de *joie*, se trouve dans Euripide en plusieurs endroits. *Hécube*, v. 423; *Phœniss.*, v. 618; *Oreste*, v. 1076. (Voy. Boissonade, sur Aristenète.)

[2] Allusion à leur misère présente.

[3] Les Mégariens n'avaient alors que du sel à manger avec leur pain.

[4] Dicéopolis.

[5] Il y a là une allusion aux mœurs infâmes de ce Prépis.

[6] Le Scholiaste prétend qu'il s'agit ici d'un poëte lyrique, autre que le poëte comique; il est nommé avec mépris au v. 1171.

[7] Il y a encore ici un jeu de mots sur *Tragase*, dont le poëte fait la patrie d'Artémon, et dont la racine signifie *bouc*. Plutarque, *Vie de Périclès*, c. 27, parle d'Artémon comme d'un mécanicien habile, qui aida Périclès au siége de Samos, où il employa des machines de guerre.

l'infâme Pauson [1], ni de Lysistratos [2], l'opprobre des Cholargiens [3], homme imprégné de tous les vices, et que le froid et la faim tourmentent plus de trente jours par mois.

Un Béotien. Par Hercule! mon épaule n'en peut plus. Isménichos, dépose doucement à terre le pouliot [4]; vous, flûteurs thébains, soufflez avec vos flûtes d'os dans ce derrière de chien [5].

Dicéopolis. Que la peste les étouffe! ces frelons ne s'éloigneront-ils pas de ma porte? Qui m'a amené ces maudits flûteurs, élèves discordants de Chéris [6]?

Le Béotien. Par Iolaos [7]! je serai charmé de les voir en déroute; depuis Thèbes jusqu'ici, ils n'ont cessé de souffler derrière moi; toute la fleur de mon pouliot en est tombée. Étranger, veux-tu m'acheter de ma marchandise, des poulets ou des sauterelles?

Dicéopolis. Ah! bonjour, cher Béotien, mangeur de collix [8]. Qu'apportes-tu?

Le Béotien. Tout ce que nous avons de bon en Béotie, de l'origan, du pouliot, des nattes de jonc, des feuilles à mèches, des canards, des attagas, des poules d'eau, des roitelets, des plongeons...

Dicéopolis. On dirait vraiment un orage; tout le marché est jonché d'oiseaux [9].

[1] Pauson était peintre. Dans le *Plutus*, v. 602, Aristophane le plaisante sur sa pauvreté.

[2] Sur ce Lysistratos, du bourg de Cholarge, v. *les Chevaliers*, v. 1265; *les Guêpes*, v. 787, et le fragm. I des *Dætaliens*.

[3] Bourg de l'Attique, de la tribu Acamantide.

[4] Herbe qu'on donne aux moutons.

[5] Ces flûtes, dans le genre de nos cornemuses, avaient un soufflet fait de peau de chien.

[6] Mauvais joueur de flûte. (Voy. plus haut, sur le v. 16.)

[7] Héros honoré à Thèbes. V. Pausanias, l. IX, c. 23.

[8] Sorte de petit pain rond.

[9] Littéralement: « Tu arrives sur le marché comme un ouragau qui abat les oiseaux. »

LE BÉOTIEN. J'apporte encore des oies, des lièvres, des renards, des taupes, des hérissons, des chats, des pictides, des fouines, des anguilles de Copaïs[1].

DICÉOPOLIS. O porteur du morceau le plus agréable aux mortels, si tu apportes des anguilles, permets-moi de les saluer.

LE BÉOTIEN. Que l'aînée des cinquante vierges Copaïdes se montre[2], et fasse fête à cet étranger.

DICÉOPOLIS. O fille chérie, et depuis longtemps désirée, tu viens enfin combler les vœux des chœurs comiques, et réjouir Morychos[3]! Esclaves, apportez-moi le réchaud et le soufflet. Voyez, enfants, cette superbe anguille qui vient enfin, après six ans[4], apaiser nos regrets : saluez-la, enfants. Je vous fournirai le charbon en faveur de l'étrangère. Qu'on la rentre; jamais la mort même ne pourra me séparer de toi[5], si l'on te fait cuire avec les bettes.

LE BÉOTIEN. Et quel prix me payeras-tu pour cette anguille?

DICÉOPOLIS. Je la prends pour mon droit de marché. Vois si tu es disposé à vendre le reste.

LE BÉOTIEN. Oui certes! tout est à vendre.

DICÉOPOLIS. Voyons, quel prix en demandes-tu? ou bien veux-tu prendre de nos marchandises en échange?

LE BÉOTIEN. Oui, je prendrai des productions d'Athènes que nous n'avons pas en Béotie.

DICÉOPOLIS. Tu prendras donc des anchois de Phalère, ou de la poterie?

LE BÉOTIEN. Des anchois! de la poterie! nous en avons chez nous. Je ne veux emporter que des choses dont nous manquons, et que vous avez en abondance.

[1] Lac de Béotie.

[2] Parodie d'un vers d'Eschyle, dans *le Jugement des armes*. V. aussi Euripide, *Iphigénie en Tauride*, v. 427.

[3] Dans *les Guêpes*, v. 506, et dans *la Paix*, v. 1008, Aristophane parle encore de lui comme d'un gourmand.

[4] L'interruption du commerce avec les Béotiens ne permettait pas aux Athéniens de manger des anguilles de Copaïs. Ce passage marque la date de cette comédie à la sixième année de la guerre du Péloponnèse. Voyez plus haut, v. 226.

[5] C'est le vers 367 de l'*Alceste* d'Euripide.

DICÉOPOLIS. J'entends; prends-moi un sycophante, bien empaqueté, en guise de poterie.

LE BÉOTIEN. Par les Dioscures [1] ! ce serait une bonne affaire, que d'aller le montrer comme un singe plein de méchanceté.

DICÉOPOLIS. Tiens, voici fort à propos Nicarchos qui vient dénoncer quelqu'un.

LE BÉOTIEN. Il est de bien petite taille.

DICÉOPOLIS. Mais il est tout venin.

(Entre Nicarchos.)

NICARCHOS. A qui sont ces marchandises?

LE BÉOTIEN. Elles sont à moi; elles viennent de Thèbes, Jupiter m'en est témoin.

NICARCHOS. Et moi, je les dénonce comme ennemies.

LE BÉOTIEN. Quel démon te pousse à faire la guerre aux oiseaux?

NICARCHOS. Je te dénoncerai toi-même par-dessus le marché.

LE BÉOTIEN. Quel mal ai-je fait?

NICARCHOS. Je vais te le dire, dans l'intérêt de ceux qui m'écoutent. Tu apportes des mèches de pays ennemi.

DICÉOPOLIS. Ainsi donc tu dénonces des mèches?

NICARCHOS. Une seule peut embraser toute la flotte.

DICÉOPOLIS. Une mèche embraser la flotte, grands dieux! et de quelle manière?

NICARCHOS. Quelque Béotien peut en enflammer une, l'attacher à un insecte ailé, la lancer au moyen d'un tube sur la flotte par un violent vent de Borée; et le feu prenant une fois aux vaisseaux, en un instant ils seraient embrasés.

DICÉOPOLIS. O le plus misérable des vauriens! et tout cet

[1] Voy. *Paix*, 214. Dans *Lysistrata*, 81, 86, et l'*Assemblée des Femmes*, 133, μὰ τὼ θεὼ désigne Cérès et Proserpine.

embrasement serait l'ouvrage de l'insecte et de la mèche!

NICARCHOS. Des témoins! on me frappe.

DICÉOPOLIS. Ferme-lui la bouche; donne-moi des cordes pour l'attacher, et que je puisse l'emporter comme un vase de terre, sans le briser.

LE CHŒUR. Homme de bien, attache fortement cette marchandise, pour qu'elle ne se brise pas dans le trajet.

DICÉOPOLIS. Je n'y manquerai pas; car elle rend un son grêle, comme si elle eût été fêlée au feu; c'est un son tout à fait insupportable aux dieux.

LE CHŒUR. Que fera-t-il de cela?

DICÉOPOLIS. Il s'en servira à toutes sortes d'usages; il en fera la coupe de tous les maux[1], le mortier à piler les procès, la lanterne à espionner les comptables, le récipient à brouiller toutes les affaires.

LE CHŒUR. Mais qui oserait se servir d'un vase qui craque ainsi continuellement dans la maison?

DICÉOPOLIS. Il est solide, mon cher, et ne cassera jamais, pourvu qu'on le suspende la tête en bas.

LE CHŒUR. Le voilà bien empaqueté.

LE BÉOTIEN. Je vais ramasser ma récolte[2].

LE CHŒUR (*au Béotien*). O le meilleur des hôtes, emporte ce paquet, et jette où tu voudras ce sycophante, bon à tout faire!

DICÉOPOLIS. J'ai eu bien de la peine à faire ce maudit paquet. Allons, Béotien, emporte ta marchandise.

LE BÉOTIEN. Approche, Ismènichos; présente tes épaules endurcies, et porte ce fardeau avec précaution.

DICÉOPOLIS. Tu ne portes là rien de bon, et pourtant tu gagneras quelque chose à ce marché; les sycophantes te porteront bonheur.

(Le Béotien s'en va.)

---

[1] Cette expression se retrouve dans l'*Agamemnon* d'Eschyle, v. 1597.

[2] Il joue sur le double sens de θερίζειν, qui signifie *moissonner* et *tuer*.

UN SERVITEUR DE LAMACHOS. Dicéopolis!

DICÉOPOLIS. Qui est là? que me veux-tu?

LE SERVITEUR. Lamachos te prie de lui céder, pour la fête des Coupes[1], quelques grives, moyennant cette drachme; il te demande aussi une anguille de Copaïs, pour trois drachmes.

DICÉOPOLIS. Quel est ce Lamachos qui veut une anguille?

LE SERVITEUR. C'est le terrible, l'infatigable Lamachos, qui agite son bouclier de Gorgone, et secoue le triple panache[2] qui ombrage son casque.

DICÉOPOLIS. Non, par Jupiter, je ne lui en vendrai pas, dût-il me donner son bouclier. Mais qu'il secoue son triple panache pour le poisson salé; s'il fait du bruit, j'appelle les agoranomes. Moi, je rentre avec ces provisions, *porté sur les ailes des grives et des merles*[3].

LE CHŒUR. Vous voyez, citoyens, vous voyez tous la prudence de cet homme et son extrême sagesse : depuis qu'il a conclu un traité, il peut acheter tout ce que le commerce fournit pour les besoins de la vie, ou pour les plaisirs d'une table splendide; tous les biens lui arrivent d'eux-mêmes en abondance.

Non, jamais le dieu de la guerre n'aura accès dans ma demeure ; on ne le verra jamais, assis à ma table, chanter Harmodios[4], parce que c'est un être que l'ivresse pousse à la violence, et qui, fondant sur nos prospérités et nos jouis-

[1] Fête instituée à l'occasion de l'arrivée d'Oreste chez Pandion, après le meurtre de sa mère. (Voy. le Scholiaste et Plutarque, *Propos de table.*) C'était le second jour des Anthesthéries. (Voy. plus bas, au v. 1002 et suiv.)

[2] Eschyle, dans les *Sept Chefs contre Thèbes*, v. 384, représente de même Tydée agitant τρεῖς κατασκίους λόφους.

[3] Parodie de quelque chanson du temps. V. aussi les *Oiseaux*, v. 1303 et 1426.

[4] Parmi les scolies ou chansons de table des Athéniens, il y en avait un célèbre en l'honneur d'Harmodios, qui tenta de délivrer sa patrie du joug des fils de Pisistrate. (Voy. Athénée, l. XV.) *Chanter la chanson d'Harmodios avec quelqu'un* était devenu synonyme de dîner avec lui.

sances, amène avec lui tous les maux, la ruine et la destruction; nous avions beau lui dire avec douceur, « Bois, prends place à cette table, accepte cette coupe amie, » il n'en était que plus ardent à brûler nos échalas, et à répandre par terre le vin de nos vignes.

Tout abonde à la table de Dicéopolis; fier de sa prospérité, il a jeté devant sa porte ces plumes, indices de sa joyeuse vie [1].

O Paix, douce compagne de la belle Vénus et des Grâces qu'elle chérit, ai-je pu ignorer si longtemps combien tu es belle? Puisse m'unir à toi un Amour, semblable à celui qui est peint couronné de roses [2]! Peut-être me trouves-tu bien vieux? Je pourrais cependant t'offrir encore trois avantages : je puis d'abord planter un long plant de vigne [3], puis élever auprès de tendres rejetons de figuier, et enfin y marier de jeunes ceps de vignes, tout vieux que je suis, et garnir d'oliviers tout le tour de mon champ, pour nous oindre d'huile l'un et l'autre, aux néoménies.

Un Héraut. Peuples, écoutez. Buvez dans vos coupes, au bruit des trompettes, selon l'usage de vos pères. Celui qui aura le premier vidé la coupe recevra une outre de Ctésiphon [4].

Dicéopolis. Enfants, femmes, n'avez-vous pas entendu? que faites-vous? que tardez-vous à obéir au héraut? Faites bouillir, faites rôtir, retournez les viandes, débrochez les lièvres au plus tôt, tressez les couronnes; apportez-moi de petites broches pour embrocher les grives.

[1] Ceux qui donnaient un dîner somptueux avaient quelquefois la vanité d'étaler devant leur porte les plumes des volailles servies sur leur table.

[2] Le Scholiaste dit qu'ici Aristophane fait allusion à un tableau de Zeuxis, placé dans le temple de Vénus à Athènes. (Voy. aussi Letronne, *Lettre sur la peinture murale*, p. 292; *Plutus*, v. 383; et Eschyle, *Euménid.*, v. 50.)

[3] *In his turpiuscula latent.* Boissonade.

[4] Épigramme contre Ctésiphon, qui était gros et ventru. Ce passage nous indique la manière dont on célébrait la fête des Coupes.

LE CHŒUR. Je te félicite de ta bonne conduite, et encore plus de la bonne chère que tu fais à présent, l'ami.

DICÉOPOLIS. Que sera-ce donc quand vous verrez rôtir ces grives?

LE CHŒUR. En cela encore, je crois que tu as raison.

DICÉOPOLIS. Ranimez-moi ce feu.

LE CHŒUR. Entendez-vous comme il donne ses ordres pour le dîner, en cuisinier habile et consommé?

UN LABOUREUR. Malheureux que je suis!

DICÉOPOLIS. Par Hercule! quel est cet homme?

LE LABOUREUR. Un homme infortuné.

DICÉOPOLIS. Passe ton chemin.

LE LABOUREUR. O cher ami, puisque la trêve n'a été faite que pour toi, cède-moi un peu de paix, ne fût-ce que pour cinq ans!

DICÉOPOLIS. Que t'est-il arrivé?

LE LABOUREUR. Je suis ruiné, j'ai perdu un couple de bœufs.

DICÉOPOLIS. Et comment?

LE LABOUREUR. Les Béotiens me l'ont enlevé à Phylé [1].

DICÉOPOLIS. O trois fois malheureux! et tu vas encore vêtu de blanc?

LE LABOUREUR. C'étaient des bœufs qui m'entretenaient dans l'abondance [2].

DICÉOPOLIS. Que te faut-il donc?

LE LABOUREUR. J'ai perdu la vue à force de pleurer mes bœufs. Si tu prends quelque intérêt à Dercétès de Phylé, frotte-moi les yeux avec du baume de paix.

DICÉOPOLIS. Mais, malheureux, je ne suis pas médecin public [3].

[1] Bourg de l'Attique.

[2] Le grec dit : ἐν βολίτοις « dans le fumier. » Cette bouffonnerie révélait pourtant que les engrais font la richesse du laboureur.

[3] Il y avait en effet à Athènes des médecins publics, qui donnaient gra-

LE LABOUREUR. Allons, je t'en conjure, pour que je retrouve mes bœufs, si c'est possible.

DICÉOPOLIS. Je ne puis; va-t'en pleurer auprès des disciples de Pittalos [1].

LE LABOUREUR. Du moins instille-moi une seule goutte de paix dans ce chalumeau.

DICÉOPOLIS. Pas même l'épaisseur d'un cheveu; va-t'en pleurer ailleurs.

LE LABOUREUR. Malheureux que je suis! plus de bœufs pour labourer!

LE CHŒUR. Cet homme s'est procuré par ce traité bien des avantages, et il ne paraît pas disposé à en faire part à personne.

DICÉOPOLIS. Toi, arrose les tripes avec le miel; fais griller les sèches [2]!

LE CHŒUR. L'entends-tu élever la voix?

DICÉOPOLIS. Grillez les anguilles!

LE CHŒUR. Tu nous feras mourir, moi de faim, et tes voisins de fumée et de bruit, à force de crier.

DICÉOPOLIS. Que ceci soit rôti avec soin, que la couleur en soit bien dorée.

UN PARANYMPHE. Dicéopolis! Dicéopolis!

DICÉOPOLIS. Quel est celui-là?

LE PARANYMPHE. Un jeune marié t'envoie cette part du repas des noces.

DICÉOPOLIS. C'est fort aimable, quel qu'il soit.

LE PARANYMPHE. Il te prie, en échange, de lui verser dans ce vase d'albâtre un petit verre de paix, pour l'exempter

tuitement leurs soins aux pauvres. V. le *Gorgias de Platon*, p. 331 E; et Xénophon, *Mémoires sur Socrate*, l. IV, c. 2, § 5.

[1] Médecin d'Athènes; il est nommé encore plus bas, au v. 1622, fin de la pièce.

[2] [illegible]n.

d'aller à la guerre, et lui permettre de rester à faire l'amour.

DICÉOPOLIS. Remporte tes viandes, remporte, je ne veux rien ; je n'en verserais pas pour mille drachmes. Mais cette femme, quelle est-elle?

LE PARANYMPHE C'est elle qui préside à la noce; elle a quelque chose à te dire, à toi seul, de la part de la mariée.

DICÉOPOLIS. Eh bien, voyons, que dis-tu? Par les dieux ! la demande est risible... la mariée me supplie de faire en sorte que le corps [1] de son époux reste à la maison. Allons, qu'on m'apporte les traités, j'en donnerai à elle seule; elle est femme, elle ne doit point pâtir de la guerre. Approche, donne ta fiole ; sais-tu la manière de s'en servir? Tu diras à l'épouse, quand on fera le recrutement des soldats, d'en frotter la nuit les membres de son époux. Qu'on remporte le traité. Vite, la cruche, pour que je verse du vin dans les coupes.

LE CHŒUR. Voici quelqu'un qui s'avance de ce côté en fronçant le sourcil, comme s'il avait quelque malheur à annoncer.

LE HÉRAUT. O fatigues et combats, ô Lamachos [2] !

LAMACHOS. Qui fait tant de bruit autour de cette demeure, garnie d'ornements d'airain [3] ?

LE MESSAGER. Les stratéges t'ordonnent de partir sur-le-champ, avec tes cohortes et tes aigrettes, et d'aller garder la frontière, malgré la neige qui tombe. On leur a annoncé que, vers la fête des Coupes et des Marmites[4], des brigands béotiens devaient faire une invasion.

[1] Il y a dans le grec un mot beaucoup plus cru, τὸ πέος.
[2] Il y a un jeu de mots sur μάχαι et Λάμαχοι.
[3] Parodie du style tragique.
[4] Le premier jour des Anthestéries s'appelait l'ouverture des Tonneaux; le second, la fête des Coupes; le troisième, la fête des Marmites ou des *Chytres*. Elles se célébraient au mois anthestérion, correspondant au mois de février.

LAMACHOS. O stratéges, plus nombreux qu'utiles! N'est-il pas fâcheux de ne pouvoir pas même célébrer la fête?

DICÉOPOLIS. O armée bellico-lamachaïque!

LAMACHOS. Hé quoi! tu te moques déjà de mon malheur!

DICÉOPOLIS. Veux-tu combattre un Géryon[1] à quatre panaches?

LAMACHOS. Ah! quelle triste nouvelle m'a apportée le héraut!

DICÉOPOLIS. Ah! ah! quelle nouvelle m'apporte ce messager qui accourt?

LE MESSAGER. Dicéopolis!

DICÉOPOLIS. Quoi?

LE MESSAGER. Cours vite au festin, muni d'une corbeille et d'une coupe; le prêtre de Bacchus t'invite[2]. Hâte-toi, on n'attend que toi pour se mettre à table. Tout est prêt, tables, coussins, couverture, lits, couronnes, parfums, desserts; les courtisanes sont là, galettes, gâteaux, pain de sésame, massepains, belles danseuses, insignes délices d'Harmodios[3]. Mais cours au plus vite.

LAMACHOS. Malheureux que je suis!

DICÉOPOLIS. Comment! toi qui as pris pour insigne cette grande Gorgone? Qu'on ferme la porte, et qu'on apprête le repas.

LAMACHOS. Esclave, esclave, apporte ici mon sac.

DICÉOPOLIS. Esclave, esclave, apporte-moi ma corbeille.

LAMACHOS. Du sel mêlé de thym, et des oignons.

DICÉOPOLIS. Pour moi du poisson; les oignons me répugnent.

LAMACHOS. Apporte-moi un *pudding*[4] de hachis rance.

[1] Selon le Scholiaste, il lui montre une sauterelle et ses quatre ailes, pour se moquer des panaches de Lamachos.

[2] Il était d'usage que le prêtre de Bacchus donnât un grand dîner, à la fête de ce dieu.

[3] C'est-à-dire d'un festin. (Voy. la note sur le vers 980.)

[4] le mot plus convenable pour rendre θρῖον, littérale-

DICÉOPOLIS. Apporte-moi un *pudding* bien gras, je le ferai cuire ici.

LAMACHOS. Mets là les plumes de mon casque.

DICÉOPOLIS. Mets là ces ramiers et ces grives.

LAMACHOS. Cette plume d'autruche est bien belle et bien blanche!

DICÉOPOLIS. Cette chair de ramier est bien belle et bien dorée!

LAMACHOS. Donne-moi l'étui où est ma triple aigrette.

DICÉOPOLIS. Donne-moi le civet de lièvre.

LAMACHOS. Comme les mites ont rongé mon aigrette!

DICÉOPOLIS. Comme je vais manger du civet avant dîner!

LAMACHOS. L'ami, cesse de te moquer de mon armure.

DICÉOPOLIS. L'ami, veux-tu bien ne pas regarder ces grives?

LAMACHOS. L'ami, veux-tu bien ne pas me parler?

DICÉOPOLIS. Je ne te parle pas; je dispute avec mon esclave... Veux-tu gager, et prendre Lamachos pour juge? il nous dira si les sauterelles sont plus délicates que les grives.

LAMACHOS. Tu fais l'insolent, je crois?

DICÉOPOLIS. Il donne la préférence aux sauterelles.

LAMACHOS. Esclave, décroche ma lance, et apporte-la-moi.

DICÉOPOLIS. Esclave, retire cette andouille du feu, et apporte-la-moi.

LAMACHOS. Tiens ferme la lance, tandis que je tirerai le fourreau.

DICÉOPOLIS. Tiens ferme aussi, et ne lâche pas [1].

ment : *feuille de figuier*. Il y en avait de plusieurs espèces. Pollux (*Onomatiscon*, VI, 57) donne des détails curieux sur ce plat. Voici la recette : On prenait de la graisse de porc fondue, avec du lait, de manière à en former un mélange épais; on y ajoutait du fromage frais, des jaunes d'œufs, et des cervelles; et, après avoir enveloppé le tout dans une feuille de figuier odorante, on le faisait cuire dans du jus de volaille ou de chevreau. Ensuite on le retirait du feu; et, après avoir enlevé la feuille, on le jetait dans un vase contenant du miel bouillant. Tous les ingrédients étaient mis en proportions égales, si ce n'est les jaunes d'œufs, qui devaient y être en plus grande quantité. On laissait coaguler le mélange, et on le servait ainsi. Ce plat avait emprunté son nom à la feuille de figuier.

[1] Le Scholiaste dit qu'il présente la broche à son esclave, pour débrocher les viandes rôties.

LAMACHOS. Approche les supports de mon bouclier.

DICÉOPOLIS. Approche les pains, supports de mon estomac.

LAMACHOS. Apporte ici l'orbe de mon bouclier à la Gorgone.

DICÉOPOLIS. Apporte ici l'orbe de mon gâteau au fromage.

LAMACHOS. N'est-ce pas là une plaisanterie bien grossière?

DICÉOPOLIS. N'est-ce pas là un gâteau délicieux?

LAMACHOS. Verse l'huile sur le bouclier. Oh! j'y vois l'image d'un vieillard qui sera bientôt accusé de lâcheté [1].

DICÉOPOLIS. Verse du miel sur ce gâteau. Oh! j'y vois un vieillard qui fait enrager Lamachos le Gorgonien.

LAMACHOS. Esclave, donne-moi ma cuirasse de bataille.

DICÉOPOLIS. Esclave, donne-moi ma cuirasse, c'est-à-dire ma coupe.

LAMACHOS. Avec cela, je serai cuirassé contre les ennemis.

DICÉOPOLIS. Avec cela, je serai cuirassé contre les buveurs [2].

LAMACHOS. Attache des courroies à ce bouclier; moi, je me charge de porter ce sac.

DICÉOPOLIS. Attache les plats à la corbeille, je me charge de ce manteau.

LAMACHOS. Prends ce bouclier, et partons. Il neige.... O Dieu! j'ai à faire une campagne d'hiver.

DICÉOPOLIS. Emporte ces plats; j'ai à faire un bon repas.

(Ils sortent tous les deux.)

LE CHŒUR. Allez gaiement à l'armée. Quelles routes différentes vous suivez tous deux! l'un boira, couronné de

[1] Au nombre des accusations publiques était aussi celle de lâcheté, la même que celle de désertion. (Voy. *les Chevaliers*, v. 368.)

[2] Ce jeu de mots se retrouve dans *la Paix*, v. 1286. Φωρήσεσθαι signifie « revêtir une cuirasse » et « s'enivrer. »

fleurs; toi, transi de froid, tu monteras la garde. Celui-là dormira avec une belle jeune fille [1]...

1er Demi-Chœur. Je le dis de bon cœur : Que Jupiter confonde le fils de Psacas, Antimachos, ce méchant poëte lyrique qui, étant chorége [2] aux fêtes Lénéennes, me renvoya tristement sans souper! Puissé-je le voir un jour désirer vivement une sèche, et quand elle sera frite, sortant de la poêle, servie sur la table avec le sel, qu'au moment où il ira pour la prendre, un chien s'en saisisse et l'emporte [3]!

2e Demi-Chœur. C'est là le premier malheur que je lui souhaite : puisse-t-il lui arriver une autre aventure nocturne! Que, saisi de la fièvre, et revenant chez lui de ses courses équestres, il rencontre Oreste ivre et furieux [4], qui lui brise la tête ; et que, voulant dans l'obscurité ramasser une pierre, il mette la main sur de la fiente toute fraîche! qu'il s'élance armé ainsi, manque son coup, et frappe Cratinus [5]!

Un Serviteur de Lamachos. Vous tous, esclaves de Lamachos, vite de l'eau! faites chauffer de l'eau dans une petite marmite ; préparez des linges, du cérat, de la laine non lavée, des bandes pour envelopper sa cheville. Le grand homme s'est heurté contre un pieu en franchissant un fossé, il s'est déboîté la cheville du pied, s'est brisé la tête contre une pierre, et a fait sauter la Gorgone hors du bouclier. Alors, apercevant son formidable panache au milieu des pierres, il s'est écrié avec douleur : « Astre éclatant, j.

[1] *Et sibi fricabit aliquid.*

[2] L'office du chorége était d'ordonner à ses frais les représentations théâtrales. Le Scholiaste dit qu'Antimachos avait fait les choses mesquinement. Il dit aussi que cet Antimachos fit un décret pour empêcher de désigner aucun citoyen par son nom dans les comédies.

[3] Voir une imprécation du même genre, dans les *Chevaliers*, v. 928 sq.

[4] Cet Oreste était quelque garnement d'Athènes ; il ne s'agit pas ici du fils de Clytemnestre.

[5] Le Scholiaste dit que ce n'est pas le poëte comique. (Voy. plus haut, v. 849.)

« te vois pour la dernière fois [1] ; la lumière m'abandonne : « je me meurs.» Il dit, tombe dans un bourbier, se relève, rencontre des fuyards, poursuit les brigands, et les presse de sa lance. Mais le voici lui-même ; ouvrez la porte.

LAMACHOS. Oh ! là là ! oh ! là là ! Quel froid ! quelles douleurs aiguës ! Je péris misérablement, frappé par une lance ennemie ! Mais ce qu'il y aurait pour moi de plus cruel et de plus insupportable, ce serait que Dicéopolis me vît ainsi blessé, et se moquât de mes mésaventures.

DICÉOPOLIS, *entrant avec deux courtisanes*. Tra la la la la ! O les belles gorges ! elles sont fermes comme des coings ! O mes bijoux, donnez-moi un baiser bien tendre, bien voluptueux ; car j'ai le premier vidé la coupe.

LAMACHOS. Cruelle destinée ! ô blessures trop cuisantes !

DICÉOPOLIS. Ah ! ah ! Salut, cavalier Lamachos !

LAMACHOS. Que de souffrances !

DICÉOPOLIS. Que de peines !

LAMACHOS. Pourquoi m'embrasses-tu ?

DICÉOPOLIS. Pourquoi me mords-tu ?

LAMACHOS. Infortuné ! quel rude écot j'ai payé dans ce combat !

DICÉOPOLIS. Est-ce qu'on payait son écot [2] à la fête des Coupes ?

LAMACHOS. Oh ! oh ! Pæan ! Pæan [3] !

DICÉOPOLIS. Mais ce n'est pas aujourd'hui la fête de Pæan.

LAMACHOS. Soulevez-moi, soulevez-moi la jambe. Hélas ! mes amis, soutenez-moi.

DICÉOPOLIS. Et vous, mes belles amies, rendez-moi aussi quelque service [4].

LAMACHOS. Ce coup, que j'ai reçu à la tête, me donne des vertiges, et me trouble la vue.

[1] Parodie de quelque poëte tragique.

[2] Il n'était pas d'usage de faire payer ceux qui étaient invités aux banquets des fêtes solennelles.

[3] Nom d'Apollon, honoré comme dieu de la médecine.

[4] *Meum penem ambæ medium prehendite.*

DICÉOPOLIS. Et moi, je veux me coucher; je n'en puis plus, j'ai besoin de soulagement[1].

LAMACHOS. Portez-moi chez Pittalos[2], entre les mains de ce médecin habile.

DICÉOPOLIS. Conduisez-moi chez les juges. Où est le roi du festin? donnez-moi l'outre réservée au vainqueur.

LAMACHOS. Une lance cruelle a percé mes os.

DICÉOPOLIS. Voyez cette coupe vide. Fanfare! victoire!

LE CHŒUR. Fanfare, si tu veux! victoire!

DICÉOPOLIS. Et, de plus, j'ai rempli ma coupe de vin pur, et je l'ai bue d'un seul trait[3].

LE CHŒUR. Fanfare[4], vaillant buveur! emporte l'outre avec toi.

DICÉOPOLIS. Suivez-moi en chantant : « Fanfare! victoire! »

LE CHŒUR. Nous te suivrons. Fanfare! victoire! Nous chanterons toi et ton outre!

[1] La crudité des termes, dans ces deux derniers couplets de Dicéopolis, ne peut se rendre en français.

Tentigine rumpor, et in tenebris futuere gestio.

[2] V. plus haut, v. 1032; et *les Guêpes*, p. 1432.

[3] Ἄμυστιν, manière de boire à longs traits sans reprendre haleine. (Voy. Euripide, *Rhésus*, v. 416; *le Cyclope*, v. 561; voyez aussi Pollux, *Onom.*, I, 6.)

[4] Ce refrain de victoire, emprunté à Archiloque, dit le Scholiaste, est répété dans *les Oiseaux*, v. 1764.

FIN DES ACHARNIENS.

NOTE SUR LA PARABASE

DANS

LA COMÉDIE GRECQUE.

Le Chœur se composait de six parties, appelées *commation*, *parabase*, *strophe*, *epirrhema*, *antistrophe*, *antepirrhema*. Elles se suivaient dans l'ordre où nous venons de les nommer. De ces six parties, trois étaient en vers lyriques, le commation, la strophe, et l'antistrophe; les trois autres étaient en vers anapestiques.

Le commation était composé de huit vers, qui renfermaient soit une apostrophe adressée à quelque personnage, ou une réflexion sur ce qui venait de se passer ou ce qui se préparait.

La strophe et l'antistrophe étaient chacune de douze vers, et se répondaient mutuellement : elles exprimaient tantôt les louanges des dieux et l'éloge des héros et des bons citoyens, tantôt des traits satiriques. Comme nos vaudevilles, qui sont composés sur des airs connus et souvent populaires, ces vers étaient écrits dans des rhythmes faciles, et s'imprimaient sans peine dans la mémoire : aussi quiconque avait le malheur d'être chanté sur le théâtre devait l'être longtemps dans toute la ville.

La parabase suivait immédiatement le commation; elle était ainsi nommée du verbe παραβαίνειν, *changer de place*. Ordinairement le Chœur était partagé en deux troupes, qui se plaçaient à la droite et à la gauche de l'orchestre : dans la parabase, elles se réunissaient, et se tournaient vers les spectateurs. Cela avait lieu lorsque les acteurs quittaient le théâtre pour la première fois, ou, comme nous dirions, à la fin du premier acte. Ne pouvant plus alors s'entretenir avec les personnages de la pièce, le Chœur adressait la parole au peuple. Les poëtes saisissaient cette occasion, soit pour s'expliquer sur ce qui les regardait personnellement, soit pour raisonner sur les affaires publiques.

L'épirrhème et l'antépirrhème ne différaient de la parabase que parce qu'ils devaient se renfermer dans un nombre de vers déterminé, qui allait ordinairement à seize. Ces deux parties se répondaient comme la strophe et l'antistrophe.

La parabase fut supprimée dans la comédie nouvelle; ainsi il n'y en a pas dans le *Plutus*. (Voyez un Mémoire de *Le Beau*, dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions.)

LES CHEVALIERS,

COMÉDIE.

NOTICE

SUR

LA COMÉDIE DES CHEVALIERS.

Les Chevaliers, qui donnent leur nom à cette pièce, formaient un des ordres de l'État. Le peuple athénien avait été depuis longtemps partagé en quatre ordres ou classes, d'après la quotité du revenu des terres que chaque citoyen possédait.

« Solon voulant, dit Plutarque [1], que les offices et magistrats demourassent entre les mains des riches citoyens, comme ilz estoient, et au demourant mesler l'authorité du gouvernement, de sorte que le menu peuple en eust sa part, ce qu'il n'avoit pas auparavant, il feit une generale estimation des biens de chasque particulier citoyen : et de ceulx qui se trouverent avoir de revenu annuel jusqu'à la quantité de cinq cents minots et au-dessus, tant en grains qu'en fruits liquides, il en feit le premier ordre, et les appela *Pentacosiomédimnes* [2], c'est-à-dire, ayant cinq cents minots de revenu. Et ceulx qui en avoyent trois cents et pouvoyent entretenir un cheval de service, il les meit au second reng, et les appela *Chevaliers*. Ceulx qui n'en avoyent que deux cents furent appelés *Zeugites*. Tous les autres au-dessoubs s'apelloyent *Thètes*, comme qui diroit mercenaires ou manœuvres, vivans de leurs bras, ausquelz il ne permeit de tenir ny exercer aucun office public, et ne jouissoyent du droit de bourgeoisie, sinon en tant qu'ilz avoyent voix aux elections et aux assemblées de ville, et aux jugemens, esquels le peuple jugeoit souverainement. »

La pièce d'Aristophane nous montre que, de son temps, les Chevaliers, au nombre de mille, formaient encore une classe distincte ; tandis qu'à l'époque de Démosthène l'orateur, ils n'étaient plus que de simples cavaliers, c'est-à-dire que ce nom désignait uniquement ceux qui faisaient le service militaire à cheval. Mais, dans les premiers temps, ils avaient des prérogatives ; certaines charges supérieures étaient réservées aux citoyens qui payaient le cens

[1] *Vie de Solon*, trad. d'Amyot.
[2] Médimne, mesure attique.

aux premières classes. Celles-ci formaient donc l'aristocratie d'Athènes.

Quant au sujet de cette comédie, c'est une satire personnelle contre Cléon, qui, depuis la mort de Périclès, arrivée cinq ans auparavant, était le démagogue le plus puissant, c'est-à-dire l'orateur qui avait le plus d'influence sur le peuple. Il devait donc avoir contre lui le parti aristocratique. On a vu, dans *les Acharniens*, que les Chevaliers l'avaient contraint de restituer cinq talents qu'on l'accusait d'avoir reçus des pays tributaires, à condition qu'il engagerait la république à diminuer leur tribut annuel. D'un autre côté, des succès militaires, que Cléon dut à la fortune au moins autant qu'à son habileté, lui avaient inspiré une présomption arrogante, et lui faisaient beaucoup de jaloux. Voici le fait sur lequel Aristophane revient sans se lasser, et qui est pour lui une source intarissable de sarcasmes.

Pendant la sixième année de la guerre, Démosthène, général athénien, avait fait une expédition dans la Messénie, et s'était emparé de Pylos, petite ville maritime sur la côte occidentale du Péloponnèse. Les Lacédémoniens attaquent aussitôt la place par terre et par mer; mais, vaincus dans un combat, malgré la valeur de Brasidas, ils laissent dans l'île de Sphactérie, voisine de Pylos, quatre cent vingt hommes de troupes, dont plusieurs appartenaient aux premières familles de Sparte. Pour les délivrer, ils envoient des députés à Athènes, avec des propositions pour traiter. Cléon s'oppose à tout accord avec les Lacédémoniens, et insulte même leurs ambassadeurs. De son côté, Démosthène éprouvait beaucoup de difficultés, soit à se maintenir dans Pylos, soit à enlever l'île de Sphactérie; et il envoie son collègue Nicias à Athènes, pour demander des secours. Le peuple s'irritait de ces retards et de ce mauvais succès; Cléon en rejetait la faute sur l'incapacité et la lenteur des généraux; il se vanta même publiquement de prendre l'île en vingt jours, si on le faisait général. On le prit au mot, et Thucydide rapporte que sa jactance fut d'abord à Athènes un sujet de plaisanterie. On lui donna donc ordre de partir. Mais la fortune le servit à souhait; car, avant qu'il fût arrivé, Démosthène brûla un petit bois de l'île qui gênait ses troupes, et par là la prise de Sphactérie devint très-facile. Cléon survient; il se joint à lui; les Lacédémoniens sont contraints à se rendre, et Cléon ramène à Athènes trois cents prisonniers. Vainqueur, contre l'attente générale, il devint plus que jamais l'idole du peuple, et par là même plus odieux à ses ennemis.

C'est peu de temps après cet événement qu'Aristophane composa

sa comédie. Il n'attaque plus Cléon par des traits rapides et fugitifs, comme ceux qu'il lance en passant sur les orateurs, les généraux, les magistrats, les citoyens distingués ou non : c'est sa personne même qu'il met en scène, et qu'il flagelle d'une manière sanglante; il lui reproche les rapines, les flagorneries, les débauches; il accumule sur lui toutes les accusations qui peuvent rendre un homme odieux et méprisable. Toutefois il ne faut pas perdre de vue que le portrait que trace Aristophane est l'ouvrage d'un ennemi déclaré. L'historien Thucydide, qui appartenait lui-même au parti aristocratique, parle de Cléon avec moins d'animosité. On sait que des motifs d'inimitié personnelle corroboraient chez Aristophane les haines politiques. Nous avons vu dans *les Acharniens* qu'après la représentation des *Babyloniens*, Cléon l'avait accusé devant le Conseil d'avoir livré le peuple à la risée des étrangers. Il lui intenta encore une autre accusation, savoir, de n'être pas citoyen d'Athènes, et d'en usurper les droits. Aristophane crut donc pouvoir user de représailles.

Dans sa pièce des *Chevaliers*, il personnifie le Peuple sous les traits d'un vieillard irascible et radoteur, que sa faiblesse livre aux charlatans qui le flagornent avec le plus d'impudence. Deux esclaves du bonhomme Peuple, Démosthène et Nicias, les deux généraux dont nous venons de parler, se plaignent amèrement d'un de leurs camarades, qui, à force d'intrigues et de bassesses, est parvenu à s'emparer de la faveur de leur maître, et à le gouverner aveuglément. Ce camarade, qui leur rend la vie si dure, est Cléon, qu'ils appellent tantôt le Paphlagonien, tantôt le Corroyeur. En cherchant les moyens de se débarrasser de lui, ils découvrent un oracle annonçant qu'il doit être renversé par un charcutier. Aussi, dès que le charcutier vient à paraître, ils l'endoctrinent, et lui apprennent qu'il est appelé à gouverner la république. Le pauvre homme a beau s'en défendre, et alléguer son ignorance, son état misérable : « Tu sors de la lie du peuple, tu es un vaurien; c'est précisément pour cela, lui disent-ils, que tu deviendras un grand personnage. » C'est avec cette ironie mordante que le poëte raille la démocratie. Cléon paraît, sa vue seule met le charcutier en fuite; mais les Chevaliers, qui forment le Chœur, viennent à son secours : peu à peu le charcutier s'aguerrit; il fait assaut d'injures, il lutte avec lui d'effronterie, d'impudence, de friponnerie, et il lui prouve qu'il a bien plus de qualités que lui-même pour gouverner. Cléon est vaincu tour à tour devant le Conseil et devant le Peuple, qui, enfin désabusé, ouvre les yeux sur les turpitudes de son favori, lui retire la charge qu'il lui avait confiée,

et le chasse de sa présence. Le Peuple à son tour se corrige, il déteste l'aveuglement qui le livrait à des charlatans misérables ; il reparaît aux yeux des spectateurs, rajeuni et régénéré, et finit par chanter les douceurs de la paix.

Aristophane fut obligé de joner lui-même le rôle de Cléon, et il monta sur le théâtre pour la première fois, aucun comédien n'ayant osé s'en charger. Il se barbouilla le visage, parce qu'aucun ouvrier n'avait osé faire un masque ressemblant à Cléon.

Cette pièce fut représentée aux fêtes Lénéennes, la quatrième année de la quatre-vingt-huitième olympiade, sous l'archontat de Stratoclès, 425 ans avant notre ère, la septième année de la guerre du Péloponnèse, et elle obtint le prix. L'affaire de Pylos en marque suffisamment la date.

LES CHEVALIERS.

PERSONNAGES.

DÉMOSTHÈNE.
NICIAS.
UN CHARCUTIER, nommé AGORACRITE*.
CLÉON.
CHŒUR DE CHEVALIERS.
LE PEUPLE, personnifié sous les traits d'un vieillard.

(* Au vers 1258 il expliquera son nom, en disant qu'il a été nourri sur la place publique, au milieu des procès.)

(Le lieu de la scène est devant la maison du vieux Peuple.)

DÉMOSTHÈNE. Oh! là là! quelle misère! Oh! là là! maudit Paphlagonien[1]! Que les dieux le confondent, ce dernier venu, avec ses beaux avis! Depuis qu'il s'est glissé dans la maison[2], pour notre malheur, il ne cesse de rouer de coups les esclaves.

NICIAS. Oui, que la peste l'étouffe cet infâme Paphlagonien, avec ses calomnies!

DÉMOSTHÈNE. Pauvre malheureux, comment vas-tu?

NICIAS. Mal, ainsi que toi.

DÉMOSTHÈNE. Eh bien! approche, que nous gémissions de concert sur le ton lamentable d'Olympos[3].

DÉMOSTHÈNE ET NICIAS, ensemble. Mû mû, Mû mû, Mû mû, Mû mû, Mû mû, Mû mû.

1 Cléon. Ce n'est pas qu'il fût de la Paphlagonie; ce nom, tiré du mot παφλάζειν, exprimant le bruit de l'eau qui bouillonne, fait allusion aux bruyants éclats de sa voix. Il y a aussi l'intention de le désigner comme étranger, ce qui était une injure.

2 C'est-à-dire dans les affaires publiques.

3 Il y eut deux musiciens célèbres de ce nom; l'un était de Mysie, l'autre Phrygien. Le premier introduisit chez les Grecs l'usage de la cithare, en montra les lois, les *nomes* (Plutarque, *de Musica.*) L'autre était joueur de flûte, et vivait du temps de Midas. Le Scholiaste dit qu'Olympos composa des *nomes*, ou airs de flûte douloureux, αὐλητικοὺς καὶ θρηνητικοὺς νόμους.

DÉMOSTHÈNE. Pourquoi gémir en vain? Ne vaudrait-il pas mieux chercher quelque moyen de salut, et ne plus pleurer?

NICIAS. Et quel salut peut-il y avoir pour nous, dis-moi?

DÉMOSTHÈNE. Dis-le toi-même : je ne veux pas te le disputer.

NICIAS. Non, par Apollon! je ne commencerai pas; parle hardiment, je parlerai ensuite.

DÉMOSTHÈNE. « Ah! que ne dis-tu toi-même ce qu'il faut que je dise[1]! »

NICIAS. La hardiesse me manque. Voyons, comment dire cela avec adresse, à la façon d'Euripide?

DÉMOSTHÈNE. Non, non, ne me parle pas en marchande de cerfeuil[2]; trouve plutôt un chant de délivrance[3].

NICIAS. Eh bien, dis d'un seul trait : « Sauvons... »

DÉMOSTHÈNE. Soit : « Sauvons... »

NICIAS. Ajoute « nous » à « sauvons. »

DÉMOSTHÈNE. « Nous! »

NICIAS. Fort bien. A présent, comme si tu te grattais[4], commence par dire lentement : « Sauvons; » puis ajoute vite le mot « nous. »

DÉMOSTHÈNE. Sauvons... nous; sauvons-nous[5]!

NICIAS. Hein! n'est-ce pas charmant?

DÉMOSTHÈNE. Sans doute, si ce n'est que je crains le présage pour ma peau.

NICIAS. Comment?

DÉMOSTHÈNE. En se grattant on s'écorche[6].

NICIAS. Ce que nous avons de mieux à faire, dans l'état

[1] C'est le vers 345, vers de l'*Hippolyte* d'Euripide, ainsi imité par Racine :

Ciel! que vais-je lui dire, et par où commencer?

ou plutôt cet autre passage :

Hippolyte, grands dieux! — C'est toi que l'as nommé.
(*Phèdre.*)

[2] Allusion au métier de la mère d'Euripide. (Voy. *les Acharniens.*)

[3] Le texte dit : « Un chant de fuite de chez notre maître. »

[4] *Quasi masturbares.*

[5] Le mot grec se disait particulièrement des esclaves ou des transfu Peut-être supposait-il à Nicias et à Démosthène l'intention de pass l'ennemi.

[6] *Quia cutis abscedit masturbantibus.*

présent des choses, c'est de nous prosterner devant les statues de quelque dieu.

DÉMOSTHÈNE. Quelles statues? Est-ce que tu crois vraiment qu'il y a des dieux?

NICIAS. Sans doute.

DÉMOSTHÈNE. Et quelle preuve en as-tu?

NICIAS. C'est que je suis en haine aux dieux. N'est-ce pas juste?

DÉMOSTHÈNE. Voilà qui est sans réplique. Mais occupons-nous d'un autre sujet. Veux-tu que j'expose l'affaire aux spectateurs?

NICIAS. Cela ne serait pas mal; prions-les seulement de nous témoigner par leur air si notre sujet et nos propos leur plaisent[1].

DÉMOSTHÈNE. J'entre en matière. Nous avons un maître de caractère sauvage, intraitable, Peuple[2] le Pnycien, mangeur de fèves[3], vieillard morose et un peu sourd. Le mois dernier, il acheta pour esclave un corroyeur[4] paphlagonien, tout ce qu'il y a de plus intrigant et délateur. Lui, ce corroyeur paphlagonien, reconnaissant l'humeur du vieillard, se mit à faire le chien couchant, à flatter son maître, à le choyer, à l'enlacer dans ses réseaux de cuir, en lui disant : « O Peuple, c'est assez d'avoir jugé une « affaire[5]! va au bain, prends un morceau, bois, mange, « reçois les trois oboles[6]. Veux-tu que je te serve à sou-

[1] Il est probable que le parterre répondait à cette invitation par ses applaudissements.

[2] Ici le poëte personnifie le peuple; et du Pnyx, lieu de l'assemblée, il fait sa patrie.

[3] C'est-à-dire qui vit de procès. Les Athéniens se servaient de fèves blanches et noires pour donner leurs suffrages. Les juges recevaient un salaire, ce qui ne diminuait pas le goût du peuple pour juger.

[4] Cléon était fils d'un corroyeur, et l'avait été lui-même.

[5] Μίαν peut encore s'entendre autrement. Lorsque plusieurs personnes étaient en cause dans une même affaire, les juges voulaient prononcer en masse par un seul jugement.

[6] Périclès introduisit l'usage de payer un salaire à chacun des citoyens qui rendaient la justice, ou qui assistaient aux assemblées; ce fut d'abord une obole. Selon le Scholiaste, ce serait Cléon qui aurait porté ce salaire à trois oboles.

« per? » Puis il s'empare de ce que nous avons apprêté, et il l'offre généreusement à son maître. Dernièrement j'avais préparé à Pylos[1] un gâteau lacédémonien; par le plus subtil tour d'adresse, il vint à bout de me l'escamoter, et de l'offrir à ma place. Il nous éloigne du maître, et ne souffre pas qu'aucun autre le serve; mais, debout, le fouet de cuir en main[2], il écarte les orateurs de sa table. Il lui débite des oracles, et le vieillard raffole de prophéties. Quand il le voit dans cet état d'imbécillité, il met en œuvre ses intrigues; il accuse et calomnie ouvertement les gens de la maison, et les coups de fouet pleuvent sur nous; le Paphlagonien, rôdant autour des serviteurs, les presse, les harcelle, et extorque des présents. « Voyez, dit-il, comme « je fais fouetter Hylas; si vous ne faites pas ce que je veux, « vous mourrez aujourd'hui même. » Il nous faut donc payer; autrement le vieillard nous écraserait, et nous ferait rendre[3] huit fois davantage. Voyons donc au plus tôt, mon cher camarade, quel parti nous devons prendre, et vers qui nous tourner.

NICIAS. Je l'ai dit, mon cher, le meilleur est de fuir.

DÉMOSTHÈNE. Mais peut-on rien cacher au Paphlagonien? il observe tout lui-même. Il a un pied à Pylos et l'autre à l'assemblée; il écarte tant les jambes que son derrière est en Chaonie, tandis que ses deux mains sont en Étolie, et son esprit en Clopidie[4].

NICIAS. Le mieux est donc de mourir; mais que ce soit d'une mort convenable à des braves!

[1] Allusion à la victoire de Pylos, dont Cléon eut l'honneur, quoique Démosthène eût tout disposé. (Voy. la notice sur la pièce; voy. aussi Thucydide, l. IV, 28 et suiv.) La comédie des *Chevaliers* fut représentée aux fêtes Lénéennes, environ sept mois après cet événement.

[2] Par un jeu de mots intraduisible en français, le poëte substitue un fouet de cuir à la branche de myrte dont se servaient les esclaves pour éventer, ou pour chasser les mouches : βυρσίνην pour μυρσίνην. Plus bas, au v. 446, se retrouve un jeu de mots semblable.

[3] *Cacare.*

[4] Allusion aux débauches et à la cupidité de Cléon. *Chaonie, quia podex ejus hiat : Étolie*, d'un mot qui signifie *demander; Clopidie*, d'un mot qui signifie *voler*, il en fait un nom de pays.

DÉMOSTHÈNE. Eh bien! quel genre de mort convient le mieux à des braves?

NICIAS. Le mieux est de boire du sang de taureau. Est-il une mort plus désirable que celle de Thémistocle[1]?

DÉMOSTHÈNE. Point de sang, mais plutôt du vin du Bon Génie[2] : peut-être trouverons-nous quelque bonne idée.

NICIAS. Ah, du vin! S'agit-il donc de boire? un homme ivre peut-il trouver de bonnes idées?

DÉMOSTHÈNE. Vraiment, l'ami! pauvre buveur d'eau, tu radotes[3]! Oses-tu calomnier le vin, et prétendre qu'il trouble la raison? Le vin! ignores-tu ses effets merveilleux? Lorsqu'on boit, on est riche, on réussit dans ses affaires, on gagne ses procès, on est heureux, on sert ses amis. Vite, apporte-moi une coupe pleine de vin, que j'arrose mon esprit, et que je dise quelque bon mot.

NICIAS. Eh mais! quel bien cela nous fera-t-il que tu boives?

DÉMOSTHÈNE. Sois tranquille, apporte toujours; je vais m'étendre ici. Une fois égayé par le vin, je te débiterai sur tout ceci une foule de petits conseils, de petites sentences et de petites raisons.

NICIAS. (*Il entre un moment dans la maison, et en revient avec du vin.*) Ah! quel bonheur de n'avoir pas été surpris à voler ce vin!

DÉMOSTHÈNE. Dis-moi, que fait le Paphlagonien?

NICIAS. Gorgé de vin et de gâteaux provenant des confiscations, le drôle ronfle, couché sur son cuir.

DÉMOSTHÈNE. En ce cas, verse-moi à plein verre, en guise de libation.

[1] Thucydide ne fait nulle mention de cette particularité, lorsqu'il parle de la mort de Thémistocle, non plus que Cornélius Népos, qui suit Thucydide; mais elle est mentionnée par Cicéron, *de Clar. Or.*, c. II, et dans Plutarque. Le vers précédent, « Le mieux est de boire du sang de taureau, » était pris de l'*Hélène* de Sophocle.

[2] Suidas dit qu'on appelait *le coup du Bon Génie* la coupe que l'on buvait à la fin du repas. D'autres disent que c'était le premier coup.

[3] Il forge ici un mot composé de χρουνός, *fontaine*, χύτρος, *marmite*, et λῆρεῖν, *dire des niaiseries*.

NICIAS. Offre cette libation au Bon Génie, et savoure la liqueur du Génie de Pramnium [1].

DÉMOSTHÈNE. O Bon Génie, quelle idée! toi seul me l'inspires!

NICIAS. Quoi donc? dis, je te prie.

DÉMOSTHÈNE. Dérobe vite dans la maison les oracles [2] du Paphlagonien, pendant qu'il dort.

NICIAS. Oui; mais je crains que ce ne soit plutôt l'inspiration d'un mauvais Génie.

DÉMOSTHÈNE. Allons, je me verserai moi-même, pour arroser mon esprit et trouver quelque chose d'ingénieux.

NICIAS, *qui est entré dans la maison, revient aussitôt.* Comme le Paphlagonien ronfle profondément [3]! aussi m'a-t-il été facile de dérober l'oracle sacré qu'il gardait avec tant de soin.

DÉMOSTHÈNE. O merveilleuse adresse! donne, que je lise. Toi, verse-moi à boire au plus tôt. Voyons ce que dit cet oracle. O précieux oracle! du vin, vite du vin!

NICIAS. En voilà. Que dit l'oracle?

DÉMOSTHÈNE. Verse encore.

NICIAS. Est-ce qu'il y a dans l'oracle, « Verse encore? »

DÉMOSTHÈNE. O Bacis [4]!

NICIAS. Qu'y a-t-il?

DÉMOSTHÈNE. Vite, du vin [5]!

NICIAS. Il paraît que Bacis aime assez à boire.

DÉMOSTHÈNE. Ah! maudit Paphlagonien, voilà donc pourquoi tu gardais si soigneusement cet oracle! voilà ce que tu redoutais!

[1] Canton de l'Asie Mineure, près de Smyrne, célèbre par ses vins. (Voy. Athénée, I, p. 30.) Selon le Scholiaste, c'était un coteau de l'île d'Icare, dans la mer Égée.

[2] Dans ces oracles, sur lesquels le poëte revient pour la seconde fois, il y avait sans doute quelque allusion aux discours de Cléon, et aux moyens qu'il employait pour agir sur le peuple.

[3] Le texte ajoute : *et pedit.*

[4] Un des plus anciens et des plus fameux devins de la Grèce. Il était de la Béotie. Le Scholiaste dit qu'il y a eu plusieurs Bacis.

[5] Il y a sans doute ici intention de railler Démosthène sur son goût pour le vin.

NICIAS. Quoi donc?

DÉMOSTHÈNE. On dit ici comment il doit périr.

NICIAS. Et comment?

DÉMOSTHÈNE. L'oracle dit, en propres termes, que d'abord un marchand d'étoupes [1] gouvernera l'État.

NICIAS. Voilà déjà un marchand. Et ensuite? dis.

DÉMOSTHÈNE. Après lui, en second lieu, un marchand de bestiaux [2].

NICIAS. Cela fait deux marchands. Et qu'arrivera-t-il à celui-ci?

DÉMOSTHÈNE. Il gouvernera, jusqu'à ce qu'un autre, plus scélérat que lui, apparaisse : alors il périra ; et l'on verra succéder le Paphlagonien, marchand de cuir, voleur braillard, à la voix de Cyclobore [3].

NICIAS. Il était donc dans la destinée que le marchand de bestiaux fût détruit par le marchand de cuir?

DÉMOSTHÈNE. Oui, par Jupiter!

NICIAS. Malheureux que je suis! où trouverons-nous encore un autre marchand?

DÉMOSTHÈNE. Il en est encore un autre, mille fois plus rusé.

NICIAS. Quel est-il, dis-moi, je te prie?

DÉMOSTHÈNE. Le dirai-je?

NICIAS. Certainement.

DÉMOSTHÈNE. C'est un marchand de boudins qui doit le renverser.

NICIAS. Un marchand de boudins! O Neptune! le beau métier! Mais où trouverons-nous cet homme?

DÉMOSTHÈNE. En voici un qui vient au marché ; les dieux nous l'envoient.

(Le Charcutier entre sur la scène, portant une table chargée de charcuteries.)

---

[1] Eucrate. Ceux que le poëte désigne ici sont les démagogues qui parurent dans les affaires publiques, après la mort de Périclès.

[2] Lysiclès, qui épousa Aspasie. Le charcutier est, dit-on, Hyperbolos.

[3] Nom d'un torrent de l'Attique.

DÉMOSTHÈNE. Bienheureux marchand de boudins! approche, homme chéri; monte ici, toi qui nous apparais comme le sauveur de la république[1]!

LE CHARCUTIER. Qu'est-ce? que me voulez-vous?

DÉMOSTHÈNE. Viens apprendre de nous ton bonheur et ta haute fortune.

NICIAS. Débarrasse-le de son établi, et fais-lui connaître l'oracle du dieu, et ce qu'il annonce. Moi, j'irai surveiller le Paphlagonien.

DÉMOSTHÈNE. Allons, dépose d'abord cet attirail; ensuite adore la Terre et les dieux.

LE CHARCUTIER. Voilà qui est fait! De quoi s'agit-il?

DÉMOSTHÈNE. Homme fortuné, homme riche, ô toi qui aujourd'hui n'es rien, et qui demain seras au faîte de la grandeur! ô chef de la bienheureuse Athènes!

LE CHARCUTIER. Que ne me laisses-tu laver mes tripes et vendre mes saucisses? Pourquoi te moquer de moi[2]?

DÉMOSTHÈNE. Insensé, il s'agit bien de tripes! Regarde ici; vois-tu ce peuple et ses rangs serrés[3]?

LE CHARCUTIER. Je le vois.

DÉMOSTHÈNE. Tu seras le maître souverain de tous ces hommes, ainsi que du marché, des ports et de l'assemblée : tu fouleras aux pieds le Conseil, tu destitueras les généraux, tu les chargeras de chaînes, tu les emprisonneras, tu feras du Prytanée un lieu de débauche.

LE CHARCUTIER. Moi?

DÉMOSTHÈNE. Oui, toi; et tu ne vois pas encore tout. Monte sur cet établi, et regarde toutes les îles d'alentour[4]...

LE CHARCUTIER. Je les vois. Eh bien?

DÉMOSTHÈNE. Et les marchés, les vaisseaux?

LE CHARCUTIER. Oui.

[1] Le Scholiaste nous apprend qu'on disait *monter*, ἀναβαίνειν, pour : « s'avancer sur la scène. »

[2] On reconnaît ici plusieurs traits du *Médecin malgré lui*. (Voy. Molière.)

[3] Il lui montre les spectateurs.

[4] Ἐν γ[illegible]. Ce sont principalement les Cyclades.

DÉMOSTHÈNE. Eh bien ! n'est-ce pas là une haute fortune? Tourne maintenant l'œil droit vers la Carie, et l'autre vers Chalcédoine[1].

LE CHARCUTIER. Ma haute fortune sera donc de loucher?

DÉMOSTHÈNE. Non ; mais c'est toi qui vendras[2] tout cela ; car tu deviendras, comme cet oracle l'annonce, un très-grand personnage.

LE CHARCUTIER. Dis-moi comment moi, simple charcutier, deviendrai-je un personnage?

DÉMOSTHÈNE. C'est pour cela même que tu deviendras grand, c'est-à-dire parce que tu es un vaurien, de la lie du peuple, et effronté.

LE CHARCUTIER. Je ne me crois pas digne de ce haut rang.

DÉMOSTHÈNE. Quoi donc? D'où vient que tu ne t'en crois pas digne ? on dirait que tu as quelque bon sentiment. Serais-tu donc d'une race d'honnêtes gens?

LE CHARCUTIER. J'en atteste les dieux, j'appartiens à la canaille.

DÉMOSTHÈNE. Mortel fortuné, les heureuses qualités que tu as reçues pour les affaires publiques !

LE CHARCUTIER. Mais, mon cher, je n'ai pas reçu la moindre éducation, si ce n'est que je sais lire, et encore assez mal.

DÉMOSTHÈNE. Ceci pourrait te faire tort, de savoir lire, même assez mal. Le gouvernement populaire n'appartient pas aux hommes instruits ou de mœurs irréprochables, mais aux ignorants et aux infâmes. Ne dédaigne donc pas ce que les dieux te donnent par leurs oracles.

LE CHARCUTIER. Et que dit donc cet oracle?

DÉMOSTHÈNE. Ma foi, il s'exprime d'une manière ingénieuse, et par une énigme assez claire :

[1] Pays situés aux deux extrémités de l'Asie Mineure, la première au midi, la seconde au nord ; de là la réponse d'Agoracrite.

[2] Trait satirique. Il dit *tu vendras*, au lieu de *tu gouverneras*, pour indiquer qu'administrer les provinces, ou les vendre, était alors une seule et même chose.

« Mais quand l'aigle corroyeur aux serres crochues aura « saisi par la tête le serpent stupide, insatiable de sang, « alors la saumure à l'ail des Paphlagoniens sera détruite, « et le ciel comblera de gloire les charcutiers, à moins « qu'ils ne préfèrent vendre des boudins. »

LE CHARCUTIER. En quoi cela me regarde-t-il ? explique-le-moi.

DÉMOSTHÈNE. L'aigle corroyeur est notre Paphlagonien.

LE CHARCUTIER. Et que signifie « aux serres crochues ? »

DÉMOSTHÈNE. Cela veut dire que ses mains crochues ravissent tout.

LE CHARCUTIER. Mais le serpent, que signifie-t-il ?

DÉMOSTHÈNE. Rien de plus clair : le serpent est long, le boudin l'est aussi ; le serpent comme le boudin se remplissent de sang. Or l'oracle dit que l'aigle corroyeur sera dompté par le serpent, si celui-ci ne se laisse pas abuser par des paroles.

LE CHARCUTIER. Oui, l'oracle me désigne : mais j'admire comment je serai capable de gouverner le peuple.

DÉMOSTHÈNE. Rien de plus facile : tu n'auras qu'à faire ce que tu fais ; brouille les affaires de la même façon que tu amalgames tes hachis, cajole le peuple par des propos de cuisine [1]. Tu as tout ce qu'il faut pour entraîner la populace, voix terrible, naturel pervers, impudence de halle ; tu as toutes les qualités nécessaires pour le gouvernement. Les oracles, même celui d'Apollon, te sont favorables. Ceins ton front d'une couronne, sacrifie à la Sottise [2], et repousse vigoureusement ton adversaire.

LE CHARCUTIER. Et quels seront mes auxiliaires ? car les riches le craignent, et les pauvres le redoutent.

DÉMOSTHÈNE. Mais il y a mille Chevaliers [3], gens de bien, ses ennemis déclarés, qui te défendront ; tu auras l'assistance de tous les citoyens honnêtes et bien nés, celle des

[1] En lui promettant les vivres à vil prix.

[2] Comme on dit « sacrifier aux Grâces, aux Muses. »

[3] Second ordre de l'État. Les Chevaliers haïssaient Cléon, à cause de sa basse naissance et de son élévation.

spectateurs sensés, la mienne, et celle des dieux. N'aie pas peur; on ne verra pas son portrait, car la crainte a empêché qu'aucun artiste osât faire son masque [1]. Toutefois, on le reconnaîtra fort bien; les spectateurs ont de l'intelligence.

(Cléon paraît)

LE CHARCUTIER. Oh! malheur à nous! voici le Paphlagonien qui s'avance.

CLÉON. J'en jure par les douze dieux, la conspiration que vous tramez depuis longtemps contre le peuple ne restera pas impunie. Que fait ici cette coupe de Chalcis [2] ? Point de doute que vous n'excitiez les Chalcidiens à la révolte. Couple infâme, vous mourrez, vous périrez.

DÉMOSTHÈNE. Eh bien! tu te sauves? Reste donc, brave charcutier; ne trahis pas notre cause. Chevaliers, accourez, voici le moment. Simon, Panétius, appuyez donc l'aile droite. Les voici. Toi, tiens bon, et fais volte-face; la poussière qui s'élève nous annonce leur approche. Tiens ferme, repousse l'ennemi, et mets-le en fuite.

LE CHŒUR (*composé de Chevaliers*). Frappez, frappez ce vaurien, cet ennemi des Chevaliers, ce publicain, cet abîme de perversité, ce gouffre de rapines, ce vaurien; oui, ce vaurien, je le répéterai sans cesse; car il fait chaque jour plus d'un mauvais coup. Frappez, poussez, pressez, chassez le drôle, maudissez-le comme nous, et poursuivez-le à grands cris. Prenez garde qu'il n'échappe; il connaît les voies par lesquelles Eucrate s'est sauvé dans le son [3].

[1] Aucun comédien n'avait osé se charger du rôle de Cléon. Aristophane fut obligé de le jouer lui-même, et de se barbouiller le visage de lie, faute de masque pour représenter le personnage. (SCHOL.)

[2] Ville de l'île d'Eubée, récemment soumise par Athènes (THUCYD., I, 114), et qui secoua le joug quelques années après (THUCYD., VIII, 5). Cette coupe est celle dans laquelle Démosthène buvait tout à l'heure.

[3] Cet Eucrate est le marchand de toile dont il a été question au v. 129.

CLÉON. Vieillards Héliastes [1], de la confrérie du triobole [2], vous que je repais par mes dénonciations, justes ou non, venez à mon secours; ce sont des conspirateurs qui me battent.

LE CHŒUR. Tu l'as bien mérité, toi qui dévores les propriétés publiques avant le partage, toi qui tâtes les comptables [3], pour voir ceux qui sont capables de résistance, comme on tâte une figue pour voir si elle est mûre : si tu en vois un d'humeur paisible et débonnaire, tu le fais venir de la Chersonèse [4], tu le saisis par le milieu du corps et lui donnes le croc en jambe, puis, lui disloquant l'épaule, tu n'en fais qu'une bouchée [5]. Parmi les citoyens, tu guettes ceux qui sont riches, simples comme des agneaux, sans méchanceté, et qui fuient les procès.

CLÉON. Vous vous réunissez donc tous contre moi? Et pourtant, citoyens, c'est pour vous que je suis battu, parce que j'allais proposer d'ériger dans la ville un monument à votre bravoure.

LE CHŒUR. Comme il est hâbleur et souple à la fois! Voyez-le ramper auprès de nous comme auprès des vieillards, et nous tendre ses panneaux. Mais si c'est par là qu'il réussit, c'est par là même qu'il sera battu, et s'il s'esquive de ce côté, il s'y cassera le cou.

CLÉON (*battu*). O peuple! ô citoyens! quelles bêtes féroces me frappent le ventre!

Il paraît qu'après s'être enrichi dans ce métier, il se mit à tenir des moulins. Le poëte fait sans doute allusion à quelque aventure qui avait forcé cet Eucrate à se cacher dans un tas de son.

[1] Membres du tribunal Héliée, ainsi nommé d'une place d'Athènes, où la justice se rendait en plein air. Le radical du mot grec signifie *soleil;* ces juges étaient au nombre de cinq cents.

[2] Allusion aux trois oboles que recevait chaque juge.

[3] Particulièrement les habitants des contrées sujettes d'Athènes.

[4] La Chersonèse de Thrace, tributaire d'Athènes, pays maltraité par Cléon. Là étaient Olynthe et Potidée, dont il est si souvent question dans les harangues de Démosthène.

[5] Ἐνεκολήβασας, *tu l'avales.* — Après une suite de métaphores empruntées à la lutte, il revient brusquement à l'idée première du fruit mûr qu'il a palpé. — Le fond de la pensée est que Cléon ruine par ses calomnies ceux qui n'osent lui résister.

LE CHŒUR. Tu cries à ton tour, toi qui ne cesses de désoler la république.

LE CHARCUTIER (*qui s'est tenu à l'écart, reparaissant*). Mais moi, par mes cris, je t'aurai bientôt mis en déroute.

LE CHŒUR. Si tes cris surmontent les siens, nous chanterons ton triomphe; et si tu le surpasses en impudence, la victoire est à nous.

CLÉON. Je dénonce cet homme, et je soutiens qu'il transporte les jus de ses viandes sur les galères des Péloponnésiens [1].

LE CHARCUTIER. Et moi, par Jupiter, j'accuse celui-ci d'accourir au Prytanée le ventre vide, et d'en revenir le ventre plein [2].

DÉMOSTHÈNE. Il y a plus, il en rapporte du pain, de la viande, du poisson, chose défendue, et qui ne fut jamais permise à Périclès.

CLÉON. Vous mourrez l'un et l'autre à l'instant même.

LE CHARCUTIER. Je crierai trois fois plus fort que toi.

CLÉON. Je t'étourdirai de mes cris.

LE CHARCUTIER. Je t'abasourdirai à force de crier.

CLÉON. Je te dénoncerai quand tu seras général.

LE CHARCUTIER. Je t'éreinterai comme un chien.

CLÉON. Je rabattrai tes vanteries.

LE CHARCUTIER. Je déjouerai tes intrigues.

CLÉON. Ose me regarder en face.

LE CHARCUTIER. Moi aussi, j'ai été élevé sur le marché.

CLÉON. Je te mets en pièces, si tu ouvres la bouche.

LE CHARCUTIER. Je te couvre de fiente, si tu dis un mot.

CLÉON. J'avoue que je suis un voleur; en dis-tu autant de toi ?.

LE CHARCUTIER. Par Mercure, dieu du marché, je me parjure, même quand on me prend sur le fait.

CLÉON. Tu te fais honneur du mérite d'autrui; je te dé-

[1] Avec qui Athènes était alors en guerre. Il est plus d'une fois question, dans Aristophane, des denrées dont l'exportation était défendue. (Voy. *les Acharniens*, *les Grenouilles*.)

[2] Allusion à son ancienne pauvreté et à sa fortune subite.

noncerai aux prytanes [1], comme possédant des entrailles de victimes dont la dîme n'a pas été payée aux dieux.

Le Chœur. Infâme, scélérat, braillard, tout retentit de ton audace, le pays entier, l'assemblée, les bureaux de finances, les greffes, les tribunaux; tu remplis la ville entière de trouble et de confusion, tu assourdis Athènes de tes cris, et du haut de nos rochers tu guettes les revenus publics, comme le pêcheur guette les thons.

Cléon. Je sais où cette intrigue a été ressemelée [2] depuis longtemps.

Le Charcutier. Si tu ne te connaissais pas en ressemelage, je ne me connaîtrais pas non plus en andouilles; toi qui vendais aux paysans du cuir d'un bœuf malade, dont tu avais taillé la peau de manière qu'elle parût plus épaisse, ils ne l'avaient pas porté un jour qu'il s'allongeait de deux palmes.

Démosthène. Il m'a joué aussi le même tour, et m'a exposé à la risée de mes amis et des gens de mon bourg; je n'étais pas encore à Pergase [3], que je nageais dans mes souliers.

Le Chœur. N'as-tu pas dès l'origine étalé ton impudence, arme unique des orateurs? C'est sur elle que tu te fies, toi le premier d'entre eux, pour traire les riches étrangers. Cependant le fils d'Hippodamos fond en larmes à ta vue [4]. Mais enfin je puis me réjouir; un homme a paru, bien supérieur à toi en perversité, et, comme on peut déjà en juger, il te surpassera en intrigue, en audace et en tours de passe-passe. (*Au Charcutier.*) O toi qui as été élevé à l'é-

[1] Les prytanes étaient cinquante membres du Conseil des cinq cents, qui avaient la présidence et la surveillance des assemblées pour trente-cinq jours.

[2] Cléon emprunte une expression de son ancien métier.

[3] Bourg de l'Attique.

[4] Hippodamos de Milet, architecte célèbre, cité par Aristote (*Polit.*, 2, 5) comme le premier qui imagina la division des villes en rues, places et quartiers, et qui établit cette division dans le Pirée, où son nom fut donné à une place. — Quant à son fils Archeptolémos, partisan de l'aristocratie et de la paix, il était ennemi déclaré de Cléon. Pendant le court règne de l'oligarchie des *Quatre-Cents*, il fut envoyé en ambassade à La-

cole d'où sont sortis les hommes d'aujourd'hui [1], montre-nous toute l'inutilité d'une éducation honnête.

LE CHARCUTIER. Apprenez donc quel est celui qui est devant vous.

CLÉON. Ne me laisseras-tu pas parler?

LE CHARCUTIER. Non certes, je suis aussi vaurien que toi.

LE CHŒUR. S'il ne cède pas à cette raison, ajoute que tes parents étaient aussi des vauriens.

CLÉON. Tu ne me laisseras pas parler?

LE CHARCUTIER. Non.

CLÉON. Si.

LE CHARCUTIER. Non, par Neptune! Mais discutons d'abord pour savoir qui parlera le premier.

CLÉON. Oh! j'en crèverai.

LE CHARCUTIER. Non, je ne te laisserai pas.

LE CHŒUR. Laisse-le, au nom des dieux, laisse-le crever!

CLÉON. Mais qui te rend assez hardi pour disputer contre moi?

LE CHARCUTIER. Mon talent dans l'art de parler et de faire des saucisses.

CLÉON. Ah! oui, parler! il fera beau te voir, si une affaire se présente, en faire un hachis, et l'assaisonner fort proprement. Mais je vois ce qui t'est arrivé; c'est ce qui arrive à beaucoup d'autres. Tu auras gagné quelque petit procès contre un étranger [2] domicilié, à force d'y rêver les nuits, d'en rabâcher tout seul dans les rues, d'avoir bu de l'eau, récité ta harangue, importuné tes amis, et tu te seras cru capable de parler. O pauvre fou que tu es!

cédémone avec Antiphon et Onomaclès, pour tenter une réconciliation entre les deux peuples. Après la chute de ce gouvernement et le rétablissement de la démocratie, il fut accusé de trahison et condamné à mort, ainsi qu'Antiphon. Il est encore question d'Archeptolémos plus bas, au v. 791.

[1] C'est-à-dire sur le marché, qu'on a appelé plus haut une école d'impudence.

[2] Les *métèques*, ou étrangers domiciliés, étaient tenus dans un état d'infériorité vis-à-vis des citoyens *autochthones* : ils ne jouissaient pas des droits politiques, ils étaient soumis à un impôt particulier, et exposés à bien des vexations. (Voy. un *Mémoire* de Sainte-Croix, Ac[illegible] tom. XLVIII.)

LE CHARCUTIER. Mais toi, quelle liqueur as-tu donc bue, pour réduire par ta seule loquacité la ville entière au silence ?

CLÉON. Et l'on voudrait m'opposer un rival ? à moi, qui, après avoir dévoré un plat de thon bien chaud, après avoir bu une coupe de vin pur, me moque de tous les généraux de Pylos !

LE CHARCUTIER. Moi, que j'avale un gras-double de bœuf et un ventre de truie, que je boive ensuite toute la sauce, sans m'essuyer, et je veux tordre le cou aux orateurs, et faire perdre la tête à Nicias.

LE CHŒUR. Tes propos me plaisent assez; une seule chose ne me convient pas dans ce plan, c'est que tu avales seul toute la sauce [1].

CLÉON. Mais toi, pour manger des loups de mer [2], tu n'affronterais pas les Milésiens.

LE CHARCUTIER. Que je mange un filet de bœuf, et je rachèterai nos mines [3].

CLÉON. Moi, je m'élancerai sur le Conseil, et j'y bouleverserai tout.

LE CHARCUTIER. Et moi, je te farcirai le derrière, en guise d'andouille.

CLÉON. Je t'empoignerai par les fesses, pour te jeter à la porte, la tête la première.

LE CHŒUR. Par Neptune, il faudra donc que tu m'en fasses autant !

CLÉON. Comme je te serrerai dans des entraves de bois [4] !

LE CHARCUTIER. Je t'accuserai de lâcheté [5].

CLÉON. Je couvrirai des siéges avec ta peau.

[1] Dans *Crispin rival de son maître*, comédie de Le Sage : « Tu parles « de disparaître avec la dot, sans faire mention de moi : il y a quelque chose « à corriger dans ce plan-là. »

[2] Sorte de poisson fort estimé : il paraît que ceux des environs de Milet étaient des plus recherchés.

[3] Les mines les plus fameuses de l'Attique étaient les mines d'argent du Laurium. Elles étaient exploitées par des compagnies particulières, avec concession à perpétuité, moyennant une redevance.

[4] On en mettait aux pieds des criminels dans les prisons.

[5] Voy. *les Acharniens*, v. 1129.

LE CHARCUTIER. Je t'écorcherai pour faire de la tienne un sac de voleur.

CLÉON. Je t'étendrai par terre, fiché sur des pieux.

LE CHARCUTIER. Je te mettrai en hachis.

CLÉON. Je t'arracherai les paupières.

LE CHARCUTIER. Je te crèverai le jabot.

DÉMOSTHÈNE. Par ma foi, enfonçons-lui une broche dans la bouche, comme font les cuisiniers ; nous lui arracherons la langue, et nous regarderons à notre aise, par l'ouverture de son derrière, s'il a la lèpre [1].

LE CHŒUR. Il y a donc quelque chose de plus brûlant que le feu, de plus impudent que l'impudence même. Cette affaire n'est pas de peu d'importance. Presse-le, pousse-le, ne fais rien à demi ; car tu le tiens [2]. Dès qu'une fois il aura faibli, tu ne trouveras plus qu'un lâche ; je connais son caractère.

LE CHARCUTIER. Tel il fut toute sa vie, et cependant on le crut brave, pour avoir récolté la moisson d'un autre ; il a enlevé les épis, et les a liés ; maintenant il les fait sécher et veut les vendre [3].

CLÉON. Je ne vous crains pas, tant que le Conseil subsiste et que le peuple reste dans sa stupidité.

LE CHŒUR. Quel excès d'effronterie ! il ne change même pas de couleur. Si je ne te déteste, je veux servir de couverture à Cratinus [4], et apprendre par cœur une tragédie de Morsimos [5].

[1] Opérations au moyen desquelles on s'assurait de la qualité des porcs qu'on égorgeait.

[2] Le Grec ajoute : « par le milieu du corps. » Expression empruntée à la lutte.

[3] Allusion, d'abord à la gloire de Démosthène, que Cléon s'était appropriée, puis aux captifs de Sphactérie, qu'il voulait rendre aux Lacédémoniens, moyennant rançon. Ils périrent de misère dans les prisons d'Athènes.

[4] Célèbre poëte comique. En plusieurs endroits, Aristophane l'accuse d'aimer le vin. (Voy. *la Paix*, v. 704.) L'ivrognerie lui avait fait, dit le Scholiaste, contracter l'habitude de pisser au lit.

[5] Mauvais poëte. Aristophane l'attaque dans plusieurs pièces, ainsi que son frère Mélanthios et son père Philoclès, tous deux également poëtes tragiques. (Voy. *les Grenouilles*, *la Paix*, *les Fêtes de Cérès*, *les Guêpes*.)

Toi qui vas quêter les présents en tous lieux et de toutes mains, comme l'abeille vole de fleur en fleur, puisses-tu rendre les morceaux aussi vite que tu les prends! Alors seulement je chanterai : « Buvez, buvez à la bonne fortune [1]. » Je crois que le fils de Julius, ce vieil avare qui veille au grain, se réjouirait lui-même, et chanterait : Io Pæan ! Io Bacchus !

Cléon. Par Neptune ! vous ne me vaincrez pas en impudence, ou puissé-je n'assister jamais aux sacrifices de Jupiter [2] !

Le Charcutier. J'en jure par les nombreux coups de poing que j'ai reçus pour bien des méfaits dès mon enfance, et par les balafres dont je suis couvert, je l'emporterai sur toi ; ce ne sera pas en vain que j'aurai pris cet embonpoint à me nourrir de boulettes à la crasse [3].

Cléon. Des boulettes, comme à un chien ! Misérable, comment toi, qui t'engraisses de la pâture d'un chien, veux-tu combattre un cynocéphale [4] ?

Le Charcutier. Par Jupiter ! je jouais bien d'autres tours dans mon enfance. J'attrapais les cuisiniers, en leur disant : « Regardez donc, bons enfants ! ne voyez-vous pas ? voici le printemps, les hirondelles. » Eux de regarder, et pendant ce temps-là je dérobais de bons morceaux.

Le Chœur. O l'habile homme ! quelle sagesse précoce ! Tu faisais comme ceux qui mangent des orties [5], tu recueillais avant l'arrivée de l'hirondelle.

Le Charcutier. Le plus souvent ils n'en voyaient rien ; un d'eux s'en apercevait-il, je cachais le morceau entre mes cuisses, et je niais en attestant les dieux ; ce qui fit dire à un orateur qui me vit faire ce tour : « Cet enfant ne peut manquer un jour de gouverner l'État. »

[1] Commencement d'une chanson de Simonide.

[2] Le texte ajoute Ἀγοραίου, c'est-à-dire dont la statue était sur la place publique. La même épithète est donnée plus haut à Mercure, v. 297.

[3] On se servait de pain, en guise de serviettes, pour s'essuyer les mains.

[4] Espèce de singe. Le mot grec signifie : qui a une tête de chien, c'est-à-dire un impudent.

[5] On les cueillait à l'approche du printemps.

LE CHŒUR. Il a prédit juste; au reste, cela était évident, d'après ce qu'il voyait; tu niais hardiment le vol, pendant que la viande était serrée entre tes fesses [1].

CLÉON. Je réprimerai ton audace, ou plutôt la vôtre [2]; je fondrai sur toi comme un vent impétueux, et je bouleverserai à la fois la terre et la mer.

LE CHARCUTIER. Moi, je ferai un paquet de mes boudins, et puis je m'abandonnerai au cours propice des ondes, en te laissant de longs regrets.

DÉMOSTHÈNE. Moi, je veillerai sur la sentine, pour prévenir les voies d'eau.

CLÉON. Par Cérès! tu n'auras pas volé impunément tant de talents aux Athéniens!

LE CHŒUR. Prends garde, replie un peu la voile; car voilà un vent qui souffle la calomnie.

LE CHARCUTIER. Il sait fort bien que tu as tiré dix talents de Potidée [3].

CLÉON. Eh bien! veux-tu en prendre un, et te taire?

LE CHŒUR. Il le prendrait volontiers. Lâche les câbles.

LE CHARCUTIER. Le vent souffle moins fort.

CLÉON. Je t'intenterai quatre procès criminels de cent talents chacun [4].

LE CHARCUTIER. Et à toi, vingt pour cause de désertion, et plus de mille pour vol.

CLÉON. Tu m'as l'air d'être issu de quelqu'un de ceux qui profanèrent le temple de la déesse [5].

LE CHARCUTIER. Je prétends que ton aïeul fut un des satellites...

CLÉON. De qui? parle.

[1] Il donne à entendre que la qualité d'infâme débauché était une condition heureuse pour entrer dans le gouvernement.

[2] Ceci s'adresse à Démosthène et à Nicias.

[3] La révolte de Potidée, alliée d'Athènes et tributaire, fut un des premiers incidents de la guerre du Péloponnèse. Elle fut réduite, après un long siége, la 2e année de la guerre. Voy. THUCYDIDE, I, 59, 64; II, 58, 70.

[4] L'accusateur devait déterminer l'amende à laquelle il estimait le délit.

[5] Allusion à un ancien sacrilége commis dans le temple de Minerve. Sur le crime de Cylon, et l'expiation, voy. THUCYDIDE, 126.

LE CHARCUTIER. De Byrsina, épouse d'Hippias[1].

CLÉON. Tu es un imposteur.

LE CHARCUTIER. Tu es un fourbe.

LE CHŒUR. Frappe fort.

CLÉON. Aïe! aïe! les conspirateurs m'assomment.

LE CHŒUR. Frappe de toutes tes forces, tape sur le ventre, à coups de tripes et de boyaux, et châtie-le rudement. O admirable corpulence, ô cœur incomparable, qui es apparu au milieu de nous pour notre salut et celui de l'État, avec quelle habileté tu as su prendre l'avantage sur lui! jamais nos éloges ne sauraient égaler notre joie.

CLÉON. Par Cérès! je n'ignorais pas que l'on fabriquait ces intrigues; j'avais les yeux ouverts sur la charpente de ces machinations.

LE CHŒUR. Oh! oh! (*Au Charcutier.*) Et toi, n'emprunteras-tu pas quelques termes du métier de charron[2]?

LE CHARCUTIER. Je connais fort bien ses menées dans Argos. Sous prétexte de nous concilier les Argiens, il a des conférences secrètes avec les Lacédémoniens. Je sais pourquoi l'on souffle ce feu; tout cela se forge pour les chaînes des captifs.

LE CHŒUR. Bien, bien, donne-lui du forgeron pour du charpentier.

LE CHARCUTIER. Tu as même là-bas[3] des gens qui travaillent pour toi; cependant tu me comblerais d'or et d'argent, mes amis viendraient me conjurer, je n'en dirai pas moins la vérité aux Athéniens.

CLÉON. J'irai de ce pas au Conseil, je dénoncerai vos complots, vos assemblées nocturnes contre la république, vos intelligences avec les Mèdes et le grand roi, et tout ce que vous manipulez[4] avec les Béotiens.

[1] Elle se nommait Myrrhine. Le poëte a changé son nom de manière à faire allusion au premier métier de Cléon. *Byrsa*, cuir. Le tyran Hippias, fils et successeur de Pisistrate. (Voy. plus haut.)

[2] Le poëte parodie ici les métaphores triviales dont les orateurs se servaient pour plaire à la multitude.

[3] Peut-être cela s'adressait-il au parterre.

[4] Il se sert d'un terme usité dans la fromagerie; ce qui amène la ques-

LE CHARCUTIER. Quel est donc le prix du fromage en Béotie?

CLÉON. Par Hercule! je te tannerai comme un cuir.

LE CHŒUR. Allons, c'est maintenant qu'il faut montrer de la présence d'esprit et de la résolution, toi qui autrefois cachais si bien la viande volée entre tes fesses, comme tu l'avoues toi-même. Cours vite au Conseil; car il va s'y précipiter, et nous calomnier tous, en criant de toutes ses forces.

LE CHARCUTIER. J'y cours; mais d'abord je veux déposer ici ces tripes et ce couteau.

LE CHŒUR. Prends seulement cette graisse, et frotte-t'en le cou, afin que la calomnie n'ait pas de prise [1].

LE CHARCUTIER. Tu as raison, on en use ainsi dans les palestres.

LE CHŒUR. Prends aussi cet ail, et avales-en [2].

LE CHARCUTIER. Pourquoi?

LE CHŒUR. Pour avoir plus de forces dans le combat. Allons, vite.

LE CHARCUTIER. C'est bon.

LE CHŒUR. Songe bien à le mordre, à le terrasser, à lui arracher la crête [3], et ne reviens pas sans lui avoir enlevé les barbes [4]. Va donc avec joie! réussis selon mes vœux, et que Jupiter, protecteur du marché [5], veille sur toi! Remporte la victoire, et reviens vers nous chargé de couronnes!

---

tion d'Agoracrite. Démosthène, dans son discours *sur les prévarications de l'ambassade*, a employé la même métaphore, τυρεύειν κατασκευάς.

[1] Plaisanterie tirée de l'usage qu'avaient les athlètes de s'oindre le corps, pour le rendre plus difficile à saisir à leurs adversaires.

[2] Voy. *les Acharniens*, v. 166.

[3] Allusion aux combats de coqs.

[4] Cette chair rouge qui pend aux coqs au-dessous du bec.

[5] Ou plutôt *de la halle*. Démosthène, aux v. 181 et 218, a dit au Charcutier : ἐξάγορᾶς εἶ, et ἀγόραιος εἶ : « tu es de la lie du peuple, tu as une « impudence de halle. » C'est par une allusion bouffonne que le Chœur le recommande ici à Jupiter Ἀγοραῖος.

(Le Charcutier s'en va ; le Chœur reste seul, et se tourne vers le public pour commencer la parabase.)

Mais vous, prêtez attention à nos anapestes[1], vous, dont le goût est exercé dans tous les genres de poésie.

Si quelqu'un des vieux comiques nous eût demandé de jouer sa pièce et de monter sur le théâtre, il ne l'eût pas obtenu sans peine. Mais l'auteur de celle-ci mérite notre faveur, car il partage nos haines, il ose dire la vérité, et il affronte courageusement l'ouragan et la tempête. Si plusieurs d'entre vous s'étonnent, et sont venus lui demander pourquoi il est resté si longtemps sans réclamer un Chœur[2] pour lui-même, il nous a chargés de vous en dire la cause. Ce n'est pas, dit-il, folie de sa part, s'il a tant différé ; mais il pense que l'art de la comédie est le plus difficile de tous; bien des poëtes courtisent la Muse comique, à bien peu elle accorde ses faveurs. D'ailleurs, il connaît votre humeur volage, si prompte à délaisser les anciens poëtes dès que la vieillesse les prend. Il n'ignore pas ce qui arriva à Magnès, lorsque ses cheveux commencèrent à blanchir, lui qui remporta tant de victoires sur les Chœurs de ses rivaux; il eut beau prendre tous les tons, mettre en scène des Joueurs de luth, des Oiseaux, des Lydiens, des Moucherons, et se barbouiller le visage de la couleur des Grenouilles[3], il ne put se soutenir ; mais à la fin dans sa vieillesse, car il n'était plus jeune, il fut rejeté par son grand âge, parce qu'il avait perdu le don de vous faire rire. L'auteur se rappelle encore Cratinus, qui jadis, dans son cours glorieux, roulait ses eaux rapides à travers les plaines, et, dévastant ses bords, entraînait les chênes, les platanes, et ses ennemis déracinés; on ne pouvait chanter dans un

[1] Mètre usité dans les parabases. (Voy. la note à la suite des *Acharniens*.)

[2] C'est-à-dire une représentation. Les citoyens riches devaient remplir à leur tour la charge de chorèges, c'est-à-dire fournir un chœur. On sait que le Chœur fut la forme primitive des représentations dramatiques. *Les Chevaliers* étaient le premier ouvrage qu'Aristophane eût donné sous son nom : il avait fait paraître les précédents sous des noms empruntés.

[3] Le poëte rappelle ici plusieurs pièces de Magnès.

festin[1] autre chose que : « Doro à la chaussure de figuier[2], » ou : « Auteurs d'hymnes élégants[3], » tant sa renommée était florissante ! Mais aujourd'hui vous le voyez sans compassion radoter avec sa lyre sans chevilles, sans cordes, et à l'harmonie défaillante ; on le voit, dans sa vieillesse, errer comme Connas[4], le front ceint d'une couronne flétrie, et mourir de soif, lui qui eût mérité, par ses anciens triomphes, de boire[5] dans le Prytanée ; et, au lieu de radoter, de paraître au théâtre parfumé d'essences auprès de la statue de Bacchus[6]. Et Cratès[7], que de colères, que d'outrages il eut à supporter de vous, lui qui vous renvoyait repus à peu de frais, pétrissant de sa bouche délicate les pensées les plus ingénieuses ! Et cependant, lui seul, il a duré dans une alternative de chutes et de succès.

Telles sont les craintes qui ont toujours retenu notre poëte : il répète souvent qu'il faut être rameur avant de tenir le gouvernail, avoir gardé la proue et observé les vents avant de gouverner soi-même le navire. Sachez-lui donc gré de cette modestie, qui l'a empêché de vous débiter des niaiseries ; que pour lui vos applaudissements égalent le bruit des vagues ; que les joyeuses acclamations des

[1] Ceci indique que, dans les festins, on faisait chanter les morceaux des chœurs qui avaient eu le plus de succès au théâtre. (Voy. aussi *les Nuées*, v. 1367.)

[2] Vers de Cratinus : il y a dans ces mots une allusion aux délateurs, et aux présents qu'ils extorquaient.

[3] Ce passage appartenait, dit-on, aux *Eunides* de Cratinus.

[4] Musicien qui vivait dans la misère, quoiqu'il eût remporté le prix aux jeux Olympiques. (Voy. *les Guêpes*, v. 675.) Il était d'ailleurs ivrogne.

[5] Cratinus aimait le vin. (Voy. Horace, *Epist.*, I, 19.)

> *Prisco si credis, Mœcenas docte, Cratino,*
> *Nulla placere diu, nec vivere carmina possunt,*
> *Quæ scribuntur aquæ potoribus....*
> *Vina fere dulces oluerunt mane Camenæ.*

On rapporte qu'un an après la représentation des *Chevaliers*, Cratinus, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, prouva que son génie ne l'avait pas encore abandonné. Il donna une comédie intitulée *la Bouteille*, qui remporta le prix (première année de la quatre-vingt-neuvième Olympiade).

[6] Il y avait au théâtre des places de distinction.

[7] Poëte comique du même temps : Suidas lui attribue quatre-vingt-dix comédies. Le Scholiaste dit qu'il fut acteur, et qu'il joua les premiers rôles dans les pièces de Cratinus.

fêtes Lénéennes[1] escortent son navire[2], afin que le poëte s'en aille heureux de son succès, et le front rayonnant de joie.

Neptune équestre, qui te plais aux hennissements des coursiers et au bruit de leurs pas retentissants comme l'airain, toi qui aimes à voir les navires rapides fendre l'onde de leur proue azurée, ou une troupe ardente de jeunes gens lancer à l'envi leurs chars dans la carrière, passion qui les ruine, viens assister à nos chœurs, dieu au trident d'or, roi des dauphins, fils de Saturne, toi qu'on adore à Sunium[3] et à Géreste[4], ô divinité amie de Phormion[5], et en ce moment la plus chère de toutes aux Athéniens!

Gloire à nos pères! Ils furent dignes de la patrie, et des honneurs du péplus[6]; toujours vainqueurs sur terre et sur mer, ils couvrirent de gloire la ville d'Athènes; jamais aucun d'eux, à la vue des ennemis, n'en demanda le nombre, leur courage était toujours prêt. Un d'eux venait-il à tomber en combattant, il secouait sa poussière, il niait sa chute, et revenait à la charge; jamais un général de ce temps-là n'aurait demandé à Cléénète[7] d'être nourri aux frais de l'État; aujourd'hui ils refusent de combattre, s'ils n'obtiennent la nourriture et les honneurs de la pré-

[1] Époque où cette pièce fut jouée. Ces fêtes étaient instituées pour célébrer l'invention des pressoirs.

[2] Le texte dit : « Escortez-le avec onze rames. » Casaubon, et Bothe après lui, entendent onze navires. » De quelque manière qu'on interprète ce nombre, c'est une formule honorifique.

[3] Promontoire à la pointe méridionale de l'Attique. Il y avait là un temple de Neptune, et un autre consacré à Minerve.

[4] Promontoire de l'Eubée.

[5] Général athénien, célèbre par des victoires navales. Il avait défait récemment une flotte péloponnésienne dans le golfe de Corinthe, au promontoire de Rhium, et un trophée avait été érigé en souvenir de sa victoire. Voy. aussi *la Paix*, v. 347. (Voy. THUCYDIDE, l. II, 68, 85, 92.)

[6] Voile que l'on consacrait à Minerve dans la fête des grandes Panathénées, tous les cinq ans, et sur lequel on représentait les actions ou les noms des citoyens qui avaient bien mérité de la patrie.

[7] Auteur d'une loi qui restreignait le droit d'être nourri au Prytanée, et le supprimait aux généraux. Thucydide dit que ce Cléénète était père de Cléon, III, 36; IV, 21. Il y eut aussi un Cléénète, poëte tragique.

séance[1]. Pour nous, nous défendrons toujours gratuitement la patrie et nos dieux, et nous ne demanderons rien qu'une seule faveur : si la paix vient enfin mettre un terme à nos fatigues, qu'il nous soit permis de laisser croître notre chevelure[2], et d'avoir soin de notre peau[3].

Déesse tutélaire d'Athènes, ô Pallas, qui règnes sur le pays le plus religieux, le plus puissant, le plus fécond en guerriers et en poëtes, viens, et amène avec toi notre compagne fidèle, la Victoire, cette déesse amie de nos chœurs, qui combat avec nous contre nos ennemis! Montre-toi donc à nous! Aujourd'hui, plus que jamais, par tous les moyens, il faut que tu donnes la victoire à ces guerriers.

Nous voulons aussi rendre grâces à nos coursiers de leurs services[4]; ils sont dignes de nos éloges; ils nous ont souvent bien secondés dans nos incursions et dans les combats. Mais laissons ce qu'ils firent sur terre; jamais ils ne furent plus admirables que lorsqu'ils s'élancèrent vaillamment dans les navires, avec leurs provisions de tasses militaires, d'ail et d'oignons : saisissant la rame comme nous autres hommes, ils s'écriaient : « Hippapai! « qui maniera les rames? allons, plus d'ardeur! Que fai- « sons-nous? ne rameras-tu pas, Samphoras[5]? » Ils firent une descente à Corinthe[6] : les plus jeunes s'y creusèrent des lits avec leurs pieds, et allèrent chercher des couvertures : au lieu des pâturages de Médie, ils se repaissaient des crabes qui sortaient de l'eau, ils les cherchaient même au fond de la mer; aussi Théoros fait-il dire à un crabe de

[1] Parmi les distinctions qu'on accordait alors, étaient les places d'honneur réservées au théâtre et dans les autres lieux publics.

[2] Les Chevaliers laissaient croître leur chevelure. (Voy. *les Nuées*, v. 14.)

[3] Mot à mot : « de nous brosser la peau avec la strigile; » espèce de brosse pour se frotter dans le bain, ou après les exercices du gymnase.

[4] Le Chœur donne à ses coursiers les éloges qu'il ne veut pas se donner à lui-même.

[5] Nom de cheval. Voy. *les Nuées*, v. 1298, où les mêmes mots se retrouvent.

[6] Après l'affaire de Pylos, dont il est plus d'une fois question dans cette comédie, les Athéniens envoyèrent une expédition contre les Corinthiens. (Voy. THUCYDIDE, l. IV, c. 42, 43.)

Corinthe[1] : « O Neptune ! n'est-il pas déplorable que je ne « puisse, ni au fond des abîmes, ni sur terre, ni dans la « mer, échapper aux Chevaliers ? »

Le Chœur. O le plus chéri et le plus vaillant des hommes, que ton absence nous a donné d'inquiétudes ! Mais, puisque nous te revoyons sain et sauf, raconte-nous comment l'affaire s'est passée.

Le Charcutier. Qu'aurais-je à vous dire, sinon que j'ai été vainqueur dans le Conseil ?

Le Chœur. Ah ! c'est maintenant qu'il faut pousser des cris de joie. Tu parles bien, mais tes actions valent encore mieux que tes paroles ; raconte-moi tout en détail, car je jerais volontiers une longue route pour entendre ce récit. Parle donc avec confiance, mon cher ; nous nous réjouissons tous de tes succès.

Le Charcutier. L'affaire vaut la peine d'être racontée. J'ai suivi notre homme de près : à peine entré dans le Conseil, il fit éclater sa voix tonnante, il se déchaîna contre les Chevaliers en calomnies prodigieuses, qu'il entassait comme des montagnes, et les appelant conspirateurs[2] ; et on semblait le croire. Le Conseil entier l'écoutait, et se repaissait de ses mensonges sans consistance. Il lançait des regards farouches, et montrait un front sévère. Quand je m'aperçus que ces propos faisaient impression, et qu'on se laissait abuser par ses impostures : « Je vous invoque, « m'écriai-je, dieux de la bassesse et de la fraude, de la « sottise et de la ruse[3], et toi, marché où fut élevée mon

[1] Il y a dans tout cela des allusions obscures pour nous. L'inimitié des Chevaliers, ou plutôt d'Aristophane, poursuivait le poëte Carcinos, dont le nom en grec signifie *crabe*. Il revient sur Théoros dans *les Nuées*, dans *les Guêpes*, etc. Il en parle comme d'un débauché, d'un flatteur. (Voy. aussi *les Acharniens*, où Théoros revient d'une ambassade auprès du roi de Thrace.)

[2] Il y a dans le texte ψευδατραφάξυος πλέα, *plein de fausse arroche*, « mauvaise herbe qui croît très-vite, » dit le Scholiaste.

[3] Ici le poëte crée une classe de divinités qu'il nomme ainsi : Σκίταλοι,

« enfance ! donnez-moi de l'audace, une langue agile, et « une voix impudente ! » Au milieu de ces pensées, un jeune débauché péta à ma droite, et je me prosternai avec adoration ; puis, poussant la barrière avec mon derrière, je la fis sauter, et m'écriai, en ouvrant une bouche énorme : « O Conseillers, j'apporte de fameuses nouvelles, et c'est « à vous d'abord que je veux en faire part : depuis que la « guerre a éclaté, je ne vis jamais les anchois à si bon « marché. » A l'instant la sérénité brille sur tous les visages, et puis on me décerne une couronne pour ma bonne nouvelle. Je leur enseignai en peu de mots un secret pour avoir une grande quantité d'anchois au prix d'une obole : c'était d'accaparer tous les plats chez les fabricants. Le Conseil me donna de nouveau des signes d'approbation ; eux aussitôt d'applaudir, tous me regardent la bouche béante. Le Paphlagonien s'en aperçoit, et, connaissant le langage fait pour plaire au Conseil, il ouvrit un avis : « Citoyens, « dit-il, puisque tel est notre bonheur, je propose, en ré- « jouissance de cette heureuse nouvelle, d'immoler cent « bœufs à Minerve. » Moi, ne voulant pas être en reste [1], j'enchéris jusqu'à deux cents bœufs ; et je proposai en outre de sacrifier mille chèvres à Diane, si les sardines se vendaient demain une obole le cent. Le Conseil me donna de nouveau des signes d'assentiment. Le Paphlagonien, étourdi du coup, commence à battre la campagne ; alors les prytanes et les archers l'entraînent. En même temps des groupes se forment, et l'on se met à parler des anchois. Cependant il demandait en grâce un instant de délai : « Écoutez au moins ce que va dire l'envoyé de Lacédémone ; « il vient pour traiter de la paix. » Tous alors s'écrièrent d'une seule voix : « Il s'agit bien de traités maintenant ! « Imbécile ! c'est qu'ils savent que les anchois sont chez « nous à bon marché. Non, point de traités ; que la guerre « continue ! » Là-dessus, ils crièrent aux prytanes de lever

génies de la luxure, espèce de satyres ; Φέναξ, la fourberie personnifiée ; Βερέσχεθοι, la sottise ; Κόβαλοι, lutins bouffons ; Μόθων, esclave insolent.

[1] Littéralement : « Me voyant battu par de la bouse de vache. »

la séance; et chacun de sauter par-dessus les barrières. Moi, je m'échappai, et courus acheter toute la coriandre et les poireaux qui se trouvaient au marché; ensuite j'en distribuai à ceux qui en avaient besoin pour assaisonner leurs anchois, je donnai tout gratis. Chacun m'a comblé d'éloges et de caresses; ainsi me voilà maître du Conseil entier, pour une obole de coriandre.

Le Chœur. Tu as réussi en homme protégé de la fortune. Le fourbe a trouvé un rival plus fécond que lui-même en fourberies, en ruses de toute espèce, et en flagorneries. Fais en sorte de terminer heureusement le combat; tu sais que tu peux compter toujours sur notre appui et notre amitié.

Le Charcutier. Voici le Paphlagonien qui s'avance, poussant devant lui les vagues en tumulte et avec fracas, comme pour m'engloutir. Grands dieux! quelle audace!

Cléon. Que je périsse misérablement, si je ne t'écrase enfin, pour peu qu'il me reste de mes anciens mensonges!

Le Charcutier. J'aime tes menaces, je ris de ta vaine jactance, je te fais la nique, et je me moque de toi [1].

Cléon. Par Cérès! que je meure, si je ne te dévore [2]!

Le Charcutier. Si tu ne me dévores? Et moi si je ne t'avale, et si je ne crève moi-même après t'avoir avalé!

Cléon. Je te tuerai, j'en jure par la préséance [3] que m'a value l'affaire de Pylos!

Le Charcutier. Tiens, sa préséance! Que j'aurai de joie à te voir descendre de ta préséance aux dernières places du théâtre!

Cléon. J'en jure par le ciel, je te mettrai à la torture.

Le Charcutier. Comme tu es colère! Voyons, que te

[1] Littéralement : « Je danse *le mothon* (danse obscène) et j'imite le chant du coq. »

[2] Εἰ μὴ σ' ἐκφάγω, « si je ne te mange; » jeu de mots pour ἐκφύγω, car il ajoute, ἐκ τῆς δὲ γῆς, « si je ne te chasse de ce pays : » le Charcutier répond, εἰ μὴ σ' ἐκπίω, « si je ne te bois. »

[3] Voy. plus haut la note sur le v. 575.

donnerai-je à manger? qu'est-ce qui serait le plus de ton goût? Une bourse?

CLÉON. Je t'arracherai les boyaux avec les ongles.

LE CHARCUTIER. Je te rognerai les vivres du Prytanée.

CLÉON. Je te traînerai devant le peuple, pour avoir justice de toi.

LE CHARCUTIER. Moi aussi je t'y traînerai, et je te dénoncerai encore plus fort.

CLÉON. Mais, misérable, il ne te croit pas; pour moi je me moque de lui autant que je veux.

LE CHARCUTIER. Tu te crois donc bien sûr que le Peuple est à toi?

CLÉON. C'est que je sais de quels plats il faut le nourrir.

LE CHARCUTIER. Oui, tu fais comme les nourrices; tu triches sur les morceaux, car en mâchant tu en avales les trois quarts, et tu lui donnes le reste [1].

CLÉON. Je puis par mon adresse étendre ou resserrer le Peuple à mon gré [2].

LE CHARCUTIER. Mon derrière est tout aussi habile.

CLÉON. L'ami, ne crois pas te jouer de moi comme dans le Conseil. Allons devant le Peuple.

LE CHARCUTIER. Pourquoi pas? Allons, marche; point de retard.

CLÉON. O Peuple! sors, je t'en prie!

LE CHARCUTIER. Oui, par Jupiter, sors, mon père!

CLÉON. Mon cher petit Peuple, sors, et viens voir comme on me traite indignement.

PEUPLE. Quels sont ces braillards? Vite, partez de devant ma porte. Vous m'en avez fait tomber le rameau d'oli-

[1] Aristote, *Rhet.*, l. I, c. 4, fait la même comparaison : « Démocrate com-
« parait les orateurs aux nourrices, qui avalent la bouchée, et barbouillent
« leurs nourrissons de salive. »

[2] C'est-à-dire lui donner beaucoup, ou le contenter de peu.

vier[1]. Ah! Paphlagonien, qui est-ce qui te fait du mal?

CLÉON. C'est pour toi que je suis battu par cet homme et par ces jeunes gens.

PEUPLE. Et pourquoi?

CLÉON. Parce que je t'aime, ô Peuple, et que je suis passionné pour toi.

PEUPLE (*au Charcutier*). Et toi, qui donc es-tu?

LE CHARCUTIER. Je suis son rival; depuis longtemps je t'aime, et je veux t'être utile, ainsi que beaucoup d'autres gens de bien; mais celui-là nous en empêche. Tu ressembles aux jeunes gens entourés d'amants; tu repousses les gens de bien, et tu te livres à des marchands de lanternes[2], ou à des tailleurs, à des cordonniers, à des corroyeurs.

CLÉON. C'est que je rends des services au Peuple.

LE CHARCUTIER. En quoi? dis-moi.

CLÉON. Je suis allé à Pylos, où j'ai supplanté les généraux, et j'ai emmené les Lacédémoniens captifs.

LE CHARCUTIER. Et moi, en me promenant, j'ai escamoté dans une boutique la marmite qu'un autre faisait bouillir.

CLÉON. Cher Peuple, convoque au plus tôt une assemblée, afin de reconnaître lequel de nous deux t'est le plus attaché, et mérite ton amour.

LE CHARCUTIER. Oui, oui, décide entre nous, pourvu que ce ne soit pas au Pnyx[3].

PEUPLE. Je ne saurais siéger ailleurs; avant tout, il faut se rendre au Pnyx.

LE CHARCUTIER. Ah! malheureux! je suis perdu! Chez lui, ce vieillard est le plus raisonnable des hommes; une fois assis sur ces bancs de pierre, il devient aussi sot que celui qui attache des figues, quand la queue lui reste à la main[4].

---

[1] C'était un usage religieux d'attacher des branches d'arbre aux portes des maisons.

[2] Hyperbolos. (Voy. *les Nuées, la Paix.*)

[3] Lieu de l'assemblée du peuple.

[4] Pour faire sécher les figues on les exposait au soleil, en les suspendant par la queue.

LE CHŒUR. Il te faut maintenant[1] déployer toutes tes voiles[2]; il faut t'armer de présence d'esprit et d'arguments captieux pour le vaincre. Il est retors et fertile en expédients faciles, pour se tirer des pas les plus difficiles: c'est pourquoi rassemble toutes tes forces pour fondre sur ton adversaire; sois sur tes gardes, et avant qu'il t'aborde dresse tes grappins, et avance à l'abordage.

CLÉON. Minerve, ma souveraine, protectrice de cette ville, entends mes vœux : Si je suis connu pour celui qui aime le mieux le Peuple athénien, après Lysiclès, Cynna et Salabaccha[3], fais que je sois toujours, comme aujourd'hui, nourri au Prytanée sans rien faire. Si, au contraire, je te hais; si je ne combats pas, même seul, pour ta défense, puissé-je périr, être scié vif, et ma peau découpée en lanières!

LE CHARCUTIER. Et moi, cher Peuple, si je ne t'aime et ne te chéris, que je sois plutôt cuit et mis en hachis! Et si tu n'ajoutes foi à mes paroles, que je sois râpé sur cette table avec du fromage dans un *pudding*, et traîné avec un croc au Céramique[4]!

CLÉON. O Peuple, peut-il y avoir un citoyen qui t'aime plus que moi? Tant que je t'ai conseillé, j'ai enrichi ton trésor, extorquant aux uns, vexant, harcelant les autres, sans jamais tenir compte des particuliers, pourvu que je te sois agréable.

LE CHARCUTIER. O Peuple, il n'y a rien là de merveilleux; j'en ferai tout autant; je volerai aux autres des pains pour te les servir. Toute son amitié et son affection pour toi, je

[1] Il devait y avoir ici un changement de scène, et l'on voyait la représentation du *Pnyx*, où siége le Peuple.

[2] Littéralement, « lâcher tous les cordages, » pour « mettre tout en œuvre. » Façon de parler tirée de la navigation. Pour déployer les voiles, on lâchait tous les cordages. (Voy. Euripide, *Médée*, v. 278; *Troyennes*, v. 94; Lucien, *Alexandre* ou *le faux Prophète*, vers la fin.)

[3] Il a été question de Lysiclès au v. 132; les autres étaient deux courtisanes. On voit que la comparaison qu'il fait de lui-même à ces personnages ne rehausse pas beaucoup son patriotisme.

[4] Lieu de sépulture pour ceux qui étaient morts à la guerre. Il y a un mot de plus dans le texte : τῶν ὀρχιπέδων, *per i testicoli*.

te le prouverai d'abord, se réduisent à se chauffer à ton feu. Par exemple, toi qui tiras l'épée contre les Mèdes à Marathon pour défendre la patrie, et dont la victoire nous a permis de tant prôner nos exploits, il ne s'inquiète pas de te voir durement assis sur la pierre; il n'a pas les mêmes attentions que moi, qui t'apporte ce coussin que j'ai cousu moi-même. Allons, lève-toi, et repose mollement ces membres qui ont tant fatigué à Salamine [1].

PEUPLE. Qui es-tu, mon ami? Ne serais-tu pas de la race d'Harmodios? Voilà une attention tout à fait aimable et populaire.

CLÉON. Ce sont là de bien petits soins pour témoigner ton affection.

LE CHARCUTIER. Tu l'as souvent pris avec un appât bien plus chétif encore.

CLÉON. Si l'on a vu jamais un défenseur plus dévoué du Peuple, ou qui t'aime plus que moi, je veux parier ma tête.

LE CHARCUTIER. Tu l'aimes, et tu le vois sans pitié habiter, depuis huit ans, dans des tonneaux [2], dans des antres, dans de misérables tourelles, où tu l'enfermes et le laisses enfumer. Archeptolémos [3] apportait la paix, tu l'as rejetée; tu chasses à coups de pied dans le derrière les ambassadeurs qui proposent une trêve.

CLÉON. C'est pour le rendre maître de toute la Grèce; car il est dit, dans les oracles, que s'il a de la patience, il recevra un jour en Arcadie cinq oboles pour rendre la justice. Quant à moi, je ne cesserai de le nourrir et de le ser-

[1] *Nates eorum qui remum agebant.*

[2] Au moment où la guerre éclata, les habitants des campagnes et des bourgs de l'Attique s'étaient réfugiés à Athènes, et logeaient en foule dans de misérables huttes. Cela dura longtemps, et fut une des causes de la peste (Voy. THUCYDIDE, livre II.)

[3] THUCYDIDE, IV, 17-22, parle de cette ambassade des Lacédémoniens, antérieure à la prise de Pylos, et que Cléon rendit infructueuse. Quant à Archeptolémos, qu'on a pris pour un Lacédémonien, chef de cette ambassade, c'était un Athénien, fils d'Hippodamos, dont il a été question plus haut, v. 327. Ce fut lui qui introduisit les envoyés de Lacédémone.

vir, et tous les moyens me seront bons pour lui faire payer les trois oboles [1].

LE CHARCUTIER. Non, ton dessein n'est pas de le rendre maître de l'Arcadie, mais bien de piller et de rançonner plus à ton aise les villes tributaires. Tu veux qu'à travers le tourbillon de la guerre le Peuple ne s'aperçoive pas de tes friponneries, et que la nécessité, le besoin, l'attente de son salaire, le réduisent à n'espérer qu'en toi. Si jamais, de retour dans ses champs, il goûte les douceurs de la paix, s'il ranime ses forces en mangeant du blé nouveau et en se nourrissant d'olives [2], il connaîtra de quels biens tu le frustrais pour subvenir à la solde: alors il viendra, plein de fureur et de rage, invoquer un jugement contre toi. Tu le sais bien; aussi tu le retiens dans l'illusion, et le berces de tes rêveries.

CLÉON. N'est-ce pas une chose indigne, que tu parle ainsi de moi, et que tu calomnies, devant les Athéniens et le Peuple, celui qui, j'en jure par Cérès, a rendu à l'État de plus grands services que Thémistocle?

LE CHARCUTIER. Ville d'Argos, tu entends ses paroles [3]! Toi, l'égal de Thémistocle! Notre ville était opulente, il la fit regorger de richesses; aux biens qui entretenaient l'abondance sur notre table, il ajouta le Pirée; et, sans nous rien retrancher de nos poissons, il nous en procura de nouveaux. Toi, rival de Thémistocle! Tu as tout fait pour rétrécir notre ville, tu l'as murée, et tu nous débites les oracles. Lui, il s'en va en exil; toi, tu vis délicatement [4] au sein du Prytanée.

CLÉON. N'est-il pas dur, ô Peuple, que mon amour pour toi m'attire de tels reproches?

[1] C'était le salaire des juges.

[2] Καὶ στεμφύλῳ εἰς λόγον ἔλθῃ, « et s'il entre en conversation avec les olives. » Ainsi le gourmand : « Je dirai un mot à ce plat. »

[3] Vers d'Euripide. Les premiers mots sont du *Télèphe;* les autres sont de *Médée,* v. 169.

[4] Littéralement : « tu manges les gâteaux d'Achille, » locution usitée pour signifier une nourriture délicate.

PEUPLE. Tais-toi, trêve à tes injures ! assez et trop longtemps tu m'as fait ta dupe.

LE CHARCUTIER. C'est un scélérat, ô mon cher petit Peuple ! Il a fait bien du mal, tant qu'a duré ton aveuglement ; il se faisait grassement payer pour étouffer les procès des concussionnaires [1], et il puisait à deux mains dans les trésors de l'État.

CLÉON. Ne te réjouis pas tant, je te convaincrai de vols pour trente mille drachmes.

LE CHARCUTIER. A quoi bon tant de paroles inutiles, tant de bruit, ô, de tous les hommes, le plus coupable envers le Peuple athénien ? Par Cérès, que je meure, si je ne prouve que tu as reçu plus de quarante mines de Mitylène [2].

LE CHŒUR. O toi qui nous apparais comme le bienfaiteur des humains [3], je te félicite de ton éloquence. Continue ainsi, et tu deviendras le premier des Grecs, seul tu gouverneras la république et tu commanderas aux alliés, le trident en main ; tu amasseras d'immenses richesses, en semant le trouble et la confusion. Mais ne lâche pas ton adversaire, puisqu'il t'a donné prise sur lui ; tu n'auras pas de peine à le vaincre, avec de tels poumons.

CLÉON. Non, braves gens, les choses n'en sont pas encore là, par Neptune ! J'ai à citer une action assez éclatante pour fermer la bouche à tous mes ennemis, tant qu'il restera quelque débris des boucliers pris à Pylos [4].

LE CHARCUTIER. Arrête-toi sur ces boucliers ; par là tu me

[1] Littéralement : « coupant les légumes des comptables. »

[2] Voyez sur cette affaire THUCYDIDE, l. III, c. 18, 36, 50. Les habitants de Mitylène s'étaient révoltés contre Athènes, qui envoya une flotte pour étouffer la révolte. Sur la proposition de Cléon, l'ordre avait été envoyé au général athénien de mettre à mort tous les habitants parvenus à l'âge viril, et de réduire les femmes et les enfants en esclavage. Mais, le lendemain, l'assemblée du peuple, malgré l'opposition de Cléon, revint sur un ordre si cruel, et les plus coupables furent seuls exécutés.

[3] Parodie du vers 614 du *Prométhée* d'Eschyle.

[4] Les boucliers enlevés aux ennemis étaient suspendus dans les temples, et consacrés aux dieux ; mais l'usage était alors de les mettre hors d'état de servir.

donnes prise [1]. Si tu aimes le Peuple, tu n'aurais pas dû, par prévoyance, les laisser suspendre dans le temple avec leurs anneaux. Mais, ô Peuple, c'est là une machination pour rendre ta vengeance impossible, si jamais tu voulais châtier cet homme. Tu vois ces bataillons de jeunes corroyeurs qui l'entourent; près d'eux se tiennent des marchands de miel et de fromage; tout cela conspire ensemble; en sorte que si, dans ta colère, tu viens à le menacer de l'ostracisme, ils enlèveront de nuit ces boucliers, et courront s'emparer des magasins de blé.

PEUPLE. Comment! on y a laissé les anneaux! Scélérat, combien de temps j'ai été la dupe de tes artifices!

CLÉON. Mon bon ami, ne sois pas si crédule; ne t'imagine pas trouver jamais un meilleur ami que moi : seul, j'ai étouffé les conspirations; il ne se trame pas un complot dans la ville, que je ne sonne aussitôt l'alarme.

LE CHARCUTIER. Tu fais comme les pêcheurs d'anguilles : quand l'étang est calme, ils ne prennent rien; mais s'ils agitent la vase en tous sens, la pêche est bonne. De même, tu gagnes en mettant le trouble dans la république. Mais dis-moi une seule chose : toi qui vends tant de cuirs, lui as-tu jamais donné une semelle pour lui faire des souliers? Et tu prétends l'aimer!

PEUPLE. Non, par Apollon!

LE CHARCUTIER. Eh bien! connais-tu l'homme à présent? Moi, j'ai acheté pour toi cette paire de souliers, et je te les donne pour que tu les portes.

PEUPLE. A mon sens, nul n'a été plus zélé que toi pour le Peuple, nul n'a mieux mérité de la république et de nos pieds.

CLÉON. N'est-ce pas une chose étrange qu'une paire de souliers puisse te faire oublier tous mes services? C'est moi qui ai mis un terme à certain genre de débauche, en effaçant Gryttos de la liste des citoyens.

[1] Il joue sur le mot λαβήν, qui signifie aussi l'attache du bouclier, dans laquelle on passait le bras.

LE CHARCUTIER. N'est-il pas étrange que tu inspectes les derrières, et que tu mettes un terme à la débauche? Au surplus, tu ne la réprimais que par envie, de peur qu'elle ne formât des orateurs[1]; mais tu vois ce vieillard sans tunique, et jamais tu n'as eu l'idée de lui donner une robe à deux manches, pour l'hiver! Tiens, Peuple, je te donne celle-ci.

PEUPLE. Voilà une idée à laquelle Thémistocle n'a jamais pensé. Certes, le Pirée est une belle chose; mais elle n'est pas plus belle que l'invention de cette tunique.

CLÉON. Hélas! par quelles flagorneries tu me supplantes!

LE CHARCUTIER. Non pas; je fais comme les convives pressés par un besoin, j'emprunte tes manières d'agir, comme eux les souliers d'autrui[2].

CLÉON. Non, tu ne me vaincras pas en petits soins; je vais t'envelopper de ce manteau : toi, vaurien, pleure à présent!

PEUPLE. Fi donc! va-t'en aux corbeaux[3], tu m'infectes avec ton odeur de cuir.

LE CHARCUTIER. Il t'en avait enveloppé, exprès pour t'étouffer. Aussi bien n'est-ce pas le premier piége qu'il t'ait tendu : tu te rappelles cette tige de silphium[4] qu'il vendit si bon marché?

PEUPLE. Sans doute.

LE CHARCUTIER. C'est exprès qu'il l'a fait tomber à si bas prix, pour vous en faire acheter et manger à tous, afin qu'au tribunal[5] les juges s'empestassent les uns les autres en vessant.

[1] Aristophane accuse souvent les orateurs de mauvaises mœurs. Voy. aussi Théophraste, *Caractère* VI.

[2] Les anciens quittaient leur chaussure au moment de prendre leur repas sur les lits. On conçoit que le convive, pressé de sortir un moment, prît les souliers qui s'offraient à lui.

[3] Comme nous dirions : « Va-t'en au diable. »

[4] Cette plante croît surtout dans la Cyrénaïque, province de l'Afrique. Il paraît que Cléon encouragea le commerce maritime avec ce pays. Ce ne serait pas là un sujet d'accusation; Aristophane tourne la chose en bouffonnerie. Il paraît que le silphium avait la vertu de donner des vents.

[5] « Sur la place Héliée. »

PEUPLE. Par Neptune, un vidangeur m'a dit la même chose !

LE CHARCUTIER. Ne rougissiez-vous pas alors de tant vesser ?

PEUPLE. C'était vraiment une invention de Pyrrhandre [1].

CLÉON. Misérable, de quelles bouffonneries tu m'assommes !

LE CHARCUTIER. La déesse m'a ordonné de te vaincre en hâbleries.

CLÉON. Tu ne me vaincras pas. O Peuple ! je te servirai un bon plat, ton salaire de juge à manger sans rien faire.

LE CHARCUTIER. Moi, je te donne cette jolie petite boîte d'onguent, pour frotter les ulcères de tes jambes.

CLÉON. Moi, j'épilerai tes cheveux blancs, et je te rajeunirai.

LE CHARCUTIER. Tiens, prends cette queue de lièvre pour essuyer tes yeux.

CLÉON. Quand tu te moucheras, ô Peuple, essuie tes doigts après mes cheveux.

LE CHARCUTIER. Après les miens.

CLÉON. Après les miens. (*Au Charcutier.*) Je te ferai nommer triérarque [2]; tu équiperas une galère à tes frais, j'aurai soin qu'elle soit bien vieille; elle exigera sans cesse des dépenses et des réparations, et je te ferai fournir des voiles pourries.

LE CHŒUR. Le voilà qui bouillonne [3], il bout; modère le feu, retire un peu de bois, pour calmer sa rage écumante.

CLÉON. Tu me le payeras cher; je t'écraserai d'impôts, je te ferai inscrire sur la liste des riches.

[1] Le mot *rouge* entre dans la composition de ce nom propre, et fait allusion au mot *rougir* du vers précédent. Le Scholiaste dit que Pyrrhandre était un sycophante.

[2] La triérarchie était une charge très-dispendieuse imposée aux riches, chacun à leur tour. L'État fournissait la carcasse du navire, le triérarque devait l'équiper.

[3] Παφλάζει : c'est le bruit de l'eau en ébullition ; d'où le nom de *Paphlagonien* donné à Cléon.

LE CHARCUTIER. Je ne ferai point de menaces; je me borne à souhaiter que, la poêle à frire remplie de sèches étant sur le feu toute frémissante, au moment d'aller parler en faveur des Milésiens, pour gagner un talent si l'affaire réussit, tu te dépêches d'avaler tes poissons avant de te rendre à l'assemblée; qu'alors un importun survienne, et toi, pour ne pas perdre ton talent, tu t'étrangles en les dévorant [1].

LE CHŒUR. J'en atteste Jupiter, Apollon et Cérès, voilà qui est bien.

PEUPLE. A mon avis, voilà évidemment un excellent citoyen, tel qu'il n'y en a jamais eu pour la populace à une obole [2]. Toi, Paphlagonien, qui prétends être mon ami, tu m'as offensé; rends-moi mon anneau, tu ne seras plus mon trésorier.

CLÉON. Le voilà; mais sache que si tu m'ôtes le gouvernement, mon successeur sera encore pire que moi.

PEUPLE. Cet anneau ne peut être le mien; le cachet n'est pas le même, si j'ai bonne vue.

LE CHARCUTIER. Voyons, quel était le cachet?

PEUPLE. Une feuille de figuier, farcie de graisse de bœuf [3].

LE CHARCUTIER. Ce n'est pas cela.

PEUPLE. Ce n'est pas la feuille de figuier? Qu'est-ce donc?

LE CHARCUTIER. C'est une mouette, le bec ouvert, et haranguant du haut d'une pierre [4].

PEUPLE. Ah! malheureux!

LE CHARCUTIER. Quoi donc?

PEUPLE. Jette-le vite; ce n'est pas le mien, c'est l'an-

[1] Voyez une imprécation du même genre dans *les Acharniens*, v. 1156 sq.

[2] Pour dire, la canaille.

[3] Sur les différents mets nommés θρῖον, ou *feuilles de figuier*, voyez une note des *Acharniens*, au v. 1102. Ici, il y a en outre un calembour intraduisible. Le même mot grec signifie *graisse* et *peuple*. La même plaisanterie est répétée dans *les Guêpes*, v. 40.

[4] La mouette, oiseau vorace et rapace, est donnée là pour symbole à Cléon. La tribune d'où parlaient les orateurs était de pierre.

neau de Cléonyme [1] : reçois celui-ci de mes mains, et sois mon trésorier.

CLÉON. Auparavant du moins, je t'en conjure, ô mon maître, écoute mes oracles !

LE CHARCUTIER. Et les miens aussi.

CLÉON. Si tu l'écoutes, il faudra te prêter à ses débauches.

LE CHARCUTIER. Si tu l'écoutes, il faudra te prêter à ses infamies [2].

CLÉON. Mes oracles disent que tu régneras sur toute la terre, le front couronné de roses.

LE CHARCUTIER. Les miens disent que, revêtu d'une robe de pourpre brodée à l'aiguille, et le front ceint d'une couronne, tu poursuivras, sur un char doré, Smicythès [3] et son époux.

PEUPLE. Va donc chercher tes oracles, afin qu'il les entende.

LE CHARCUTIER. J'y cours.

PEUPLE. Et toi, apporte les tiens.

CLÉON. J'y vais.

LE CHARCUTIER. Allons-y donc; rien ne nous en empêche.

(Ils sortent l'un et l'autre.)

LE CHŒUR. Ce jour sera le plus beau qui puisse luire pour nous, s'il amène la perte de Cléon ici présent, et pour ceux qui arrivent [4]. Cependant j'ai ouï dans le bazar [5] certains vieillards moroses soutenir que, si cet homme

[1] Trait contre sa rapacité.

[2] L'obscénité de ce vers et du précédent est telle, qu'on ne peut les traduire littéralement.

[3] Smicythès, roi de Thrace, dont le poëte fait ici une femme. Le mot *poursuivre* est employé ici dans le double sens de la guerre, et des poursuites judiciaires.

[4] Les habitants des villes alliées.

[5] Δείγμα, endroit du Pirée où les marchands étrangers étalaient leurs marchandises, et rendez-vous des flâneurs.

n'avait pas eu de crédit dans la république, il nous manquerait deux ustensiles de première nécessité, le pilon et la cuiller à pot [1]. J'admire aussi l'esprit grossier du personnage [2] : les enfants qui ont fréquenté avec lui les écoles disent qu'il ne peut jamais monter sa lyre que sur le mode dorique [3], sans jamais vouloir en apprendre d'autre, et que le maître en colère le renvoya en disant : « Ce jeune homme « est incapable d'apprendre d'autre genre d'harmonie que « le dorique. »

Cléon. Tiens, regarde; et je n'apporte pas tout.

Le Charcutier. Ouf! je n'en puis plus [4]; et je n'apporte pas tout.

Peuple. Qu'est-ce que tout cela?

Cléon. Les oracles.

Peuple. Tous?

Cléon. Tu es étonné? Par Jupiter, j'en ai encore une cassette toute pleine.

Le Charcutier. Tout l'étage supérieur de ma maison et deux autres maisons en sont garnis.

Peuple. Et de qui sont ces oracles?

Cléon. Les miens sont de Bacis.

Peuple. Et les tiens?

Le Charcutier. De Glanis, frère aîné de Bacis [5].

Peuple. De quoi parlent-ils?

[1] L'un pour écraser, l'autre pour mêler et retourner les légumes et les viandes ; c'est-à-dire que ce brouillon de Cléon jouait dans l'État le même rôle que le pilon et la cuiller à pot dans la cuisine. Dans *la Paix*, v. 269, le poëte l'appelle le *Pilon* de la Grèce.

[2] Littéralement : « son éducation de porc. »

[3] Jeu de mots. Le grec fait allusion aux présents que Créon extorquait. Un peu plus bas, il forge le mot δωροδοκιστὶ, signifiant qu'il se laisse corrompre par des présents.

[4] *Quam valde cacaturio!*

[5] On a déjà parlé de Bacis, au v. 123. Quant à Glanis, que le Charcutier lui donne pour frère, il le crée de sa propre autorité. C'est d'ailleurs le nom d'un poisson qui mange l'amorce sans toucher l'hameçon. On l'appelle aussi le silure.

CLÉON. D'Athènes, de Pylos, de toi, de moi, de toutes choses.

PEUPLE. Et les tiens?

LE CHARCUTIER. D'Athènes, de lentilles, de Lacédémone, de maquereaux frais, des marchands qui vendent le grain avec de fausses mesures, de toi, de moi. Qu'il se morde les lèvres [1] !

PEUPLE. Ah! çà, maintenant lisez-les-moi, et surtout cet oracle que j'aime tant, où il est dit que je serai l'aigle planant dans les nuages.

CLÉON. Prête-moi une oreille attentive : « Médite, en-« fant d'Érechthée, l'oracle qu'Apollon a rendu, du fond « de son sanctuaire, par les trépieds révérés. Il t'ordonne « de garder le chien sacré, armé de dents aiguës, qui « aboie avec zèle pour ta défense, et qui assure ton sa-« laire; s'il ne remplit son devoir, il périra. La jalousie « fait croasser une foule de geais contre lui. »

PEUPLE. Par Cérès, je ne sais pas ce que cela veut dire. Qu'est-ce qu'Érechthée a de commun avec les geais et les chiens?

CLÉON. C'est moi qui suis le chien; c'est pour toi que j'aboie; Apollon te recommande de me conserver.

LE CHARCUTIER. Ce n'est pas là ce que dit l'oracle ; mais ce chien-ci ronge les oracles comme ta porte. Je vais vous dire au juste ce qui concerne ce chien.

PEUPLE. Voyons; mais attends que je prenne une pierre, de peur que l'oracle qui concerne ce chien ne me morde [2].

LE CHARCUTIER. « Méfie-toi, enfant d'Érechthée, du chien « Cerbère qui trafique de la liberté des hommes, qui te « flatte de la queue, t'observant lorsque tu es à table, tout « prêt à avaler ton dîner si tu détournes la tête. La nuit, il « se glissera secrètement dans la cuisine, et, en chien af-« famé, il dévorera les plats et... les îles [3]. »

[1] *Penem.*

[2] Bouffonnerie, au lieu de dire : « de peur que le chien que concerne cet oracle ne me morde. »

[3] C'était des îles tributaires d'Athènes que l'État tirait ses principaux revenus.

PEUPLE. Par Neptune, ô Glanis, tes oracles sont les meilleurs.

CLÉON. Écoute seulement, ensuite tu jugeras.

« Il est une femme; elle enfantera, dans la ville sacrée « d'Athènes, un lion qui défendra le peuple contre une « foule de moucherons, ainsi qu'il défendrait ses petits : « garde-le avec soin, élève des remparts de bois [1] et des « tours de fer. »

Comprends-tu ce qu'il veut dire?

LE CHARCUTIER. Par Apollon, je n'y comprends rien.

CLÉON. Le dieu t'enjoint clairement de me conserver; car c'est moi qui suis le lion.

PEUPLE. Comment es-tu devenu Anti-lion [2] sans que je m'en doute?

LE CHARCUTIER. Il y a un point essentiel de l'oracle qu'il te cèle à dessein : c'est seulement dans des murs de fer et de bois qu'Apollon [3] t'enjoint de le garder.

PEUPLE. Comment, le dieu dit cela?

LE CHARCUTIER. Il t'ordonne de l'attacher à un bois percé de cinq trous [4].

PEUPLE. Voilà que l'oracle me paraît s'accomplir.

CLÉON. N'en crois pas un mot; ce sont des corneilles envieuses qui croassent. Aime toujours l'épervier, n'oublie pas qu'il t'a amené captifs les corbeaux [5] lacédémoniens.

LE CHARCUTIER. C'est dans un moment d'ivresse que le Paphlagonien affronta ce péril. Étourdis enfants de Cécrops, que voyez-vous de grand dans cette action? Une femme portera un fardeau, si un homme l'aide à le char-

[1] Allusion à l'oracle rendu dans la guerre contre les Perses, et que Thémistocle interpréta si habilement (voy. Hérodote, l. VII, 141, qui cite l'oracle en entier). Les moucherons désignent les orateurs, selon le Scholiaste.

[2] Jeu de mots, qui n'a de sens que dans le grec, où il est assez peu spirituel.

[3] *Loxias*, nom d'Apollon lorsqu'il rend des oracles.

[4] Instrument dans lequel le cou et les quatre membres du prisonnier étaient assujettis.

[5] C'est une espèce de poisson, selon le Scholiaste.

ger; mais elle ne saurait combattre; elle ferait tout sous elle[1], si elle allait au combat.

CLÉON. Mais remarque ce qu'il dit de Pylos : « Pylos est « devant Pylos... »

PEUPLE. Que signifie « devant Pylos? »

LE CHARCUTIER. Il dit qu'il prendra toutes les baignoires[2].

PEUPLE. Je ne me baignerai donc pas aujourd'hui, puisqu'il a volé nos baignoires?

LE CHARCUTIER. Mais voici, au sujet de la flotte, un oracle auquel il faut que tu prêtes grande attention.

PEUPLE. J'écoute; mais toi, dis-moi comment on payera d'abord la solde de mes matelots?

LE CHARCUTIER. « Fils d'Égée, garde-toi des piéges du « chien-renard[3]; il est traître, rusé, avide, malicieux. » Comprends-tu cela?

PEUPLE. Philostratos[4] est le chien-renard.

LE CHARCUTIER. Ce n'est pas cela; mais Cléon demande chaque jour des vaisseaux légers, pour aller lever les tributs dus par les insulaires; Apollon te défend de les lui donner.

PEUPLE. Quel rapport y a-t-il entre une trirème et un chien-renard?

LE CHARCUTIER. Quel rapport? La trirème et le chien sont rapides l'un et l'autre.

PEUPLE. Et pourquoi au chien ajouter le renard?

LE CHARCUTIER. L'oracle compare les soldats aux renards; les uns et les autres volent le raisin dans les vignes.

PEUPLE. C'est vrai; et la solde de ces renards-là, où la prendre[5]?

[1] *Cacaret.* Il y a dans le texte un de ces jeux de mots qui plaisaient tant aux anciens : μαχέσαιτο et χέσαιτο.

[2] Le mot *baignoire* a dans le grec de la ressemblance avec le mot *Pylos.*

[3] Le Cynalopex, espèce de chien de chasse. (Voy. Xénophon, *de la Chasse.*)

[4] Ce Philostratos était un *Leno,* connu par le sobriquet de chien-renard. (Voy. *Lysistrata,* v. 937.)

[5] Le poëte présente toujours la solde comme le point capital pour le peuple athénien.

LE CHARCUTIER. Je la fournirai, et cela dans trois jours. Mais écoute encore cet oracle, par lequel le fils de Latone t'ordonne d'éviter Cyllène et ses tromperies.

PEUPLE. Quelle Cyllène ?

LE CHARCUTIER. Il entend la main de Cléon, car celui-ci dit toujours : « Jette dans Cyllé [1]. »

CLÉON. Du tout. Le dieu désigne par ce mot la main de Diopithe [2]. Mais voici un oracle ailé qui te concerne : « Tu « seras un aigle, et tu régneras sur toute la terre. »

LE CHARCUTIER. J'en ai un aussi : « Tu rendras la justice « à la terre, à la mer Érythrée [3], à Ecbatane, et tu man- « geras des mets délicieux. »

CLÉON. J'ai cru voir en songe la déesse elle-même verser à pleins seaux la richesse et la santé sur son Peuple.

LE CHARCUTIER. Moi aussi, j'ai eu un songe; j'ai cru voir la déesse elle-même, ayant une chouette sur sa tête, descendre de la citadelle. D'un large vase, elle versait sur ton front de l'ambroisie, et sur le sien [4] de la saumure à l'ail.

PEUPLE. Oh! oh! rien n'égale la sagesse de Glanis. Maintenant je m'abandonne à toi, dirige ma vieillesse, instruis-moi comme un enfant [5].

CLÉON. Encore un instant, je t'en conjure, je te fournirai chaque jour du grain et ta subsistance.

PEUPLE. Je ne puis plus entendre parler de grains; toi et Théophane [6] vous m'avez trop souvent trompé.

CLÉON. Je te donnerai même la farine toute préparée.

LE CHARCUTIER. Moi, je te donnerai de petits gâteaux tout

[1] Jeu de mots : c'est-à-dire dans le creux de ma main. Il joue sur le nom de *Cyllène*, ville de Messénie.

[2] Ce Diopithe, que le poëte attaque ici comme voleur, et que le Scholiaste dit manchot ou estropié, était un orateur dont les violences ont été souvent raillées par les comiques. Voy. la note sur le v. 380 des *Guêpes*.

[3] La mer Rouge.

[4] Celui de Cléon.

[5] Parodie d'un vers du *Pélée* de Sophocle.

[6] Nom de quelque démagogue qui flattait le Peuple, en lui promettant des distributions de blé.

cuits et des poissons grillés ; tu n'auras qu'à les manger.

PEUPLE. Hâtez-vous d'accomplir ce que vous voulez faire ; celui de vous deux qui me traitera le mieux, je lui abandonnerai les rênes du Pnyx.

CLÉON. J'arriverai le premier.

LE CHARCUTIER. Non pas, ce sera moi.

(Ils sortent en courant.)

LE CHŒUR. O Peuple, ta puissance est grande, tous les hommes te craignent comme un maître ; mais tu es facile à séduire [1], tu aimes à être flatté et à être trompé ; celui qui parle te fait toujours sa dupe, et alors ton bon sens déménage.

PEUPLE. Il n'y a guère de bon sens sous vos cheveux, si vous pensez que je ne sais pas ce que je fais. C'est volontairement que j'extravague ainsi ; car j'aime aussi à boire tout le jour, et à prendre pour chef un voleur que je nourris ; et quand il est bien engraissé, je l'immole.

LE CHŒUR. Rien de mieux, si, comme tu le dis, tu mets du calcul dans cette conduite, si tu les engraisses exprès dans le Pnyx comme des victimes publiques, et qu'ensuite, à défaut de provisions, tu prennes le plus gras pour l'immoler et le manger.

PEUPLE. Jugez si j'ai les yeux ouverts sur ceux qui se croient habiles, et qui se flattent de me tromper : j'observe sans cesse leurs vols, sans avoir l'air de m'en apercevoir ; et ensuite je leur fais rendre gorge par un jugement public [2].

---

[1] Voy. dans THUCYDIDE, III, 38, le discours où Cléon reproche aux Athéniens d'être les hommes les plus faciles à tromper par de nouveaux discours. C'est un des passages où le poëte et l'historien peuvent se servir de commentaire l'un à l'autre, comme l'a très-bien observé M. A. F. Didot (*trad. de Thucydide*, t. II, 411.)

[2] Voy. *les Acharniens*, v. 6. — Il y a dans le texte deux mots qui veulent être expliqués, κημὸν et καταμηλῶν. Le second veut dire, introduire une

CLÉON. Loin d'ici ! va te faire pendre !

LE CHARCUTIER. Vas-y toi-même, infâme !

CLÉON. O Peuple, il y a longtemps, trois fois longtemps que je suis là, tout prêt à te servir.

LE CHARCUTIER. Et moi, il y a dix fois longtemps, douze fois longtemps, mille fois longtemps, infiniment longtemps longtemps.

PEUPLE. Et moi, je vous attends depuis trente mille fois longtemps, et je vous maudis depuis infiniment longtemps longtemps.

LE CHARCUTIER. Sais-tu ce que tu as à faire ?

PEUPLE. Si je ne le sais pas, tu me le diras.

LE CHARCUTIER. Lance-nous dans la lice, afin que nous rivalisions de zèle à te servir.

PEUPLE. Je le veux bien. Éloignez-vous.

LE CHARCUTIER. Nous y voilà.

PEUPLE. Partez.

CLÉON. Tu ne me devanceras pas.

PEUPLE. Certes, voilà deux adorateurs qui me rendront aujourd'hui le plus heureux des hommes, ou il faudra que je fasse bien le difficile.

CLÉON. Tu vois, je suis le premier à t'apporter un siége.

LE CHARCUTIER. Mais non une table ; c'est moi le premier.

CLÉON. Tiens, je t'apporte ce petit gâteau fait avec ma farine de Pylos.

LE CHARCUTIER. Et moi, des croûtes que Minerve elle-même a creusées de sa main d'ivoire [1].

PEUPLE. O déesse ! que tu as les doigts longs !

CLÉON. Prends cette purée de pois, elle est exquise et d'une belle couleur ; Pallas victorieuse à Pylos l'a passée elle-même.

sonde dans la gorge pour provoquer le vomissement : le premier signifie cette espèce d'entonnoir qu'on adaptait à l'ouverture étroite de l'urne dans laquelle les juges déposaient leurs suffrages ; et, par extension, on a appliqué ce mot au jugement même.

[1] On creusait ainsi le pain, pour y recueillir le jus des viandes ou les purées de légumes. La main d'ivoire fait allusion à la statue de Minerve en or et en ivoire, ouvrage de Phidias, placée dans la citadelle.

LE CHARCUTIER. O peuple! la déesse te protége évidemment, elle étend sur toi cette marmite pleine de sauce[1].

PEUPLE. Crois-tu, en effet, que cette ville eût subsisté si longtemps, si la déesse n'avait réellement étendu sa marmite sur nous?

CLÉON. Voici un plat de poisson que te donne Pallas, l'épouvante des armées.

LE CHARCUTIER. La fille du maître des dieux t'envoie cette viande cuite dans son jus, avec ce plat de tripes et de gras-double.

PEUPLE. C'est bien fait à elle de se ressouvenir du péplus[2].

CLÉON. La déesse redoutable par la tête de la Gorgone t'invite à manger de cette galette longue, afin d'être en état de bien allonger[3] la rame.

LE CHARCUTIER. Reçois encore ceci.

PEUPLE. Et que ferai-je de cette carcasse[4]?

LE CHARCUTIER. La déesse te l'envoie pour garnir les flancs de nos trirèmes; car elle ne perd pas de vue notre flotte. Bois aussi ce breuvage mélangé de deux parties de vin contre trois d'eau[5].

PEUPLE. O Jupiter! que ce vin est bon! Comme il porte bien les trois parties d'eau!

LE CHARCUTIER. Tritonia[6] elle-même a mêlé cette triple mesure.

CLÉON. Reçois de moi ce morceau de gâteau bien beurré.

LE CHARCUTIER. Et de moi, ce gâteau tout entier.

CLÉON. Mais tu n'as pas de lièvre à lui offrir; moi, j'en ai.

[1] Au lieu de : « sa main protectrice. »

[2] Voyez la note sur le v. 566, dans la Parabase.

[3] Il y a là des jeux de mots qui n'ont de physionomie que dans la langue même; encore ne sont-ils pas de bien bon goût.

[4] J'ai substitué ce mot à celui d'*intestins*, que donne le texte, pour tâcher d'offrir un équivalent de ces quolibets.

[5] Sur les proportions dans lesquelles on mouillait le vin, voyez Plutarque, *Propos de table*.

[6] Nom de Minerve : autre jeu de mots.

LE CHARCUTIER. Peste! où trouverai-je du lièvre? Allons, mon esprit, invente quelque bon tour.

CLEON. Vois-tu ce lièvre, pauvre malheureux!

LE CHARCUTIER. Je m'en moque; voilà des gens qui viennent à moi.

CLÉON. Quelles gens?

LE CHARCUTIER. Des ambassadeurs, avec des bourses pleines d'argent.

CLÉON. Où donc? où donc?

LE CHARCUTIER. Que t'importe? ne laisseras-tu pas ces étrangers[1]?... Mon cher petit Peuple, vois le lièvre que je t'apporte.

CLÉON. Malheureux que je suis! Ah! coquin tu m'as volé ce qui m'appartient.

LE CHARCUTIER. Par Neptune, c'est ce que tu as fait toi-même à Pylos.

CLÉON. Dis-moi, je te prie, comment as-tu inventé ce tour?

LE CHARCUTIER. L'invention appartient à la déesse, et le vol est mon ouvrage.

CLÉON. Mais j'ai eu de la peine pour attraper ce lièvre.

LE CHARCUTIER. Et moi, pour le rôtir.

PEUPLE. Va-t'en; je ne sais gré qu'à celui qui me l'a servi.

CLÉON. N'ai-je pas du malheur, de me voir vaincu en impudence?

LE CHARCUTIER. Eh bien, Peuple, ne décides-tu pas qui de nous deux a le mieux servi toi et ton ventre?

PEUPLE. Par quel témoignage prouver aux spectateurs que j'ai bien jugé entre vous deux?

LE CHARCUTIER. Je vais te le dire : va, en silence, fouiller dans ma manne, et dans celle du Paphlagonien, examine ce qu'elles contiennent, et tu pourras juger en toute sûreté.

PEUPLE. Eh bien, voyons la tienne.

[1] Pendant que Cléon tourne la tête, Agoracrite lui enlève son lièvre.

LE CHARCUTIER Ne vois-tu pas qu'elle est vide, bon petit père? je t'ai tout donné.

PEUPLE. C'est là une manne patriotique.

LE CHARCUTIER. Visite donc aussi celle du Paphlagonien. Vois-tu bien?

PEUPLE. Bon Dieu! comme elle est pleine! Quel énorme gâteau il s'était réservé! et il m'en donnait une toute petite bouchée!

LE CHARCUTIER. C'est ce qu'il a toujours fait; de tout ce qu'il prenait, il te donnait fort peu, et il gardait pour lui-même la meilleure part.

PEUPLE. Ah! scélérat, tu volais, tu me trompais; « et moi, « je t'ai donné des couronnes, je t'ai chargé de présents [1]. »

CLÉON. Je volais pour le bien de l'État.

PEUPLE. Dépose à l'instant cette couronne, que je la place sur le front de ton rival.

LE CHARCUTIER. Dépose-la vite, infâme!

CLÉON. Je n'en ferai rien; j'ai un oracle de Delphes désignant celui qui doit être mon vainqueur.

LE CHARCUTIER. C'est moi qu'il désigne, et assez clairement.

CLÉON. Eh bien, je vais éprouver si les paroles du dieu ont quelque rapport à toi; et d'abord je te demanderai quelle école as-tu fréquentée dans ton enfance?

LE CHARCUTIER. C'est dans les cuisines que je fus formé à coups de poings.

CLÉON. Que dis-tu? Ah! comme je suis frappé de cette application de l'oracle!... Allons! Et chez le maître du gymnase quels exercices as-tu appris?

LE CHARCUTIER. A voler, à nier le vol, et à regarder les témoins en face.

CLÉON. O Apollon! dieu de Lycie, que me réserves-tu [2]? et quel métier as-tu fait depuis ton adolescence?

[1] Le second vers est en dialecte dorique, et le Scholiaste remarque qu'il est emprunté à un drame des *Hiloles*, qui couronnent Neptune. Il n'en nomme pas l'auteur. Voy. sur cette pièce un article d'O. Müller, *Mus. Rhen.*, t. 3, p. 448.

[2] Vers du *Télèphe* d'Euripide, fr. 22, éd. F. Didot.

LE CHARCUTIER. Je vendis des saucisses et je me livrai à la débauche.

CLÉON. Infortuné ! c'est fait de moi. Cependant, un faible espoir me soutient encore : dis-moi, vendais-tu tes saucisses sur le marché, ou bien aux portes de la ville ?

LE CHARCUTIER. Aux portes mêmes, où l'on expose en vente les salaisons.

CLÉON. Hélas! l'oracle du dieu est accompli; « roulez dans sa demeure cet infortuné [1]. » Chère couronne, adieu! je te quitte à regret; qu'un autre te possède, sinon plus grand voleur, du moins plus fortuné [2].

LE CHARCUTIER. Jupiter, protecteur de la Grèce, je te dois cette victoire.

DÉMOSTHÈNE. Salut, glorieux vainqueur; souviens-toi que je t'ai fait ce que tu es. Je demande une bien faible récompense; c'est d'être greffier des jugements, comme Phanos [3].

PEUPLE (*au Charcutier*). Dis-moi quel est ton nom ?

LE CHARCUTIER. Agoracrite, car j'ai été nourri sur la place publique [4], au milieu des procès.

PEUPLE. Je me remets donc aux mains d'Agoracrite, et lui livre ce Paphlagonien.

(Il paraîtrait que Cléon est resté en scène jusqu'à ce moment : c'est alors qu'on l'emmène.)

AGORACRITE. Je te servirai avec zèle, ô Peuple! et tu

[1] Parodie d'un vers du *Bellérophon* d'Euripide, fr. 22. Euripide avait dit κομίζετε, *portez;* Aristophane dit κυλίνδετε, *roulez*, par allusion aux machines dans lesquelles apparaissaient souvent les dieux et les héros.

[2] Parodie des vers 181 et 182 de l'*Alceste* d'Euripide.

[3] Ce nom se retrouve donné à un parasite, dans *les Guêpes*. Les uns veulent que ce fût un scribe de Cléon; d'autres pensent que c'est tout simplement un nom forgé par Aristophane, et tiré du mot qui veut dire *dénoncer*. Phanos est nommé aussi dans les *Guêpes*, v. 1220, comme assistant à un banquet, avec Cléon, Eschine et Théoros.

[4] Le mot *agora* signifie place publique; l'autre partie de son nom vient de κρίνω, *juger*.

avoueras que tu n'as jamais vu d'homme plus dévoué à la république des Badauds [1].

(Ils quittent la scène.)

Le Chœur. Quoi de plus beau, au commencement et à la fin de nos chants, que de célébrer le vainqueur et ses coursiers rapides [2], au lieu d'outrager gratuitement Lysistratos [3], ou Théomantis sans asile! Celui-ci, ô bienfaisant Apollon! pressé par la faim, verse des larmes; il embrasse ton carquois, à Delphes, pour échapper aux horreurs de la misère.

La satire contre les méchants n'a rien d'odieux, elle est, aux yeux de tout homme sage, un hommage à la vertu. Si l'homme contre lequel je dois diriger mes traits était généralement connu, je ne citerais pas ici le nom d'un ami. Pour ce qui est d'Arignotos, il n'est personne qui ne le connaisse, à moins d'ignorer la différence du blanc au noir, ou ce que c'est que le mode orthien. Or, il a un frère qui n'est guère le sien par les mœurs, c'est l'infâme Ariphradès [4], chez qui le vice est un choix. Il n'est pas seulement dissolu, je ne dirais rien; mais il invente de nouveaux genres de débauches [5]. . . . . .

[1] C'est-à-dire Athènes. Κεχηναίων, des gobe-mouches. Voy. les *Acharniens*, v. 635.

[2] Les trois premiers vers de ce chœur sont empruntés littéralement à Pindare.

[3] Ce Lysistratos était un citoyen pauvre; il est question de lui dans *les Acharniens* et dans *les Guêpes*. Théomantis était un devin, comme l'indique son nom, et sa misère était proverbiale.

[4] Aristophane parle encore de cet Ariphradès dans *les Guêpes*, v. 1280. Son frère Arignotos était joueur de luth.

[5] Il a fallu ici supprimer trois ou quatre vers. Une langue moderne ne pourrait supporter la turpitude des expressions et des images que présente le texte.

Voici la traduction latine de Brunck, correspondante à ces quatre vers : *Linguam enim suam polluit turpibus voluptatibus, in ganeis lambens despuendum illum rorem, et inquinans barbam, et conturbans labra pudendorum, Polymnestea carmina faciens, et consuescens cum Œonicho.*

. . . . . .

. . . . . .

Quiconque n'a pas un pareil homme en horreur, ne boira jamais avec nous dans la même coupe [1].

J'ai souvent songé, pendant la longueur des nuits [2], aux causes de la voracité de Cléonyme. On prétend que lorsqu'il peut se repaître aux dépens des riches, il n'y a plus moyen de le tirer de la huche au pain; ils sont forcés de le supplier à leur tour, et de lui dire : « Allez-vous-en, « seigneur, on vous en conjure; épargnez un peu notre « table. »

On dit que nos trirèmes se sont formées en conseil, et que l'aînée de toutes a dit : « N'avez-vous pas ouï parler, « mes sœurs, de ce qui se passe dans la ville [3] ? Un mauvais « citoyen, l'aigre Hyperbolos [4], a demandé cent de nous « pour une expédition contre Chalcédoine. » On ajoute qu'elles trouvèrent le fait indigne et intolérable, et que l'une d'elles, encore vierge, s'écria : « Que les dieux nous préser- « vent d'un pareil malheur ! Jamais, non, jamais il ne sera « mon pilote; j'aimerais mieux, s'il le fallait, être rongée par « les artisons, et vieillir dans ce port. Non, grands dieux, « Nauphante, fille de Nauson, n'aura jamais un tel maître, « aussi vrai que je suis formée de bois et de goudron ! Si « les Athéniens approuvaient cette idée, le mieux pour « nous serait de faire voile vers le temple de Thésée ou « des Euménides [5], et de nous y arrêter. Au moins, nous « ne le verrions pas nous commander, et insulter notre

[1] Le Scholiaste dit qu'à partir de ces deux derniers vers, la fin de la parabase était attribuée à Eupolis.

[2] Parodie du vers 376 de *l'Hippolyte* d'Euripide.

[3] Selon le Scholiaste, ce vers est pris de l'*Alcméon* d'Euripide, fr. 7.

[4] Hyperbolos était un des principaux démagogues de ce temps. Après la mort de Cléon, ce fut lui qui hérita de son influence. Nicias et son parti le firent enfin bannir par l'ostracisme, honneur dont il était peu digne. Il fut le dernier auquel cette loi fut appliquée. Ici, Aristophane lui applique l'épithète ὀξίνην, *piguette*, ou vin frelaté. Voy. la note sur le vers 681 de *la Paix*.

[5] « Des Vénérables Déesses. » Ces deux temples servaient d'asile aux suppliants, V. *Étym.*, *M.* v. Θησεῖον.

« ville ; qu'il navigue seul aux enfers [1], s'il le veut, et qu'il « mette en mer les chaloupes où il vendait des lanternes. »

AGORACRITE. Faites un religieux silence, que les bouches soient closes, et les auditions de témoins suspendues, que les tribunaux, délices de cette cité, soient fermés, et, en réjouissance de nos prospérités nouvelles, que le théâtre retentisse de l'hymne de Pæan.

LE CHŒUR. O toi, flambeau de la ville sacrée d'Athènes et sauveur de nos îles ! quelle prospérité nouvelle doit faire fumer sur nos places l'odeur des sacrifices?

AGORACRITE. J'ai régénéré [2] le Peuple, et lui ai rendu sa beauté.

LE CHŒUR. Où est-il maintenant, dis-nous, auteur de cette merveilleuse métamorphose?

AGORACRITE. Il habite l'antique Athènes, couronnée de violettes.

LE CHŒUR. Quel est son costume? Qu'est-il devenu? Comment le voir?

AGORACRITE. Il est tel qu'il fut autrefois, au temps où il avait pour convives Aristide et Miltiade [3]. Vous allez le voir; voici le bruit des portes qui s'ouvrent [4]. Saluez de vos acclamations joyeuses l'apparition de l'antique Athènes, cette ville admirable et célèbre, habitée par un peuple illustre.

LE CHŒUR. Belle et brillante Athènes, au front couronné de violettes [5], montre-nous le maître de ce pays et de la Grèce entière.

[1] Littéralement : *aux corbeaux*, dont l'équivalent dans nos langues modernes est *aller au diable*.

[2] Mot à mot, *recoxi*. Double allusion au métier de charcutier, ou à la fable de Médée et d'Éson, v. 657, 659. — Il ajoute : « et de laid je l'ai rendu beau. »

[3] Au Prytanée.

[4] Προπυλαίων. Il est très-probable qu'un changement de décoration montrait ici le magnifique portique des *Propylées*, situé d'ailleurs en face du Pnyx, où était la scène en dernier lieu, et à l'entrée de l'Acropole.

[5] Voy. les *Acharniens*, v. 637.

AGORACRITE. Le voilà avec la cigale [1] qui orne sa chevelure, dans tout l'éclat de son antique costume, n'exhalant plus une odeur de coquillages [2], mais de paix, et parfumé de myrrhe.

LE CHŒUR. Salut, roi des Grecs ; reçois nos félicitations; ton sort est digne de cette cité, et des trophées de Marathon.

PEUPLE. O le plus chéri des hommes, approche, Agoracrite! Quel service tu m'as rendu par cette métamorphose!

AGORACRITE. Moi? Mais, pauvre homme, tu ne sais pas ce que tu étais alors, ni ce que tu faisais; car tu me croirais un dieu.

PEUPLE. Que faisais-je donc? comment étais-je? dis-moi.

AGORACRITE. D'abord, lorsqu'un orateur disait dans l'assemblée : « O Peuple! je suis ton ami, seul je t'aime, seul « je veille sur tes intérêts...; » dès qu'il faisait cet exorde, tu te redressais, tu te pavanais.

PEUPLE. Moi?

AGORACRITE. Et puis, après t'avoir dupé il s'en allait.

PEUPLE. Que dis-tu? on me jouait ainsi, et je ne m'en apercevais pas?

AGORACRITE. Par Jupiter, tes oreilles s'ouvraient ou se fermaient tour à tour, comme un parasol.

PEUPLE. Comment, j'étais devenu si imbécile et si radoteur?

AGORACRITE. Il y a plus : si deux orateurs prenaient la parole, l'un pour l'équipement d'une flotte, l'autre pour le salaire des juges, celui qui parlait pour le salaire avait l'avantage sur l'orateur de la flotte. Eh bien, tu baisses la tête? tu ne peux rester en place?

[1] Thucydide, l. I, 6I, dit que les Athéniens nouaient leurs cheveux avec des cigales d'or. (Voy. *les Nuées*, v. 980.) Elles représentaient leur qualité d'habitants autochthones, ou celle de bons musiciens, ou enfin celle d'initiés aux mystères. C'était un symbole à triple sens. (Voy. Creuzer, *Symbolik*, traduite par M. Guigniaut.)

[2] Les votes des juges se donnaient avec des coquillages.

PEUPLE. Je rougis de mes fautes passées.

AGORACRITE. Ne t'afflige pas, la faute n'en est pas à toi, mais à ceux qui te trompaient. Réponds-moi maintenant; si quelque avocat flagorneur te disait : « Juges, vous n'aurez « pas de pain, si vous ne condamnez cet accusé; » que lui ferais-tu, dis-moi?

PEUPLE. J'enlèverais mon homme en l'air, pour le jeter dans le Barathrum [1], après lui avoir attaché Hyperbolos au cou [2].

AGORACRITE. Voilà qui est raisonnable et sagement dit; mais désormais, voyons, comment gouverneras-tu la république? dis-moi.

PEUPLE. D'abord, les rameurs des vaisseaux de guerre, à leur retour dans le port, recevront leur solde entière [3].

AGORACRITE. Tu fais là quelque chose d'agréable à bien des derrières usés [4].

PEUPLE. Nul hoplite inscrit sur le rôle militaire ne pourra se faire porter, par faveur, à un autre rang, mais son nom sera maintenu au rang où il était inscrit.

AGORACRITE. Voilà qui tombe à plomb sur le bouclier de Cléonyme [5].

PEUPLE. Nul imberbe ne prendra la parole dans l'assemblée.

AGORACRITE. Où donc Clisthène et Straton iront-ils pérorer [6]?

[1] Précipice où l'on jetait les criminels. (Voy. *Plutus*, v. 431, et les *Nuées*, v. 1430.) Les envoyés de Darius, lors de la première guerre Persique, y furent précipités.

[2] Le mot est d'autant plus comique que ce nom est aussi en grec un adjectif qui se dit des pierres qu'on attachait au cou des criminels.

[3] Cette solde était d'une drachme par jour.

[4] Cela se disait proverbialement des Athéniens, sans doute parce qu'ils étaient très-adonnés à la marine.

[5] Aristophane lui reproche souvent sa lâcheté, et aussi sa voracité. Voy. *Acharniens*, 88, 844; *Chevaliers*, 938; 1289-1297; *Nuées*, 353-4; 399-400; 673-6; *Guêpes*, 19, 592, 822; *Paix*, 643, 673, 1295; *Oiseaux*, 290, 1473-1480; *Fêtes de Cérès*, 603.

[6] Il les a déjà réunis dans *les Acharniens*, où il les montre déguisés en eunuques, dans la mascarade de l'ambassadeur de Perse. Le mot *imberbe*, qui précède, fait aussi allusion à un certain genre de débauche.

PEUPLE. Je parle de ces adolescents que l'on rencontre sur le marché aux parfums, où ils bavardent ainsi : « L'ha-« bile homme que Phéax [1] ! Heureusement qu'il n'est pas « mort; comme il serre ses pensées ! comme il touche le « but! Il est riche d'idées, clair, habile à émouvoir ses au-« diteurs et à dominer le tumulte [2]. »

AGORACRITE. N'est-ce pas toi qui montres au doigt ces jeunes bavards [3] ?

PEUPLE. Non certes; je les forcerai d'aller à la chasse au lieu de faire des décrets.

AGORACRITE. En ce cas, je te donne ce pliant, avec ce jeune garçon pour le porter; et si cela te plaît, tu pourras le prendre lui-même pour siége [4].

PEUPLE. Quel bonheur de recouvrer mon premier état!

AGORACRITE. C'est ce que tu pourras dire quand je t'aurai remis les trêves de trente ans. Trêves, paraissez [5] !...

PEUPLE. O grand Jupiter, qu'elles sont belles ! Au nom des dieux, peut-on les approcher [6] ? Où les as-tu trouvées, je te prie ?

AGORACRITE. Le Paphlagonien ne les tenait-il pas cachées chez lui, pour t'empêcher d'en jouir ? Moi, je te les donne, pour les emmener à la campagne avec toi.

PEUPLE. Et ce Paphlagonien qui a fait tant de mal, quelle punition lui infligeras-tu ?

AGORACRITE. Je le condamne, pour toute peine, à exercer mon ancien métier : il vendra seul des saucisses aux portes de la ville, il débitera des salmis d'âne et de chien ; dans

[1] Plutarque, qui parle de ce Phéax dans la vie d'Alcibiade, c. 13, cite un vers d'Eupolis, où il l'appelle « beau diseur, mais incapable d'éloquence. »

[2] La plupart de ces mots ont dans le texte un double sens, qui se rapporte *rei venereæ*.

[3] Il y a encore là-dessous une équivoque des plus sales.

[4] *Latini* inclinare *pari ambiguitate* : « *Quot discipulos* inclinet *Hamillus*, » *apud Juvenalem, qui et dixit alibi, dipsos* inclinare *maritos*. » BOISSONADE.

[5] Il personnifie *les Trêves*, et il en fait des courtisanes. Après la mort de Brasidas et de Cléon, une trêve de 50 ans fut en effet conclue, en 422, Ol. 89, 3; mais elle fut bientôt rompue.

[6] Après [illegible] personnifié les trêves de trente ans, il forge avec les mêm[illegible] [illegible]ont nous ne pouvons offrir l'équivalent.

l'ivresse, il se disputera avec les prostituées, et ne boira d'autre eau que celle des baignoires.

PEUPLE. Tu as imaginé là ce qui lui convient; il est bien digne de faire assaut d'injures avec des prostituées et des baigneurs. Toi, en récompense de tes services, je t'invite à venir au Prytanée, prendre la place occupée par ce misérable. Suis-moi, et prends cet habit couleur de grenouille. Quant à lui, qu'on le mène au lieu où il doit faire son commerce, pour y être vu des étrangers, qu'il vexait outrageusement.

FIN DES CHEVALIERS.

LES NUÉES,

COMÉDIE.

NOTICE SUR LA COMÉDIE

DES NUÉES.

Le seul nom des *Nuées* rappelle inévitablement le procès de Socrate, et une opinion longtemps accréditée présente le poëte comme le premier auteur de la mort du philosophe. Élien, dans son recueil d'anecdotes, raconte, on ne sait sur quelle autorité, qu'Anytus et Mélétus, voulant essayer l'effet de l'accusation qu'ils méditaient contre Socrate, avaient payé Aristophane pour le tourner en ridicule dans une de ses pièces, et animer le peuple contre lui. Dans cette supposition, la représentation des *Nuées* aurait eu lieu peu de temps avant le procès, et les accusateurs auraient profité de l'animosité publique pour porter le coup décisif. Mais ce système est contredit par la date même de la représentation, que des témoignages authentiques fixent à la première année de la quatre-vingt-neuvième olympiade, c'est-à-dire 424 ans avant notre ère; et la mort de Socrate n'arriva que l'an 400 ou 399 (quatrième année de la quatre-vingt-quatorzième olympiade ou première année de la quatre-vingt-quinzième); ce qui donne un intervalle de vingt-quatre ans. La date des *Nuées* est indiquée dans la pièce même; l'auteur y parle de Cléon, comme encore vivant : or, d'après Thucydide, Cléon mourut la dixième année de la guerre du Péloponnèse, qui tombe à la troisième année de la quatre-vingt-neuvième olympiade. De plus, dans la parabase des *Guêpes*, jouées en 423 (quatre-vingt-neuvième olympiade, deuxième année), Aristophane se plaint du mauvais succès des *Nuées;* car on sait que les juges lui avaient préféré ses rivaux : le prix avait été donné à *la Bouteille* de Cratinus, et au *Connos* d'Amipsias. Ces mêmes plaintes, il les exhale dans la parabase des *Nuées*, telles que nous les avons aujourd'hui. En effet, après cet échec il retoucha sa pièce, dans l'intention de la reproduire sur le théâtre; et, selon une des préfaces grecques, elle fut encore plus mal accueillie que la première fois. Ce qui précède suffit donc pour disculper Aristophane d'avoir vendu sa plume à Anytus et Mélétus; il est à remarquer, d'ailleurs, que dans l'*Euthyphron*

de Platon, écrit longtemps après cette comédie, il est parlé de Mélétus comme d'un jeune homme. Toutefois, si le poëte se trouve ainsi justifié d'imputations odieuses, nous ne prétendons pas l'absoudre complétement quant au résultat. Ces incriminations mêlées de bouffonneries purent préparer de loin une accusation plus sérieuse : les griefs articulés au procès, presque dans les mêmes termes que ceux de la comédie, sont toujours de corrompre la jeunesse, de mépriser les dieux de la patrie, et d'introduire des dieux étrangers. C'est ce que nous attestent encore l'Apologie écrite par Platon, celle de Xénophon, et ses Mémoires sur Socrate.

Quels motifs purent donc porter Aristophane à attaquer un sage, qui nous apparaît aujourd'hui comme l'auteur d'une grande révolution morale, comme le réformateur de l'humanité?

Il y avait alors une guerre déclarée entre les philosophes et les poëtes comiques; ainsi, aux partis politiques qui divisaient Athènes, se joignaient encore les partis littéraires. Les philosophes blâmaient le dévergondage et la licence obscène des comiques; ceux-ci tournaient en ridicule les disputes subtiles de leurs adversaires. Le philosophe Hippon avait été attaqué par le poëte Cratès. Eupolis n'épargnait pas les plaisanteries à Socrate, et Amipsias le joua dans une de ses comédies. Socrate, de son côté, ne dissimulait pas son mépris pour leurs bouffonneries licencieuses. Il était d'ailleurs ami d'Euripide, et l'opinion courut même qu'il l'aidait dans ses tragédies. Aristophane, qui ne ménageait pas Euripide, n'avait nulle raison de s'interdire, à l'égard du philosophe, ce que se permettaient d'autres poëtes. Quant à la question de savoir si dans *les Nuées* c'est la personne même de Socrate qu'il a voulu jouer, ou s'il le prend simplement comme un type général, comme le représentant des sophistes, rien ne s'oppose à ce qu'on prête à la fois l'une et l'autre intention à un esprit si riche en moquerie.

Bien connu de la populace d'Athènes, Socrate faisait profession de discuter avec le premier venu, sur la place publique, ou dans les boutiques des barbiers, des cordonniers et autres artisans; son extérieur, ses habitudes, la familiarité de son langage et de ses comparaisons, étaient une bonne fortune pour les poëtes comiques, qui, lorsqu'ils trouvaient le moyen de faire rire, ne se piquaient pas d'un extrême respect pour les personnes. Il n'était pas malaisé de lui prêter une teinte de ridicule, et Aristophane accumula sur lui une foule de traits, dont les autres philosophes avaient bien à réclamer leur part. Ainsi se trouva confondu avec les sophistes celui qui était leur plus redoutable adversaire. Au reste, l'étude attentive de la

pièce et de la pensée qui en fait le fond nous éclairera peut-être sur la marche qu'a suivie l'esprit de l'auteur, et sur les impressions auxquelles il obéissait.

Le véritable sujet des *Nuées*, c'est l'éducation. Je ne parle pas seulement de l'admirable scène où le Juste et l'Injuste personnifiés se disputent à qui formera l'esprit du jeune Phidippide. Là, le poëte met en présence deux doctrines rivales. On y voit d'un côté le Juste reprocher à son adversaire d'empêcher les jeunes gens de fréquenter les écoles, et d'être le corrupteur de la jeunesse; il expose l'ancien système d'éducation, le même, dit-il, qui forma les guerriers de Marathon, et qui leur enseignait la justice et la modestie. Entre autres détails intéressants, ce passage nous apprend que les trois degrés de l'instruction élémentaire étaient alors les leçons du *grammatiste*, auprès duquel les enfants apprenaient à lire et à écrire; du *cithariste*, ou maître de musique; et du *pédotribe*, ou maître d'exercices gymnastiques. A ce tableau, le Juste oppose le système contraire, qui n'avait pour résultats que du bavardage, des mœurs dissolues, et l'esprit de chicane. L'Injuste, de son côté, exalte sa nouvelle doctrine, et l'inappréciable talent de gagner les plus mauvaises causes. Mais il ne s'agit encore là que des premiers degrés de l'éducation; dans tout le reste de la pièce, la pensée dominante est la critique des doctrines qui s'emparaient de la jeunesse à son entrée dans le monde.

Au sein d'une république où l'éloquence était le grand ressort du gouvernement, quiconque voulait acquérir de l'influence et jouer un rôle dans les affaires devait être orateur. Cette importance du talent de la parole en fit bientôt un art compliqué, pour lequel il fallut un apprentissage, et qui eut ses règles, ses écoles, ses maîtres. C'est ainsi que la rhétorique devint partie essentielle de l'éducation, et en fut le complément nécessaire. On sait quelles fortunes firent les rhéteurs, et quelle considération les environna d'abord : il suffit de citer Isocrate. Un art cultivé avec tant de passion dut bientôt se raffiner, se subtiliser : les abus ne tardèrent pas à paraître; les leçons des rhéteurs dégénérèrent en charlatanisme lucratif, en art de soutenir le pour et le contre; ils enseignaient pour de l'argent à gagner les mauvaises causes; ces lieux communs qu'ils débitaient sur le juste et l'injuste, sur le vice et la vertu, ébranlaient toutes croyances morales et conduisaient au scepticisme. Tel fut l'ouvrage des sophistes. A leurs préceptes se mêlait fréquemment l'exposition des opinions philosophiques et des systèmes en vogue sur la formation du monde. Or, les cosmogonies touchant de très-près à la mythologie, la religion

de l'Etat se trouvait engagée dans leurs discussions ; de là l'imputation d'introduire des dieux étrangers, et de mépriser les dieux de la patrie ; de là les accusations d'impiété et d'athéisme.

On aperçoit peut-être ici comment tout cela se tenait et se confondait dans l'esprit d'Aristophane ; comment rhéteurs, sophistes, philosophes, impies, et corrupteurs de la jeunesse, étaient à ses yeux une seule et même chose. L'éducation qu'ils donnaient aux jeunes Athéniens, tel est donc le sujet de sa comédie. Quant à l'action qui y sert de cadre, elle se réduit à ce fait : un homme ruiné, cherchant les moyens de ne pas payer ses dettes, imagine d'envoyer son fils à l'école de Socrate, pour y apprendre l'art de frustrer ses créanciers.

Il est curieux de voir un critique allemand, d'ailleurs fort érudit, M. Hermann, se donner beaucoup de peine pour prouver qu'Aristophane n'a pas fait la comédie qu'il aurait dû faire. M. Hermann reprend dans *les Nuées* la violation de l'unité d'action, l'absence de nœud et de dénoûment, et enfin des hors-d'œuvre ou des scènes étrangères à l'action. Voici comme il raisonne : « Puisque l'*exposition* nous montre un débiteur qui cherche les moyens de frustrer ses créanciers, le *nœud* doit être dans cette question : Payera-t-il, ou ne payera-t-il pas? De plus, le *dénoûment* doit être la punition du débiteur de mauvaise foi. Or, Aristophane s'avise de nous faire voir le père battu par son fils, tandis que, conformément à son exposition et à la règle de l'unité d'action, il aurait dû montrer le vieillard condamné sur la plainte de ses créanciers : au contraire, le vieux Strepsiade les a battus, et la pièce ne dit rien de sa punition ; il n'y a donc pas de *dénoûment*. » Le critique ne s'est pas aperçu que l'objet réel de l'auteur, dans cette pièce, est de jouer les philosophes et les conséquences de leurs doctrines. Il ne voit pas que l'embarras de Strepsiade pour payer ses dettes, et ses querelles avec son fils, dont la passion pour les chevaux l'a ruiné, ne sont que l'avant-scène de l'action véritable, et un prétexte pour amener les philosophes, l'école, les subtilités, et l'apprentissage du sophisme. Conséquent à sa première idée, M. Hermann ne voit, dans la scène où Phidippide bat son père, qu'un épisode tout à fait étranger à l'action ; et il en conclut que le poëte aurait mieux fait de le supprimer, par égard pour la règle. Voyez jusqu'où la préoccupation peut conduire un bon esprit! Si le but que s'est proposé le poëte est de jouer les philosophes, ce but une fois admis, le chef-d'œuvre de la pièce, le complément même de l'action n'est-il pas dans la conduite de ce fils qui bat son père, et qui lui prouve qu'il a raison de le battre, tant

il a bien profité des leçons de Socrate? C'est précisément là le trait le plus comique, au delà duquel il n'y a rien à ajouter. Quant au dénoûment, il est ce qu'il peut être : il est tout entier dans le repentir du père désabusé, et dans l'impression du spectateur, qui est la même que celle de Strepsiade. Une fois que l'auteur a produit l'effet moral qu'il voulait produire, le but est atteint. Ici, le dénoûment matériel n'a rien qui contrarie cet effet moral; Strepsiade, irrité contre les sophistes, met le feu à leur école : l'action est suffisamment terminée, le spectateur n'attend plus rien.

LES NUÉES.

PERSONNAGES.

STREPSIADE.
PHIDIPPIDE.
UN ESCLAVE DE STREPSIADE.
UN DISCIPLE DE SOCRATE.
SOCRATE.
CHŒUR DE NUÉES.
LE JUSTE.
L'INJUSTE.
PASIAS, créancier.
UN TÉMOIN.
AMYNIAS, créancier.
DISCIPLES DE SOCRATE.
CHÉRÉPHON.

(La scène représente la chambre à coucher de Strepsiade. Il est dans son lit : on voit également son fils couché, et des esclaves qui dorment. De la fenêtre, on doit apercevoir la maison de Socrate.)

STREPSIADE. Hélas! hélas! ô puissant Jupiter, que la longueur des nuits est interminable! le jour ne viendra-t-il jamais? Depuis longtemps j'ai entendu le chant du coq, et mes esclaves ronflent encore! Autrefois il n'en eût pas été ainsi. Sois maudite, ô guerre, pour mille raisons, et surtout parce qu'il ne m'est pas même permis de châtier mes esclaves [1]! Cet honnête fils que j'ai là ne s'éveille pas de la nuit, il dort [2] sous les cinq couvertures qui l'enveloppent. Eh bien, tâchons de ronfler aussi, en m'enveloppant moi-même... Mais, malheureux, je ne puis dormir, tourmenté que je suis par les dépenses, l'écurie, et les dettes de mon fils. Lui, il soigne sa chevelure, il monte à cheval, conduit un char, et ne rêve que chevaux; et moi, je me désole, quand je vois la lune ramener le vingtième jour du

[1] Ils pouvaient alors se soustraire aux mauvais traitements de leur maître, en passant chez l'ennemi (voy. *la Paix*, v. 435). Le Scholiaste fait un anachronisme, en supposant ici une allusion aux esclaves affranchis après le combat des Arginuses : ce combat n'eut lieu que dix-huit ans après la représentation des *Nuées*.

[2] « *Pedit.* »

mois ; car le moment de payer les intérêts approche [1]. Esclave, allume la lampe, et apporte-moi mes tablettes; je veux voir à qui je dois, et faire le calcul des intérêts. Voyons, combien dois-je? « Douze mines à Pasias. » Pourquoi ces douze mines à Pasias? Qu'en ai-je fait? Ah! c'est le prix d'un cheval [2]. Hélas! que n'avait-il alors l'œil crevé d'un coup de pierre [3]!

PHIDIPPIDE, *rêvant*. Philon, tu triches; garde ton rang.

STREPSIADE. Voilà le mal qui me tue; même en dormant, il ne rêve que chevaux.

PHIDIPPIDE, *rêvant*. Combien les chars doivent-ils fournir de courses?

STREPSIADE. Des courses? tu en fais fournir assez à ton père...! Mais quelle dette ai-je encore [4] après Pasias? Trois mines à Amynias [5], pour un char et des roues.

PHIDIPPIDE, *rêvant*. Emmène le cheval au logis, après l'avoir roulé sur le sable [6].

STREPSIADE. Malheureux! tu fais assez rouler ma fortune; les uns ont déjà des jugements contre moi, les autres veulent des sûretés [7] pour les intérêts.

PHIDIPPIDE. Vraiment, mon père, qu'est-ce qui te tourmente? tu ne fais que te tourner toute la nuit.

STREPSIADE. Il y a quelque démarque [8] qui me mord sous ces couvertures.

[1] C'était à la fin du mois qu'ils se payaient.

[2] Le grec dit : « c'est le prix de Coppatia. » Les chevaux étaient marqués de différentes lettres qui, dit-on, désignaient leur prix : le coppa était un de ces signes ; sa valeur numérique est 90. De là on en fit un nom de cheval. Cette expression amène au vers suivant un jeu de mots qui ne peut se rendre.

[3] Alors on ne l'aurait pas acheté.

[4] Le Scholiaste indique ici une parodie de ces mots d'Euripide : τί χρέος; ἕδα δῶμα.

[5] Il attaque cet Amynias au v. 686. Plus loin il paraît, comme créancier de Phidippide. Le Scholiaste suppose que, sous le nom de cet Amynias, le poëte attaque l'archonte Aminias, fils de Pronapos, auteur d'un décret qui défendait aux poëtes comiques de jouer les magistrats. Voy. aussi *les Guêpes*, vers 74 et 1267.

[6] Ce qui se faisait quand les chevaux étaient en sueur.

[7] Ce que nous appelons des hypothèques.

[8] Les démarques tenaient registre de toutes les dettes des habitants du

PHIDIPPIDE. De grâce, laisse-moi un peu dormir.

STREPSIADE. Dors donc, mais sache que toutes ces dettes retomberont sur ta tête... Ah! périsse misérablement celle qui me fit épouser ta mère! Je menais aux champs la vie la plus heureuse, mesquine, grossière, négligée, abondante en ruches, en brebis, en marc d'olives. Depuis, moi, paysan, j'ai pris une femme de la ville[1]; j'épousai la nièce de Mégaclès, fils de Mégaclès, femme fastueuse, dépensière, une autre Cœsyra[2]. Devenu son époux, je n'apportais au lit nuptial que l'odeur du vin doux, des figues sèches, de la laine, des brebis; elle, au contraire, ce n'était que parfums, essences, baisers amoureux, luxe effréné, bombances, voluptés, et tempérament de feu[3]. Je ne dirai pas qu'elle fût oisive, elle tissait; et souvent en lui montrant ce manteau, je prenais prétexte de lui dire : « Ma femme, tu presses trop les fils[4]. »

L'ESCLAVE. Il n'y a plus d'huile dans la lampe.

STREPSIADE. Ah! mon Dieu! pourquoi m'avoir allumé une lampe qui boit tant d'huile? Viens ici, que je te fasse pleurer.

L'ESCLAVE. Pourquoi donc me faire pleurer?

STREPSIADE. Pour avoir mis une mèche trop grosse... Plus tard, lorsque ce fils fut venu au monde, nous nous querellâmes, ma noble épouse et moi, au sujet du nom qu'il porterait. Elle y voulait de la chevalerie; c'était Xanthippe, Charippe, Callippide[5]; moi je lui donnais celui de

bourg auquel ils étaient préposés, et saisissaient les débiteurs en retard. Strepsiade fait aussi allusion aux puces qui le tourmentent.

[1] N'est-ce pas l'original de George Dandin?

[2] Femme d'Alcméon, renommée par son luxe et son faste. Périclès et Alcibiade descendaient des Alcméonides. La famille des Alcméonides avait régné autrefois sur Athènes; et un Mégaclès, chef du parti aristocratique opposé à Pisistrate, descendait aussi de cette famille. (Voy. Hérodote, I, 59; V. 70; VI, 125.)

[3] Κωλιάδος, Γενετυλλίδος. (Voy. la note sur le second vers de *Lysistrata*.) Ce sont deux surnoms donnés à Vénus, l'un tiré d'un promontoire de l'Attique, où était sa statue, l'autre de l'acte de la génération, à laquelle elle présidait; mais, même sous le premier, se cache une équivoque obscène.

[4] Le mot grec signifie aussi *prodiguer*.

[5] Le mot *cheval* (*hippos*) entre dans la composition de ces noms.

son grand-père, Phidonide[1]. Enfin, après une longue querelle, nous prîmes un milieu, et nous l'appelâmes Phidippide[2]. Sa mère, le pressant dans ses bras, lui disait d'une voix caressante : « Quelle joie, mon fils, lorsque, devenu « grand, tu conduiras un char à la ville, comme Mégaclès, vêtu d'une robe magnifique[3]! » Moi je disais : « Quand tu ramèneras les chèvres du mont Phellée[4], « vêtu de peau comme ton père! » Mais il n'écoutait en rien mes discours, et sa passion pour les chevaux m'a ruiné. Enfin, à force d'y songer toute cette nuit, j'ai trouvé un expédient merveilleux qui me sauvera, si je puis persuader mon fils. Mais il faut d'abord l'éveiller. Comment s'y prendre pour l'éveiller le plus doucement possible?.... Phidippide! mon petit Phidippide!

PHIDIPPIDE. Qu'y-a-t-il, mon père?

STREPSIADE. Baise-moi, mon fils, et donne-moi ta main droite[5].

PHIDIPPIDE. La voilà. De quoi s'agit-il?

STREPSIADE. Dis-moi un peu, m'aimes-tu?

PHIDIPPIDE. Oui, par Neptune[6], dieu des coursiers.

STREPSIADE. Ah! ne me parle jamais de ce dieu des coursiers; il est la cause de tous mes maux. Mais, mon fils, s'il est vrai que tu m'aimes de tout ton cœur, fais ce que je vais te dire.

PHIDIPPIDE. Que veux-tu donc que je fasse?

STREPSIADE. Change au plus tôt tes mœurs, et va prendre les leçons que je t'indiquerai.

PHIDIPPIDE. Parle, que m'ordonnes-tu?

STREPSIADE. Et tu m'obéiras?

[1] Ménager.

[2] Nom où les idées de *cheval* et d'*épargne* se trouvent réunies.

[3] Ξυστίδα, robe de pourpre, ou de couleur safran, que portaient ceux qui avaient obtenu le prix dans les jeux publics, tels que les courses de char. SCHOL.

[4] Montagne de l'Attique. Voy. *les Acharniens*, v. 273.

[5] Le Scholiaste remarque qu'on se donnait la main droite, pour engager sa foi.

[6] Dans le texte, τουτονὶ, « que voici. » Le Scholiaste suppose que Phidippide montrait une statue de Neptune.

PHIDIPPIDE. J'obéirai, j'en atteste Bacchus.

STREPSIADE. Regarde de ce côté. Vois-tu cette petite porte et cette petite maison?

PHIDIPPIDE. Je les vois; qu'est-ce que cela veut dire, mon père?

STREPSIADE. C'est le lieu des méditations [1] de doctes âmes. Là habitent des hommes qui prouvent que le ciel est un étouffoir qui nous enveloppe [2], et dont nous sommes les charbons. Ils enseignent, pour de l'argent [3], l'art de gagner les causes bonnes et mauvaises.

PHIDIPPIDE. Et qui sont ces hommes?

STREPSIADE. Je ne sais pas bien leur nom; ce sont des penseurs, d'ailleurs fort honnêtes gens.

PHIDIPPIDE. Ah! les misérables, je les connais. Tu veux parler de ces charlatans, de ces va-nu-pieds, au visage pâle; entre autres ce maudit Socrate et Chéréphon [4]?

STREPSIADE. Tais-toi, tais-toi; ne va pas dire des bêtises.. Si tu as à cœur que ton père ait du pain, mets-toi de leur bande, et laisse là l'équitation.

PHIDIPPIDE. Non, par Bacchus, quand tu me donnerais tous les faisans que nourrit Léogoras [5].

STREPSIADE. O mon enfant chéri, je t'en conjure, va à leur école.

PHIDIPPIDE. Et qu'irai-je y apprendre?

STREPSIADE. Il y a, dit-on, chez eux, deux raisonnements: l'un qui est le bon, et l'autre le mauvais. L'un de ces deux

[1] Le mot grec φροντιστήριον est très-comique: littéralement, *un pensoir*. Ce mot, employé pour la première fois par Aristophane, est resté dans la langue.

[2] Doctrine d'Hippon de Samos. Le poëte comique Cratinus s'en était déjà moqué dans une de ses pièces, ἐν Πανόπταις (*ceux qui voient tout*). Voy. aussi *les Oiseaux*, v. 996.

[3] On sait que Socrate ne tirait de ses leçons aucun salaire. Aristophane fait de Socrate le représentant de la classe des sophistes.

[4] Platon cite Chéréphon comme un des disciples les plus assidus de Socrate. (Voy. *Apologie de Socrate* par Platon; dans *les Oiseaux*, v. 1290, 1563.) Aristophane lui donne le surnom de νυκτερίς, chauve-souris. Voy. plus bas, *Nuées*, v. 144-7, 156-8, 503-4; et *les Guêpes*, v. 1408.

[5] Personnage connu par sa gourmandise, père de l'orateur Andocide. (Voy. *les Guêpes*, v. 1291.)

raisonnements, savoir le mauvais, gagne, dit-on, même les causes les plus injustes. Si donc tu apprends ce raisonnement injuste, de toutes ces dettes que j'ai contractées pour toi, je ne payerai pas même une obole.

PHIDIPPIDE. Je ne saurais y consentir, je n'oserais plus regarder les cavaliers en face, avec ce visage exténué.

STREPSIADE. Par Cérès, vous ne mangerez plus à mes dépens, ni toi, ni ton cheval de trait, ni ton cheval de main; mais je te chasserai de ma maison[1].

PHIDIPPIDE. Mon oncle Mégaclès ne me laissera pas sans chevaux. Je m'en vais, et je me moque de tes menaces.

(Il rentre.)

(Il y a évidemment ici un changement de scène, puisque Strepsiade va frapper à la porte de Socrate.)

STREPSIADE. Pour être tombé une fois, je ne resterai pas par terre[2]; mais j'invoquerai les dieux, et j'irai moi-même à cette école, y prendre des leçons. Mais comment, vieux comme je suis, sans mémoire, et l'esprit lent, pourrai-je apprendre toutes ces fines subtilités?... Allons cependant. Pourquoi tant tarder, et ne pas frapper à cette porte? Esclave! esclave!

LE DISCIPLE. Va te faire pendre[3]! Qui frappe à la porte?

STREPSIADE. Strepsiade, fils de Phidon, du bourg de Cicynne.

LE DISCIPLE. Par Jupiter, tu es bien grossier, toi qui viens avec une si brutale irréflexion heurter à cette porte, et faire avorter[4] la conception de mon esprit!

[1] Il ajoute *ad corvos*, dont l'équivalent serait chez nous : « Va-t'en au diable. »

[2] Métaphore tirée de l'exercice de la lutte, où l'on ne réputait vaincu que celui qui avait été terrassé trois fois.

[3] Encore ἐς κόρακας, *aux corbeaux!*

[4] Allusion au métier de la mère de Socrate, qui était sage-femme. Socrate lui-même employait volontiers cette comparaison, et il s'appelait accoucheur des âmes. (Voy. le *Théétète* de Platon, traduit par M. Cousin.)

STREPSIADE. Excuse-moi, car j'habite loin d'ici, à la campagne; mais dis-moi cette pensée que j'ai fait avorter.

LE DISCIPLE. Il n'est permis de la dire qu'aux disciples.

STREPSIADE. Dis-la-moi donc sans crainte; car je viens moi-même en qualité de disciple à cette école.

LE DISCIPLE. Je te la dirai; mais songe que ce sont là des mystères. Socrate demandait tout à l'heure à Chéréphon combien de fois une puce sautait la longueur de ses pattes; elle avait piqué Chéréphon au sourcil, et de là était sautée sur la tête de Socrate[1].

STREPSIADE. Et comment a-t-il mesuré cela?

LE DISCIPLE. Fort ingénieusement. Il a fait fondre de la cire, ensuite il a pris la puce, et lui a trempé les pattes dans la cire; et quand la puce fut refroidie, elle eut des souliers de Perse parfaitement justes[2]; en les déchaussant, il a mesuré l'espace.

STREPSIADE. O puissant Jupiter, quelle subtilité d'esprit!

LE DISCIPLE. Que serait-ce, si je te disais une autre invention de Socrate?

STREPSIADE. Laquelle, je te prie? Dis-la-moi.

LE DISCIPLE. Chéréphon le Sphettien[3] lui demanda si son opinion était que le bourdonnement des cousins vînt de la trompe ou du derrière.

STREPSIADE. Eh bien! qu'a-t-il dit des cousins?

LE DISCIPLE. Il a dit que les cousins ont l'intestin étroit; or, l'intestin étant étroit, l'air y passe avec effort droit jusqu'au derrière : l'ouverture du derrière communiquant avec l'intestin, le derrière produit ce bourdonnement, par l'effort de l'air.

STREPSIADE. Ainsi, le derrière des cousins est une trompette. O trois fois heureux l'auteur d'une si précieuse découverte! Il ne doit pas être embarrassé pour gagner des pro-

[1] Le Scholiaste dit qu'il y a aussi là une plaisanterie sur les sourcils épais de Chéréphon, et sur le front chauve de Socrate.

[2] *Persiques*, chaussure de femme. Il en est aussi question dans *Lysistrata*, v. 229; *les Fêtes de Cérès*, v. 734; *l'Assemblée des femmes*, v. 319.

[3] Le bourg de Sphette était de la tribu Acamantide.

cès, celui qui a su pénétrer à fond l'intestin du cousin.

LE DISCIPLE. Dernièrement, un lézard lui fit perdre une haute pensée.

STREPSIADE. De quelle manière, dis-moi?

LE DISCIPLE. La nuit, comme il observait le cours de la lune et ses révolutions, les yeux en l'air, la bouche ouverte, du haut du toit un lézard lâche sur lui son ordure.

STREPSIADE. J'aime beaucoup ce lézard qui fait son ordure sur Socrate!

LE DISCIPLE. Hier soir, nous n'avions pas à souper.

STREPSIADE. Eh bien! qu'imagina-t-il pour avoir à manger?

LE DISCIPLE. Il étendit de la poussière sur le tableau, courba une broche, en fit un compas[1],... et il sortit de la palestre avec un manteau volé.

STREPSIADE. Qu'avons-nous donc à admirer Thalès? Ouvre, ouvre-moi vite l'école, et montre-moi Socrate à l'instant; je brûle d'être son disciple; ouvre-moi donc la porte. (*La porte s'ouvre, et on voit l'intérieur de l'école, au moyen de l'ekcycléme.*) O Hercule! de quel pays sont tous ces animaux?

LE DISCIPLE. De quoi t'étonnes-tu? A qui trouves-tu qu'ils ressemblent?

STREPSIADE. Aux Lacédémoniens faits prisonniers à Pylos[2]. Mais pourquoi ces regards fixés sur la terre?

LE DISCIPLE. Ils cherchent ce qui est sous la terre.

STREPSIADE. Ils cherchent donc des oignons? Ne vous mettez pas en peine, je sais où il y en a de bons et de beaux. Mais que font ceux-ci, le dos si courbé?

[1] Comme pour faire une démonstration de géométrie. Il fait ici de Socrate un escamoteur. Eupolis, autre poëte comique, avait également parlé de Socrate commettant un larcin.

[2] Par Cléon. Ils avaient souffert de la famine pendant le siége. (Voy. *les Chevaliers.*) Pylos, aujourd'hui Navarin, était dans l'île de Sphactérie. Ce fait se passa la sixième année de la guerre du Péloponnèse. (Voy. THUCYDIDE, IV, 15, 29 — 38, et *les Chevaliers, passim.*)

LE DISCIPLE. Ils veulent pénétrer dans les abîmes de l'Érèbe et du Tartare.

STREPSIADE. Pourquoi donc leur derrière regarde-t-il le ciel?

LE DISCIPLE. Il apprend de son côté l'astronomie; mais rentrez, de peur que le maître ne vous surprenne[1].

STREPSIADE. Non, non, pas encore; qu'ils restent; j'ai une petite affaire à leur communiquer.

LE DISCIPLE. Mais ils ne peuvent pas rester trop longtemps à l'air et dehors.

STREPSIADE. Au nom des dieux, qu'est-ce que ceci[2], dis-moi?

LE DISCIPLE. C'est l'astronomie.

STREPSIADE. Et cela?

LE DISCIPLE. La géométrie.

STREPSIADE. A quoi sert-elle, la géométrie[3]?

LE DISCIPLE. A mesurer la terre.

STREPSIADE. Celle qui se partage au sort[4]?

LE DISCIPLE. Non, mais la terre entière.

STREPSIADE. Voilà qui est charmant. C'est une excellente idée, et très-populaire.

LE DISCIPLE. Tiens, voici le circuit de la terre entière; vois-tu? voilà Athènes.

STREPSIADE. Que dis-tu là? Je n'en crois rien, car je n'y vois pas de juges en séance[5].

LE DISCIPLE. C'est bien là pourtant le territoire de l'Attique.

[1] Il dit cela à plusieurs condisciples, qui étaient venus à la porte pour voir le nouveau venu.

[2] Il montre du doigt une sphère ou des cartes.

[3] Le Bourgeois gentilhomme fait des questions du même genre.

[4] Les terres conquises étaient distribuées aux citoyens pauvres. (Voy. Isocrate, *Panégyrique*.) Plutarque dit que Périclès calma l'irritation du peuple contre la guerre, par l'espoir de partager les terres conquises. (*Vie de Périclès*, c. 34.) C'est ce qui avait été fait après la prise de Mitylène, qui avait abandonné le parti d'Athènes. (THUCYDIDE, III, 50.) On fit trois mille lots de son territoire.

[5] Trait de satire contre le goût des Athéniens pour les jugements et les procès. (Voy. *les Guêpes*.) Les juges étaient au nombre de six mille, désignés chaque année par le sort.

STREPSIADE. Ou sont les Cicynniens, mes compatriotes?

LE DISCIPLE. Ici; et voilà l'Eubée, qui, comme tu vois, est fort étendue en longueur.

STREPSIADE. Périclès et vous, l'avez assez pressurée[1]. Mais où est Lacédémone?

LE DISCIPLE. Lacédémone? la voici.

STREPSIADE. Comme elle est près de nous! Faites-y grande attention, éloignez-la de nous le plus possible[2].

LE DISCIPLE. Mais, par Jupiter, il n'y a pas moyen.

STREPSIADE. Eh bien, vous vous en repentirez. Mais quel est cet homme juché en l'air dans un panier?

LE DISCIPLE. C'est lui..

STREPSIADE. Qui, lui[3]?

LE DISCIPLE. Socrate.

STREPSIADE. Oh! Socrate! Appelle-le-moi bien fort.

LE DISCIPLE. Appelle-le toi-même; je n'ai pas le temps.

STREPSIADE. Socrate! mon petit Socrate!

SOCRATE. Que me veux-tu, chétif mortel?

STREPSIADE. Avant tout, dis-moi, je t'en conjure, ce que tu fais là.

SOCRATE. Je marche dans les airs, et je contemple le soleil.

STREPSIADE. C'est donc du haut de ton panier, et non point de la terre, que tu regardes[4] les dieux? si toutefois[5]...

SOCRATE. Je ne pourrais jamais bien pénétrer les choses célestes, si je ne suspendais mon esprit, et si je ne mêlais

[1] Le mot grec signifie à la fois *être étendu*, et *être torturé*. On sait que l'île d'Eubée s'étend surtout en longueur. Dès le commencement de la guerre du Péloponnèse, elle avait quitté le parti d'Athènes : mais elle fut bientôt soumise par Périclès, qui assiégea d'abord Chalcis et Érétrie. (THUCYDIDE, I, 114, et VII, 57.)

[2] Allusion à la rivalité de Lacédémone et d'Athènes.

[3] Αὐτός, *ipse* : c'est ainsi qu'on désignait le maître dans les écoles philosophiques. On sait le mot des pythagoriciens : αὐτὸς ἔφα.

[4] Le mot grec signifie aussi *mépriser*, comme *despicere*.

[5] Réticence qui n'est pas sans quelque perfidie : insinuation d'athéisme.

la subtilité de mes pensées avec l'air similaire[1]. Si je restais sur la terre pour contempler les régions supérieures, je ne découvrirais rien; car la terre attire à elle l'humidité de la pensée. C'est précisément aussi ce qui arrive au cresson.

STREPSIADE. Que dis-tu? la pensée[2] attire l'humidité sur le cresson? Mais, je t'en prie, cher Socrate, descends vers moi pour m'enseigner les choses que je viens apprendre de toi.

(Socrate descend de son pannier.)

SOCRATE. Qu'est-ce qui t'amène ici?

STREPSIADE. Le désir d'apprendre à parler. Les usuriers, les créanciers les plus intraitables me persécutent, me ruinent, et saisissent mes biens.

SOCRATE. Comment as-tu pu t'endetter sans t'en apercevoir?

STREPSIADE. La maladie des chevaux, maladie dévorante, m'a ruiné. Mais enseigne-moi l'un de tes deux raisonnements, celui qui sert à ne pas payer. Quelque prix que tu me demandes, je jurerai par les dieux de te le payer.

SOCRATE. Par quels dieux jures-tu? car, d'abord, les dieux n'ont pas cours chez nous[3].

STREPSIADE. Par quoi jurez-vous donc? par des dieux de fer[4], comme à Byzance?

SOCRATE. Veux-tu connaître parfaitement les choses célestes, et savoir ce qu'elles sont?

STREPSIADE. Oui, certes; si toutefois[5] c'est possible.

SOCRATE. Et converser avec les Nuées, nos divinités?

STREPSIADE. Assurément.

[1] Allusion aux idées d'Anaximène, qui avait dit que l'âme était semblable à l'air. Voy. Plutarque, *Opin. des philosophes*, I, 6.

[2] Le bonhomme Strepsiade s'embrouille dans sa phrase.

[3] Littéralement : « ne sont pas une monnaie. »

[4] Il y a une équivoque. Strepsiade prend au propre le mot νόμισμα, *monnaie*, que Socrate avait dit au figuré. Le Scholiaste cite ce fragment du *Pisandre* de Platon le comique : « Je ne voudrais pas demeurer à Byzance, où l'on se sert d'une monnaie de fer. »

[5] Les paroles de Strepsiade ont à la fois ces deux sens : « si c'est possible, » et « si elles sont. »

SOCRATE. Assieds-toi donc sur le lit sacré [1].

STREPSIADE. Me voilà assis.

SOCRATE. Prends donc cette couronne.

STREPSIADE. A quoi bon une couronne? O Socrate, n'allez pas me sacrifier comme Athamas [2].

SOCRATE. Non; mais ce sont des cérémonies que nous observons avec les initiés.

STREPSIADE. Que gagnerai-je à cela?

SOCRATE. Tu deviendras un moulin à paroles, un roué, fin comme fleur de farine. Seulement, reste tranquille.

STREPSIADE. Par Jùpiter, tu ne mens pas? Si tu continues à me poudrer ainsi [3], je serai bientôt fleur de farine.

SOCRATE. Vieillard, il faut se taire, et écouter la prière dans un religieux silence. — Souverain maître, air immense, qui retiens la terre suspendue dans l'espace [4], lumineux éther, et vous, vénérables déesses, Nuées, qui faites gronder le tonnerre et la foudre, levez-vous, ô mes souveraines, apparaissez au philosophe dans les hauteurs de l'Empyrée.

STREPSIADE. Non, non, pas encore; attends que j'aie plié ce manteau en deux sur ma tête, pour n'être pas inondé. Malheureux, qui suis sorti de chez moi sans prendre de bonnet [5]!

SOCRATE. Venez, ô Nuées augustes, vous manifester à ce mortel, soit que vous occupiez les cimes sacrées de l'Olympe

[1] Comme dans l'initiation aux mystères d'Eleusis. Il en est de même de la couronne.

[2] Allusion à une pièce de Sophocle, où Athamas était mené au sacrifice le front ceint d'une couronne, pour avoir voulu tuer son fils Phrixos, à l'instigation d'une marâtre.

[3] Selon le Scholiaste, Socrate faisait tomber de la farine sur la tête de Strepsiade, de même que dans les sacrifices on répandait de la farine sur les gâteaux d'offrande. (Voy. *les Acharniens.*) Strepsiade joue là le rôle de victime.

[4] Sur la croyance des anciens, que la terre, enveloppée d'air de toutes parts, était au centre du monde, voyez, dans le *Phédon*, la discussion de Simmias avec Socrate.

[5] Κυνῆν, casquette de peau de chien, que portaient les gens de la campagne, dit le Scholiaste.

battues par les neiges, soit que, dans les jardins de l'Océan votre père, vous formiez des danses sacrées avec les Nymphes, soit qu'aux embouchures du Nil vous puisiez ses eaux dans des urnes d'or, soit enfin que vous résidiez aux Palus-Méotides, ou sur le rocher neigeux du Mimas[1]; exaucez mes prières, et accueillez favorablement ce sacrifice.

Chœur de Nuées[2]. Nuées éternelles, du sein retentissant de l'Océan notre père, élevons-nous, en vapeurs légères et transparentes, sur les sommets couronnés de vertes forêts, afin de découvrir au loin d'immenses horizons, la terre sacrée, féconde en fruits, le cours des fleuves sonores, et la mer dont les vagues se brisent avec fracas; car l'œil des cieux brille sans relâche d'une éclatante lumière. Mais dissipons ces brouillards obscurs qui voilent notre éternelle beauté, et contemplons la terre de notre vaste regard.

Socrate. O Nuées vénérables, je le vois, vous avez ouï ma prière! Et toi, as-tu entendu leur voix divine, accompagnée des grondements du tonnerre?

Strepsiade. Moi aussi je vous révère, puissantes déesses, et je veux répondre à votre tonnerre, tant il m'a ébranlé et m'a imprimé d'effroi. Aussi, permis ou non, je lâcherai tout[3].

Socrate. Ne t'avise pas de railler, et de faire comme ces vauriens de comiques[4]. Mais silence! un nombreux essaim de déesses s'avance en chantant.

(Ici les Nuées se rapprochent de la scène.)

Le Chœur. Vierges dispensatrices des pluies fécondes, allons visiter la contrée fertile[5] de Pallas, et voir la terre

[1] Montagne d'Ionie, et non de Thrace, comme le dit le Scholiaste.

[2] Elles ne paraissent d'abord que dans le lointain, et au milieu des airs. Strepsiade les entend d'abord seulement, sans les voir.

[3] *Cacare volo.*

[4] Littéralement : « barbouillés de lie. »

[5] Ἀπάραν, *grasse :* mot consacré en parlant d'Athènes, pour désigner

de Cécrops, riche en grands hommes, aimable séjour où l'on célèbre le culte des mystères sacrés, où l'on voit le sanctuaire réservé aux saintes initiations[1], les offrandes aux dieux du ciel, les temples magnifiques et les statues qui leur sont consacrés, des pompes religieuses, les sacrifices avec leurs couronnes, et des festins en toute saison, et où le retour du printemps ramène les fêtes de Bacchus[2], les chants mélodieux des chœurs, et le son perçant des flûtes.

STREPSIADE. Au nom de Jupiter, dis-moi, Socrate, quelles sont ces femmes qui ont fait entendre ces chants si nobles? Serait-ce des héroïnes?

SOCRATE. Non, ce sont les célestes Nuées, divinités des hommes oisifs : elles nous donnent la pensée, la parole et l'intelligence, le charlatanisme, la loquacité, la ruse et la conception.

STREPSIADE. Voilà donc pourquoi mon âme, en les écoutant, prend son vol, et cherche déjà à discuter subtilement, à discourir sur des questions légères comme la fumée, à réfuter une pensée par des pensées plus fines, et à rompre argument contre argument; aussi ai-je un grand désir de voir ces déesses en personne, s'il est possible.

SOCRATE. Regarde à présent de ce côté, vers le mont Parnès; je les vois descendre lentement.

STREPSIADE. Où donc? montre-les-moi.

SOCRATE. Les voici; elles s'avancent en foule, de côté, à travers les vallées et les bosquets.

STREPSIADE. Qu'est-ce donc? je ne les vois pas.

le riche produit de ses oliviers. (Voy. *les Acharniens*, v. 639, et *les Chevaliers*, v. 1329.)

[1] Le temple de Cérès et de Proserpine. Le Scholiaste remarque combien ce respect pour le culte de Cérès est naturel de la part des Nuées, qui dispensent la pluie, sans lesquelles les moissons ne pousseraient pas à Éleusis.

[2] Ce sont les grandes dionysiaques, qui se célébraient dans la ville. Les petites dionysiaques, ou fêtes lénéennes, se célébraient à la campagne, en automne, à la suite des vendanges.

SOCRATE. Là, à l'entrée[1].

STREPSIADE. Ah! je commence à les entrevoir.

SOCRATE. Tu dois maintenant les voir parfaitement, à moins que tu n'aies dans les yeux de la chassie grosse comme une citrouille.

STREPSIADE. Oui, je les vois. O vénérables déesses! Elles remplissent maintenant toute la scène.

SOCRATE. Et pourtant tu ne savais pas qu'elles fussent des divinités, tu n'y croyais pas?

STREPSIADE. Non, en vérité; je les prenais pour du brouillard, de la rosée, ou de la fumée.

SOCRATE. Non certes; mais sache qu'elles nourrissent la foule des sophistes, des devins de Thurium[2], des empiriques, et ces oisifs occupés de leurs bagues, de leurs ongles et de leur chevelure[3], et ces fabricants de chants à l'usage des chœurs dithyrambiques, et ces charlatans qui prédisent d'après l'inspection du ciel, fainéants qu'elles nourrissent parce qu'ils les chantent.

STREPSIADE. C'est donc pour cela qu'ils chantent dans leurs vers[4] la vitesse terrible des Nuées humides qui lancent des éclairs, la chevelure hérissée de Typhon aux cent têtes, et les tempêtes furieuses, les oiseaux aériens, rapides, aux serres crochues, nageant dans les airs; enfin les pluies et la rosée qui s'échappent des Nuées? Et, pour prix de ces vers, ils dévorent des tranches d'énormes et excellents mulets, et la chair délicate des grives.

SOCRATE. En l'honneur des Nuées, n'est-ce pas juste?

STREPSIADE. Mais dis-moi, si elles sont véritablement des

[1] Εἴσοδος, la porte par laquelle le Chœur entrait sur l'orchestre.

[2] Thurium, colonie fondée par Athènes dans la Grande Grèce, sur l'emplacement de Sybaris, après la ruine de cette ville. Le devin de Thurium était Lampon, chargé avec Xénocrite de conduire la colonie. Voy. Diodore de Sicile, l. XII, c. 10.

[3] Aristophane forge ici un long mot pour exprimer la coquetterie de ces oisifs.

[4] Parodie du style dithyrambique. Les railleries du poëte tombent surtout sur Philoxène et Cinésias. V. aussi dans *la Paix*, dernière scène, les vers qu'il fait chanter par les fils de Lamachos et de Cléonyme.

Nuées, comment se fait-il qu'elles ressemblent à des femmes mortelles? elles n'en sont pourtant pas.

SOCRATE. Alors que sont-elles donc?

STREPSIADE. Je ne sais pas trop : elles ressemblent à des flocons de laine, mais non à des femmes, en vérité, pas le moins du monde. Pourtant celles-ci ont des nez[1].

SOCRATE. Maintenant réponds à mes questions.

STREPSIADE. Demande-moi tout ce que tu voudras.

SOCRATE. N'as-tu jamais vu, en regardant le ciel, de Nuées ressembler à un centaure, à un léopard, à un loup, à un taureau?

STREPSIADE. Sans doute. Eh bien?

SOCRATE. Elles prennent toutes les formes qu'elles veulent : si elles voient un débauché à longue chevelure, un de ces corrupteurs de la jeunesse, à poitrine velue, tel que le fils de Xénophante[2], pour se moquer de sa passion furieuse, elles se changent en centaures.

STREPSIADE. Et si elles voient un voleur des deniers publics, un Simon[3], que font-elles?

SOCRATE. Pour dévoiler son caractère, elles deviennent tout à coup des loups.

STREPSIADE. C'est donc pour cela qu'hier, apercevant Cléonyme[4] qui jeta son bouclier pour fuir, à la vue de ce lâche, elles sont devenues cerfs.

SOCRATE. Et maintenant qu'elles ont aperçu Clisthène, vois-tu? elles sont devenues femmes[5].

[1] Il parle du masque des acteurs. Il y avait sans doute là quelque jeu de scène.

[2] Hiéronyme, poëte dithyrambique, selon le Scholiaste. (Voy. *les Acharniens*, v. 386; *l'Assemblée des Femmes*, v. 201.) Ici, il fait allusion à ses mœurs corrompues.

[3] Eupolis avait déjà reproché à ce Simon d'avoir vidé le trésor d'Héraclée. Voy. plus bas au v. 394.

[4] Sur Cléonyme, voy. *les Acharniens*, v. 88 à 844; *les Chevaliers*, v. 1292 et 1372; *les Nuées*, plus bas, v. 400 et 673; *les Guêpes*, v. 19, 592 et 622; *la Paix*, v. 446, 673 et 1293; et *les Fêtes de Cérès*, v. 605.

[5] Voyez, sur ce Clisthène, *les Chevaliers*, *les Grenouilles*, *les Fêtes de Cérès*, etc. Infâme débauché qu'Aristophane flagelle dans presque toutes [illegible] auquel il a donné un rôle dans *les Fêtes de Cérès*,

STREPSIADE. Salut donc, ô mes maîtresses! Et maintenant, si jamais vous l'avez fait pour quelque autre, faites-moi entendre votre voix céleste, ô reines puissantes!

LE CHŒUR. Salut, vieillard, homme des anciens jours, ardent à la poursuite de la sagesse! et toi, pontife des niaiseries les plus subtiles, dis-nous ce que tu veux. Car de tous les sophistes qui lisent dans les astres, il n'en est pas que nous écoutions plus volontiers que toi, si ce n'est Prodicus[1]: celui-ci, pour sa science et sa haute raison; toi, pour ta démarche superbe dans les rues[2], le regard dédaigneux que tu jettes de côté, ta patience à marcher pieds nus, et l'air imposant que te donne notre appui.

STREPSIADE. O terre, quelle voix! qu'elle est sainte, auguste, prodigieuse!

SOCRATE. C'est que seules elles sont déesses; tout le reste n'est rien.

STREPSIADE. Mais dis-moi, au nom de la terre, Jupiter Olympien n'est-il pas dieu?

SOCRATE. Quel Jupiter? Ne badine pas! il n'y a pas de Jupiter.

STREPSIADE. Que dis-tu là? Mais qui fait pleuvoir[3]? apprends-moi cela avant tout.

SOCRATE. Ce sont elles; et je t'en donnerai des preuves certaines. Où as-tu jamais vu pleuvoir sans Nuées? Si c'était lui, il faudrait qu'il fît pleuvoir par un ciel serein, en l'absence des Nuées[4].

[1] Prodicus, de Céos, fameux sophiste et rhéteur de ce temps-là. Platon le met souvent en scène. Il avait des leçons de différents prix : Socrate en prit de lui, mais des moins chères. (Voy. dans les mémoires de Xénophon sur Socrate, II, 1, son allégorie d'Hercule, placé entre le vice et la vertu. Il est nommé encore dans *les Oiseaux*, v. 692.)

[2] Dans *le Banquet* de Platon, Alcibiade fait une allusion ingénieuse à ce vers d'Aristophane, en l'appliquant au noble sang-froid que montra Socrate dans la retraite de Délium. Cette allusion était d'ailleurs assez piquante pour le poëte, qu'Alcibiade interpelle en citant ce vers.

[3] En grec on disait Ζεὺς ὕει, *Jupiter pleut.*

[4] C'est aussi l'argument qu'emploie Lucrèce, VI, 400 :

Denique cur nunquam cælo jacit undique puro
Jupiter in terras fulmen sonitusque profundit?

STREPSIADE. Ah! par Apollon, tu as donné là une preuve sans réplique. Autrefois je croyais vraiment que Jupiter pissait dans un crible. Mais, dis-moi, qui produit le tonnerre? il me fait trembler.

SOCRATE. Les Nuées; elles tonnent en roulant sur elles-mêmes.

STREPSIADE. Comment cela, esprit audacieux?

SOCRATE. Lorsqu'elles sont remplies d'eau, et forcées de se mouvoir, la pluie dont elles sont pleines les entraîne nécessairement en bas, leur poids les pousse l'une sur l'autre, elles se choquent, et crèvent avec fracas.

STREPSIADE. Mais qui les contraint à se précipiter ainsi? n'est-ce pas Jupiter?

SOCRATE. Pas du tout; c'est le Tourbillon éthéréen [1].

STREPSIADE. Le Tourbillon? J'ignorais vraiment qu'il n'y eût pas de Jupiter, et que le Tourbillon régnât maintenant à sa place. Mais tu ne m'as encore rien appris sur le bruit du tonnerre.

SOCRATE. Ne m'as-tu pas entendu te dire que les Nuées étant pleines d'eau, et tombant les unes sur les autres, font ce fracas à cause de leur densité?

STREPSIADE. Le moyen de croire cela?

SOCRATE. Tu vas le comprendre par ton propre exemple. Quand, dans la fête des Panathénées, tu t'es gorgé de viandes, et que tu éprouves quelque colique, n'entends-tu pas un bruit tumultueux gronder subitement dans ton ventre?

[1] Système de Démocrite, que Protagoras, son disciple, fit connaître à Athènes. Telle fut aussi la doctrine d'Épicure, exprimée par Lucrèce, liv. VI, 126 sqq:

Principio tonitru quatiuntur cærula cæli,
Propterea quia concurrunt sublime volantes
Ætheriæ nubes, contra pugnantibus ventis.

Et plus bas:

Hoc etiam pacto tonitru concussa videntur
Omnia sæpe gravi tremere, et divolsa repente
Maxima dissiluisse capacis mœnia mundi,
Nubibus intorsit sese, conclusaque ibidem
Turbine versanti magis ac magis undique nubem, etc.

STREPSIADE. Oui, par Apollon! la colique aussitôt me tourmente, un bruit comme le tonnerre me bouleverse. le contenu de mes intestins gronde, puis il éclate avec fracas : d'abord il fait entendre un petit bruit, *papax;* ensuite, *papappax;* et quand je fais mon cas, c'est un vrai tonnerre, *papapappax,* tout comme les Nuées.

SOCRATE. Vois donc : si ton ventre si chétif produit un tel vacarme quand tu pètes, n'est-il pas naturel que l'air avec son immensité produise ce terrible tonnerre?

STREPSIADE. C'est donc pour cela que les mots *tonner* et *péter* se ressemblent. Mais apprends-moi d'où peut venir la foudre étincelante, qui consume entièrement les uns et effleure les autres, sans leur ôter la vie. C'est évidemment Jupiter qui la lance sur les parjures.

SOCRATE. Pauvre sot, vrai contemporain de Saturne, tu es bien de l'autre monde! Et comment, s'il frappe les parjures, n'a-t-il pas déjà foudroyé Simon, Cléonyme, et Théoros[1]? Ce sont pourtant bien des parjures. Mais il frappe ses propres temples[2], le promontoire de Sunium[3], et les chênes élevés : et pourquoi? car un chêne n'est point parjure.

STREPSIADE. Je ne sais; mais tu parais avoir raison. Qu'est-ce donc que la foudre?

SOCRATE. Quand un vent sec s'élève et s'enferme dans les Nuées, il les gonfle comme une vessie; ensuite la violence de son action les crève, et il s'échappe au dehors, poussé par sa densité, et s'enflamme lui-même par la rapidité de son mouvement[4].

[1] Sur Simon, voy. plus haut, v. 331 ; sur Cléonyme, v. 333. Théoros paraît dans *les Acharniens*, v. 134-166, revenant d'une ambassade auprès du roi de Thrace Sitalcès. Ailleurs il est présenté comme un bas flatteur et un démagogue, satellite de Cléon. V. *les Chevaliers*, v. 608; *les Guêpes* v. 42-51, 418, 599, 1220, 1236-1242.

[2] Voyez encore Lucrèce, l. VI, v. 386 et 416.

[3] Allusion au v. 278 du 3e chant de *l'Odyssée.*

[4] La même explication de la foudre se trouve dans Lucrèce, VI, 124 sqq. :

Quum subito validi venti collecta procella
Nubibus intorsit sese, conclusaque ibidem

STREPSIADE. Par ma foi, la même chose m'arriva aux fêtes de Jupiter. Je faisais griller pour toute ma famille le ventre d'une victime, et j'avais négligé de le fendre; il se gonfla, éclata tout à coup, me lança toute la farce aux yeux, et me brûla le visage.

LE CHŒUR. O toi qui désires apprendre de nous la haute sagesse, que tu seras heureux entre tous les Athéniens et tous les Grecs, si tu as de la mémoire et du zèle, si tu armes ton âme de constance, et que tu ne te lasses ni de travailler, ni d'être debout, ni de marcher, ni d'endurer le froid; si tu sais commander à ton appétit, t'abstenir de vin, des gymnases et autres sottises; enfin, si, comme tout homme sensé, tu mets ta gloire à te distinguer par ta conduite, par ta prudence, et par ton habileté dans les combats de langue!

STREPSIADE. S'il te faut une âme dure et un zèle à troubler le sommeil, un estomac frugal, fait aux privations, et qui se contente de sarriette, aie toute confiance, mon corps pourrait servir d'enclume.

SOCRATE. Promets-tu de ne reconnaître désormais d'autres dieux que les nôtres, le Chaos [1], les Nuées et la Langue? voilà les trois dieux.

STREPSIADE. Jamais je ne parlerai aux autres, lors même que j'en trouverais sur mon chemin; ils n'auraient de moi ni sacrifices, ni libations, ni encens.

LE CHŒUR. Maintenant demande avec confiance ce que tu veux de nous; car tu l'obtiendras, si tu nous honores et nous admires, et si tu veux devenir habile.

STREPSIADE. O déesses! ce que je vous demande est bien

Turbine versanti magis ac magis undique nubem
Cogit, uti fiat spisso cava corpore circum.
Post ubi commovit vis ejus, et impetus acer,
Tum perterricrepo sonitu dat missa fragorem;
Nec mirum, quum plena animæ vesicula parva
Sæpe ita dat pariter sonitum displosa repente.

[1] Ici le Chaos signifie le vide. Voy. plus bas, v. 618, où Socrate jure par le Chaos et par l'Air. Ceci rappelle le vers d'Hésiode, *Théogonie*, 116:

Était le Chaos.

peu de chose : faites seulement que je passe de cent stades tous les Grecs en éloquence [1].

LE CHŒUR. Oui, tu obtiendras de nous ta demande ; de ce moment, nul dans le peuple ne l'emportera sur toi en nombreuses pensées.

STREPSIADE. Ne parle pas pour moi de grandes pensées, ce n'est pas là ce que je désire ; mais seulement mettre de mon côté l'apparence du bon droit, et échapper à mes créanciers.

LE CHŒUR. Tu obtiendras ce que tu désires, car tes souhaits sont modestes. Livre-toi donc avec confiance à nos ministres [2].

STREPSIADE. Je le ferai, je me fie à vous ; car la nécessité me talonne, les chevaux et le mariage m'ont ruiné.

Maintenant, que ceux-ci fassent de moi ce qu'ils voudront. Je leur livre mon corps, je le livre aux coups, à la faim, à la soif, au chaud, au froid ; qu'ils fassent une outre de ma peau [3], pourvu que je ne paye pas mes dettes, que je passe dans le monde pour être insolent, beau parleur, effronté, impudent, vil coquin, artisan de mensonges, hâbleur, vieux roué [4], chicaneur, moulin à paroles, rusé comme un renard, homme à passer partout [5], souple comme un gant, glissant comme une anguille, dissimulé, fanfaron, insensible aux coups, pendard, girouette,

[1] Au v. 91 des *Grenouilles*, on trouve une plaisanterie du même genre ; il parle des jeunes poëtes tragiques, qui passent d'un stade Euripide en bavardage.

[2] Les philosophes.

[3] On trouve un passage semblable dans Pétrone, c. 117 : « In verba « Eumolpi sacramentum juravimus, uri, vinciri, verberari, ferroque « necari, et quidquid aliud Eumolpus jussisset, tanquam legitimi gladia- « tores, domino corpora animasque religiosissime addicimus. »

[4] Περίτριμμα δικῶν, *rompu aux procès*. V. plus haut, v. 260 ; et dans *les Oiseaux*, v. 430. Κύρβις, également *chicaneur*, vient de κύρβις, colonnes tournantes où étaient inscrites les lois d'Athènes : ce serait pour ainsi dire « la loi ambulante. » Dans l'*Eunuque* de Lucien : Ὡς ὁ ἄξων φησί : comme dit le rouleau : οἱ ἄξονες, les anciennes lois d'Athènes, gravées sur des poteaux tournants. (Voy. le Scholiaste sur ce vers, et Plutarque, *vie de Solon*, c. 25.)

[5] Τρύμη, vrille ou tarière avec laquelle on perce des trous.

être insupportable, lécheur d'écuelles : si tous ceux que je rencontre m'appellent de ces noms, que mes maîtres fassent de moi ce qu'ils voudront; et s'ils le désirent, par Cérès! qu'ils fassent de moi du boudin pour servir aux philosophes.

LE CHŒUR. Cet homme a une volonté ferme et prête à tout. Sache que cette science, que tu apprendras de nous, élèvera jusqu'aux cieux ta gloire parmi les mortels.

STREPSIADE. Que m'arrivera-t-il donc?

LE CHŒUR. Tu mèneras avec moi, pendant le reste de tes jours, la vie la plus heureuse.

STREPSIADE. Est-ce que je verrai jamais cela?

LE CHŒUR. La foule assiégera tes portes; on voudra t'aborder, t'entretenir d'affaires épineuses, te consulter sur des procès qui te rapporteront beaucoup d'argent.

(*A Socrate.*) Mais toi, commence à donner au vieillard quelqu'une de tes leçons; exerce son esprit, et éprouve un peu ses forces.

SOCRATE. Voyons, fais-moi connaître ton caractère, afin que, sachant ce qu'il est, je dresse mes nouvelles batteries sur toi.

STREPSIADE. Quoi donc? au nom des dieux, est-ce que tu songes à me prendre d'assaut?

SOCRATE. Non, mais je veux te demander un peu si tu as de la mémoire.

STREPSIADE. C'est selon[1] : si l'on me doit, j'ai une mémoire excellente; mais si je dois, hélas! je n'en ai plus du tout.

SOCRATE. As-tu quelque disposition naturelle pour l'éloquence?

STREPSIADE. Pour l'éloquence, non; mais pour la fraude.

[1] « J'en ai de deux manières. » C'est ainsi que Plaute, dans *le Soldat fanfaron*, parle de la double mémoire des femmes, v. 877 :

Si quid faciendum est mulieri male atque malitiose,
Ea sibi immortalis memoria est meminisse et sempiterna
Sin bene aut fideliter faciendum est, eo deveniunt
Obliviose extemplo uti fiant et meminisse nequeant.

SOCRATE. Comment donc pourras-tu apprendre ?

STREPSIADE. Ne t'inquiète pas, tout ira bien.

SOCRATE. Or donc, quand je te ferai part de quelque idée savante sur les choses célestes, tâche de la saisir aussitôt[1].

STREPSIADE. Quoi donc? Faut-il attraper la sagesse à la volée, comme un chien ?

SOCRATE. Voilà un homme bien ignorant et bien grossier. Je crains fort, bonhomme, que tu n'aies besoin de coups. Voyons, que fais-tu quand on te bat?

STREPSIADE. Je me laisse battre; ensuite j'attends un peu, et je prends des témoins; puis, après un autre petit intervalle, j'intente une action en justice.

SOCRATE. Allons, ôte ton manteau.

STREPSIADE. Ai-je fait quelque faute?

SOCRATE. Non; mais l'usage veut qu'on entre nu[2].

STREPSIADE. Je ne viens pas ici chercher un objet volé[3].

SOCRATE. Mets bas; pourquoi tant de paroles?

STREPSIADE. Un mot seulement : si je suis un écolier diligent et désireux d'apprendre, auquel de tes disciples ressemblerai-je ?

SOCRATE. Tu ressembleras en tout à Chéréphon.

STREPSIADE. Ah! malheureux! je deviendrai donc semblable à un mourant[4]?

SOCRATE. Ne parle pas tant, mais hâte-toi de me suivre par ici au plus tôt.

STREPSIADE. Donne-moi d'abord à la main un gâteau de miel; car j'entre là-dedans avec autant d'effroi que si je descendais dans l'antre de Trophonius[5].

[1] Il y a, sous les mots προβάλωμαι « je lancerai, » et ὑφαρπάσει, « tu saisiras, » un double sens, qui amène la réponse de Strepsiade. Voy. plus bas la même équivoque aux v. 757 et 773.

[2] Comme aux mystères.

[3] Celui qui voulait chercher dans une maison quelque objet qu'il supposait y avoir été recélé, était obligé de quitter ses vêtements avant d'entrer. (Voy. Platon, *Lois*, l. XII.)

[4] On a déjà parlé de la pâleur de Chéréphon.

[5] Ceux qui descendaient dans cet antre se munissaient de gâteaux de

SOCRATE. Marche donc : pourquoi t'arrêter à la porte?

LE CHŒUR. Va donc, plein de la joie que doit t'inspirer ton courage! Que le succès récompense le vieillard qui, dans un âge si avancé, veut retremper son esprit dans des études nouvelles, et s'exercer à la sagesse!

(Parabase.)

LE CHŒUR. Spectateurs, je vous dirai franchement la vérité; j'en atteste Bacchus[1], dont je suis l'élève. Puissé-je être vainqueur, et reconnu pour poëte habile, moi qui, vous estimant des juges éclairés, et persuadé que cette pièce était la meilleure de mes comédies, ai cru devoir, avant tout, soumettre l'ouvrage qui m'a coûté tant de soins à votre goût; et pourtant je fus vaincu par des rivaux ineptes[2] : c'était une injustice. Je m'en plains à vous, juges habiles, pour lesquels je travaillais. Toutefois, jamais je ne renoncerai volontairement à l'opinion des hommes capables, tels que vous. Car depuis que, dans cette enceinte, devant des juges auxquels on est heureux de parler, mon Modeste et mon Débauché[3] ont reçu un accueil si favorable, moi aussi (vierge alors, il ne m'était pas permis d'enfanter[4]), je fus contraint d'exposer mon fruit; une

miel, pour jeter aux serpents dont il était rempli. (Pausanias, l. IX, 39; et Philostrate, *Vie d'Apollonius*, VIII, 19.)

[1] C'était le dieu des poëtes dramatiques.

[2] Cratinus et Amipsias, ses rivaux, remportèrent le prix. De ce passage on doit conclure que nous avons ici la seconde édition des *Nuées*. (Voyez plus bas.)

[3] Personnages des *Dætaliens*, ou *Viveurs*, première pièce d'Aristophane.

[4] Le Scholiaste prétend qu'il fallait avoir quarante ou trente ans pour donner en son nom des pièces de théâtre; mais nul témoignage sérieux ne justifie cette assertion. Aristophane n'exprime ici que la modeste défiance d'un jeune auteur, effrayé des difficultés de son art.

autre mère le recueillit [1], et vous avez généreusement élevé son enfance : de ce moment, je comptai de votre part sur une fidèle bienveillance. Aujourd'hui donc, comme une autre Électre, cette comédie paraît sur la scène, cherchant à rencontrer des spectateurs si habiles; elle saura reconnaître au premier coup d'œil la chevelure de son Oreste [2]. Remarquez son naturel modeste; elle est la première qui ne vienne pas armée d'un instrument de cuir [3], rouge par le bout, et de grande dimension, pour exciter le rire des enfants; elle ne s'amuse ni à railler les chauves, ni à danser la cordace [4]; elle n'a pas de vieillard qui en disant les vers frappe de son bâton ceux qu'il rencontre, pour faire passer ses plaisanteries grossières [5]; elle ne s'élance pas sur la scène une torche à la main, et en criant : « Iou ! iou ! » elle ne se confie qu'en elle-même et en ses vers. Pour moi, qui suis le poëte, je n'en ai pas plus d'orgueil [6], et je ne cherche pas à vous tromper en vous présentant deux ou trois fois le même sujet; toujours j'en invente de nouveaux et vous les apporte; aucun ne se ressemble, et tous sont de bon goût. J'ai attaqué en face Cléon [7] dans sa puissance, et je ne l'ai plus foulé aux pieds lorsqu'il était par terre. Quant à nos poëtes, depuis qu'Hyperbolos a donné prise sur lui, ils écrasent le malheureux, ainsi que sa mère. D'abord Eupolis traîna sur la scène son Maricas [8]; c'étaient mes Chevaliers, maladroitement retournés; il y avait ajouté une vieille femme ivre, dansant la cordace, personnage dès longtemps inventé par

[1] Elle fut présentée par Philonide et Callistrate.

[2] Allusion à la reconnaissance d'Électre et d'Oreste dans *les Choéphores* d'Eschyle.

[3] *Phallum describit, qui erat coriaceus penis.*

[4] Espèce de danse bouffonne et lascive.

[5] Traits satiriques contre ses rivaux. Le Scholiaste dit : « Comme Eupolis dans *les Prospaltiens.* »

[6] Le mot grec signifie à la fois *s'enorgueillir* et *avoir une belle chevelure.* Or, Aristophane était chauve.

[7] Dans *les Chevaliers.* Mot à mot : « Je l'ai frappé sur le ventre. » Métaphore prise des lutteurs.

[8] Sur le *Maricas* d'Eupolis, voyez aussi *les Grenouilles*, [illegible] Hermippos, dans sa comédie des *Boulangères.*

Phrynichos, et la baleine la dévorait. Hermippos, à son tour, a joué aussi Hyperbolos [1]; maintenant tous les autres tombent sur Hyperbolos, et m'empruntent la comparaison des anguilles [2]. Que ceux qui rient à leurs pièces ne se plaisent pas aux miennes [3]. Vous, si vous goûtez ma personne et mes ouvrages, votre bon goût sera loué dans l'avenir.

Demi-Chœur. (*Strophe.*) J'invoque d'abord, en faveur de ce Chœur, Jupiter, roi du ciel et souverain des dieux; puis le redoutable maître du trident, dont le bras terrible ébranle la terre et la mer; et toi, notre père renommé, Éther vénérable, qui entretiens la vie universelle; et toi, Soleil, conducteur de coursiers, toi dont les rayons étincelants échauffent la terre, et dont la gloire est grande chez les dieux et chez les mortels.

Le Chœur. Sages spectateurs, ici prêtez-nous attention. Nous venons nous plaindre à vous-mêmes de vos torts envers nous. Votre ville a reçu de nous plus de bienfaits que de tous les autres dieux ensemble; cependant nous sommes les seules divinités à qui vous n'offriez ni sacrifices ni libations, nous, vos fidèles protectrices. Si l'on décrète quelque expédition insensée, aussitôt nous tonnons, ou nous tombons en pluie. Lorsque vous élûtes général le corroyeur paphlagonien, ennemi des dieux, nous fronçâmes le sourcil et montrâmes notre indignation; le tonnerre gronda au milieu des éclairs [4]; la lune se détourna de sa route accoutumée, et le soleil, retirant son flambeau, refusa de luire, si Cléon était général [5]. Cependant vous l'avez élu. Aussi

[1] Hyperbolos, un des démagogues qui succédèrent à Cléon. Aristophane le poursuit avec énergie. Voyez la note sur le v. 682 de *la Paix*. Phrynichos, poëte comique, contemporain d'Aristophane; Hermippos, contemporain de Cratinus.

[2] Voyez *les Chevaliers*, v. 864 et suiv.

[3] C'est la réponse de Virgile à ses critiques :

Si quis Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.

C'est aussi celle de Boileau à quelqu'un qui lui vantait des vers médiocres : « Quant à vous qui trouvez ces vers-là si bons, vous me ferez beaucoup « d'honneur et de plaisir de trouver les miens détestables. »

[4] Ceci est un vers du *Teucer* de Sophocle, fragm. 208, éd. Didot.

[5] Lorsque Cléon fut élu stratége, il y eut une éclipse de lune au mois

dit-on que la folie préside à vos conseils, mais que les dieux font tourner à bien toutes les fautes que vous commettez [1]. Voulez-vous savoir le moyen de rendre celle-ci profitable? nous vous l'apprendrons. Prenez ce Cléon [2], cette mouette vorace, et quand vous l'aurez convaincu de rapine et de corruption, serrez-lui le cou dans une travée : les fautes que vous aurez commises seront réparées, et les affaires de l'État n'en seront que plus prospères.

DEMI-CHŒUR. (*Antistrophe.*) Viens aussi, Phébus, dieu de Délos, qui habites la roche escarpée du Cynthius; et toi, bienheureuse [3], qui as dans Éphèse un temple d'or, où les filles des Lydiens te rendent un culte magnifique; et toi, déesse de notre contrée, maîtresse de l'égide, Minerve, protectrice de cette cité; et toi, qui fais briller la lueur des torches sur les cimes du Parnasse, au milieu des bacchantes de Delphes, Bacchus, ami des festins!

LE CHŒUR. Comme nous étions prêtes à partir, la lune nous a abordées, et nous a chargées d'abord de saluer de sa part les Athéniens et leurs alliés; puis elle a exprimé sa colère pour la manière indigne dont on la traite, elle qui vous rend à tous de signalés services, non en paroles, mais en réalité. Premièrement, elle vous épargne par mois au moins une drachme de lumière; car le soir chacun dit en sortant : « N'achète pas de torche, car la lumière de la lune

Boédromion, sous l'archonte Stratoclès (Ol. 88, 4), selon le Scholiaste. Mais il paraît plutôt que ce fut seulement une obscurité inaccoutumée du soleil et de la lune, dont on tira un funeste présage.

[1] La même pensée est exprimée dans *l'Assemblée des Femmes* v. 473-5.

[2] Ce passage est un de ceux qui autorisent à penser que *les Nuées*, telles que nous les avons aujourd'hui, sont un composé de différentes éditions qu'Aristophane en donna lui-même. Il parle ici de Cléon comme vivant; un peu plus haut, il vient de mentionner sa mort. De plus, Cléon étant mort la dixième année de la guerre du Péloponnèse ou la troisième année de la quatre-vingt-neuvième olympiade (voy. Thucydide et la parabase des *Guêpes*), on en peut conclure qu'Aristophane retoucha ses *Nuées* après la deuxième édition, dont la date tombe à la seconde année de la même olympiade. Enfin, le *Maricas*, d'Eupolis, qu'il vient de citer, fut représenté la quatrième année de la quatre-vingt-neuvième olympiade, au dire des Scholiastes.

[3] Diane.

« brille. » Elle y joint, dit-elle, d'autres bienfaits; et vous, au lieu de tenir un compte exact des jours, vous bouleversez tout[1]. Aussi a-t-elle sans cesse à essuyer les menaces des dieux toutes les fois qu'ils reviennent chez eux, frustrés du festin ou de la fête qu'ils attendaient, d'après l'ordre des jours. Quand il faudrait sacrifier, vous êtes occupés à donner la question ou à rendre la justice; souvent, lorsque nous observons un jeûne religieux en signe de deuil, pour la mort de Memnon ou de Sarpédon[2], vous êtes à faire des libations et à rire; c'est pour cela qu'Hyperbolos ayant été député cette année à l'assemblée des Amphictyons[3], nous autres déesses lui avons enlevé sa couronne : il apprendra ainsi à régler les jours de la vie sur le cours de la lune.

SOCRATE. Non, j'en jure par la Respiration[4], par le Chaos, par l'Air, je n'ai vu de ma vie un homme si grossier, si stupide, si sot, si oublieux. Les babioles les plus légères qu'il apprend, il les oublie avant même de les avoir apprises. Cependant je veux encore l'appeler ici, dehors, au grand jour. Strepsiade, viens, et prends ton grabat.

STREPSIADE. Mais les punaises m'empêchent de l'apporter.

SOCRATE. Pose-le vite, et prête attention.

STREPSIADE. Me voici.

[1] Le poëte semble accuser ici le calendrier grec de désordre. Cependant, la première année de la quatre-vingt-septième olympiade, l'astronome Méton avait réformé le calendrier au moyen d'une période de dix-neuf ans, qu'on appela le cycle de Méton. Il en résulta quelque perturbation dans le retour des fêtes et des cérémonies religieuses.

[2] Tous deux fils de Jupiter.

[3] Littéralement : « ayant obtenu par le sort la charge d'hiéromnémon. » C'était le nom donné aux délégués des villes qui faisaient partie de la ligue amphictyonique. Sans doute le vent, ou quelque autre accident, avait fait tomber la couronne de la tête d'Hyperbolos, un jour qu'il devait offrir un sacrifice.

[4] Il jure par la Respiration, parce que c'est par elle que l'Air communique aux êtres animés sa force vivifiante. — Ici, comme plus haut, le Chaos, c'est le vide ou l'espace.

SOCRATE. Voyons, que veux-tu apprendre d'abord entre toutes les choses que tu n'as pas encore apprises? Dis-moi, sera-ce la mesure, le rhythme, ou les vers?

STREPSIADE. La mesure : car, l'autre jour, un marchand de farine m'a trompé de deux chénices.

SOCRATE. Ce n'est pas là ce que je te demande; je veux savoir quelle mesure te paraît la plus belle, celle de trois ou celle de quatre pieds?

STREPSIADE. Je crois que rien ne l'emporte sur le demi-setier[1].

SOCRATE. Tu dis des bêtises, brave homme.

STREPSIADE. Veux-tu gager que la mesure de quatre est le demi-setier[2]?

SOCRATE. Peste soit de l'homme! Que tu as la tête dure! Mais peut-être apprendras-tu mieux le rhythme.

STREPSIADE. Et à quoi me servira le rhythme pour vivre?

SOCRATE. Il te rendra aimable en compagnie; tu comprendras le rhythme énoplien et le rhythme du dactyle[3].

STREPSIADE. Du dactyle? Ah! oui, je le connais.

SOCRATE. Dis-le.

STREPSIADE. Celui-ci donc. Quand j'étais jeune, je me servais de cet autre doigt[4].

SOCRATE. Tu es sot et grossier.

STREPSIADE. Mais, animal, je ne veux rien apprendre de tout cela.

SOCRATE. Que veux-tu donc?

STREPSIADE. Autre chose, autre chose : le raisonnement injuste.

SOCRATE. Mais il te faut avant cela bien d'autres connais-

[1] Socrate lui parle de la mesure des vers, Strepsiade entend la mesure des denrées qui se vendent. Ce qui, dans l'idée du vieillard, est la même chose qu'un tétramètre; car le demi-setier valait quatre chénices. Mais il ne comprend pas que Socrate veut parler du mètre poétique.

[2] Ou tétramètre. (Voy. la note précédente.)

[3] Rhythme de l'ancienne musique. Le rhythme énopfien était composé de deux dactyles et d'un spondée.

[4] Dactyle ou doigt. *Impure in voce « digitus » ludit.* Le geste expliquait sa pensée.

sances; il faut d'abord savoir distinguer quels sont les quadrupèdes mâles.

STREPSIADE. Mais je connais bien les mâles; est-ce que tu me crois fou? Un bélier, un bouc, un taureau, un chien, un merle[1], sont des mâles.

SOCRATE. Vois-tu ce qui t'arrive[2]? tu appelles merle la femelle comme le mâle.

STREPSIADE. Comment donc? Voyons.

SOCRATE. Comment? Merle et merle.

STREPSIADE. Par Neptune, c'est vrai. Comment donc appeler la femelle?

SOCRATE. Merlesse; et l'autre, merle.

STREPSIADE. Merlesse, dis-tu? Par l'Air, il a raison. Pour ce seul mot-là, j'emplirai ta huche de farine.

SOCRATE. Autre faute. La huche! tu fais un mâle d'une femelle.

STREPSIADE. Comment! en disant la *huche*[3]?

SOCRATE. Oui, comme on dit *Cléonyme*.

STREPSIADE. Comment? explique-toi.

SOCRATE. Tu dis huche comme tu dis Cléonyme.

STREPSIADE. Mais, mon cher, Cléonyme n'avait pas de huche. Il broyait sa farine dans un mortier rond. Comment faut-il dire?

SOCRATE. Comment? Huch*ée*, comme tu dis Sostrat*ée*.

STREPSIADE. Huchée, au féminin?

SOCRATE. C'est bien comme cela.

STREPSIADE. Ainsi c'est donc *huchée*, *Cléonymée*.

SOCRATE. Il faut encore que tu saches distinguer, dans les noms propres, quels sont les masculins et quels sont les féminins.

STREPSIADE. Mais je connais bien les noms de femmes.

SOCRATE. Dis-en donc.

STREPSIADE. Lysilla, Philinna, Clitagora, Démétria.

[1] Dans le grec il y a *un coq*. Nous avons changé le mot, pour mieux faire comprendre ce qui suit.

[2] Mots de la *Médée* d'Euripide, v. 403.

[3] Le mot grec a une terminaison masculine.

SOCRATE. Et des noms d'hommes?

STREPSIADE. Une infinité : Philoxène, Mélésias, Amynias.

SOCRATE. Le sot! Ce ne sont pas là des noms masculins.

STREPSIADE. Ce ne sont pas chez vous des noms masculins?

SOCRATE. Nullement. Comment dirais-tu si tu rencontrais Amynias?

STREPSIADE. Je dirais : Ici, ici, Amynia! Amynia[1]!

SOCRATE. Vois-tu? tu en fais une femme.

STREPSIADE. Aussi bien ai-je raison : que ne va-t-il à l'armée? Mais à quoi bon apprendre ce que nous savons tous?

SOCRATE. Rien, par Jupiter! Mais couche-toi là.

STREPSIADE. Pourquoi faire?

SOCRATE. Réfléchis un peu à tes propres affaires.

STREPSIADE. Ah! je te prie, ne me force pas de m'étendre sur ce lit! S'il faut absolument se coucher, laisse-moi du moins rêver à terre.

SOCRATE. Cela ne se peut pas autrement.

STREPSIADE. Ah! malheureux! que je vais avoir à souffrir aujourd'hui des punaises!

SOCRATE. Médite et réfléchis; recueille ton esprit, tourne-le en tous sens : quand tu rencontres une difficulté, passe vite à une autre idée; que le doux sommeil fuie de tes yeux.

STREPSIADE. Aïe! aïe! aïe!

SOCRATE. Qu'as-tu donc? quel mal as-tu?

STREPSIADE. Je n'en puis plus; ces maudits Corinthiens[2] sortent en foule du lit, et me mordent; ils me dévorent les flancs, ils sucent tout mon sang, ils me piquent le derrière, ils me tuent.

[1] Le vocatif de ce mot, en grec, a une terminaison féminine. Sur Amynias, voy. la note aux vers 74, 75 des *Guêpes*. Les comiques le traitent de hâbleur, de flatteur, et de sycophante. Eupolis l'accusait d'avoir prévariqué dans une ambassade; la même accusation est reproduite dans *les Guêpes*, v. 1267-1275. Voy. le Scholiaste. Voy. plus haut dans *les Nuées*, v. 35. Plus loin, nous le verrons jouer un rôle d'usurier. Il ne faut pas confondre cet Amynias avec Aminias, archonte lors de la représentation des *Guêpes*.

[2] Une partie du mot grec signifie aussi *punaises*. Les Corinthiens ravageaient alors l'Attique.

SOCRATE. Ne crie pas si fort.

STREPSIADE. Et quel moyen, quand je n'ai plus ni argent, ni sang, ni âme, ni souliers; et que, pour comble de misère, je me morfonds ici à chanter en montant cette garde?

SOCRATE. Que fais-tu là? tu ne médites pas.

STREPSIADE. Si, par Neptune!

SOCRATE. Sur quoi médites-tu?

STREPSIADE. Sur ce que ces punaises me laisseront de moi-même.

SOCRATE. Malheur à toi!

STREPSIADE. Mais, mon cher, le malheur est déjà tout venu.

SOCRATE. Point de faiblesse; enveloppe-toi. Il faut trouver quelque ruse, quelque palliatif[1].

STREPSIADE. Hélas! qui me jettera un palliatif de peau de mouton?

SOCRATE. Voyons un peu ce qu'il fait. Holà! dors-tu?

STREPSIADE. Non, par Apollon!

SOCRATE. Tiens-tu quelque chose?

STREPSIADE. Rien, en vérité.

SOCRATE. Rien du tout?

STREPSIADE. Rien, que ceci[2].

SOCRATE. Allons, couvre-toi vite, et mets-toi à méditer.

STREPSIADE. Sur quoi? Dis-le-moi, mon cher Socrate.

SOCRATE. Dis toi-même ce que tu veux trouver.

STREPSIADE. Je t'ai déjà dit mille fois ce que je veux; il s'agit de mes dettes: c'est le moyen de n'en rien payer.

SOCRATE. Eh bien, couvre-toi; fixe ta pensée fugitive, examine le sujet dans ses détails, distingue, et réfléchis.

STREPSIADE. Ah! malheureux[3]!

[1] Le mot signifie « moyen de priver (ses créanciers). » Strepsiade entend « de se garantir des punaises. » Il y a dans sa réponse un autre jeu de mots, il voudrait avoir une *peau de mouton* pour se préserver des punaises; mais, par une équivoque, il sous-entend *un moyen de nier ses dettes.*

[2] *Nihil habeo, præter meum penem in manu.*

[3] On suppose qu'il est mordu par les punaises.

SOCRATE. Doucement! Si une difficulté t'embarrasse, laisse-la de côté; puis après, reprends de nouveau ta pensée, et pèse-la mûrement.

STREPSIADE. Mon cher petit Socrate!

SOCRATE. Qu'y a-t-il, vieillard?

STREPSIADE. J'ai trouvé une invention pour ne pas payer mes intérêts.

SOCRATE. Fais-la-moi connaître.

STREPSIADE. Dis-moi donc : si j'achetais une enchanteresse de Thessalie, et si je faisais descendre la lune pendant la nuit, pour l'enfermer, comme un miroir, dans un étui rond, et la garder!...

SOCRATE. Eh bien! à quoi cela te servirait-il?

STREPSIADE. A quoi? Si la lune ne paraissait plus du tout, je n'aurais plus d'intérêts à payer.

SOCRATE. Comment cela?

STREPSIADE. Parce que les intérêts se payent tous les mois.

SOCRATE. Fort bien! mais je vais te proposer une autre subtilité. Je suppose que l'on t'intente un procès de cinq talents; comment ferais-tu pour échapper à la condamnation? dis-moi.

STREPSIADE. Comment? comment? Je ne sais; il faut chercher.

SOCRATE. Ne concentre pas toujours ta pensée en toi-même; donne l'essor à ton esprit, comme au hanneton attaché par la patte à un fil[1].

STREPSIADE. J'ai trouvé un moyen des plus adroits pour anéantir le jugement; tu vas en convenir toi-même.

SOCRATE. Quel est-il?

STREPSIADE. As-tu jamais vu, chez les marchands droguistes, cette pierre brillante et diaphane avec laquelle on allume le feu?

[1] Madame Dacier soupçonne ici quelque allusion à une opinion de Socrate, qui donnait des ailes à l'âme humaine. (Voy. *le Phèdre* de Platon.)

SOCRATE. Tu veux dire du cristal[1] ?

STREPSIADE. Précisément. Eh bien ! si je prenais ce cristal lorsque le greffier écrirait la condamnation, et si, me tenant à l'écart, je faisais fondre au soleil toutes les lettres du jugement[2] ?

SOCRATE. Par les Grâces, c'est fort ingénieux.

STREPSIADE. O quel plaisir d'effacer une condamnation de cinq talents !

SOCRATE. Allons, trouve-moi vite ceci.

STREPSIADE. Quoi ?

SOCRATE. Le moyen de prévenir un jugement, si dans un procès tu étais au moment d'être condamné, faute de témoins ?

STREPSIADE. C'est la chose la plus facile.

SOCRATE. Dis donc.

STREPSIADE. Voici. S'il ne restait plus qu'une affaire à juger avant qu'on appelât ma cause, je courrais vite me pendre.

SOCRATE. Cela ne vaut rien.

STREPSIADE. Si vraiment, par les dieux ! Une fois mort on ne m'enverrait pas d'assignation.

SOCRATE. Tu déraisonnes. Va-t'en ; je ne veux plus te donner de leçons.

STREPSIADE. Pourquoi, au nom des dieux, mon cher Socrate ?

SOCRATE. Tu oublies aussitôt tout ce qu'on t'apprend : par exemple, qu'est-ce que je t'ai enseigné d'abord ?

STREPSIADE. Voyons un peu qu'est-ce qu'il m'a dit d'abord. Ce qu'il m'a dit d'abord... Ah ! comment cela s'appelle-t-il, là où l'on pétrit la farine ?... comment donc ?

SOCRATE. Peste soit de la plus oublieuse et la plus stupide des vieilles têtes !

STREPSIADE. Hélas ! malheureux, que vais-je devenir ? je suis perdu si je n'apprends à bien remuer ma langue. O Nuées : donnez-moi quelque bon conseil.

[1] On s'en servait quelquefois pour cautériser. (Pline, *Hist. nat.*
[2] On écrivait sur des tablettes de cire.

LE CHŒUR. Vieillard, nous te conseillons, si tu as un fils déjà élevé, de l'envoyer étudier à ta place.

STREPSIADE. Oui vraiment, j'ai un fils fort bien né; mais il ne veut rien apprendre. Que faire?

LE CHŒUR. Et tu le souffres?

STREPSIADE. Il est plein de vigueur et de santé; il descend, par sa mère, de la noble race de Cœsyra. Mais je vais le trouver, et s'il n'obéit, je n'ai autre chose à faire que de le chasser de la maison. Rentre, Socrate, et attends-moi un instant.

(Il sort, et Socrate un peu après lui.)

LE CHŒUR[1]. Sens-tu tous les biens que tu vas nous devoir à nous seules entre les dieux? Cet homme est prêt à faire tout ce que tu lui commanderas. Tu vois, il est émerveillé, et plein d'admiration pour ton génie; tonds-le le plus vite que tu pourras, car ces dispositions-là sont changeantes.

(Strepsiade revient avec son fils.)

STREPSIADE. Non, par la Nuée, tu ne resteras plus ici. Va manger, si tu veux, les colonnes de Mégaclès[2].

PHIDIPPIDE. Mon père, qu'as-tu donc? Tu n'es pas dans ton bon sens, non, par Jupiter Olympien!

STREPSIADE. Tiens! tiens! « Jupiter Olympien. » Tu crois à Jupiter, à ton âge!

PHIDIPPIDE. D'où vient que tu ris ainsi?

STREPSIADE. De te voir si enfant, et si imbu de vieilleries. Approche pourtant, que je t'instruise; je vais te dire la chose, et alors tu seras homme; mais ne va communiquer cela à personne.

[1] Il s'adresse à Socrate.

[2] C'est-à-dire le seul bien qui lui reste, les murailles. Son oncle Mégaclès était un riche ruiné.

PHIDIPPIDE. Me voici : qu'est-ce donc?

STREPSIADE. Tu viens de jurer par Jupiter?

PHIDIPPIDE. Oui.

STREPSIADE. Vois comme il est bon d'étudier : il n'y a pas de Jupiter, mon cher Phidippide.

PHIDIPPIDE. Qui est-ce donc?

STREPSIADE. C'est Tourbillon qui règne; il a chassé Jupiter.

PHIDIPPIDE. Allons, quelles extravagances!

STREPSIADE. La chose est ainsi.

PHIDIPPIDE. Et qui dit cela?

STREPSIADE. Socrate le Mélien [1], et Chéréphon, qui sait mesurer le saut des puces.

PHIDIPPIDE. Es-tu donc venu à ce point de folie, de croire ces atrabilaires?

STREPSIADE. Parle mieux, et ne dis pas de mal de ces hommes habiles et pleins de sens qui par économie ne se font jamais raser ni parfumer, qui ne vont jamais au bain pour se laver [2]; tandis que tu dissipes ma fortune, comme si j'étais déjà mort. Va au plus tôt étudier à ma place.

PHIDIPPIDE. Que pourrait-on apprendre de bon de ces gens-là?

STREPSIADE. Vraiment? tout ce qu'il y a de science parmi les hommes. Tu connaîtras toi-même combien tu es ignorant et grossier. Mais attends-moi ici un moment. (*Il entre un instant dans la maison.*)

PHIDIPPIDE. Ah! que faire? mon père extravague. Dois-je le faire interdire pour cause de démence, ou prévenir de sa folie les faiseurs de cercueils?

STREPSIADE. Voyons un peu; comment appelles-tu cet oiseau?

PHIDIPPIDE. Un merle.

STREPSIADE. Bien! Et cette femelle?

[1] Il y a là encore une insinuation perfide. Diagoras de Mélos était athée; c'est pour cela qu'Aristophane appelle Socrate Mélien, quoiqu'il fût d'Athènes.

[2] Voyez la note sur le vers 85 du *Plutus*.

PHIDIPPIDE. Un merle.

STREPSIADE. Tous deux de même? c'est ridicule. Ne parle plus ainsi désormais; appelle celle-ci une merlesse, et celui-là un merle.

PHIDIPPIDE. Une merlesse, dis-tu? Ce sont là ces belles choses que tu as apprises chez les fils de la terre[1]?

STREPSIADE. Ils m'en ont appris bien d'autres! Mais ma vieillesse est cause que j'oubliais tout à mesure que j'apprenais.

PHIDIPPIDE. Est-ce aussi pour cela que tu as perdu ton manteau?

STREPSIADE. Je ne l'ai pas perdu, je l'ai philosophiqué[2].

PHIDIPPIDE. Et tes souliers, qu'en as-tu fait, pauvre fou?

STREPSIADE. Je les ai perdus à ce qui était nécessaire, comme disait Périclès[3]. Allons, marche, viens avec moi; obéis d'abord à ton père, et fais du reste à ta fantaisie. Tu n'avais que six ans, et tu bégayais encore; moi, je t'obéissais; et la première obole que je touchai pour mes fonctions de juge me servit à t'acheter un petit chariot à la fête de Jupiter.

PHIDIPPIDE. Tu te repentiras un jour de ce que tu fais.

STREPSIADE. C'est bien, tu m'obéis. Holà! Socrate, viens ici; je t'amène mon fils, qui cède enfin à mes instances.

(Socrate paraît.)

SOCRATE. C'est un enfant encore novice, et peu exercé à nos spéculations aériennes.

[1] Il les assimile aux géants, comme ennemis des dieux.

[2] Qu'on nous permette de hasarder cet équivalent du mot grec.

[3] Expression de Périclès lorsque, dans la reddition de ses comptes comme général, il vint à parler de dix talents employés à corrompre les généraux lacédémoniens. Ses explications à ce sujet se bornèrent à dire qu'il avait employé ces dix talents *à ce qui était nécessaire;* et le peuple l'approuva. (Voy. Plutarque, *Vie de Périclès*, c. 22, 23.) Seulement Périclès avait dit : ἀνήλωκα, « je les ai dépensés. » Strepsiade dit plaisamment : ἀπώλεσα, « je les ai perdus. »

PHIDIPPIDE. Toi, tu serais fort bien exercé si tu y restais pendu[1] !

STREPSIADE. Eh bien, drôle, tu injuries ton maître?

SOCRATE. « Y rester pendu, » a-t-il dit? Quelle mauvaise prononciation ! comme il ouvre la bouche ! Comment saurait-il gagner un procès, intenter une accusation, ruiner les arguments de sa partie adverse? Hyperbolos a appris tout cela pour un talent.

STREPSIADE. Ne t'en inquiète pas, instruis-le seulement. Il a de l'esprit naturel; il était tout petit, qu'il bâtissait chez nous des maisons, il sculptait des navires, il construisait des chariots de cuir, et faisait des grenouilles avec des écorces de grenade le mieux du monde. Apprends-lui donc les deux raisonnements, quel est le fort, et puis le faible, qui triomphe du fort à l'aide de l'injustice; enseigne-lui du moins l'injuste avant tout.

SOCRATE. Je chargerai l'un et l'autre de l'instruire.

STREPSIADE. Je me retire. Souviens-toi de le mettre en état de réfuter tout ce qui est juste.

(Il s'en va.)

LE JUSTE[2]. Viens ici, et montre-toi aux spectateurs, toi qui es si hardi.

L'INJUSTE. Allons où tu voudras[3]; il me sera bien plus facile de te perdre, en parlant devant la multitude.

[1] Il y a ici un jeu de mots intraduisible. Le mot κρεμαθρῶν, que j'ai rendu par *spéculations aériennes*, signifie littéralement le panier dans lequel Socrate se faisait suspendre pour méditer; ce qui donne lieu à la réponse de Phidippide. Il faudrait dire, en termes plus longs : « son esprit « est peu exercé *à se suspendre* dans nos spéculations aériennes. »
M. Boissonade rappelle ici la repartie d'Alceste, à propos du sonnet:

La *chute* en est jolie, amoureuse, admirable !
— La perte de ta *chute !...*
En eusses-tu fait une à te casser le nez !

[2] Selon le Scholiaste, le *Juste* et l'*Injuste* étaient apportés sur la scène dans des cages d'osier, comme deux coqs prêts à se combattre.

[3] Parodie du *Télèphe* d'Euripide.

LE JUSTE. Toi, me perdre ? Qui donc es-tu ?

L'INJUSTE. Le raisonnement.

LE JUSTE. Mais le faible.

L'INJUSTE. Je te vaincrai, toi qui te prétends plus fort que moi.

LE JUSTE. Et par quel art ?

L'INJUSTE. En inventant des pensées nouvelles.

LE JUSTE. En effet, elles sont aujourd'hui florissantes, grâce à ces fous.

L'INJUSTE. Des fous, non, mais des sages.

LE JUSTE. Je te ruinerai.

L'INJUSTE. Comment t'y prendras-tu ?

LE JUSTE. En disant ce qui est juste.

L'INJUSTE. Mais je renverserai tes arguments par des arguments contraires, car je prétends qu'il n'y a pas de justice.

LE JUSTE. Il n'y a pas de justice ?

L'INJUSTE. Non ; où est-elle ?

LE JUSTE. Chez les dieux.

L'INJUSTE. Si la justice existe, comment Jupiter n'a-t-il pas péri, lui qui a enchaîné son père[1] ?

LE JUSTE. Quoi ! le fléau[2] fait de tels progrès ! Qu'on me donne un bassin[3].

L'INJUSTE. Tu es un radoteur et un imbécile !

LE JUSTE. Tu es un infâme et un impudent !

L'INJUSTE. Tu me couvres de roses.

LE JUSTE. Un impie !

L'INJUSTE. Tu me couronnes de lis.

LE JUSTE. Un parricide !

L'INJUSTE. C'est de l'or que tu me prodigues[4].

LE JUSTE. Autrefois ce n'était pas de l'or, mais du plomb.

L'INJUSTE. Aujourd'hui tout cela m'est glorieux.

[1] Voy. Platon, *Euthyphron*, traduit par M. Cousin, tom. I, p. 19. (Voy. aussi Eschyle, *les Euménides*, v. 633 ; et *Prométhée*, v. 219.)

[2] De l'incrédulité religieuse.

[3] Pour vomir, tant ce raisonnement lui soulève la bile, dit le Scholiaste. Voyez *Acharniens*, v. 584.

[4] L'huissier, dans *les Plaideurs*, parle à peu près ainsi, à chaque coup qu'il reçoit.

LE JUSTE. Tu es bien insolent!

L'INJUSTE. Et toi, bien ganache!

LE JUSTE. Tu es cause que les jeunes gens ne veulent plus fréquenter les écoles; les Athéniens reconnaîtront un jour ce que tu enseignes à ces insensés.

L'INJUSTE. Ton air malpropre me répugne.

LE JUSTE. Tu es riche maintenant: naguère cependant tu mendiais, et tu prétendais être Télèphe de Mysie, n'ayant à ronger dans sa besace que les sentences de Pandelète[1].

L'INJUSTE. Insigne sagesse...

LE JUSTE. Insigne folie...

L'INJUSTE. Que tu prêches là!

LE JUSTE. De toi et d'Athènes, qui te nourrit, corrupteur de la jeunesse!

L'INJUSTE. Tu ne seras pas le maître de ce jeune homme, vieux radoteur[2]!

LE JUSTE. Je le serai, s'il ne veut pas se perdre, et ne s'exercer qu'au bavardage.

L'INJUSTE. Viens ici, et laisse-le radoter.

LE JUSTE. Tu te repentiras si tu lui tends la main.

LE CHŒUR[3]. Cessez vos querelles et vos injures. Mais faites voir, toi, ce que tu enseignais aux hommes d'autrefois, et toi, ta nouvelle doctrine, pour que ce jeune homme, après avoir entendu les deux adversaires, puisse juger, et choisir son école.

LE JUSTE. Je le veux bien.

L'INJUSTE. Moi aussi.

LE CHŒUR. Voyons, qui de vous deux parlera le premier?

L'INJUSTE. Qu'il commence; et quand il aura parlé, je lancerai sur lui une grêle d'expressions et de pensées nouvelles comme autant de flèches. Et à la fin, s'il veut encore

[1] Sycophante et plaideur de ce temps-là (Scholiaste). Allusion à la pièce d'Euripide, où Télèphe, vêtu de haillons, déployait toutes les ressources de la rhétorique. Voyez *les Acharniens*, v. 428 et suivants.

[2] Κρόνος ὤν, « vieux comme Saturne. » Voy. *les Guêpes*, v. 1480; *Plutus*, v. 581.

[3] Le Chœur intervient, au moment où les deux champions sont près d'en venir aux voies de fait.

souffler, les traits de mon éloquence le perceront comme des frelons qui lui piqueraient le visage et les yeux.

LE CHŒUR. Maintenant, tous deux, confiants en l'habileté de leur langage, en leurs pensées et leurs méditations riches d'idées, vont montrer lequel doit être reconnu supérieur par le talent de la parole. Aujourd'hui, en effet, s'agitent les destinées de la philosophie, pour laquelle mes amis livrent un combat décisif. O toi, qui couronnas nos pères de tant de vertus, élève la voix pour la cause que tu chéris, et fais connaître qui tu es.

LE JUSTE. Je vais dire quelle était l'ancienne éducation aux jours florissants où j'enseignais la justice, et où la modestie régnait dans les mœurs. D'abord[1], il n'eût pas fallu qu'un enfant fît entendre sa voix; marchant en bon ordre dans les rues, les jeunes gens d'un même quartier allaient chez le maître de musique, nus[2] et tous ensemble, la neige tombât-elle comme la farine d'un tamis : là ils s'asseyaient, les jambes écartées, et on leur apprenait d'abord, ou l'hymne « Redoutable Pallas[3], destructrice des vil« les, » ou « Cri retentissant au loin; » ils conservaient la grave harmonie des airs transmis par nos pères. Si quelqu'un d'eux s'avisait de faire quelque bouffonnerie, ou de chanter avec les inflexions molles et recherchées, introduites par Phrynis[4], il était frappé et châtié comme un ennemi des Muses. Au gymnase, ils devaient être assis les jambes étendues, pour que les voisins ne vissent rien d'indécent; chacun, en se levant, devait balayer l'arène à sa place, pour ne laisser aux amants aucune empreinte de son sexe. On ne voyait alors aucun enfant s'oindre au-dessous du nombril; un léger duvet, comme celui des fruits, voi

[1] Voy. dans Plaute, *Bacchid.*, III, 3, 16 sq., un passage qui rappelle celui-ci.

[2] C'est-à-dire vêtus d'une simple tunique ou chemise.

[3] Hymne de Lamproclès.

[4] Phrynis, joueur de luth, de Mitylène : il passait pour avoir le premier obtenu le prix du luth aux Panathénées, sous l'archonte Callias Sur ce musicien, voy. Burette, Mém. de l'Acad. des insc., tom. X, p. 268.

lait le reste de leurs corps. Ils n'allaient pas s'offrir eux-mêmes à un amant avec des sons de voix efféminés et des regards lascifs; on ne leur permettait de manger ni raifort, ni fenouil réservé aux vieillards, ni céleri, ni poissons, ni grives[1]; ils n'eussent jamais croisé les jambes.

L'INJUSTE. Tout cela est bien vieux, et remonte au temps des fêtes Diipoliennes[2], des cigales[3], des Cécidas[4], et des Bouphonies.

LE JUSTE. C'est pourtant cette même éducation, donnée par moi, qui forma les guerriers de Marathon. Aujourd'hui tu leur enseignes à s'envelopper tout d'abord de vêtements; aussi je m'indigne, lorsqu'il faut danser aux Panathénées[5], de les voir tenir leurs boucliers devant leur corps, sans penser à Pallas. C'est pourquoi, jeune homme, prends-moi hardiment pour guide[6]; tu apprendras à haïr la place publique, à ne pas fréquenter les bains, à rougir des choses déshonnêtes; et si l'on rit de ta pudeur, à t'indigner, à te lever en présence des vieillards, à ne donner aucun chagrin à tes parents, à ne faire rien de honteux, car tu dois reproduire l'image de la Pudeur : tu n'iras pas voir les danseuses, de peur qu'au milieu de ton extase une courtisane ne te jette la pomme[7] et ne flétrisse ta réputation; tu ne contrediras pas ton père, tu ne riras point de son grand âge[8]; tu oublieras les défauts de celui qui t'a élevé.

[1] La cause de l'interdiction de tous ces mets était, comme pour le poisson, leur vertu aphrodisiaque.

[2] Fêtes Diipoliennes et Bouphonies, noms différents d'une même fête, consacrée à Jupiter. Bouphonie signifie sacrifice de bœufs.

[3] Mode antique d'Athènes : on attachait les cheveux avec une cigale d'or. Voy. à la fin des *Chevaliers*, v. 1331, et THUCYDIDE, I, 6.

[4] Poëte dithyrambique très-ancien, nommé par Cratinus, ἐν Πανόπταις.

[5] THUCYDIDE, VI, 58 : « Dans les processions on avait coutume de porter « le bouclier et la lance. »

[6] Il ajoute : « moi, le meilleur raisonnement. »

[7] En gage d'amour :

Malo me Galatea petit, lasciva puella. VIRG., *Eglog.*, IV, 61.

[8] Littéralement : « tu ne l'appelleras pas Japet. »

L'Injuste. Crois-le, jeune homme, et, par Bacchus! tu ressembleras aux fils d'Hippocrate[1], et l'on te donnera le nom de blette.

Le Juste. On te verra florissant briller dans les gymnases; tu ne t'amuseras pas à débiter des fadaises sur la place publique, comme font les hommes de nos jours: tu ne seras pas traîné en justice pour un sujet frivole, où les calomnies de tes adversaires peuvent causer ta ruine. Tu iras à l'Académie te promener sous l'ombrage des oliviers sacrés[2], une couronne de joncs en fleur sur la tête, avec un sage ami de ton âge; au sein d'un heureux loisir, tu jouiras de la douce odeur qu'exhalent le smilax et le feuillage du peuplier blanc, aux beaux jours du printemps, lorsque le platane et l'ormeau confondent leur murmure.

Si tu fais ce que je dis, et que tu suives mes maximes, tu auras toujours la poitrine robuste, le teint frais, les épaules larges, la langue courte, les fesses charnues, et le reste petit[3]. Mais si tu t'abandonnes aux mœurs du jour, tu auras bientôt le teint pâle, les épaules étroites, la poitrine resserrée, la langue longue, les fesses grêles, le reste grand, et de longs décrets[4]; l'autre te fera trouver honnête tout ce qui est honteux, et honteux ce qui est honnête, et enfin tu te couvriras d'infamie[5], comme Antimachos.

Le Chœur. O toi qui pratiques la sagesse, et habites son

[1] Hippocrate, général des Athéniens, avait trois fils renommés par leur stupidité. Il y a une allusion aux mêmes personnages dans *les Fêtes de Cérès*, v. 274. Aristophane les raillait encore dans ses *Laboureurs* et dans sa comédie intitulée *Triphalès*. Une plaisanterie du même genre est lancée contre eux, dans un fragment des *Démes* d'Eupolis. Ils s'appelaient Télésippe, Démophon, Périclès. — Blette, légume fade et insipide, espèce de poirée.

[2] L'huile de ces oliviers consacrés à Minerve était donnée en prix aux vainqueurs dans les Panathénées. (Voy. Lucien, *Anacharsis*.) L'Académie, célèbre gymnase aux portes d'Athènes, où Platon donna plus tard ses leçons.

[3] *Penem*.

[4] Trait contre la loquacité des légistes.

[5] *Cinædus*. Antimachos, efféminé, décrié pour la corruption de ses mœurs. Il paraît être différent de celui qui est nommé dans les *Acharniens*, v. 1150, comme mauvais poëte lyrique.

temple élevé[1], quel doux parfum de vertu respirent tes discours! Heureux donc ceux qui vivaient alors, au premier âge du genre humain! (*A l'Injuste.*) Quant à toi, qui possèdes toutes les ressources de la parole, il te faut trouver des raisons nouvelles; car l'éloquence de ton adversaire a fait une vive impression. Tu as besoin d'employer des moyens extraordinaires, si tu veux le vaincre, et ne pas être un objet de risée.

L'INJUSTE. Il y a longtemps que j'étouffe d'impatience, et que je brûle de renverser tous ses arguments. Les philosophes m'appellent l'Injuste, parce que le premier j'ai imaginé les moyens de contredire la justice et les lois; mais n'est-ce pas un talent bien précieux[2], que de prendre la cause la plus faible, et de la gagner? Vois comme je vais ruiner toute cette éducation dont il est si fier. Il te défend d'abord les bains chauds: et quelle raison as-tu de blâmer les bains chauds?

LE JUSTE. Parce qu'ils sont pernicieux, et qu'ils amollissent l'homme.

L'INJUSTE. Arrête, je te tiens, tu ne saurais m'échapper. Réponds-moi: lequel des fils de Jupiter a été le plus courageux, et a accompli le plus de travaux[3]?

LE JUSTE. Je pense qu'aucun n'est supérieur à Hercule.

L'INJUSTE. Où as-tu jamais vu des bains froids sous le nom d'Hercule[4]? et pourtant quel autre fut plus courageux que lui?

LE JUSTE. Ce sont là les raisons que les jeunes gens ont

[1] Καλλίπυργον σοφίαν. Lucrèce dit, l. II, v. 7. 8:

Sed nil dulcius est bene quam munita *tenere*
Edita doctrina sapientum templa *serena.*

[2] Littéralement: « ne vaut-il pas plus de dix mille statères...? » Le statère ou tétradrachme valait quatre drachmes, et la drachme valait 95 centimes de notre monnaie.

[3] Dans l'*Hercule furieux* d'Euripide, v. 183, Amphitryon fait la même question, presque dans les mêmes termes.

[4] Les sources d'eau chaude s'appelaient bains d'Hercule. (Voy. *les Trachiniennes* de Sophocle, v. 634; et Hérodote, VI, 176.)

sans cesse à la bouche, et grâce auxquelles les bains sont fréquentés et les palestres désertes.

L'INJUSTE. Tu blâmes les harangues et la fréquentation de la place publique, et moi je la défends. Si c'était un mal, Homère n'eût pas fait des orateurs de Nestor ni des autres sages. De là je passe à l'usage de la langue; il dit que les jeunes gens ne doivent pas la cultiver; moi, je soutiens le contraire. Il recommande la modestie; voilà deux funestes maximes. Car à qui as-tu jamais vu la modestie profiter? Parle, réfute-moi.

LE JUSTE. A bien des gens; ce fut la raison pour laquelle Pélée reçut son épée[1].

L'INJUSTE. Son épée! Le pauvre malheureux fit là un beau profit! Hyperbolos n'a-t-il pas gagné avec ses lampes bien mieux que des millions[2], grâce à sa perversité, et nullement grâce à une épée?

LE JUSTE. C'est pour sa modestie que Pélée épousa Thétis.

L'INJUSTE. Qui s'en alla bientôt, et le laissa tout seul; car Pélée n'était pas un vigoureux athlète, il n'était pas homme à passer la nuit entière dans les ébats amoureux: pour la femme c'est une passion. Tu n'es qu'un vieux radoteur.

Vois, jeune homme, tous les inconvénients de la modestie, et de quels plaisirs elle te privera, de femmes, de garçons, de jeux[3], de poissons, de boire, et de rire. Vaut-il la peine de vivre, pour se priver de toutes ces jouissances? Mais là-dessus il suffit: je passe aux nécessités de notre nature. Tu as fait une faute, tu as aimé, tu as commis un adultère, et tu as été surpris; te voilà perdu, car tu ne sais pas plaider ta cause. Mais, avec moi, tu peux jouir de la vie, danser, rire, te moquer de tout. Es-tu surpris en adultère? affirme au mari que tu n'es point coupable, rejette la faute sur Jupiter: lui aussi se laissa vaincre par

[1] Pélée, victime d'une odieuse calomnie d'Hippolyte, épouse d'Acaste, roi d'Iolcos en Thessalie, avait été exposé sans armes à la fureur des bêtes féroces. Les dieux lui donnèrent une épée pour se défendre.

[2] C'est-à-dire la démagogie.

[3] Du cottabe.

l'amour et les femmes. Toi, qui es mortel, peux-tu être plus puissant qu'un dieu[1] ?

LE JUSTE. Mais si, avec tes belles leçons, il se fait épiler ou empaler, pourra-t-il nier alors qu'il soit un infâme[2] ?

L'INJUSTE. Qu'il soit infâme, quel mal y aura-t-il à cela?

LE JUSTE. Peut-il arriver rien de plus fâcheux ?

L'INJUSTE. Que diras-tu, si tu es vaincu par moi sur ce point ?

LE JUSTE. Je me tairai. Car que pourrais-je faire ?

L'INJUSTE. Or çà, dis-moi, à quelle classe de citoyens appartiennent les orateurs ?

LE JUSTE. A celle des infâmes[3].

L'INJUSTE. Je le crois. Et les auteurs tragiques ?

LE JUSTE. Des infâmes.

L'INJUSTE. Tu as raison. Et les démagogues?

LE JUSTE. Des infâmes.

L'INJUSTE. Ne vois-tu pas que tu ne disais que des sottises ? Et les spectateurs, regarde quelle est la majorité.

LE JUSTE. Attends, je regarde.

L'INJUSTE. Eh bien, que vois-tu ?

LE JUSTE. Par les dieux ! les infâmes sont en grande majorité. En voilà un que je connais, celui-là encore, et cet autre, avec ses longs cheveux.

L'INJUSTE. Qu'as-tu à dire maintenant?

[1] Ainsi dans l'*Eunuque* de Térence, Chéréa, qui vient de séduire une jeune fille, cite l'exemple de Jupiter, le maître du tonnerre, qui s'est transformé en pluie pour séduire Danaé ; et il ajoute :

Ego homuncio hoc non fecerim?
Ego vero illud fecerim ac lubens. »
(Act. III, sc. 5, v. 43.)

[2] Les Scholiastes nous apprennent qu'on empalait les adulteres avec un gros raifort ; de là le mot ῥαφανιδωθῆ. De plus, on épilait le derrière du coupable, et on poudrait la partie épilée avec de la cendre chaude. (Voy. Suidas au mot παρατίλλεται ; et Lucien, *Mort de Pérégrinus*. Catulle, XV, 17-19 :

Ah! tum te miseri malique fati,
Quem attractis pedibus, patente porta,
Percurrent raphanique mugilesque.

[3] Εὐρυπρώκτων : en empruntant un mot à la langue de Rabelais, on pourrait traduire : « des ruffians. »

LE JUSTE. Je suis vaincu. O infâmes! je vous en prie, recevez mon manteau, je passe dans votre camp.

(Ils s'en vont.)

SOCRATE. Eh bien! veux-tu emmener ton fils, ou me le laisser, pour que je le forme à l'art de parler?

STREPSIADE. Instruis-le, châtie-le, et surtout souviens-toi de lui bien affiler la langue des deux côtés : l'un pour les petits procès, l'autre pour les affaires plus importantes.

SOCRATE. Sois tranquille; je te le renverrai sophiste accompli.

PHIDIPPIDE. Bien pâle, je pense, et bien misérable.

LE CHŒUR. Entrez maintenant. Tu pourrais bien, je pense, t'en repentir un jour.

(Strepsiade et Phidippide entrent chez Socrate.)

LE CHŒUR. Nous voulons dire à nos juges ce qu'ils gagneront s'ils nous accordent un appui mérité : d'abord, au printemps, quand vous voudrez labourer vos terres, nous enverrons la pluie pour vous avant tous, pour les autres ensuite. Puis quand vos vignes seront chargées de leurs grappes, nous les garantirons de la sécheresse, aussi bien que des pluies excessives. Mais si un de vous, mortels, offensait notre divinité, qu'il songe aux maux que nous lui réservons : il ne recueillera de ses champs ni vin ni moisson; lorsque ses oliviers et ses vignes commenceront à pousser, nous les ravagerons, nous les détruirons par des orages; si nous les voyons faire des briques, nous ferons pleuvoir, et par la grêle nous briserons toutes les tuiles de son toit; s'il se marie, lui, ou quelqu'un de ses amis de ses proches, nous ferons tomber toute la nuit[1] l'eau

[1] C'était la nuit que la mariée devait être conduite à la maison de époux, à la lueur des torches nuptiales.

torrents, en sorte qu'il aimerait mieux être en Égypte [1] que d'avoir jugé injustement.

(Strepsiade sort de chez lui, chargé d'un sac de farine, et se dirige vers la porte de Socrate.)

STREPSIADE. Encore cinq jours, puis quatre, trois, deux, et enfin celui que je crains le plus, que je déteste, que j'abhorre, ce maudit jour de la vieille et nouvelle lune [2]. Tous mes créanciers menacent de consigner [3], et jurent de me ruiner, de me perdre : mes propositions sont pourtant justes et modérées : « Mon cher, dis-je à chacun, ne prends pas maintenant cette somme, donne-moi du temps pour cette autre, et fais-moi quitte du reste. » Ils prétendent qu'ainsi ils ne seraient jamais payés; ils crient que je leur fais tort, et déclarent qu'ils vont m'assigner. Qu'ils m'assignent donc! je m'en soucie peu, si Phidippide a appris l'art de bien parler. Bientôt je le saurai; frappons à la porte de l'école. Esclave! holà, esclave!

SOCRATE. Je souhaite le bonjour à Strepsiade.

STREPSIADE. Et moi à Socrate. Mais d'abord accepte ceci [4]; il est juste de faire quelque présent à son maître. Dis-moi, mon fils a-t-il profité de tes leçons? A-t-il appris ce fameux raisonnement?

[1] L'Égypte passait pour être pleine de voleurs, au dire du Scholiaste; mais il ne pleuvait pas dans ce pays. Voy. dans *les Fêtes de Cerès*, v. 835 et suiv., un passage tiré de l'*Hélène* d'Euripide.

[2] Jour marqué pour le payement des intérêts. Le trentième jour du mois se rend en grec par un mot dont la traduction littérale signifie vieille et nouvelle lune. Ce jour avait été ainsi nommé par Solon, comme étant commun aux deux mois. (Plutarque, *Vie de Solon*, c. 25.) Il faut remarquer que les Athéniens partageaient le mois en trois décades, la dernière comprenant du 20e au 30e jour; et ils comptaient les jours en rétrogradant : le 30e s'appelait ἕνη καὶ νέα; le 29e, δεύτερα φθίνοντος; le 28e, τρίτη φθίνοντος, jusqu'au 20e, qu'ils nommaient εἰκάδα. Ainsi des deux autres décades.

[3] Le prêteur à intérêt qui faisait assigner son débiteur déposait d'avance de l'argent pour les frais de procédure.

[4] Un sac de farine. Il lui avait promis plus haut de remplir sa huche.

SOCRATE. Il l'a appris.

STREPSIADE. Bien. O divine Fourberie!

SOCRATE. Tu pourras gagner tous les procès que tu voudras.

STREPSIADE. Quand même des témoins m'auraient vu emprunter?

SOCRATE. Bien plus, lors même qu'il y en aurait mille.

STREPSIADE. Je crierai donc à haute voix et de toutes mes forces[1] : Malheur à vous, usuriers! vous êtes perdus, vous, avec le principal et les intérêts des intérêts : vous ne me vexerez plus! Dans cette maison s'élève pour moi un fils armé d'une langue à deux tranchants; il sera mon soutien, le sauveur de ma famille, le fléau de mes ennemis, le libérateur de son père! Appelle-le vite. O mon fils, mon enfant! sors de la maison! entends la voix de ton père[2]!

SOCRATE. Le voilà en personne.

STREPSIADE. Mon ami! cher ami!

SOCRATE. Tu peux partir et l'emmener.

(Socrate rentre.)

STREPSIADE. O mon fils! ho! ho! ho! que j'ai de joie à te voir ce teint! ta mine indique un homme prêt à tout nier, à tout contredire; à coup sûr tu sais placer ce mot qui sent le terroir : « Qu'as-tu à dire? » et cette manière de paraître offensé lorsqu'on offense et qu'on maltraite les autres; tu as même dans ton air le regard attique. Maintenant, vois à me sauver, puisque aussi bien tu m'as perdu.

PHIDIPPIDE. Que crains-tu donc?

STREPSIADE. La vieille et nouvelle lune.

PHIDIPPIDE. Est-ce qu'il y a une lune vieille et nouvelle?

STREPSIADE. Ils me menacent de consigner sitôt qu'elle sera venue.

PHIDIPPIDE. Ils en seront pour leurs consignations; la lune ne peut pas être double.

[1] Vers de Phrynichos, dans *les Satyres*, selon le Scholiaste.
[2] Parodie de l'*Hécube* d'Euripide, v. 169 et suiv.

STREPSIADE. Elle ne le peut pas?

PHIDIPPIDE. Comment serait-ce? à moins que la même femme ne puisse être à la fois jeune et vieille.

STREPSIADE. Mais la loi le veut ainsi.

PHIDIPPIDE. Sans doute ils ne comprennent pas bien le sens de la loi.

STREPSIADE. Quel en est donc le sens?

PHIDIPPIDE. Le vieux Solon était, de sa nature, ami du peuple.

STREPSIADE. Cela ne fait rien à la vieille et nouvelle lune.

PHIDIPPIDE. Il fixa deux jours pour l'assignation, celui de la vieille et celui de la nouvelle, pour que les consignations fussent déposées le jour de la nouvelle lune.

STREPSIADE. Pourquoi donc a-t-il ajouté la vieille?

PHIDIPPIDE. Afin, pauvre homme, que ceux qui seraient assignés eussent d'abord un jour pour arranger l'affaire à l'amiable; sinon, pour qu'on pût redoubler les poursuites le matin même de la nouvelle lune.

STREPSIADE. Pourquoi donc les magistrats ne reçoivent-ils pas les consignations le premier jour du mois, mais le jour de la vieille et nouvelle lune?

PHIDIPPIDE. Ils font comme les gourmands[1]; ils anticipent d'un jour, pour profiter plus tôt des sommes consignées.

STREPSIADE. Eh bien! pauvres sots, qui êtes notre proie à nous autres habiles[2], que faites-vous là, plantés comme des pierres, troupeau de dupes[3], vrais moutons, entassés

[1] Le mot grec, προθένται, peut désigner aussi les dégustateurs publics des viandes sacrées. Voy. Athénée, l. IV, c. 71. Selon le Scholiaste, c'étaient des accapareurs qui achetaient les denrées avant qu'elles fussent apportées au marché, pour les revendre beaucoup plus cher.

[2] Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.

Évidemment cette tirade de Strepsiade s'adresse aux spectateurs, et non aux usuriers, comme le dit le Scholiaste.

[3] Ἀριθμοὺς, « qui faites nombre. » Horace, I, *Ep.* II, v. 27 :

Nos numerus sumus, et fruges consumere nati.

au hasard comme des cruches? Il faut que j'entonne un chant de triomphe en l'honneur de mon fils et de moi.

« Heureux Strepsiade, que tu es habile! et quel fils tu « as formé! » Telles seront les félicitations de mes amis et de mes concitoyens, quand ton éloquence aura gagné mes procès. Mais entre, je veux d'abord te servir un bon repas.

(Ils entrent dans la maison.)

PASIAS [1]. Doit-on jamais sacrifier son bien aux autres? non jamais, assurément : mais j'aurais dû, dès l'abord, secouer cette honte, plutôt que de m'attirer tant d'embarras. Aujourd'hui, pour avoir mon argent, il faut que je te prenne à témoin, et que je me fasse, en outre, un ennemi d'un voisin! Quoi qu'il en soit, jamais, tant que je vivrai, je ne me montrerai indigne de ma patrie [2]. J'appellerai Strepsiade en justice...

(Strepsiade revient.)

STREPSIADE. Qui est-ce?...

PASIAS. Pour le jour de la vieille et nouvelle lune.

STREPSIADE. Je vous prends à témoin qu'il indique deux jours à la fois. Pour quelle cause m'assignes-tu?

PASIAS. Pour les douze mines que je te prêtai, quand tu achetas ce cheval tigré.

STREPSIADE. Un cheval? Ne l'entendez-vous pas, vous tous qui savez ma haine pour l'équitation?

PASIAS. Et tu juras par les dieux de me les rendre.

STREPSIADE. Par Jupiter! c'est que mon fils Phidippide ne possédait pas encore le raisonnement irrésistible.

PASIAS. Et maintenant, à cause de cela, tu songes à nier ta dette?

STREPSIADE. Quel autre profit pourrais-je tirer de cette science?

[1] Il amène avec lui un témoin.
[2] Trait contre l'esprit chicaneur des Athéniens.

PASIAS. Et tu oserais la nier devant les dieux, si je te déférais le serment?

STREPSIADE. Quels dieux?

PASIAS. Jupiter, Mercure, Neptune...

STREPSIADE. Sans doute; j'ajouterais même volontiers trois oboles, pour avoir le plaisir de prêter serment.

PASIAS. Que les dieux confondent donc ton impudence!

STREPSIADE. Il ferait bon saler un peu cet homme [1].

PASIAS. Ah! tu te moques de moi!

STREPSIADE. Il contiendrait bien six conges [2].

PASIAS. Par le grand Jupiter et par tous les dieux! tu ne te joueras pas de moi impunément.

STREPSIADE. Tu me réjouis fort avec tes dieux : Jupiter, par lequel on jure, est risible pour les gens instruits [3].

PASIAS. Tu porteras un jour la peine de ces blasphèmes. Mais me payeras-tu, oui ou non? Réponds, et laisse-moi partir.

STREPSIADE. Un peu de patience : je vais tout à l'heure te répondre clairement.

(Il entre dans la maison.)

PASIAS. Que crois-tu qu'il fasse?

LE TÉMOIN. Je crois qu'il payera.

STREPSIADE. Où est celui qui me demande de l'argent? Dis-moi, comment appelles-tu cela?

PASIAS. Cela? une huche.

STREPSIADE. Et tu me demandes de l'argent, ignorant que tu es! Non, jamais je ne payerai une obole à un homme qui appelle *huche* une *huchée*.

PASIAS. Tu ne me payeras donc point?

STREPSIADE. Non pas, que je sache. Auras-tu bientôt fini? Vite, hors d'ici!

[1] C'est-à-dire l'écorcher, pour faire de sa peau une outre à vin, à cause de sa vaste capacité.

[2] Mesure attique pour les liquides. Le conge contenait douze cotyles, et la cotyle équivalait à 27 centilitres.

[3] Parodie d'Euripide, *Iphig. Taur.*, v. 573 : ὡς ὄλωλε τοῖσιν εἰδόσιν. *Rhésus*, v. 973 : σεμνὸς τοῖσιν εἰδόσιν θεός. *Hécube*, v. 670 : εἰδόσιν δ' ὠνείδισας.

PASIAS. Je m'en vas; mais que je meure, si de ce pas je ne vais déposer la consignation.

STREPSIADE. Ce sera autant de perdu à ajouter aux douze mines. Je suis pourtant fâché que tu souffres cette perte pour t'être mépris sur le genre du mot *huchée*.

AMYNIAS. Hélas! malheureux que je suis!

STREPSIADE. Holà! qui gémit ainsi? N'est-ce pas un des dieux de Carcinos [1] qui a parlé?

AMYNIAS. Quoi! vous voulez savoir qui je suis? Je suis un infortuné.

STREPSIADE. Passe ton chemin.

AMYNIAS. O sort cruel! fortune ennemie, qui as brisé mon char! O Pallas! tu m'as perdu [2]!

STREPSIADE. Quel mal t'a donc fait Tlépolémos?

AMYNIAS. Ne me raille pas, mon cher; ordonne plutôt à ton fils de me rendre l'argent qu'il me doit, aujourd'hui surtout que je suis dans le malheur.

STREPSIADE. Quel est cet argent?

AMYNIAS. Celui qu'il m'a emprunté.

STREPSIADE. Tu es vraiment à plaindre, à ce qu'il me semble.

AMYNIAS. Hélas! c'est en faisant galoper des chevaux que je suis tombé.

STREPSIADE. Tu extravagues, tu seras tombé d'un âne [3].

AMYNIAS. J'extravague, parce que je demande ce qu'on me doit!

STREPSIADE. Il n'est pas possible que tu sois dans ton bon sens.

[1] Poëte tragique, dont il est question aussi à la fin des *Guêpes*. Il avait introduit dans quelqu'une de ses pièces des dieux qui se lamentaient.

[2] Parodie d'une tragédie où Alcmène déplorait en ces termes la mort de son frère Lycimnios, tué par Tlépolémos. Cette pièce était de Xénoclès, fils de Carcinos.

[3] Il y a dans le grec un calembour. Ces mêmes mots peuvent signifier tomber en démence : ἀπ' ὄνου ou ἀπὸ νοῦ.

AMYNIAS. Pourquoi donc ?

STREPSIADE. Tu me parais avoir la cervelle troublée.

AMYNIAS. Par Mercure ! je te ferai assigner, si tu ne me rends mon argent.

STREPSIADE. Dis-moi : quand il pleut, crois-tu que Jupiter fasse tomber chaque fois de l'eau nouvelle, ou bien est-ce toujours la même eau que le soleil attire en haut ?

AMYNIAS. Je ne sais pas, et ne m'en soucie guère.

STREPSIADE. Comment donc mériterais-tu qu'on te payât, si tu n'as aucune connaissance des choses célestes ?

AMYNIAS. Si tu es trop gêné, paye-moi au moins l'intérêt.

STREPSIADE. L'intérêt ? quelle bête est cela ?

AMYNIAS. C'est l'argent qui s'accroît sans cesse chaque mois et chaque jour, à mesure que le temps s'écoule.

STREPSIADE. Fort bien. Mais dis-moi : crois-tu que la mer soit maintenant plus grande qu'autrefois ?

AMYNIAS. Non certes ; elle est toujours la même, car elle ne saurait s'accroître [1].

STREPSIADE. Comment, misérable ! la mer ne grossit en rien, malgré les fleuves qui s'y jettent ; et tu prétends que ton argent augmente tous les jours ? Veux-tu bien te sauver d'ici ! Vite ! un bâton [2] !

AMYNIAS. Des témoins ! des témoins !

STREPSIADE. Allons, qu'attends-tu ? Marcheras-tu, rosse [3] ?

AMYNIAS. N'est-ce pas une indignité [4] ?

STREPSIADE. T'en iras-tu ? Je te piquerai le derrière, vieux cheval de volée. Te sauveras-tu ? (*Il sort.*) J'allais te mener bon train, avec tes roues et ton chariot.

(Strepsiade rentre dans la maison.)

---

[1] Lucrèce, VI, v. 609 :

Principio mare mirantur non reddere majus
Naturam, quo tantu' fluat decursus aquarum,
Omnia quo veniant ex omni flumina parte.

[2] Littéralement : « un aiguillon. »

[3] Ces mots se trouvent dans *les Chevaliers*, v. 603, mais adressés aux rameurs.

[4] Térence, *Andrienne*, I, 5, 2 :

Quid est, si hoc non contumelia est ?

LE CHŒUR. Ce que c'est que d'aimer le mal! Ce vieillard en a la passion, et il veut frustrer ses créanciers de l'argent qu'il leur a emprunté : mais il est impossible qu'il ne lui arrive aujourd'hui quelque affaire fâcheuse, et que ce sophiste, en punition des friponneries qu'il tramait, ne soit victime de quelque coup imprévu. Je pense qu'il verra bientôt éclater le feu qui couvait depuis longtemps, son fils, devenu habile à tourner des arguments contre la justice, vaincre tous ses adversaires, en défendant les causes les plus mauvaises. Mais peut-être souhaitera-t-il bientôt qu'il devienne muet.

STREPSIADE, *sortant avec précipitation.* Oh! là là! Voisins, parents, citoyens, secourez-moi de tout votre pouvoir! on me tue! Ah! la tête! ah! les mâchoires! Scélérat, tu bats ton père!

PHIDIPPIDE. Il est vrai, mon père.

STREPSIADE. Vous l'entendez, il avoue qu'il me bat.

PHIDIPPIDE. Sans doute.

STREPSIADE. O scélérat! parricide! enfonceur de murailles!

PHIDIPPIDE. Répète encore, et ajoute de nouvelles injures : sais-tu bien que je prends plaisir à les entendre?

STREPSIADE. Infâme!

PHIDIPPIDE. Couvre-moi de roses [1].

STREPSIADE. Tu bats ton père!

PHIDIPPIDE. Et, par Jupiter! je te prouverai que j'ai eu raison de te battre.

STREPSIADE. O le plus criminel des hommes! peut-on jamais avoir raison de battre son père?

PHIDIPPIDE. Je le démontrerai, et tu seras convaincu.

STREPSIADE. Je serai convaincu?

PHIDIPPIDE. Rien de plus simple. Dis seulement lequel des deux raisonnements tu veux que j'emploie.

[1] Voyez plus haut, v. 910.

STREPSIADE. Lequel des deux raisonnements?

PHIDIPPIDE. Le fort, ou le faible?

STREPSIADE. Ma foi, j'ai bien réussi à te faire apprendre à contredire la justice, si tu me prouves qu'il est bon et juste que les enfants battent leur père!

PHIDIPPIDE. Je te le prouverai si bien, qu'après m'avoir entendu tu n'auras rien à répondre.

STREPSIADE. Je suis curieux d'entendre ce que tu as à dire.

LE CHŒUR. C'est à toi, vieillard, de songer aux moyens de le réduire; il ne serait pas si insolent s'il n'était sûr du succès. Il a sans doute quelque appui; son assurance est manifeste. Mais d'abord il faut dire au Chœur à quel propos a commencé la querelle; c'est ce que tu dois faire absolument.

STREPSIADE. Je vais vous dire sur quel sujet s'est élevé notre débat : Après que nous eûmes mangé ensemble, comme vous le savez, je l'engageai à prendre sa lyre et à chanter une chanson de Simonide, celle de la Toison d'or. Là-dessus il se met à dire que c'était une niaiserie de jouer de la lyre et de chanter à table[1], comme une femme qui moud du grain.

PHIDIPPIDE. N'y avait-il pas là de quoi te faire battre et assommer à l'instant? Vouloir qu'on chante, comme si l'on avait des cigales à table!

STREPSIADE. Voilà précisément ce qu'il m'a dit à la maison; il prétendait aussi que Simonide était un mauvais poëte. Je me contins d'abord, non sans peine, et l'invitai au moins à prendre la branche de myrte[2], et à me dire quelque morceau d'Eschyle; il me répond : « Sans doute, je regarde Eschyle comme le premier des poëtes; il est plein d'enflure, désordonné, emphatique, ampoulé. » A ces mots, vous pensez comme mon cœur fut ému; cependant

[1] Euripide dit, dans sa *Médée*, que la musique devrait être bannie des festins.

[2] C'était un usage à table de tenir une branche de myrte ou de laurier, lorsqu'on chantait.

je me fis violence : « Eh bien, lui dis-je, chante-moi du moins quelque morceau des poëtes modernes, ceux qui sont les plus beaux. » Et lui de réciter aussitôt une tirade d'Euripide, où un frère[1], grands dieux! viole sa propre sœur[2]. Alors, ne pouvant plus me contenir, je l'accable de reproches et de mots outrageants; ensuite, comme c'est l'usage, nous entassons injures sur injures : lui enfin s'élance sur moi, et puis il me frappe, il me maltraite, il m'étrangle, et m'assomme.

PHIDIPPIDE. N'avais-je pas raison? Critiquer Euripide, le plus sage des poëtes!

STREPSIADE. Le plus sage, lui? Oh!... comment dirai-je? Mais tu me battrais encore.

PHIDIPPIDE. Oui, par Jupiter! et j'aurais raison.

STREPSIADE. Tu aurais raison? Impudent! moi qui pris soin de ton enfance, et qui devinais tes désirs à tes premiers bégaiements! Si tu disais « bryn, » je te comprenais, et te donnais à boire. Disais-tu « mamman, » je t'apportais du pain. A peine le mot « cacan » était-il sorti de ta bouche, je te portais dehors et te soutenais moi-même[3]. Aujourd'hui, j'ai beau me plaindre et crier que je fais tout sous moi, tu ne prendrais pas la peine de me porter dehors, scélérat! au contraire, tu m'étouffes, et je suis contraint de lâcher tout, ici même.

LE CHŒUR. Je crois bien que le cœur des jeunes gens palpite, dans l'impatience de l'entendre; car s'il parvient par le talent de la parole à faire approuver sa conduite, je ne donnerais pas une obole[4] de la peau des vieillards. C'est à toi maintenant, grand inventeur, grand promoteur de pa-

[1] Macarée, fils d'Éole, viola sa sœur Canacé : sujet de *l'Éole* d'Euripide, tragédie dont il ne reste que des fragments.

[2] Ὁμομητρίαν, « sa sœur de mère. » A Athènes, la loi de Solon permettait le mariage d'un frère avec sa sœur de père, ὁμοπατρίᾳ, et non avec la sœur de mère. Voy. Cornélius Népos, *Vie de Cimon*, c. I, 2.

[3] Parodie des vers de *l'Iliade* où Phœnix parle des soins qu'il donna à l'enfance d'Achille, IX^e^ livre.

[4] Grec : un pois.

roles nouvelles [1], à trouver des moyens de persuasion pour faire paraître ta cause bonne.

PHIDIPPIDE. Qu'il est doux de vivre au milieu des nouveautés, des inventions ingénieuses, et de pouvoir mépriser les lois établies! Lorsque l'équitation m'occupait seule tout entier, je n'étais pas capable de dire trois mots sans faire de faute; mais maintenant que cet homme m'a arraché à ces goûts, et que je suis formé aux pensées subtiles, à l'art de la parole et à la méditation, je crois pouvoir prouver qu'il est juste de châtier son père.

STREPSIADE. Retourne donc à tes chevaux, par Jupiter! J'aime encore mieux en nourrir quatre que d'être roué de coups.

PHIDIPPIDE. Je reprends mon discours où tu l'as interrompu, et d'abord je te ferai cette question : Me battais-tu dans mon enfance?

STREPSIADE. Oui certes, et je le faisais par intérêt pour toi.

PHIDIPPIDE. Dis-moi : n'est-il pas juste que je te témoigne le même intérêt, et que je te batte, puisque c'est s'intéresser aux gens que de les battre? Pourquoi faudrait-il que ton corps fût exempt de coups plutôt que le mien? Je suis né libre aussi bien que toi. Les enfants pleurent, et les pères ne pleureraient pas [2]? Diras-tu que la loi admet ce châtiment pour l'enfance? Je répondrai que les vieillards sont deux fois enfants; et il est d'autant plus juste de les châtier, que leurs fautes sont moins excusables.

STREPSIADE. Mais nulle part la loi n'admet qu'un père doive subir ce traitement.

PHIDIPPIDE. N'était-il pas homme comme toi et moi, celui qui porta le premier cette loi, et la fit adopter à ceux de son temps? Pourquoi ne pourrais-je pas également

[1] Parodie d'un vers de *Médée* (1314) :

Τι τάσδε κινεῖς χἀναμοχλεύεις πύλας.

Porson conjecture que, dans la première édition de la *Médée*, il y avait λόγους au lieu de πύλας, qui a été substitué dans la seconde que nous avons.

[2] Parodie d'Euripide, *Alceste*, v. 710.

faire une loi nouvelle, qui permette aux fils de battre les pères à leur tour? Tous les coups que nous avons reçus avant l'établissement de cette loi, nous vous en faisons grâce, et nous voulons bien avoir été battus impunément. Mais vois les coqs et les autres animaux; ils se défendent contre leurs pères : et cependant quelle différence y a-t-il entre eux et nous, si ce n'est qu'ils ne rédigent pas de décrets?

STREPSIADE. Puisque tu imites en tout les coqs, que ne manges-tu donc aussi le fumier, et que ne dors-tu sur une perche?

PHIDIPPIDE. Ce n'est pas la même chose, mon cher; Socrate n'admettrait pas ce raisonnement.

STREPSIADE. Ne me frappe donc pas; autrement, c'est agir contre toi-même.

PHIDIPPIDE. Et comment?

STREPSIADE. Il est juste que je puisse te châtier, comme tu pourras châtier ton fils, si tu en as un.

PHIDIPPIDE. Et si je n'en ai point? j'aurai pleuré pour rien, et tu mourras en te moquant de moi.

STREPSIADE. Vraiment, mes amis, mon fils m'a l'air d'avoir raison; je crois qu'il faut se rendre à ce qui est juste. Il est juste que nous soyons punis, si nous agissons mal.

PHIDIPPIDE. Écoute encore un autre argument.

STREPSIADE. Je suis un homme perdu!

PHIDIPPIDE. Peut-être ne seras-tu pas fâché d'avoir été traité ainsi.

STREPSIADE. Comment cela? Apprends-moi quel avantage m'en reviendra.

PHIDIPPIDE. Je battrai aussi ma mère.

STREPSIADE. Que dis-tu là? que dis-tu? Voilà qui est bien pire encore!

PHIDIPPIDE. Qu'auras-tu à dire, si je te prouve par le raisonnement qu'il faut battre sa mère[1]?

[1] Allusion aux maximes d'Euripide sur le rôle inférieur des femmes. Ainsi Oreste, s'excusant de son parricide, dit que le père est le seul auteur de notre existence, etc. (*Oreste*, v. 541 et suivants.)

STREPSIADE. Et quoi encore? Après cela, tu n'auras plus qu'à te jeter dans le Barathrum [1] avec Socrate et ton raisonnement. O Nuées! vous êtes cause de mes malheurs; je m'étais abandonné entièrement à vous.

LE CHŒUR. C'est bien toi-même qui t'es attiré ces disgrâces, en te tournant vers le mal.

STREPSIADE. Pourquoi donc ne me le disiez-vous pas alors, au lieu d'abuser un pauvre campagnard et un vieillard?

LE CHŒUR. C'est ainsi que nous agissons quand nous reconnaissons qu'un homme est porté au mal, jusqu'au moment où nous lui envoyons quelque infortune, pour qu'il apprenne à craindre les dieux [2].

STREPSIADE. Hélas! ô Nuées! ce châtiment est bien dur, mais il est mérité; il ne fallait pas frustrer mes créanciers de ce que je leur devais. A présent donc, mon cher fils, viens avec moi te venger de ce coquin de Chéréphon et de Socrate, qui nous ont indignement trompés.

PHIDIPPIDE. Je n'ai garde de maltraiter mes maîtres.

STREPSIADE. Crois-moi, respecte Jupiter Paternel.

PHIDIPPIDE. Tiens! Jupiter Paternel! Que tu es simple! Est-ce qu'il y a un Jupiter?

STREPSIADE. Sans doute.

PHIDIPPIDE. Non, il n'y en a pas, c'est Tourbillon qui règne; il a détrôné Jupiter [3].

STREPSIADE. Non, il ne l'a pas détrôné; je le croyais à cause de ce Tourbillon que tu vois. Malheureux! j'ai pris pour un dieu un globe d'argile [4].

PHIDIPPIDE. Ici, je t'abandonne à ton extravagance.

(Il s'en va.)

---

[1] Voy la note des *Chevaliers*, v. 1362, et le *Plutus*, v. 451.

[2] Ce passage paraît contenir l'idée morale de la pièce.

[3] Phidippide rappelle ici les propres expressions de son père (v. 825-828; V. aussi 380).

[4] Les Athéniens mettaient dans leur vestibule une colonne en l'honneur d'Apollon; Brunck suppose que sur le théâtre, devant la maison de Socrate, la colonne était remplacée par quelque vase d'argile. Le mot δῖνος, *tourbillon*, a aussi ce second sens.

STREPSIADE. Funeste délire! Quelle était ma folie, de rejeter les dieux, à la persuasion de Socrate [1]! Mais, ô cher Mercure! ne te mets pas en colère contre moi; ne m'accable pas, je te prie! pardonne à un homme que le bavardage des sophistes avait égaré. Conseille-moi : leur intenterai-je un procès, ou bien quel autre parti prendre?... Oui, ton avis est sage [2], je n'attendrai pas les lenteurs de la justice; je cours mettre le feu à la maison de ces charlatans. Ici, ici, Xanthias; viens, apporte une échelle, prends une hache, monte sur l'école; et si tu aimes ton maître, frappe le toit jusqu'à ce que la maison s'écroule sur eux. Que l'on m'apporte une torche ardente, et je veux aujourd'hui tirer vengeance d'eux, quelle que soit leur arrogance.

1er DISCIPLE. Hélas! hélas!

STREPSIADE. O torche! c'est à toi de lancer une flamme dévorante.

1er DISCIPLE. Eh! l'homme! que fais-tu là?

STREPSIADE. Ce que je fais? rien; je subtilise [3] avec les poutres de la maison.

2e DISCIPLE. Holà! qui met le feu à notre maison?

STREPSIADE. Celui dont vous avez pris le manteau [4].

3e DISCIPLE. Tu vas nous tuer! tu vas nous tuer!

STREPSIADE. C'est précisément ce que je veux, pourvu que la hache ne trompe pas mes espérances, et qu'auparavant je ne me casse pas le cou en tombant.

SOCRATE. Holà! que fais-tu donc sur le toit?

STREPSIADE. Je marche dans les airs, et je contemple le soleil [5].

SOCRATE. Malheur à moi! je vais étouffer.

CHÉRÉPHON. Infortuné! je vais périr dans les flammes!

[1] Cette abominable calomnie contre Socrate motivait suffisamment la chute des *Nuées*, malgré tout le talent du poëte.
[2] Il suppose que le dieu l'inspire.
[3] Allusion à ce qu'il disait plus haut, v. 319-320.
[4] Aux vers 417 et 857.
[5] C'est la répétition de ce qu'a dit Socrate au v. 225.

STREPSIADE. Qui vous forçait d'outrager les dieux et de contempler la place de la lune? Poursuis, frappe, détruis[1], pour tant de torts qu'ils ont à expier, mais surtout pour leur impiété envers les dieux.

LE CHŒUR. Retirons-nous; notre Chœur a figuré assez pour aujourd'hui.

[1] Ceci doit s'adresser à Xanthias. Voy. *les Acharniens*, v. 284; *les Chevaliers*, v. 251.

FIN DES NUEES.

LES GUÊPES,

COMÉDIE.

NOTICE SUR LA COMÉDIE

DES GUÊPES.

Le principal personnage de la comédie des *Guêpes* est un juge, que la manie de juger a presque rendu fou. Mais en lui ce n'est pas une classe particulière de la société que le poëte met en scène; le ridicule tombe sur le peuple athénien tout entier. En effet, il ne faut pas se figurer les fonctions judiciaires, à Athènes, comme l'apanage d'un ordre de l'État, tel que la robe dans notre ancien régime; ce n'était pas même une profession spéciale, comme aujourd'hui la magistrature de nos tribunaux et de nos cours souveraines. Tous les citoyens pouvaient être appelés à rendre la justice; c'était comme l'exercice d'un droit politique auquel tous participaient, sans distinction de rang ou de fortune : la seule condition d'éligibilité était d'avoir atteint l'âge de trente ans. Les juges étaient renouvelés tous les ans par les tribus; ensuite ils étaient répartis dans les divers tribunaux, par la voie du sort : les thesmothètes présidaient à cette opération. Le nombre total des juges était de six mille, ainsi qu'Aristophane le dit lui-même dans cette comédie; ce n'était pas tout à fait le tiers de la population active, puisqu'on évalue à vingt mille le nombre des citoyens, sans compter les étrangers domiciliés. Outre l'Aréopage, il y avait dix tribunaux, dont le principal était celui des *Héliastes*, ainsi appelé de ce qu'il siégeait dans la place Héliée, en plein air. Il était composé de cinq cents membres : assez souvent on lui adjoignait un autre tribunal, et alors il était composé de mille juges : quinze cents y siégeaient, lorsque dans des causes de haute importance on réunissait trois tribunaux; enfin, on peut inférer d'un passage de Lysias qu'il y siégeait quelquefois deux mille juges.

On voit, d'après cela, que jouer les juges sur le théâtre, c'était jouer tout le peuple d'Athènes. Les Athéniens avaient, en effet, la manie des procès; c'était une passion populaire, et plusieurs causes contribuaient à l'entretenir parmi eux. On a attribué ce goût des procès au caractère même des Athéniens; ils aimaient naturellement les discussions, les controverses, les plaidoyers contradictoires, qui

fournissaient un aliment à leur esprit vif, léger, subtil : cependant il ne faut pas voir dans cette passion si générale le seul résultat d'un esprit de chicane inné en eux. Un motif intéressé pouvait s'y joindre; chacun de ceux qui remplissaient les fonctions de juge recevait du trésor public un salaire qui, malgré sa modicité, était souvent une ressource nécessaire pour une foule de citoyens désœuvrés, habitués à vivre sans travail. Aristote (*Politique*, I, II, 9) attribue à Périclès l'introduction de ce salaire. Il éprouva des variations; après avoir été originairement d'une obole par séance, il était de trois oboles au temps d'Aristophane, comme le témoignent *les Chevaliers* et *les Guêpes*. Cette augmentation est attribuée à Cléon. En outre, au sein d'une démocratie inquiète et ombrageuse, toujours divisée par les partis, les débats entre particuliers se transformaient aisément en accusations publiques; tout homme distingué était bien vite exposé au soupçon d'aspirer à la tyrannie; le droit d'accuser, que la loi donnait à tout citoyen, secondait les animosités, les vengeances, et surtout ces passions malignes et envieuses que l'on reproche aux États populaires; les dénonciations étaient devenues un métier, et quiconque signalait un conspirateur était toujours sûr d'être bien accueilli : voilà donc une source abondante de procès. Enfin cette vie passée tout entière sur la place publique faisait naître le besoin continuel de distractions et de passe-temps; les orateurs, les sophistes, les rhéteurs, gens qui faisaient métier de pérorer, trouvaient toujours une multitude d'oisifs, avides de les entendre : les discours des avocats dans les tribunaux n'étaient pas moins suivis que les harangues politiques; c'était pour le peuple un spectacle, et tous les jours la foule se pressait autour de la corde qui marquait l'enceinte où siégeaient les juges, dans la place Héliée.

Ainsi, non-seulement la manie de juger, mais le besoin de plaider, de pérorer, tel est le sujet de la comédie des *Guêpes*. Une pareille organisation judiciaire devait donner lieu à bien des abus : la confusion des lois, une populace ignorante et accessible à toutes les passions, appelée à prononcer sur la vie et la fortune des accusés, sans avoir jamais de comptes à rendre; l'arbitraire des jugements rendus sans appel, même dans les causes civiles, arbitraire qui allait jusqu'à annuler des testaments, comme on le verra dans la pièce; tout cela pouvait bien prêter à la moquerie, et l'on conçoit qu'Aristophane ait versé le ridicule sur tous ces abus, dans un temps ou la comédie était une satire audacieuse des mœurs publiques et du gouvernement. Ainsi, bien qu'il ne mette plus en scène un personnage connu, comme Socrate ou Cléon, nous trouvons ici encore

la comédie politique, puisque les institutions de l'État sont en jeu, et que le poëte fait rire le peuple à ses propres dépens.

L'auteur suppose que le vieux juge maniaque, nommé Philocléon (ami de Cléon), est enfermé par son fils, qui le fait garder à vue dans sa maison, pour tâcher de le guérir. La scène s'ouvre par l'entretien de deux esclaves qui veillent sur leur maître; mais, pendant qu'ils font la garde à la porte, il essaye de s'évader par la cheminée. Bientôt les juges, confrères de Philocléon, passent pour se rendre au tribunal; ils sont travestis en guêpes, et armés d'un aiguillon, emblème de leur naturel : ils forment le Chœur, et donnent leur nom à la pièce. Philocléon implore leur secours pour sa délivrance. Un combat s'engage entre les juges et les gardiens. Par accommodement, le fils, pour donner le change à la passion de son père, lui propose de juger sans sortir de chez lui, et de punir dans les formes tous les délits domestiques. Au même instant, le chien Labès vient de voler dans la cuisine un fromage de Sicile. Ici Aristophane lance des traits en passant contre Lachès, général athénien, qui avait commandé la flotte envoyée en Sicile quatre ans auparavant. Aussitôt la cause s'instruit : après l'acte d'accusation et le plaidoyer de l'avocat, le juge, qui siége sur son tribunal, se met en devoir de prononcer l'arrêt; mais, par une méprise, il absout au lieu de condamner. On voit tout ce que Racine a imité dans ses *Plaideurs*, indépendamment du comique de détails. Philocléon se désespère d'avoir absous le coupable; mais son fils le console, et l'engage à essayer d'une vie moins austère.

Ici le sujet change totalement : le vieux juge, qui n'a cédé qu'avec répugnance aux conseils de son fils, se convertit subitement, abjure son ancien rigorisme, et tombe dans l'excès contraire. A peine a-t-il goûté des plaisirs mondains, qu'il devient une espèce de ci-devant jeune homme; il fait le libertin et le tapageur, et porte dans ses désordres tout l'entêtement qu'il avait montré dans sa première manie. Ceci est un des exemples propres à mettre en garde ceux qui voudraient appliquer à la comédie antique les règles faites pour nos comédies de salon. Peut-être le poëte a-t-il eu l'intention de faire ressortir deux excès opposés, par un contraste saillant. Toutefois ne nous pressons pas de prêter à un génie aussi libre, à une imagination aussi dévergondée qu'Aristophane, les combinaisons de nos rhétoriques modernes. Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier que la fin de cette pièce, qui se termine par des exercices de danse, ne présente un spectacle singulièrement bizarre. Il s'y trouve d'ailleurs une

foule d'allusions et de parodies, dont le sel est tout à fait perdu pour nous.

Cette comédie fut représentée la deuxième année de la quatre-vingt-neuvième olympiade, la neuvième année de la guerre du Péloponnèse, 423 avant Jésus-Christ. Dans la parabase, il est question des *Nuées*, jouées un an auparavant.

LES GUÊPES.

PERSONNAGES.

SOSIE, XANTHIAS, esclaves de Philocléon.
PHILOCLÉON.
BDÉLYCLÉON.
CHŒUR DE VIEILLARDS travestis en GUÊPES.
ENFANTS.
UN CHIEN.
UN COQ, personnage muet.
UNE COURTISANE, personnage muet.
UNE BOULANGÈRE.
CHÉRÉPHON, témoin, personnage muet.
UN ACCUSATEUR.
UN TÉMOIN, personnage muet.

Le lieu de la scène est à Athènes, devant la maison de Philocléon. L'action commence au point du jour.

SOSIE. Eh bien! que fais-tu là, pauvre Xanthias?

XANTHIAS. Je cherche à faire trêve à ma garde nocturne[1].

SOSIE. Tes côtes méritent sans doute quelque grand châtiment. Mais sais-tu quelle bête sauvage nous gardons?

XANTHIAS. Je le sais; mais je voudrais dormir un peu.

SOSIE. Eh bien! cours-en le risque; car je sens moi-même un doux sommeil fermer mes paupières.

XANTHIAS. Es-tu en délire, ou saisi de la fureur des corybantes?

SOSIE. Non; je suis pris d'un assoupissement qui me vient de Sabazios[2].

XANTHIAS. Tu adores donc Sabazios, comme moi; car tout à l'heure aussi le lourd sommeil est venu fondre

[1] C'est-à-dire qu'il tâche de s'endormir.
[2] Bacchus, ainsi appelé par les Thraces. (Voy. *les Oiseaux*, v. 874; et *Lysistrata*, 389.)

comme un Mède[1] sur mes paupières, et vraiment je viens de faire un rêve merveilleux.

SOSIE. Moi aussi j'en ai fait un, tel que je n'en eus jamais. Mais conte d'abord le tien.

XANTHIAS. J'ai vu un aigle très-grand s'abattre sur la place publique, saisir avec ses serres un bouclier[2] d'airain, et l'emporter jusqu'au ciel; puis, Cléonyme jeter ce bouclier à terre[3].

SOSIE. Cléonyme ne diffère donc en rien d'un griphe[4]? Mais comment, demandera quelqu'un des convives, le même monstre perd-il son bouclier sur la terre, dans le ciel, et sur la mer?

XANTHIAS. Hélas! à quel malheur dois-je m'attendre après un tel rêve?

SOSIE. Ne t'inquiète pas; tu n'as rien à craindre, je te jure.

XANTHIAS. C'est pourtant une terrible chose qu'un homme qui jette ses armes. Mais dis-moi le tien.

SOSIE. Le mien est un grand rêve; il a rapport au vaisseau de l'État tout entier.

XANTHIAS. Montre-moi vite le fond de cale de l'affaire.

SOSIE. Il m'a semblé, dans mon premier sommeil, que je voyais une troupe de moutons assemblés dans le Pnyx, portant des manteaux et des bâtons[5]; et au milieu de ces moutons j'entendais une baleine vorace haranguer d'une voix semblable à celle d'un porc que l'on grille.

XANTHIAS. Fi! fi!

SOSIE. Qu'y a-t-il?

XANTHIAS. C'est assez, n'en dis pas davantage; ce songe sent trop la mauvaise odeur du cuir[6].

[1] C'est-à-dire un ennemi.

[2] Le mot grec signifie aussi un serpent.

[3] Lâche qui jeta son bouclier dans une bataille. (Voy. plus loin, v. 392; *les Nuées*, v. 353, 400, 673; *les Acharniens*, 88, 844; *les Chevaliers*, 958; *la Paix*, 449, 674.)

[4] Énigmes et questions captieuses que les convives se proposaient par manière de jeu.

[5] Le bâton était la marque distinctive des juges.

[6] Par la baleine il désigne ici Cléon, qui avait exercé le métier de corroyeur. (Voy. *les Chevaliers*.)

SOSIE. Cette baleine maudite tenait une balance, et pesait de la graisse de bœuf [1].

XANTHIAS. Malheur à nous! il veut diviser notre peuple!

SOSIE. Près d'elle était assis par terre Théoros [2], ayant une tête de corbeau; et Alcibiade me dit en grasseya t [3] : « Regalde Théolos, il a la tête d'un colbeau [4]. »

XANTHIAS. Jamais Alcibiade ne grasseya plus à propos.

SOSIE. N'est-ce pas là un présage horrible? Théoros devenu corbeau!

XANTHIAS. Du tout, c'est au contraire fort heureux.

SOSIE. Comment?

XANTHIAS. Tu le demandes? D'homme il est devenu corbeau; ne doit-on pas en conclure avec évidence qu'il nous quittera pour aller lui-même aux corbeaux [5]?

SOSIE. Et je ne te donnerais pas deux oboles de salaire, à toi qui interprètes si habilement les songes?

XANTHIAS. Attends que j'expose le sujet aux spectateurs, et que je leur soumette d'abord quelques courtes observations. Qu'on n'attende de nous rien de trop élevé, pas même un rire dérobé à Mégare [6]. En effet, nous n'avons ni esclaves qui jettent aux spectateurs des noix de leur corbeille [7], ni un Hercule [8] frustré de son dîner; Euripide n'aura pas à

[1] Le même mot signifie *graisse* et *peuple*; il n'y a de différence que dans l'accent. Ce calembour se retrouve aussi dans *les Chevaliers*, v. 953.

[2] Il a été question de lui dans *les Acharniens*, v. 134-166; *les Chevaliers*, 608; *les Nuées*, 399. Et plus bas, v. 416, 596, 1136.

[3] Plutarque, dans la vie d'Alcibiade, c. I, parle aussi de son grasseyement, et il cite ce passage d'Aristophane.

[4] Par le changement de *r* en *l*, le mot grec signifie un flatteur.

[5] On disait « aller aux corbeaux, » dans le sens de « aller se pendre, » ou comme nous disons « aller au diable. »

[6] Le *rire de Mégare* était devenu proverbial, pour désigner un genre de plaisanterie grossière. Dans *les Acharniens*, le marchand qui vend des petites filles pour des truies dit qu'il va employer une ruse mégarienne. L'antique comédie avait, au rapport d'Aristote (*Poét.*, ch. III), pris naissance à Mégare.

[7] Les poëtes comiques faisaient souvent jeter aux spectateurs, quand le jeu de leurs pièces le permettait, les fruits ou les friandises qui avaient été apportés sur la scène. (Voy. *Plutus*, v. 797, et *la Paix*, v. 962.)

[8] Les poëtes plaisantaient souvent sur la voracité d'Hercule. (Voy. *Lysistrata*, v. 921, et *les Grenouilles*.)

essuyer encore une fois de mordantes railleries [1] ; et Cléon, malgré l'éclat qu'il doit à la fortune[2], ne se verra plus assaisonné par nous à la sauce piquante[3]. Mais nous avons un sujet assez raisonnable, qui, sans passer votre sagacité, a toutefois plus de sens qu'une comédie banale. Nous avons un maître, homme puissant, qui dort là-haut, dans la chambre qui est sous le toit. Il nous a enjoint de garder son père, après l'avoir enfermé, pour empêcher qu'il ne sorte. Ce père est atteint d'une maladie étrange, dont personne ne saurait s'aviser, si je ne vous en informais ; mais il dit que ce n'est rien. Devinez plutôt. Voici Amynias[4], fils de Pronapos, qui dit que c'est l'amour du jeu[5].

SOSIE. Rien? par Jupiter! mais il juge de sa maladie d'après lui-même.

XANTHIAS. Non! Il y a bien quelque amour pour principe de ce mal... Voici Sosias[6] qui dit à Dercylos que c'est l'amour de la boisson.

SOSIE. Nullement ; c'est là une passion d'honnêtes gens.

XANTHIAS. Nicostratos, le Scambonide[7], prétend que c'est l'amour des sacrifices ou de l'hospitalité[8].

[1] Déjà Aristophane l'avait tourné en ridicule dans *les Acharniens*. Par la suite, il le plaisanta encore dans *les Fêtes de Cérès*, *les Grenouilles*, etc.

[2] Allusion à l'affaire de Pylos. (Voy. *les Chevaliers*.)

[3] Μυττωτεύσομεν. Selon le Scholiaste, le μυττωτόν était une sauce faite d'ail, de fromage et de vinaigre.

[4] Cet Amynias, que l'acteur désigne ici parmi les spectateurs, est encore nommé dans la pièce au v. 1267 ; mais là il est désigné comme fils de Sellos. Dans la seconde rédaction des *Nuées*, celle qui nous est parvenue, Amynias est encore nommé au v. 31, puis v. 686-691, dans la scène où Socrate fait une leçon bouffonne sur les noms masculins et féminins. Il ne faut pas confondre cet Amynias avec Aminias, archonte lors de la représentation des *Guêpes*, Ol. 89, 2=423. — Le Scholiaste prétend qu'Aristophane fait allusion à l'archonte qui aurait refusé de faire jouer ses *Nuées*, après la révision du poëte.

[5] Des dés.

[6] Ce nom semble altéré. Il paraît que l'acteur faisait là un jeu de théâtre, en regardant les spectateurs. Dercylos était un acteur comique.

[7] Du nom d'un bourg de la tribu Léontide.

[8] Il y a dans le grec *philoxène*, c'est-à-dire ami de l'hospitalité ; plus bas, cet adjectif est employé comme nom propre.

SOSIE. Par le chien[1] ! ce n'est pas possible, car Philoxène est un prostitué.

XANTHIAS. Vous perdez votre temps; vous ne trouverez pas. Si vous êtes curieux de le savoir, faites silence : je vais vous dire la maladie de mon maître : c'est... l'amour des tribunaux[2]. Juger est sa passion, et il gémit s'il ne siége pas sur le premier banc des juges[3]. La nuit, il ne goûte pas un instant de sommeil. Ferme-t-il par hasard les yeux? pendant la nuit son esprit voltige autour de la clepsydre[4]. L'habitude qu'il a de tenir les suffrages[5] fait qu'il se réveille en serrant ses trois doigts, comme celui qui offre de l'encens aux dieux, à la nouvelle lune. Trouve-t-il écrit sur une porte : « Charmant Démos[6], fils de Pyrilampe! » il va écrire à côté : « Charmante urne aux suffrages! » Son coq ayant chanté le soir, il dit que des accusés avaient sans doute gagné ce pauvre animal, pour l'éveiller plus tard qu'à l'ordinaire[7]. Aussitôt après souper, il demande à grands cris sa chaussure; il court au tribunal avant le

[1] Exclamation habituellement employée par Socrate.

[2] Littéralement : « il est philhéliaste comme personne. » C'est-à-dire qu'il aime par-dessus tout la place Héliée, où se tenait le tribunal des Héliastes.

[3] Tous les jours le premier aux plaids et le dernier.
RACINE, *Plaideurs.*

Il parle aussi des premiers bancs, au commencement des *Acharniens.*

[4] Horloge d'eau qui mesurait le temps accordé aux orateurs pour leurs harangues. Il en a été question dans *les Acharniens*, v. 695.

[5] Le petit caillou avec lequel on donnait son suffrage.

[6] Δῆμος et κημός. Ce Démos, cité pour sa beauté, avait des amants, selon les mœurs grecques. (Voy. le *Gorgias* de Platon, traduit par M. Cousin, t. III, p. 289.) Dans *les Acharniens*, v. 141, on a déjà vu un exemple de cet usage d'inscrire les noms des personnes aimées.

[7] Il fit couper la tête à son coq, de colère,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire.
Il disait qu'un plaideur, dont l'affaire allait mal,
Avait graissé la patte à ce pauvre animal.
RACINE, *Plaideurs.*

Plaute, *Aulularia*, III, 4, 10 :

Obtrunco gallum, furem manifestarium.
Credo edepol illi mercedem gallo pollicitos coquos,
Si id palam fecisset.

Il est curieux d'observer la tradition des plaisanteries.

jour, et s'endort, collé comme une huître à la colonne. Sa sévérité lui fait toujours tracer sur les tablettes la ligne[1] de condamnation, et il revient, comme l'abeille et le bourdon, les ongles chargés de cire. Dans la crainte de manquer de cailloux pour les suffrages, il entretient chez lui une grève, afin de pouvoir voter. Telle est sa manie[2]; et plus on l'avertit, plus il veut juger. Aussi, nous le tenons enfermé sous les verrous, pour l'empêcher de sortir; car cette maladie fait le désespoir du fils. D'abord il employa la douceur, il l'engagea à ne plus porter le manteau[3], et à rester chez lui; celui-ci n'en fit rien. Ensuite il le baigna et le purgea; ce fut en vain. Il le soumit aux exercices sacrés des corybantes; le père s'enfuit avec le tambour, et courut au tribunal pour juger. Voyant le peu de succès de ces initiations, il le mena à Égine, et le fit coucher la nuit dans le temple d'Esculape[4]; dès le point du jour il reparut devant la porte grillée du tribunal. Dès lors nous ne l'avons plus laissé sortir. Il s'échappa par les gouttières et par les lucarnes; partout où il y avait des trous, nous les avons bouchés, et nous avons fermé les issues; mais il enfonçait des piquets dans le mur, et sautait de l'un à l'autre comme un choucas. Enfin nous avons tendu des filets autour de la cour, et nous le gardons ainsi. Le nom du vieillard est Philocléon[5]; aucun, par Jupiter! ne lui sied mieux : celui du fils est Bdélycléon[6]; il travaille à guérir le caractère fougueux de son père[7].

---

[1] On traçait pour la condamnation une longue ligne sur une tablette enduite de cire.

[2] Parodie d'un vers de *Sthénobée*, tragédie d'Euripide, dont il ne reste que des fragments : τοιαῦτ' ἀλύει νουθετούμενος ἔρως, fr. X, éd. Didot.

[3] Qu'on portait au tribunal.

[4] Sur cet usage d'envoyer les malades coucher dans le temple d'Esculape, voyez *Plutus*, v. 411.

[5] C'est-à-dire ami de Cléon, qui avait une grande influence dans les assemblées populaires et les tribunaux.

[6] C'est à-dire ennemi de Cléon.

[7] Ici le poëte forge un mot composé, dont le sens est : « qui guérit un caractère fougueux. »

BDÉLYCLEON, *paraissant à la fenêtre.* Xanthias! Sosie! dormez-vous?

XANTHIAS. Oh! oh!

SOSIE. Qu'est-ce?

XANTHIAS. C'est Bdélycléon qui se réveille.

BDÉLYCLÉON. Vite, que l'un de vous deux accoure ici. Mon père est entré dans la cuisine[1], et il gratte comme une souris qui se cache dans un trou. Toi, prends garde qu'il ne s'évade par les tuyaux des bains; et toi, reste contre la porte.

SOSIE. Oui, mon maître.

BDÉLYCLÉON. Par Neptune! qui fait ce bruit dans la cheminée? Holà! qui es-tu?

PHILOCLÉON. C'est la fumée qui sort.

BDÉLYCLÉON. La fumée! et de quel bois?

PHILOCLÉON. De figuier[2].

BDÉLYCLÉON. Par Jupiter! c'est la plus âcre de toutes les fumées. Rentreras-tu bientôt? Où est le couvercle de la cheminée? Rentre. Ajoutons encore une traverse. Maintenant cherche une autre ruse pour sortir. Vraiment, je suis le plus malheureux des hommes; on dira que j'ai pour père l'Enfumé[3]. Toi, tiens la porte; appuie ferme et vigoureusement. Examine la serrure et le verrou; prends garde qu'il ne ronge le pène[4].

PHILOCLÉON. Que prétendez-vous, coquins? Ne me laisserez-vous pas sortir, pour aller juger? Dracontidès[5] va être absous.

BDÉLYCLÉON. Cela te chagrinerait donc beaucoup?

[1] D'autres entendent le four qui servait à chauffer les bains.

[2] Le Scholiaste dit que la fumée du figuier est des plus âcres, ce qui est en rapport avec le caractère du juge. Là se retrouve de plus l'allusion perpétuelle aux sycophantes.

[3] Καπνίας. Le Scholiaste nous apprend que ce surnom était donné aussi à Ecphantidès, poëte comique contemporain de Cratinus, à cause de l'obscurité de ses sujets et de son style.

[4] Il l'a comparé plus haut à un rat.

[5] Citoyen mal famé, qui avait déjà subi plusieurs condamnations, selon le Scholiaste.

PHILOCLÉON. Le dieu de Delphes, consulté par moi, me répondit un jour que je mourrais alors qu'un accusé m'échapperait[1].

BDÉLYCLÉON. O Apollon, dieu tutélaire, quel oracle!

PHILOCLÉON. Allons, je t'en conjure, laisse-moi sortir; ne me fais pas crever ici.

BDÉLYCLÉON. Par Neptune! non, jamais, Philocléon!

PHILOCLÉON. Eh bien, je rongerai le filet à belles dents.

BDÉLYCLÉON. Mais tu n'as pas de dents.

PHILOCLÉON. Malheureux que je suis! si je pouvais te tuer! Quel moyen? Vite, une épée, ou la tablette de condamnation[2]!

BDÉLYCLÉON. Cet homme veut faire quelque mauvais coup.

PHILOCLÉON. Eh! non, je veux aller vendre mon âne avec son bât; c'est la nouvelle lune[3].

BDÉLYCLÉON. Ne pourrais-je pas le vendre aussi bien?

PHILOCLÉON. Non, pas aussi bien que moi.

BDÉLYCLÉON. Bien mieux, au contraire. Amène-moi l'âne.

(Philocléon va chercher l'âne.)

XANTHIAS. Le bon tour qu'il a imaginé là pour s'échapper!

BDÉLYCLÉON. Mais son hameçon n'a rien pris; j'ai deviné sa ruse. Je vais moi-même emmener l'âne, pour que le vieillard ne s'échappe plus. Pauvre baudet, pourquoi pleures-tu? Serait-ce de ce qu'on va te vendre? Avance: pourquoi gémir? Porterais-tu un Ulysse?

XANTHIAS. Oui, par Jupiter! il porte quelqu'un sous lui.

BDÉLYCLÉON. Qui donc? Voyons.

XANTHIAS. C'est lui.

BDÉLYCLÉON. Qu'y a-t-il? Qui es-tu, l'ami?

PHILOCLÉON. Personne[4].

[1] Sans condamnation.

[2] Tablette enduite de cire, sur laquelle le juge traçait avec son ongle la longue ligne dont il a été question plus haut, v. 108.

[3] Jour du marché.

[4] Réponse d'Ulysse au Cyclope. Toute cette scène est une parodie de l'*Odyssée*, chant IX^e^.

BDÉLYCLÉON. Personne? et de quel pays?

PHILOCLÉON. D'Ithaque, de la race de Drasippide[1].

BDÉLYCLÉON. Ma foi, Personne, tu n'auras pas à t'applaudir de ta ruse. Tire-le au plus tôt. Malheureux! où s'est-il fourré? Il ressemble au petit d'une ânesse, monté par un huissier[2].

PHILOCLÉON. Si vous ne me laissez tranquille, nous plaiderons.

BDÉLYCLÉON. Et sur quoi?

PHILOCLÉON. Sur l'ombre de l'âne[3].

BDÉLYCLÉON. Tu es vaurien et audacieux, mais sans habileté.

PHILOCLÉON. Moi, vaurien? non certes. Mais tu ne sens pas maintenant tout ce que je vaux; tu le sauras peut-être quand tu goûteras la viande délicate[4] du vieil Héliaste[5].

BDÉLYCLÉON. Rentre l'âne avec toi dans la maison.

PHILOCLÉON. O juges, mes confrères, et toi, Cléon, secourez-moi.

BDÉLYCLÉON. Crie si tu veux là-dedans, la porte fermée. Toi, roule force pierres à l'entrée, remets le verrou, et appuie au plus tôt ce grand mortier contre cette pièce de bois, pour barricader la porte.

[1] Nom forgé, qui exprime l'idée de fuite sur un cheval.

[2] Parce qu'il était placé sous le ventre de la bête, comme l'ânon qui tette sa mère.

[3] Proverbe grec qui, disent les commentateurs, dut son origine à une historiette contée par Démosthène. Ne pouvant fixer l'attention des Athéniens sur une affaire sérieuse, il se mit à leur conter une fable : « Un jeune homme avait loué un âne pour aller à Mégare. Au milieu du chemin, la chaleur étant extrême, il voulut se mettre un moment à couvert sous le ventre de sa monture. Le conducteur prétendit qu'il n'avait pas loué l'ombre de l'âne, et la dispute s'échauffa, etc. » Les Athéniens étant devenus fort attentifs à ce récit, Démosthène leur fit alors sentir toute la puérilité de leur conduite, et reprit la suite de son premier discours. Mais le proverbe est nécessairement antérieur à Démosthène, qui vécut après Aristophane.

[4] C'est-à-dire son héritage. Il y a des jeux de mots qui sont intraduisibles. Le mot πονηρός est pris en double sens : par Bdélycléon, pour *inhabile*; par Philocléon, pour *inutile*.

[5] Ce nom désignait les juges. La place Héliée était celle où l'on rendait la justice. Le tribunal se tenait en plein air. (Voy. *les Chevaliers*.)

SOSIE. Holà! d'où cette motte de terre est-elle tombée sur moi?

XANTHIAS. C'est peut-être quelque souris qui te l'a jetée de là-haut.

SOSIE. Une souris! non, vraiment! mais c'est cet Héliaste de gouttières qui s'est glissé sous les tuiles[1].

XANTHIAS. Ah! que je suis malheureux! Le voilà devenu moineau; il s'envolera. Où est le filet?... Pschit! pschit! va-t'en! Pschit[2]!...

BDÉLYCLÉON. En vérité, j'aimerais mieux garder Scione[3] qu'un tel père.

SOSIE. Maintenant que nous l'avons chassé et qu'il ne peut nous échapper furtivement, pourquoi ne dormirions-nous pas un peu?

BDÉLYCLÉON. Mais, mon pauvre garçon, dans un instant viendront les juges, ses confrères, qui l'appelleront à grands cris.

SOSIE. Que dis-tu? Mais il ne fait pas encore jour.

BDÉLYCLÉON. Il est vrai : ils se lèvent aujourd'hui plus tard que de coutume; car ils viennent ordinairement dès le milieu de la nuit, leurs lanternes à la main, et l'appellent en chantant les vers si doux des Phéniciennes de l'antique Phrynichos[4].

SOSIE. Eh bien, s'il en est besoin, nous leur jetterons des pierres.

BDÉLYCLÉON. Mais, malheureux, cette race de vieillards, quand on l'irrite, ressemble aux guêpes. Ils ont sous leurs flancs un aiguillon des plus perçants[5], dont ils piquent;

[1] . . . Le voilà, ma foi, dans les gouttières.
. . . . . .
. . . Vous verrez qu'il va juger les chats.
Plaideurs.

[2] Bruit qu'il fait avec la bouche, comme pour faire sauver un moineau.

[3] Ville de Thrace, qui avait abandonné le parti des Athéniens pendant la guerre du Péloponnèse, la première année de la quatre-vingt-neuvième olympiade. Elle ne fut reprise qu'après un siége de deux ans.

[4] Très-ancien poëte tragique, disciple de Thespis; il florissait 512 ans avant notre ère.

[5] Allusion à l'accoutrement sous lequel il présentait les juges travestis en guêpes.

ils dansent en criant, et le dardent comme des étincelles.

SOSIE. Ne t'inquiète pas; que j'aie seulement des pierres, et je disperserai tout un essaim de juges.

(Ils rentrent, et le Chœur arrive.)

LE CHŒUR. Avancez, marchez ferme. Tu traînes, Comias? tu valais mieux autrefois; tu étais roide comme une lanière à laquelle on attache les chiens; maintenant Charinadès est meilleur marcheur que toi. O Strymodore [1] de Conthyle [2], le meilleur de nos confrères! Évergidès ou Chabès le Phlyen sont-ils ici? Ils y sont. Ah! ah! je vois ici tout ce qui reste de cette jeunesse qui se signalait à Byzance, alors que toi et moi nous gardions ensemble les remparts : la nuit, dans nos courses, nous dérobions le pétrin de la boulangère, nous le fendions, et nous faisions cuire quelques grossiers légumes. Mais hâtons-nous, mes amis; c'est aujourd'hui le jugement de Lachès [3]; tout le monde dit que sa ruche regorge d'argent. C'est pour cela qu'hier Cléon, notre soutien, nous a enjoint de venir de bonne heure, avec une bonne provision de colère contre lui [4], pour le punir du mal qu'il a fait. Allons, hâtons-nous, mes amis, avant que le jour paraisse. Marchons, en regardant bien de tous côtés, à l'aide de nos lanternes, pour éviter les embûches que des malveillants pourraient nous tendre [5].

[1] Le nom de Charinade se retrouve dans *la Paix*; Strymodore, dans *les Acharniens* et *Lysistrata*.

[2] Bourg d'Attique de la tribu Pandionide.

[3] Général athénien qui avait commandé la flotte envoyée en Sicile au secours des Léontins, la 5e année de la guerre du Péloponnèse. C'est le même dont Platon a pris le nom pour titre d'un de ses dialogues. Ici le poëte montre de quelles calomnies Cléon poursuivait un des citoyens les plus honorables d'Athènes. Voy. THUCYDIDE, III, 86, et Diodore, XII, 5. Voy. plus bas vers 836 et 865.

[4] Littéralement : « avec de la colère pour trois jours. » Allusion à la provision ordinaire des soldats. (Voy. *les Acharniens* et *la Paix*.)

[5] Comme il ne fait pas encore jour, des enfants les éclairent avec des lanternes.

UN ENFANT. Oh! cher père, prends garde à ce bourbier.

LE CHŒUR. Ramasse un brin de paille pour moucher la lampe.

L'ENFANT. Non, non; je la moucherai bien avec les doigts.

LE CHŒUR. Petit sot, de quoi t'avises-tu d'allonger la mèche, quand il y a ainsi disette d'huile? On voit qu'il ne t'en coûte rien quand il faut la payer [1].

L'ENFANT. Par Jupiter! si vous nous admonestez encore à coups de poing, nous éteindrons les lampes, et nous retournerons chez nous; vous resterez alors dans les ténèbres, sans lumière, et vous pataugerez dans les bourbiers, comme l'attagas [2].

LE CHŒUR. Certes, j'en châtie de plus grands que toi. Mais je crois que je marche dans la boue. Il n'est pas possible que, avant quatre jours au plus, il ne pleuve abondamment, tant la mèche de ces lampes se couronne d'énormes champignons! c'est ordinairement un signe de grande pluie. Du reste, les fruits tardifs ont besoin d'eau, et le souffle de Borée leur est bon. Mais qu'est-il donc arrivé à notre collègue, habitant de ce logis, pour qu'il ne paraisse pas ici, au milieu de notre troupe? D'ordinaire, il ne se faisait pas traîner à la remorque, mais il marchait à notre tête, en chantant les airs de Phrynichos; car il est amateur de chant. Mes amis, mon avis serait de nous arrêter ici, et de l'appeler en chantant; le plaisir qu'il aura à entendre notre chanson le fera peut-être sortir.

D'où vient que ce vieillard ne paraît pas sur sa porte, et ne nous répond pas? Aurait-il perdu ses souliers? ou bien se serait-il heurté la jambe dans l'obscurité, de manière à se faire une entorse? Peut-être aussi a-t-il une hernie. Il était le plus âpre d'entre nous tous, et le seul inexorable; si quelqu'un le suppliait, il baissait la tête

[1] L'argent ne nous vient pas si vite que l'on pense;
Chacun de tes rubans me coûte une sentence.
Plaideurs.

[2] Ou francolin, espèce d'oiseau qui se trouve dans les marais.

en disant : « Tu veux cuire une pierre [1]. » Peut-être est-ce à cause de cet homme qui nous a échappé hier à force de mensonges, en disant qu'il était dévoué à la ville d'Athènes, et qu'il avait révélé le premier ce qui se passait à Samos [2]; la douleur de le voir absous lui aura donné la fièvre, car voilà l'homme.

Allons, cher ami, lève-toi, ne te laisse pas ainsi dévorer par le ressentiment. Nous tenons aujourd'hui un de ces richards qui ont livré la Thrace [3]; viens l'envoyer au supplice.

Avance, enfant, avance.

Un Enfant. Me donneras-tu, mon père, ce que je te demanderai?

Le Chœur. Oui, mon cher fils; mais, dis-moi, que veux-tu que je t'achète de beau? Je m'imagine que tu vas me demander des osselets.

L'Enfant. Non, cher papa, mais des figues : c'est bien meilleur.

Le Chœur. Tu n'en auras pas, quand tu devrais te pendre.

L'Enfant. Eh bien, je ne t'escorterai plus.

Le Chœur. Quoi! avec mon chétif salaire il me faut acheter du pain, du bois et de la viande, et tu me demandes encore des figues!

L'Enfant. Eh bien, mon père, si l'archonte ne convoque plus le tribunal, où prendrons-nous à dîner? As-tu à nous offrir quelque espoir, ou seulement « le chemin sacré d'Hellé [4]? »

[1] Locution proverbiale; c'est ainsi que nous disons : « blanchir un Maure. »

[2] Les Athéniens, alliés des Milésiens, avaient attaqué Samos, sous la conduite de Périclès, et y avaient établi le gouvernement populaire. Les Samiens, pour secouer le joug, entretenaient des intelligences avec les barbares. Un certain Carystion en donna avis aux Athéniens, qui se rendirent de nouveau maîtres de la ville, et détruisirent les murailles. Sur l'atroce guerre de Samos, voyez Plutarque, *Vie de Périclès*, c. 24-28; voy. aussi, dans les fragments d'Aristophane, un vers des *Babyloniens*, pièce perdue; Thucydide, I, 115, 592; Diodore Sic., XII, 27 sqq.

[3] Peut-être Cléon. Il périt l'année suivante, devant Amphipolis

[4] C'est-à-dire d'aller nous noyer? Allusion à un passage de

LE CHŒUR. Ah dieux! hélas! hélas! je ne sais, en vérité, avec quoi nous dinerons.

L'ENFANT. O malheureuse mère! pourquoi m'as-tu enfanté, si je devais avoir tant de peine à soutenir ma vie[1]?

LE CHŒUR. Ainsi, mon petit sac, tu n'es plus pour moi qu'un ornement inutile [2].

L'ENFANT. Hélas! les gémissements sont notre partage.

PHILOCLÉON [3]. Mes amis, depuis longtemps je sèche d'impatience à vous entendre de cette fenêtre; mais je ne puis plus chanter. Que faire? Ces gens me gardent, parce que je brûle d'aller avec vous, joindre nos urnes et prononcer quelque condamnation. O Jupiter! fais gronder ton tonnerre, et change-moi subitement en fumée [4]; ou bien, fais que je ressemble à Proxénide [5] ou au fils de Sellos, ce grand hâbleur [6]. Accorde-moi cette faveur par pitié pour ma misère, ou que la foudre me réduise en cendres, et que ton souffle m'emporte ensuite dans une saumure acide et bouillante; ou enfin fais de moi la pierre sur laquelle on compte les suffrages.

suivant le Scholiaste. Hellé, enlevée dans les airs par un bélier, fut effrayée du bruit des flots en traversant la mer ; elle tomba, et se noya dans le détroit appelé depuis Hellespont.

[1] Vers du *Thésée* d'Euripide, suivant le Scholiaste. Voy. le 8e fragment (édit. Didot). Ces paroles étaient dites par les jeunes garçons envoyés en proie au Minotaure, au nombre desquels se trouvait Hippolyte.

[2] Il apostrophe ainsi le petit sac dans lequel il devait rapporter des figues ou de la farine achetées avec l'argent qu'il recevait pour sa séance au tribunal. (Voy. *l'Assemblée des Femmes*, v. 383.)

[3] Il parle au Chœur par la fenêtre, parce qu'il ne peut sortir.

[4] Dans *les Suppliantes* d'Eschyle, v. 779 :

Μέλας γενοίμαν καπνός.

Il veut devenir fumée, afin de s'échapper. Les anciens exprimaient par ce mot de *fumée* la vanité qui porte un homme à se vanter d'avantages qu'il n'a pas.

[5] Proxénide est mentionné encore dans *les Oiseaux*. Le fils de Sellos est Eschine, qui est nommé plus bas, v. 459 et 1242, et qu'il ne faut pas confondre avec le rival de Démosthène.

[6] Ψευδαμάμαξυν, fausse espèce de vigne.

LE CHŒUR. Qui donc te retient ainsi, et te ferme les portes? Dis-nous-le; c'est à des amis que tu parles.

PHILOCLÉON. C'est mon fils : mais ne criez pas; il dort sur le devant de la maison; parlez plus bas.

LE CHŒUR. Mais, pauvre homme, que prétend-il te défendre? Quel prétexte allègue-t-il?

PHILOCLÉON. O mes amis, il ne veut pas me laisser juger, ni prononcer une condamnation; il veut me faire faire bonne chère, et moi je ne le veux pas.

LE CHŒUR. A-t-il osé le dire, ce scélérat, ce Démologocléon [1]?.... Cet homme n'aurait pas eu tant d'audace, s'il ne tramait quelque conspiration. Mais, après cela, il est temps de chercher quelque nouvelle invention qui te permette d'échapper à ton gardien, et de descendre ici.

PHILOCLÉON. Que peut-on inventer? Cherchez, vous autres; je suis prêt à tout faire, tant je désire passionnément parcourir les bancs avec ma coquille [2].

LE CHŒUR. N'y a-t-il pas en dedans quelque ouverture par où tu puisses pratiquer une issue, et disparaître caché sous des haillons, comme le prudent Ulysse [3]?

PHILOCLÉON. Tout est bouché, un moucheron ne trouverait pas où passer. Cherchez quelque autre voie; celle-là est impraticable.

LE CHŒUR. Ne te souvient-il plus qu'étant de service à la prise de Naxos [4], tu descendis du rempart à l'aide de quelques broches volées, que tu fichais dans le mur?

PHILOCLÉON. Je le sais; mais à quoi bon? La situation n'est plus la même. J'étais jeune alors, plein de vigueur et de dextérité pour voler; personne ne me gardait, et je pouvais fuir sans crainte. Maintenant, des gardes armés

[1] Il y a ici une lacune.

[2] Pour donner son suffrage. Le mot grec indique aussi une envie de femme grosse. Voy. *la Paix*, v. 500.

[3] Voy. l'*Hécube* d'Euripide, v. 239, où elle rappelle à Ulysse le jour où il vint à Troie en espion.

[4] Le Scholiaste dit que cet événement date du temps de Pisistrate. C'est plutôt du temps de Cimon, environ cinquante ans avant la représentation des *Guêpes*.

sont postés sur les passages, où ils font le guet; deux d'entre eux sont à cette porte, des broches en main, et m'observent comme un chat qui a volé de la viande.

Le Chœur. Trouve donc au plus tôt quelque ruse; car voici l'aurore, doux ami.

Philocléon. Je ne vois rien de mieux que de ronger mon filet. Que la déesse de la chasse[1] me pardonne!

Le Chœur. C'est là le fait d'un homme qui travaille pour sa liberté. Allons, joue des mâchoires.

Philocléon. Le voilà rongé; mais ne poussez pas un cri : prenons garde que Bdélycléon ne s'en aperçoive.

Le Chœur. Ne crains rien, ami, non, rien! S'il bouge, je le forcerai à se ronger le cœur, et à combattre pour sa propre défense; nous lui apprendrons à ne pas fouler aux pieds les lois des vénérables déesses[2]. Attache une corde à la fenêtre, entoures-en ton corps, et laisse-toi descendre, le cœur plein de la fureur de Diopithe[3].

Philocléon. Mais voyons, s'ils s'en aperçoivent, s'ils veulent retirer la corde et me repêcher ainsi, que ferez-vous, dites-moi?

Le Chœur. Nous viendrons à ton secours, nous réunirons toutes nos forces pour qu'ils ne puissent te retenir; voilà ce que nous ferons.

Philocléon. Soit donc! je ferai ce que vous me dites, je me fie à vous : s'il m'arrive quelque malheur, souvenez-vous, après m'avoir baigné de vos larmes, de m'ensevelir sous le tribunal.

[1] Littéralement : « déesse des filets. » On s'en servait à la chasse. On a vu plus haut, v. 131-2, qu'on avait tendu un filet au-dessus de la cour, pour empêcher le vieillard de s'évader.

[2] Cérès et Proserpine. La violation des mystères était un des chefs d'accusation les plus ordinaires à Athènes.

[3] Orateur dont les emportements ont souvent donné lieu aux plaisanteries des comiques. Dans *les Chevaliers*, v. 1085, il est cité comme un voleur. Selon le Scholiaste sur le v. 989 des *Oiseaux*, on le raille tantôt comme devin, tantôt pour sa difformité et sa vénalité. Symmaque parle de lui comme d'un orateur furibond, ainsi que le poëte Téléclide dans ses *Amphitryons*, et *Amipsias* dans son *Connos*. Enfin Phrynichos le tourne en fragment de sa comédie de *Saturne*.

LE CHŒUR. Il ne t'arrivera rien, n'aie pas peur. Allons, mon cher, descends hardiment, après avoir invoqué les dieux de la patrie [1].

PHILOCLÉON. Lycos, génie tutélaire, héros mon voisin, tu te plais ainsi que moi aux larmes et aux plaintes éternelles des accusés; sans doute tu as choisi ce séjour pour ne rien perdre de leurs soupirs; seul de tous les héros, tu as voulu vivre au milieu des malheureux. Aie pitié de moi, sauve un fidèle voisin; je te promets de ne plus faire aucune ordure près de ta balustrade [2].

BDÉLYCLÉON. Holà! debout.

SOSIE. Qu'y a-t-il donc?

BDÉLYCLÉON. J'entends comme le son d'une voix.

SOSIE. Est-ce que le vieillard se glisse encore quelque part?

BDÉLYCLÉON. Non pas, mais il descend à l'aide d'une corde.

SOSIE. Malheureux! que fais-tu? ne t'avise pas de descendre!

BDÉLYCLÉON. Monte vite par l'autre fenêtre, et frappe-le de cette branche sèche [3], pour le forcer par tes coups à rebrousser chemin.

PHILOCLÉON. Ne viendrez-vous pas à mon secours, vous tous qui devez avoir des procès cette année, Smicythion, Tisiadès, Chrémon et Phérédippe? Quand donc me secour-

[1] Apollon et Jupiter étaient les dieux tutélaires d'Athènes. Le poëte suppose que la divinité de Philocléon est Lycos, fils de Pandion, dont la statue était placée près de l'endroit où l'on payait le triobole, salaire des juges.

[2] La statue de Lycos était entourée d'une balustrade faite avec des pieux et des joncs. Il paraît que c'était un rendez-vous pour les gens pressés de certains besoins. La traduction littérale serait : « *nec mingam, nec ventrem exonerabo cum crepitu.* »

[3] C'était la coutume d'attacher de ces branches aux portes des maisons. (Voy. *les Chevaliers.*)

rez-vous, si vous ne le faites maintenant, avant qu'on me renferme de nouveau?

Le Chœur. Eh bien! que tardons-nous à nous armer de cette colère dont nous châtions quiconque irrite nos essaims? Notre aiguillon vengeur se dresse. Enfants, jetez au plus vite vos manteaux; courez et criez, annoncez la chose à Cléon; dites-lui de venir combattre un ennemi de la république, vraiment digne de mort, puisqu'il ose prétendre qu'il ne faut ni procès ni jugements.

Bdélycléon. Mes amis, écoutez les faits, et ne criez pas.

Le Chœur. Nous crierons jusqu'aux cieux; je ne l'abandonnerai pas. N'est-ce pas une chose inouïe, une tyrannie manifeste? O citoyens! ô Théoros [1], ennemi des dieux! et vous tous, flatteurs qui nous présidez!

Xanthias. Par Hercule! ils ont des aiguillons; ne les vois-tu pas, mon maître?

Bdélycléon. Ce sont les mêmes qui percèrent Philippe [2], fils de Gorgias.

Le Chœur. Tu seras aussi notre victime : tournez tous de ce côté; tombons sur lui à coups d'aiguillons, les rangs serrés, le cœur plein de fureur et de rage, pour qu'il sache désormais quel essaim il a irrité.

Xanthias. Par Jupiter, l'affaire devient grave, s'il s'agit de combattre; car la vue de ces aiguillons m'épouvante.

Le Chœur. Lâche cet homme, ou je te promets que tes côtes envieront aux tortues leurs dures écailles.

Philocléon. Allons, mes collègues, guêpes irritables, élancez-vous sur son derrière avec furie, piquez-le de toutes parts, aux yeux et aux doigts.

Bdélycléon. Midas, Phrygien, Masyntias [3], au secours! saisissez-le, et ne le lâchez-pas; sinon je vous ferai jeûner

[1] Aristophane en parle souvent comme d'un débauché et d'un parjure. Voy. *les Acharniens*, v. 134, 153; *les Chevaliers*, 608; *les Nuées*, 400; plus bas, v. 599, 1220, 1236, et plus haut, 42, 43.

[2] Voyez *les Oiseaux*, v. 1700, où il les traite de sycophantes et de barbares.

[3] Noms d'esclaves.

dans les fers. J'ai souvent entendu craquer au feu des feuilles de figuier[1].

LE CHŒUR. Si tu ne le lâches, tu sentiras mon aiguillon.

PHILOCLÉON. O Cécrops, héros notre roi, dont le corps se termine en dragon[2], souffriras-tu que je sois ainsi le jouet de ces barbares, à qui j'ai appris à verser quatre mesures de larmes[3] par chénice?

LE CHŒUR. N'y a-t-il pas bien des maux terribles dans la vieillesse? Oui certes : voilà que ces deux misérables font violence à leur vieux maître et le retiennent captif, oubliant les peaux, les petites tuniques et les bonnets de peau de chien qu'il leur achetait et le soin qu'il prenait de garantir leurs pieds de la rigueur du froid ; mais ils n'ont ni pudeur dans le regard, ni souvenir reconnaissant de leurs vieilles chaussures.

PHILOCLÉON. Veux-tu bien me lâcher, mauvaise bête? Ne te souviens-tu plus qu'un jour, t'ayant surpris à voler des raisins, je t'attachai à un olivier, et t'écorchai[4] vigoureusement, au point que tu faisais des jaloux? Mais tu es un ingrat. Laisse-moi; et toi aussi, avant que mon fils accoure.

LE CHŒUR. Bientôt vous recevrez le châtiment de votre conduite, ce ne sera pas long; vous apprendrez à connaître les hommes irritables, justes, et au regard courroucé.

BDÉLYCLÉON. Frappe, frappe, Xanthias, et chasse ces guêpes de la maison.

XANTHIAS. C'est ce que je fais; toi, fais de ton côté une épaisse fumée[5].

[1] Proverbe qui se disait de ceux qui font beaucoup de bruit et peu de besogne ; c'est-à-dire qu'il s'inquiète peu des menaces du Chœur.

[2] Il joue en même temps sur le nom de Dracontidès, nommé déjà au v. 157.

[3] Au lieu de dire « à pétrir quatre pains par chénice. » Le mot chénice désigne en grec une mesure de capacité, et les entraves qu'on mettait aux pieds des esclaves.

[4] *Est in voce græca ex ambiguo jocus, quum verberandi et pædicandi notio insit.* BOISSONADE.

[5] Virgile, *Géorg.*, IV, 230 : « *Fumos prætende sequaces.* » La fumée chasse les abeilles.

SOSIE. Eh bien, vous sauverez-vous? Ah! vous ne voulez pas partir? Joue du bâton.

XANTHIAS. Toi, pour faire de la fumée, jette au feu Eschine[1], fils de Sélartios. Enfin, nous devions venir à bout de vous chasser.

BDÉLYCLÉON. Par Jupiter, tu ne t'en serais pas tiré si aisément, s'ils s'étaient nourris des vers de Philoclès[2].

LE CHŒUR. N'est-il pas manifeste pour les pauvres que la tyrannie s'est clandestinement introduite à notre insu? Scélérat, toi qui, avec l'arrogance d'Amynias, nous ravis les lois établies par la république, sans que le moindre prétexte ni de belles paroles excusent ton usurpation!

BDÉLYCLÉON. Ne serait-il pas possible, sans nous battre et sans pousser des cris perçants, de conférer ensemble, et de nous entendre?

LE CHŒUR. Conférer avec toi, ennemi du peuple, partisan de la monarchie, et ami de Brasidas[3], toi qui portes des franges de laine et laisses croître ta barbe[4]?

BDÉLYCLÉON. En vérité, je ferais mieux d'abandonner tout à fait mon père, que d'essuyer chaque jour de pareilles bourrasques.

LE CHŒUR. Eh bien, tu n'en es pas encore au persil ni à la rue[5], pour employer le proverbe vulgaire. Ce n'est encore rien que cela : tu verras, lorsque l'accusateur public dénoncera tes crimes, et citera les conspirateurs tes complices.

BDÉLYCLÉON. Au nom des dieux, partirez-vous enfin? autrement je suis résolu à vous éreinter tout le jour.

[1] Voyez plus haut, v. 324, la même plaisanterie. Sélartios au lieu de Sellos, d'un mot qui signifie *flamme*.

[2] Il paraît lui reprocher la dureté de ses vers. (Voy. *les Oiseaux*, v. 282; et *les Fêtes de Cérès*, v. 168.)

[3] Général lacédémonien. Il périt pendant la guerre du Péloponnèse, dans un combat où Cléon perdit aussi la vie. Voy. *la Paix*, v. 282.

[4] Costume des Lacédémoniens, ennemis d'Athènes; ὑπήνη est, à proprement parler, *la moustache*. (Voy. une note curieuse de Bothe.)

[5] C'était la bordure ordinaire des jardins. Ce proverbe s'appliquait à ceux qui n'étaient qu'au commencement d'une affaire.

LE CHŒUR. Non, jamais, tant qu'il me restera un souffle de vie. Je vois bien que tu aspires à la tyrannie.

BDÉLYCLÉON. Tout est pour nous tyrannie et conspiration : que les griefs soient sérieux ou frivoles, peu importe. Pendant cinquante ans, ce mot n'avait pas frappé mes oreilles; aujourd'hui il est plus commun que le poisson salé; il retentit dans tous les coins du marché. Que l'un achète des orphes et dédaigne les membrades[1], le marchand de membrades crie aussitôt : « La cuisine de cet « homme-là sent furieusement la tyrannie. » Qu'un autre demande du poireau pour assaisonner des anchois, la marchande de légumes le regarde de travers, et lui dit : « Tu demandes du poireau [2] ; est-ce que tu vises à la ty- « rannie? Penses-tu qu'Athènes doive te fournir des as- « saisonnements? »

XANTHIAS. Hier, à midi, j'entrai chez une courtisane, et lui proposai de faire un tour d'équitation[3] : elle me demanda avec colère si je voulais rétablir la tyrannie d'Hippias[4]?

BDÉLYCLÉON. Ces propos-là plaisent au peuple : et moi, parce que je veux arracher mon père à cette malheureuse manie de sortir dès le point du jour pour courir après les délations et les procès[5], et lui procurer la vie agréable de Morychos[6], on m'accuse de conspiration et de tyrannie.

PHILOCLÉON. Tu le mérites bien; car, pour moi, je préfère aux plus brillantes prospérités[7] la vie à laquelle tu veux

[1] Espèces de poissons.

[2] Une chère si délicate excitait les soupçons.

[3] Horace, *Satires*, l. II, VII, 50 :

Clunibus aut agitavit equum lasciva supinum.

[4] Il joue sur ce nom, dont la racine signifie « cheval. »

[5] Le poëte forge ici un long mot composé, pour exprimer cette manie du juge.

[6] Poëte tragique, amateur de bonne chère. (Voy. plus bas, v. 1142; *les Acharniens*, v. 887, *la Paix*, v. 1008.)

[7] Littéralement : « au lait des poules; » locution proverbiale pour exprimer un bonheur imaginaire, comme nous disons « une vie de Cocagne. »

m'enlever. Je n'aime ni la raie ni l'anguille ; un petit procès à l'étouffade est un plat qui me plairait bien mieux.

BDÉLYCLÉON. Sans doute ; c'est un plaisir dont tu t'es fait l'habitude[1]. Mais fais silence un instant, et consens à m'entendre ; je te ferai voir comme tu t'abuses.

PHILOCLÉON. Je m'abuse, quand je rends la justice ?

BDÉLYCLÉON. Tu ne sens pas que tu es le jouet de ces hommes[2], à qui tu rends presque un culte. Sans t'en douter, tu n'es qu'un esclave.

PHILOCLÉON. Que parles-tu d'esclavage ? moi qui commande à tout le monde !

BDÉLYCLÉON. Ce n'est pas toi du moins ; tu sers, et tu crois commander. Dis-nous, mon père, quel honneur te revient-il de jouir des tributs de la Grèce ?

PHILOCLÉON. Beaucoup assurément ; j'en fais juges mes confrères.

BDÉLYCLÉON. Et moi aussi. Vous, laissez-le en liberté.

PHILOCLÉON. Donnez-moi une épée ; car si je suis vaincu par toi, si je perds ma cause, je m'en percerai le sein.

BDÉLYCLÉON. Mais dis-moi enfin, si tu récuses l'arrêt des arbitres ?

PHILOCLÉON. Que je ne boive jamais de vin en l'honneur du Bon Génie[3] !

LE CHŒUR. C'est à toi, notre champion, à trouver des arguments nouveaux, afin de...

BDÉLYCLÉON. Qu'on m'apporte vite des tablettes. Mais toi, quel air prétends-tu prendre, si tu l'excites ainsi ?...

LE CHŒUR[4]. Afin de ne pas parler dans les principes de ce jeune homme. Tu vois l'importance du combat ; tout est perdu si (ce qu'à Dieu ne plaise !) il vient à être ton vainqueur.

[1] Ce reproche qu'il fait à Philocléon s'adresse indirectement aux Athéniens, si curieux de dénonciations et de procès.

[2] Les démagogues et les orateurs.

[3] Locution proverbiale. (Voy. *les Chevaliers*, v. 106, et *la Paix*.) On buvait au Bon Génie en se levant de table.

[4] Le Chœur continue ce qu'il disait au père.

BDÉLYCLÉON. Je veux prendre note de tout ce qu'il dira, pour ne pas l'oublier.

PHILOCLÉON. Que dites-vous donc, vous autres, s'il est mon vainqueur?

LE CHŒUR. La troupe des vieillards ne servirait plus de rien; nous serions tournés en ridicule dans les rues, et appelés partout thallophores[1] et sacs à procès. Toi donc, qui vas défendre notre souveraineté, déploie hardiment toutes les forces de ton éloquence!

PHILOCLÉON. Je vais, dès le début même, prouver que notre pouvoir ne le cède à aucune royauté. Qu'y a-t-il de plus heureux, de plus fortuné qu'un juge? Quelle vie est plus délicieuse que la sienne? Quel animal plus redoutable, surtout quand il est vieux? A peine je sors du lit, des hommes, hauts de quatre coudées, m'escortent au tribunal: dès que je parais, je me sens pressé par une main délicate[2] qui a dérobé les deniers de l'État; les coupables tombent à mes pieds, en disant, d'une voix lamentable: « Aie pitié de moi, mon père, je t'en conjure par les lar-« cins que tu as pu faire toi-même dans l'exercice des « charges publiques, ou dans l'approvisionnement des « troupes! » Eh bien, celui-là ne saurait pas même que j'existe, si je ne l'avais acquitté une première fois.

BDÉLYCLÉON. Bon; l'article des suppliants... Je note cela sur mes tablettes.

PHILOCLÉON. Ensuite je prends place au tribunal, chargé de supplications, et, ma colère une fois calmée, je ne fais rien de tout ce que j'ai promis; mais j'entends les voix d'une foule d'accusés qui réclament leur acquittement. Voyez! quelles caresses ne fait-on pas alors au juge? Les uns déplorent leur misère, et ajoutent des maux supposés à leurs maux réels, jusqu'à ce que leurs plaintes les égalent aux

[1] Vieillards qui portaient des branches d'olivier dans les grandes Panathénées. Cela se disait aussi de ceux qui semblaient n'être bons qu'à cette fonction.

[2] Xénophon (*Rep. Ath.*) mentionne aussi cet usage des accusés pour se rendre les juges favorables.

miens; les autres nous racontent des histoires, et d'autres quelque trait comique d'Ésope[1]; ceux-là disent quelque bon mot, pour me faire rire et désarmer ma rigueur. Si rien de tout cela ne me touche, ils amènent leurs enfants par la main, filles et garçons; j'écoute, et, baissant la tête, ils bèlent tous ensemble. Le père, tremblant, me supplie comme un dieu de l'absoudre, par pitié pour eux : « Si tu « aimes la voix d'un agneau, sois sensible à celle de ce « petit garçon. » Si j'aime les petites truies[2], il tâche de me toucher par la voix de sa fille. Et nous alors, en sa faveur, nous relâchons un peu la rigueur de notre colère. N'y a-t-il pas là une grande puissance, et de quoi se moquer de la richesse[3]?

Bdélycléon. Autre note à inscrire : le mépris de la richesse. Dis-moi maintenant quels avantages tu retires de cette souveraineté sur la Grèce, dont tu te vantes?

Philocléon. S'agit-il de constater l'âge des enfants[4]? nous avons le droit de les voir nus. Qu'Œagre[5] soit cité en justice, il ne sera pas absous avant de nous avoir récité la plus belle tirade de *Niobé*[6]. Un joueur de flûte gagne-t-il sa cause? en reconnaissance, il nous joue une marche à notre sortie[7]. Si un père en mourant désigne par testament l'époux qu'il destine à sa fille, son unique héritière, nous

[1] Il ne s'agit pas ici de l'auteur des fables, mais d'un acteur comique fort plaisant. (Voy. plus bas, au v. 1239.)

[2] Voyez dans *les Acharniens*, v. 740 et suiv., la scène du Mégarien. La même équivoque est reproduite ici.

[3] Dandin fait aussi valoir les avantages de sa condition :

> Qu'est-ce qu'un gentilhomme? un plier d'antichambre.
> Combien en as-tu vu, je dis des plus huppés,
> A souffler dans leurs doigts dans ma cour occupés, etc.
>
> *Plaideurs*, acte I, sc. IV.

[4] Voyez Petit, *Leg. Att.*, p. 227. Les enfants des hommes libres, pour être inscrits au nombre des citoyens, devaient faire leur déclaration devant les magistrats. C'est alors qu'avait lieu la vérification du sexe.

[5] Célèbre acteur tragique.

[6] Tragédie de Sophocle ou d'Eschyle, dans laquelle Œagre jouait le principal rôle.

[7] Ἐν φορβειᾷ : « en se bridant la bouche avec une courroie. » Usage des joueurs de flûte.

laissons là le pauvre testament et la coquille qui recouvre le cachet[1], et nous donnons la fille à celui dont les prières ont su nous gagner. Et tout cela, sans avoir de compte à rendre; privilége qui n'appartient à aucune autre magistrature.

BDÉLYCLÉON. De tels avantages sont précieux, et je t'en félicite; mais casser le testament de l'héritière me semble injuste.

PHILOCLÉON. De plus, quand le Conseil et le peuple sont embarrassés pour juger quelque grande affaire, un décret renvoie les accusés devant les juges. On voit alors Évathlos[2] et le lâche Colaconyme[3], qui jette son bouclier, protester qu'ils ne vous trahiront pas, et qu'ils combattront pour l'État populaire. Enfin nul orateur ne fait prévaloir son avis devant le peuple, s'il ne dit que les juges ont le droit de se retirer après avoir jugé une affaire. Cléon lui-même, ce grand braillard, ne mord pas sur nous; mais il veille auprès de nous, et il chasse les mouches. Toi, tu n'as jamais rien fait de semblable pour ton père; tandis que Théoros, digne rival d'Euphémios[4], prend l'éponge du bassin et décrotte nos souliers. Vois de quels biens tu veux me priver, me dépouiller; voilà ce que tu appelles de l'esclavage et de la servitude.

BDÉLYCLÉON. Parle tant que tu voudras, tu connaîtras un jour la vanité de ce bel empire; tu auras beau te laver, tu n'en seras pas plus propre[5].

PHILOCLÉON. Mais de tous ces biens j'oubliais le plus délicieux. Quand je rentre à la maison avec mon salaire, alors tous viennent m'embrasser pour mon argent; et d'abord

[1] On recouvrait le cachet d'une coquille, pour le conserver.

[2] Orateur mal famé. Il a été question de lui dans *les Acharniens*, v. 710.

[3] Colaconyme, parodie du nom de Cléonyme, dans lequel le poëte fait entrer un mot qui veut dire *flatteur*.

[4] Lâche flatteur.

[5] Littéralement : « *et videberis podex loturam pervincens.* » Locution proverbiale empruntée à des termes de comparaison qui répugnent à notre délicatesse moderne. Du reste, l'usage fréquent du bain rendait ces termes plus familiers.

ma fille me lave, me parfume les pieds[1]; elle se penche pour me baiser, et, tout en m'appelant son petit papa, elle réussit à tirer avec sa langue le triobole de ma bouche[2]. Ma femme, habile à me choyer, me sert une pâtisserie délicate; elle s'assied près de moi et me fait des instances : « Mange ceci, goûte cela. » Tout cela me réjouit; je n'ai pas besoin de demander des yeux à toi ou au sommelier quand il me fera dîner, tout en me maudissant et en grommelant. Mais s'il tarde à me servir, j'ai là[3] un rempart contre les maux, et de quoi me garantir de tous les traits. Et si tu ne me verses pas de vin à boire, j'ai apporté ce vase qui en est rempli, je le pencherai pour m'en verser moi-même, et son fracas étouffera le bruit de la bouteille[4].

N'est-ce pas une souveraineté véritable, égale à celle de Jupiter? car on parle de moi comme de ce dieu même. Si nous faisons du bruit dans notre assemblée, tous les passants s'écrient : « O Jupiter, quel orage gronde dans le tribunal! » Quand je fais éclater ma foudre, les riches et les plus huppés se mettent à me cajoler et à tressaillir d'effroi[5]. Toi-même, tu me crains fort; oui, par Cérès! tu me crains. Et moi, que je meure, si j'ai peur de toi!

LE CHŒUR. Jamais je n'entendis plaider d'une manière si nette et si habile.

PHILOCLÉON. Non : mais il pensait vendanger une vigne abandonnée[6]; il connaissait pourtant bien ma supériorité en ce genre.

[1] Usage antique qui se retrouve dans *le Nouveau Testament.*

[2] Encore aujourd'hui, dans l'Orient, les juifs et autres marchands portent dans leur bouche une quantité incroyable de petites monnaies, sans que cela les empêche de parler.

[3] Son salaire de juge.

[4] Le même mot exprime en grec un *vase* et un *âne*. De là un jeu de mots continuel. Ces vases étaient sans doute dans le genre de ceux qu'on appelait *diota, vase à deux oreilles*, c'est-à-dire à deux anses. Littéralement : *Tum si mihi vinum sitienti non infuderis*, asinum *hunc adtuli vino plenum; ..... ille autem hians rudit, et contra tuum turbinem grande et horrendum pedit.*

[5] *Incacare.*

[6] Locution proverbiale, pour dire : déserter une cause.

LE CHŒUR. Comme il a su tout dire, sans rien omettre! Je me sentais grandir à mesure qu'il parlait; au charme de son éloquence, il me semblait juger aux îles Fortunées.

PHILOCLÉON. Comme ils se pâment de plaisir! ils sont transportés. Va, je te ferai rêver aujourd'hui de coups de fouet[1].

LE CHŒUR. Mais toi, tu as besoin de mettre en œuvre toutes tes ressources, pour ne pas perdre ta cause. Il est difficile de me fléchir, en parlant contre moi. Si donc tu n'as rien de bon à dire, cherche vite quelque bonne meule, capable de briser ma colère.

BDÉLYCLÉON. Il est vrai, c'est une entreprise difficile, hardie, et supérieure aux forces d'un poëte comique, de guérir une maladie invétérée dans un État. Mais, ô mon père, fils de Saturne[2]...

PHILOCLÉON. Cesse d'invoquer ce nom de père. Si tu ne me prouves à l'instant que je suis esclave, rien ne pourra te sauver de la mort, dût-on m'exclure du festin des sacrifices[3]!

BDÉLYCLÉON. Mon père, écoute-moi d'un air un peu moins sévère; fais d'abord un calcul bien simple, non avec des cailloux, mais sur tes doigts, de tous les tributs[4] qui nous sont payés par les villes alliées; compte en outre les impôts personnels, les centièmes, les prytanies[5], le produit des mines, les droits des marchés et des ports, les salaires, le produit des confiscations : la somme de tous ces revenus est environ de deux mille talents. Compte maintenant ce qui revient pour les honoraires annuels des juges, au

[1] Locution proverbiale, pour exprimer la frayeur qu'il croit lui inspirer.

[2] C'est-à-dire vieil insensé. C'est une citation d'Homère, *Odys.*, I, 45.

[3] Comme homicide.

[4] Sur les tributs des villes grecques, voyez Plutarque, *Vie d'Aristide*, ch. 57; et Boeckh, *Staatshaush. der Athener*, I, 463 sq.

[5] Les frais de justice, notamment les consignations.

nombre de six mille, car il n'y en eut jamais davantage ici : cela fait pour vous cent cinquante talents[1].

PHILOCLÉON. Nous n'avons donc pas même le dixième des revenus publics[2] ?

BDÉLYCLÉON. Non, certes.

PHILOCLÉON. Mais où va donc le reste ?

BDÉLYCLÉON. A ces gens qui ne cessent de crier : « Je ne trahirai jamais la multitude des Athéniens; je combattrai toujours pour le régime populaire. » Et toi, mon père, abusé par leurs paroles, tu te soumets à leur empire. Ils extorquent des villes des cinquantaines de talents, en les effrayant de leurs menaces : « Vous payerez le tribut, disent-ils, ou je foudroie votre ville[3]. » Toi, tu te contentes de ronger les restes de ta royauté. Les alliés, voyant votre bande se contenter de brouet et de la nourriture la plus chétive, ne font pas plus de cas de toi que du suffrage de Connos[4]. C'est à ces démagogues qu'ils apportent des écuelles de salaison, du vin, des tapis, du fromage, du miel, du sésame, des oreillers, des fioles, des manteaux précieux, des couronnes, des colliers, des coupes, les richesses enfin compagnes du bien-être. Et toi, aucun de ceux que tu gouvernes, après tant de fatigues sur terre et sur mer, ne te donne même une tête d'ail pour assaisonner de petits poissons.

PHILOCLÉON. Il est vrai, il m'a fallu envoyer chercher trois gousses d'ail chez Eucharidès[5]. Mais tu m'assom-

[1] Voici le compte, d'après les données d'Aristophane. On sait que chaque juge recevait 3 oboles par jour :

6,000 juges, à 3 oboles par jour, font.	540,000 oboles par mois.	
La drachme étant de 6 oboles, ce sera. . . .	90,000 drachmes,	*id.*
La mine se composant de 100 drachmes, ce sera	900 mines,	*id.*
Le talent étant de 60 mines, ce sera.	15 talents,	*id.*
Et pour une année de 10 mois, les deux autres mois étant pris par les fêtes publiques. .	150 talents.	

[2] En effet, la totalité des revenus étant de 2,000 talents, le dixième serait 200 ; or les juges n'en reçoivent que 150.

[3] Voy. *les Chevaliers*, v. 334.

[4] Joueur de lyre dissipateur, qui s'était ruiné.

[5] Marchand d'ail, dit le Scholiaste.

mes, en ne me prouvant pas cette prétendue servitude.

BDÉLYCLÉON. Et n'est-ce pas une vraie servitude, de voir tous ces intrigants investis de magistratures, et leurs flatteurs richement salariés? tandis que toi tu te contentes des trois oboles qu'on te donne, toi qui par mille combats sur terre, sur mer, et au siége des villes, leur as valu tous ces biens? Mais ce qui m'indigne encore plus, c'est que tu sois obligé de te rendre à l'assemblée sur l'ordre d'autrui, alors qu'un jeune débauché, le fils de Chéréas aux jambes écartées, à la démarche efféminée et lascive, t'enjoint de venir juger de bon matin et à l'heure prescrite; car quiconque se présentera après le signal ne touchera pas les trois oboles. Mais lui, il reçoit une drachme en qualité d'orateur public [1], quelque tard qu'il vienne. Si un accusé lui fait quelque présent, il le partage avec un de ses collègues; ils s'entendent tous deux pour arranger l'affaire, et se la renvoient de l'un à l'autre comme deux scieurs de long; tandis que toi, la bouche béante, tu regardes le payeur public [2], sans t'apercevoir du manége.

PHILOCLÉON. Quoi! c'est ainsi qu'ils me traitent? Hélas! que dis-tu? Tu me bouleverses l'esprit! Voilà qui me donne bien à penser; je ne sais réellement plus où j'en suis.

BDÉLYCLÉON. Considère donc que tu pourrais t'enrichir, ainsi que tous les autres; mais ces éternels flatteurs du peuple t'en ôtent le moyen [3]. Tu règnes sur une foule de villes, depuis le Pont jusqu'à la Sardaigne, et tu n'as pour toute jouissance que ce misérable salaire; encore te le dispensent-ils avec parcimonie et goutte à goutte,

[1] Συνήγοροι, les orateurs ou avocats recevaient une drachme par jour, lorsqu'ils étaient chargés de la défense d'une ville ou d'un citoyen. Ils formaient aussi une magistrature annuelle, composée de dix citoyens choisis par le sort (Scholiaste).

[2] Le colacrète, chargé de payer aux juges le triobole.

[3] Littéralement : « te font disparaître de la scène au moyen de leurs machines. » Ἐγκυκλεῖν, terme de théâtre, qui exprime l'emploi des machines au moyen desquelles se faisaient les changements à vue.

comme l'huile qu'on exprime d'un flocon de laine [1]. Car ils veulent que tu sois pauvre, et je t'en dirai la raison : c'est pour que tu sentes la main qui te nourrit, et qu'au moindre signe, lorsqu'ils te lancent contre un de leurs ennemis, tu fondes sur lui avec fureur. S'ils le voulaient, assurer la subsistance du peuple serait chose facile. Il y a mille villes [2] qui nous payent le tribut : que l'on enjoigne à chacune d'elles d'entretenir vingt citoyens, vingt mille hommes seront dans les délices [3]; ils auront en abondance du lièvre, des couronnes, du lait le plus doux [4]; enfin, tous les biens dont notre patrie et les vainqueurs de Marathon sont dignes de jouir. Loin de là, vous quêtez votre salaire, comme les mercenaires qui cueillent les olives.

PHILOCLÉON. Hélas! quel froid subit engourdit ma main! Je ne puis tenir mon épée [5], mes forces m'abandonnent.

BDÉLYCLÉON. Mais ces hommes, lorsqu'ils craignent pour eux-mêmes, vous donnent l'Eubée, et vous promettent cinquante médimnes de froment, eux qui ne t'ont jamais donné que cinq médimnes d'orge; encore tu ne les reçus qu'à grand'peine, par chénice [6], et en te justifiant de l'accusation d'être étranger. C'est pour cela que je t'ai toujours tenu renfermé, dans l'intention de te nourrir moi-même, et de te soustraire à leurs insolentes risées. Et

[1] Ceux qui avaient mal aux oreilles y introduisaient quelques gouttes d'huile, au moyen d'un flocon de laine humecté. SCHOLIASTE.

[2] Quelques-uns prennent ce nombre d'une manière indéterminée.

[3] Démosthène évalue aussi à 20,000 le nombre des citoyens d'Athènes. Dans *l'Assemblée des Femmes*, v. 1127, Aristophane le porte au delà de 30,000, mais en y joignant les habitants étrangers.

[4] Littéralement : *colostra et lac decoctum.* Le colostre est le premier lait des femelles qui ont mis bas. On lit dans Martial, l. XIII, epigr. 38 :

Surripuit pastor quæ nondum stantibus hædis,
De primo matrum lacte colostra *damus.*

Philocléon avait dit plus haut qu'il se percerait d'une épée s'il était vaincu. Il parodie aussi en cet endroit un vers de l'*Andromaque* d'Euripide, v. 629.

[6] C'est-à dire par petites parties. On croit que le poëte fait allusion à une distribution de blé qui avait eu lieu vingt-trois ans auparavant, dans un temps de disette. La chénice n'était que la quarante-huitième partie du médimne.

maintenant je suis résolu à te donner tout ce que tu désireras, hors le lait du payeur public [1].

Le Chœur. Certes c'était un sage celui qui a dit : « Entends les deux parties avant de juger ! » Car c'est toi maintenant qui me parais avoir gagné la cause. Ma colère se calme, je jette ces bâtons. O toi, notre confrère, du même âge que nous, cède, cède à ces raisons ; ne fais preuve ni de folie ni d'opiniâtreté inflexible. Que n'ai-je eu moi-même un ami, ou un parent, qui me donnât de tels avis ! Aujourd'hui une divinité t'apparaît, vient à ton secours, et t'offre ses faveurs ; accepte-les sans hésiter.

Bdélycléon. Oui, je le nourrirai, et lui donnerai tout ce qui convient à un homme de son âge ; il aura du gruau à savourer, une tunique moelleuse, un manteau bien fin, une courtisane qui lui frottera les reins [2]. Mais il garde le silence et ne souffle mot : cela ne peut me plaire.

Le Chœur. Il revient à la raison sur les points où il extravaguait ; il a déjà reconnu sa folie, et se reproche de n'avoir pas suivi tes conseils. Peut-être que, devenu plus sage, il se dispose à conformer désormais sa conduite à tes désirs.

Philocléon. Hélas ! hélas !

Bdélycléon. Eh bien ! qu'as-tu à crier ?

Philocléon. Laisse là toutes ces promesses. « Ah ! que « plutôt je sois en ces lieux [3] » où le héraut s'écrie : « Qui « n'a pas encore déposé son suffrage ? qu'il se lève. » Que ne puis-je me retrouver auprès des urnes, et être le dernier à déposer mon vote ! Hâte-toi, ô mon âme ! Où donc est mon âme ? « Ténèbres, ouvrez-moi un passage [4]. » Par Hercule ! que ne puis-je siéger aujourd'hui parmi les juges, et convaincre Cléon de vol !

Bdélycléon. Au nom des dieux, mon père, cède à mes instances.

[1] Du colacrète, c'est-à-dire les trois oboles qu'il recevait comme juge.
[2] *Quæ penem ei lumbosque fricabit.*
[3] Parodie d'un vers d'Euripide, *Alceste*, v. 887, et *Hippolyte*, 230.
[4] Vers du *Bellérophon* d'Euripide.

PHILOCLÉON. Que veux-tu de moi? Demande-moi tout, hors une seule chose [1].

BDÉLYCLÉON. Laquelle? dis.

PHILOCLÉON. Que je cesse de juger! Avant que j'y consente, Pluton aura porté ma sentence.

BDÉLYCLÉON. Eh bien! si tu aimes tant à rendre la justice, tu n'as pas besoin pour cela de sortir de chez toi [2]: reste ici, et juge tes serviteurs.

PHILOCLÉON. Et sur quoi? tu badines!

BDÉLYCLÉON. Tu feras tout comme au tribunal. Si ta servante ouvre la porte clandestinement, tu décréteras contre elle une simple amende: c'est ainsi que tu faisais au tribunal. Tout se passera désormais dans l'ordre convenable; si le soleil luit dès le matin, tu jugeras au soleil [3]; s'il pleut ou s'il neige, tu instruiras l'affaire au coin de ton feu; et s'il t'arrive de te lever à midi, tu n'auras pas à craindre d'être exclu de l'enceinte par le thesmothète [4].

PHILOCLÉON. Cela me plaît assez.

BDÉLYCLÉON. En outre, si l'orateur plaide longuement, tu n'auras pas à souffrir de la faim, en te rongeant toi-même ainsi que l'avocat [5].

PHILOCLÉON. Comment donc pourrai-je bien posséder l'affaire comme j'ai fait jusqu'ici, si je mange dans l'intervalle?

BDÉLYCLÉON. Bien mieux qu'à jeun. Ne dit-on pas que les juges, entourés de faux témoins, ne découvrent à grand'peine la vérité qu'en ruminant?

PHILOCLÉON. Tu me décides. Mais tu ne dis pas encore qui me payera mes honoraires?

[1] Allusion à un passage des *Crétoises* d'Euripide, où Astrée interpellait Aerope. Voyez Fragm. d'Euripide, Κρήσσαι, frag. XI, édition Firmin Didot.

[2] *Plaideurs*, acte II, scène XIII.

[3] Ἡλιάσει, *tu te chaufferas au soleil*: il joue sur ce mot, qui fait allusion au tribunal des *Héliastes*.

[4] Six des neuf archontes avaient le titre de thesmothètes, et présidaient à l'administration de la justice.

[5] Il suppose que le juge, lorsqu'il avait faim, se hâtait de condamner.

BDÉLYCLÉON. Moi.

PHILOCLÉON. Bon, je suis bien aise d'être payé à part, et non avec les autres. Car dernièrement ce bouffon de Lysistratos [1] m'a friponné indignement : il avait reçu une drachme pour nous deux; il me mena au marché aux poissons pour changer la pièce, et il me donna trois écailles de poisson, que je mis aussitôt dans ma bouche, les prenant pour des oboles [2]; la mauvaise odeur me les fit cracher à l'instant, et je le citai en justice.

BDÉLYCLÉON. Eh bien, que dit-il à cela?

PHILOCLÉON. Ce qu'il dit? — Que j'avais un estomac de coq. « C'est ainsi que tu digères l'argent? » reprit-il en riant.

BDÉLYCLÉON. Vois-tu le profit que tu feras?

PHILOCLÉON. Certes, il n'est pas mince; mais exécute ton projet.

BDÉLYCLÉON. Attends un moment, je vais tout apporter.

PHILOCLÉON. Voyez pourtant comme les oracles s'accomplissent! J'avais toujours ouï dire qu'un temps viendrait où chaque Athénien rendrait la justice dans sa maison, et se bâtirait dans son vestibule un petit tribunal, comme les statues d'Hécate qu'on voit partout devant les portes.

BDÉLYCLÉON. Voilà. Qu'auras-tu encore à dire? Je t'apporte tout ce que je t'ai promis, et beaucoup plus encore. En cas de besoin [3], ce pot de chambre sera suspendu près de toi à un clou.

PHILOCLÉON. Excellente idée! Tu as trouvé là pour un vieillard un bon préservatif contre la rétention d'urine.

BDÉLYCLÉON. Voici du feu, avec des lentilles dessus, si tu as besoin de manger.

PHILOCLÉON. Fort bien encore. Et quand même j'aurais la fièvre, je toucherai toujours mon salaire. Je pourrai

[1] Il l'a déjà nommé dans *les Acharniens*, v. 854; dans *les Chevaliers*, v. 1165; et dans *les Guêpes*, plus bas, v. 1302 et 1308.

[2] Sur l'usage de mettre l'argent dans la bouche, voyez plus haut la note sur le v. 609. La drachme valait six oboles; on en donnait une pour deux juges.

[3] *Si mingere velis.*

sans bouger manger mes lentilles. Mais à quoi bon m'avez-vous apporté ce coq?

BDÉLYCLÉON. Si tu viens à dormir pendant une plaidoirie, il te réveillera par son chant.

PHILOCLÉON. Tout cela me convient fort; mais je voudrais encore une chose.

BDÉLYCLÉON. Quoi?

PHILOCLÉON. Si l'on pouvait apporter ici la statue de Lycos [1]?

BDÉLYCLÉON. La voilà devant toi; c'est le héros lui-même.

PHILOCLÉON. Héros notre chef, que ton aspect est terrible! tel nous apparaît Cléonyme.

SOSIE. Il n'a donc pas d'armes non plus, tout héros qu'il est?

BDÉLYCLÉON. Si tu siégeais aussitôt, j'appellerais aussitôt une cause.

PHILOCLÉON. Appelle; il y a longtemps que je siége.

BDÉLYCLÉON. Voyons, quelle cause appellerai-je d'abord? Quelqu'un de la maison a-t-il fait une sottise?... La servante Thratta [2], ayant laissé brûler dernièrement la marmite...

PHILOCLÉON. Holà! arrête: tu me feras mourir! Tu veux appeler une cause avant d'avoir posé une balustrade, ce qui est pour nous la première chose à voir dans les sacrifices [3].

BDÉLYCLÉON. Vraiment il n'y en a pas : mais je cours en chercher. Ce que c'est pourtant! combien l'habitude des lieux a de puissance [4]!

---

[1] Voyez plus haut la note sur le v. 389.

[2] Elle porte le nom de son pays, la Thrace : comme dans nos comédies les valets s'appellent Champagne, Bourguignon, etc.

[3] Le sacrificateur était dans une enceinte fermée par une balustrade. Les juges en avaient une également dans la place Héliée. C'est ce que nous avons appelé depuis *le barreau*.

[4] *Adeo in teneris consuescere multum est!* VIRG., *Georg.*, II, 272.

XANTHIAS. Peste soit de l'animal! Peut-on garder un pareil chien?

BDÉLYCLÉON. Qu'y a-t-il donc?

XANTHIAS. Ne voilà-t-il pas Labès, votre chien, qui tout à l'heure vient d'entrer dans la cuisine, et de manger un fromage de Sicile [1]?

BDÉLYCLÉON. Bon! voilà le premier délit à déférer devant mon père. Toi, porte l'accusation.

XANTHIAS. Non pas moi; mais un autre chien sera l'accusateur, si l'on permet d'informer.

BDÉLYCLÉON. Eh bien! amène-les tous deux.

XANTHIAS. C'est ce que je vais faire.

PHILOCLÉON. Qu'apportes-tu là?

BDÉLYCLÉON. Le panier d'osier où l'on engraisse les cochons destinés aux sacrifices domestiques [2].

PHILOCLÉON. Tu oses y porter une main sacrilége?

BDÉLYCLÉON. Non; mais je sacrifierai, en commençant par les dieux Lares [3].

PHILOCLÉON. Appelle vite la cause; je vois déjà la peine encourue.

BDÉLYCLÉON. Attends; je t'apporte les tablettes et le stylet.

PHILOCLÉON. Hélas! tu m'assommes, tu me tueras avec tous ces délais; je me serais contenté de tracer les lignes sur le sable [4].

BDÉLYCLÉON. Voici.

PHILOCLÉON. Appelle maintenant la cause.

BDÉLYCLÉON. J'y suis.

PHILOCLÉON. Quel est d'abord celui-ci?

BDÉLYCLÉON. Peste soit de moi! j'ai oublié les urnes aux suffrages.

[1] Lachès, désigné sous le nom du chien Labès, avait commandé la flotte envoyée en Sicile, la deuxième année de la quatre-vingt-huitième olympiade. Il fait entendre que ce général s'était laissé corrompre par l'ennemi. (Voy. plus bas, v. 911. Sur Lachès, voyez THUCYDIDE, III, 86, 115; v. 19, 24; Diod. Sic., XII, 54.)

[2] Il l'apporte pour en faire la balustrade du tribunal.

[3] Le foyer domestique : cet usage était passé en proverbe, comme on a dit : *Ab Jove principium.*

[4] Voyez les notes sur les v. 108 et 167.

PHILOCLÉON. Eh bien! où cours-tu?

BDÉLYCLÉON. Chercher les urnes.

PHILOCLÉON. C'est inutile; ces vases en tiendront lieu.

BDÉLYCLÉON. Fort bien. Rien ne nous manque... hors la clepsydre.

PHILOCLÉON. Et ce pot[1], n'est-ce pas une clepsydre?

BDÉLYCLÉON. Tu as d'heureuses inventions pour observer nos usages. Mais vite! que l'on apporte du feu, des branches de myrte et de l'encens, afin que d'abord nous invoquions les dieux.

LE CHŒUR. Et nous, pendant les libations et les prières, nous ferons des vœux pour vous, et célébrerons la noble réconciliation qui a suivi vos débats et vos querelles.

BDÉLYCLÉON. Faites donc d'abord un religieux silence.

LE CHŒUR. O Phébus! ô Apollon Pythien! fais que cette affaire, instruite par ce juge devant sa porte, ait un heureux succès pour nous, délivrés que nous sommes de nos erreurs! Io Péan!

BDÉLYCLÉON. Dieu notre maître, ô toi qui présides à l'entrée de ma demeure[2], reçois ces nouveaux sacrifices que nous t'offrons pour la première fois en faveur de mon père! adoucis son humeur âpre et austère; répands sur son cœur irascible quelques gouttes de miel[3], afin que désormais il soit clément pour les hommes, et que, plus compatissant à l'accusé qu'à l'accusateur, il se montre sensible aux larmes de ceux qui l'implorent; que, corrigeant son caractère farouche, il perde enfin toute aigreur[4].

LE CHŒUR. Unis de cœur aux sentiments que tu viens d'exprimer, nous joignons nos vœux aux tiens dans cette nouvelle charge que tu exerces; car tu nous es devenu

[1] Le pot de chambre.

[2] Devant la porte extérieure des maisons on plaçait des autels ou de petites colonnes en forme de cônes, en l'honneur d'Apollon, appelé pour cela Ἀγυιεύς, *qui préside aux rues.*

[3] Le texte ajoute : « *au lieu de vin cuit,* » qui s'aigrit bientôt dès qu'il est refroidi.

[4] Littéralement : les pointes de l'ortie.

cher depuis que nous te voyons plus zélé pour le peuple qu'aucun de ceux qui sont plus jeunes que toi.

BDÉLYCLÉON. Si quelque juge est dehors, qu'il entre; car, une fois les plaidoiries commencées, on ne sera plus admis [1].

PHILOCLÉON. Quel est cet accusé? Quelle condamnation il va encourir!

BDÉLYCLÉON, *accusateur*. Écoutez maintenant l'acte d'accusation. Le chien cydathénéen [2] accuse Labès d'Æxone d'avoir seul, et contre toute justice, dévoré un fromage de Sicile. Que la peine soit un carcan [3] de figuier.

PHILOCLÉON. Ou plutôt une mort de chien [4], s'il est convaincu.

BDÉLYCLÉON. Voici devant vous Labès l'accusé.

PHILOCLÉON. O le scélérat! il a bien la mine d'un voleur. Il se flatte de me tromper, en serrant les dents.

BDÉLYCLÉON. Où est le plaignant, le chien cydathénéen?

LE CHIEN. Hau! hau!

BDÉLYCLÉON. Le voici.

PHILOCLÉON. Celui-là est un autre Labès, bon aboyeur et lécheur de marmites.

SOSIE, *en héraut*. Silence! assis! Toi, monte à la tribune, et motive l'accusation.

PHILOCLÉON. Pendant ce temps-là, je vais manger mon plat de lentilles [5].

XANTHIAS, *accusateur*. O juges! vous avez entendu ma plainte écrite contre cet accusé. Il a commis envers moi et toute la gent nautonière un attentat indigne : il s'est retiré dans son coin, et il a dérobé un énorme fromage de Sicile, dont il s'est repu dans les ténèbres [6]...

[1] Le poëte conserve ici, comme dans tout le reste de la scène, les formules judiciaires alors en usage.

[2] Cydathène, bourg de la tribu Pandionide. Æxone, bourg de la tribu Cécropide.

[3] Pour le serrer fortement.

[4] Le mot grec semble faire allusion à la ciguë. BOISSONADE.

[5] Voyez plus haut, v. 814.

[6] Il y a dans tout cela des traits lancés contre l'expédition maritime de Lachès et ses concussions.

PHILOCLÉON. Par Jupiter! il est suffisamment convaincu; le coquin vient de me lâcher un rot au fromage, d'une odeur révoltante.

XANTHIAS. Et il a refusé de m'en faire part[1]. Or, qui voudra vous rendre service, si l'on ne me jette rien à moi, votre chien fidèle?

PHILOCLÉON. Il ne lui en a rien donné?

XANTHIAS. Rien; à moi, son camarade!

PHILOCLÉON. Voilà un gaillard qui n'est pas moins bouillant que ces lentilles[2].

BDÉLYCLÉON. Au nom des dieux, mon père, ne prononce pas avant de les avoir entendus tous les deux!

PHILOCLÉON. Mais, mon cher, la chose est claire; elle parle d'elle-même.

XANTHIAS. Gardez-vous bien de l'absoudre! c'est de tous les chiens le plus glouton et le plus égoïste; il parcourt en un clin d'œil tous les coins d'une casserole, et dévore toute la croûte[3].

PHILOCLÉON. Je n'ai pas même de quoi boucher les fentes de ma cruche.

XANTHIAS. Châtiez-le donc; car une seule cuisine ne pourrait nourrir deux voleurs. Je ne veux pas aboyer le ventre vide; autrement je n'aboierai plus.

PHILOCLÉON. Oh! oh! de quelles scélératesses on l'accuse! voilà un fier fripon. Qu'en penses-tu, mon coq? Par ma foi, il dit que oui. Thesmothète! où est-il donc? Qu'il me donne le pot de chambre.

BDÉLYCLÉON. Prends-le toi-même, je suis occupé à citer les témoins. Que les témoins à charge contre Labès paraissent : un plat, un pilon, une râcloire à fromage, un gril,

[1] Xanthias parle ici pour le chien accusateur.

[2] Il mangeait des lentilles bouillantes.

[3] Littéralement : « il navigue autour des bords d'un mortier, et dévore le ciment des villes. » Le même mot signifie *plâtre* ou *ciment*, et cette croûte qui se forme autour du fromage, qu'on pilait autrefois dans des mortiers. Allusion aux côtes de la Sicile. Les accusations qu'il dirige contre le chien ont aussi dans le grec un sens qui peut se tourner contre Lachès et sa rapacité.

une marmite et autres ustensiles de cuisine. Est-ce que tu pisses encore? tu n'as pas fini?

PHILOCLÉON. Pas encore; mais celui-là, je pense qu'il fera quelque chose de pis[1] aujourd'hui.

BDÉLYCLÉON, *au chien accusateur*. Seras-tu donc toujours si sévère et si intraitable envers les accusés? Pourquoi mordre toujours? (*A l'accusé.*) Monte à la tribune, défends-toi. D'où vient ce silence? Parle.

PHILOCLÉON. Il paraît qu'il n'a rien à dire.

BDÉLYCLÉON. Tu te trompes; mais il lui arrive ce qui arriva autrefois à Thucydide[2] accusé : la surprise lui ferma tout à coup la bouche. Retire-toi, je prendrai sa défense. C'est une tâche difficile, magistrats, de faire l'apologie d'un chien si calomnié; je parlerai néanmoins. Ce chien est brave, il chasse les loups.

PHILOCLÉON. C'est un voleur et un conspirateur.

BDÉLYCLÉON. Non, par Jupiter! Il n'y a pas au monde un meilleur chien; il serait capable de commander un grand troupeau de moutons.

PHILOCLÉON. A quoi bon, s'il mange le fromage?

BDÉLYCLÉON. Mais il se bat pour ta défense; il garde ta porte, et il a d'ailleurs toutes les qualités : s'il a fait quelque larcin, il faut lui pardonner. Il n'est pas, je l'avoue, grand joueur de cithare[3].

PHILOCLÉON. Je voudrais qu'il ne sût pas même lire : il n'eût pas fait l'apologie de son crime.

BDÉLYCLÉON. O juge équitable, écoute mes témoins! Approche, petit couteau, et parle à haute voix. Tu étais alors préposé aux distributions[4]; réponds clairement : n'as-tu

[1] *Cacaturum.*

[2] Thucydide, autre que l'historien. Fils de Mélésias, et beau-frère de Cimon, homme sage et bon orateur, il était l'adversaire de Périclès. Accusé de trahison, il demeura muet, et fut banni par l'ostracisme. Voyez la note sur les v. 702-709 de la parabase des *Acharniens*; et Plutarque, *Vie de Périclès*, c. 6, 8, 11, 14, 16.

[3] C'est-à-dire il ne se pique pas d'en savoir bien long. Ou plutôt, il ne sait que voler, ce qui est dans sa nature de chien.

[4] Littéralement : « Tu exerçais alors la charge de payeur. »

pas coupé les parts qui devaient être distribuées aux soldats?... Il affirme l'avoir fait.

PHILOCLÉON. Par Jupiter! il ment.

BDÉLYCLÉON. Juge compatissant, aie pitié de l'infortune! Ce pauvre Labès ne vit que de têtes de poisson et d'arêtes; il ne reste jamais en place. Cet autre[1] n'est bon qu'à garder le logis. Il a bien ses raisons : on n'apporte rien céans, qu'il n'en demande sa part; et si on la lui refuse, il mord.

PHILOCLÉON. Ouf! d'où vient que je me sens pris de compassion? qu'est-ce qui m'arrive là? Me voilà tout ému!

BDÉLYCLÉON. Ah! mon père, je t'en conjure. Ayez pitié[2] de lui. Ne le sacrifiez point... Où sont les enfants? Venez.... famille désolée[3]; faites entendre vos cris, vos prières, vos larmes.

PHILOCLÉON. Descends, descends, descends, descends[4].

BDÉLYCLÉON. Je descendrai; cette invitation a souvent été trompeuse; je descendrai pourtant.

PHILOCLÉON. Va te faire pendre! Faut-il que j'aie avalé ces lentilles brûlantes! Voilà que j'ai pleuré, chose qui, à mon sens, ne me serait jamais arrivée, si je n'eusse mangé ces lentilles.

BDÉLYCLÉON. Ne lui feras-tu pas grâce?

PHILOCLÉON. C'est difficile à savoir.

BDÉLYCLÉON. O père chéri, prends des sentiments plus humains! Reçois ce suffrage, passe du côté de la seconde urne[5], en fermant un peu les yeux; et qu'il soit absous, mon père!

PHILOCLÉON. Impossible; je ne sais pas jouer de la cithare[6].

[1] Il paraît désigner ici Cléon, accusateur de Lachès.
[2] Il parle au pluriel, comme si le tribunal était complet.
[3] *Plaideurs*, acte III, scène III.
[4] De la tribune : pour indiquer que la cause est entendue.
[5] Il y avait deux urnes : la première, placée devant, dans laquelle on déposait les suffrages de condamnation; la seconde, placée derrière, pour les suffrages d'absolution.
[6] C'est-à-dire je ne sais pas absoudre.

BDÉLYCLÉON. Viens, je t'y aurai bientôt conduit.

PHILOCLÉON. Est-ce là la première urne?

BDÉLYCLÉON. Oui, c'est la première.

PHILOCLÉON. J'y jette mon suffrage.

BDÉLYCLÉON. Il est attrapé, il vient d'absoudre sans le vouloir.

PHILOCLÉON. Attends, que je verse les suffrages. Voyons le résultat.

BDÉLYCLÉON. Tu vas le voir. Labès, tu es absous! Mon père, mon père, qu'as-tu donc? Ah dieux! vite de l'eau! Reviens à toi.

PHILOCLÉON. Dis-moi, est-il vraiment absous?

BDÉLYCLÉON. Sans doute.

PHILOCLÉON. C'est fait de moi.

BDÉLYCLÉON. Ne t'afflige pas, mon père, reprends courage.

PHILOCLÉON. Comment supporterai-je l'idée d'avoir absous un accusé? que vais-je devenir? O dieux révérés, pardonnez-moi! je l'ai fait sans le vouloir, ce n'est pas mon habitude.

BDÉLYCLÉON. Calme ta douleur. Je veux, mon père, te donner une existence agréable : je t'emmènerai avec moi aux festins, aux banquets, aux spectacles; tu passeras la vie la plus heureuse; et Hyperbolos[1] ne se jouera plus de toi. Mais entrons.

PHILOCLÉON. Fais donc ce que tu voudras.

LE CHŒUR. Allez où la joie vous appelle. Vous cependant, innombrables spectateurs, gardez-vous de laisser tomber à terre les sages avis que l'on va vous donner : une telle faute conviendrait à des ignorants, et non à vous.

[1] Aristophane en parle souvent : dans *les Acharniens*, v. 846; *les Chevaliers*, 1304, 1363; *les Nuées*, 551.

(Parabase.)

Maintenant, ô peuples, prêtez-nous votre attention, si vous aimez un langage sincère. Le poëte désire à présent vous adresser quelques reproches. Il prétend avoir à se plaindre de vous, lui qui fut souvent le premier à vous être agréable, d'abord sans se nommer, mais aidant secrètement d'autres poëtes [1]; et, imitant les procédés prophétiques d'Euryclès [2], il empruntait des organes étrangers pour faire entendre ses comédies. Bientôt, affrontant lui-même le péril en face, il prit en main les rènes, et, sans secours étranger, guida sa propre muse dans la carrière. Environné de gloire et d'honneurs tels que nul autre n'en reçut jamais, il ne croit pas avoir atteint le comble de la perfection, et n'a pas conçu pour cela plus d'orgueil; jamais il ne parcourut les palestres pour y corrompre la jeunesse [3]; et si quelque amant accourait se plaindre à lui du ridicule que la comédie jetait sur l'objet de ses amours, il ne se rendit jamais à ses instances, dans la louable résolution de ne pas faire jouer aux muses qui l'inspirent le rôle d'entremetteuses. La première fois qu'il [4] parut sur le théâtre, ce ne sont pas des hommes qu'il eut à combattre, il dut s'armer de la force d'Hercule contre des monstres redoutables. Il osa dès l'abord assaillir ce Cerbère aux dents aiguës, dont les regards terribles lançaient la flamme comme ceux de Cynna [5], et dont le front était léché à l'envi par les langues perverses de cent flatteurs en cercle autour de lui; il avait la voix d'un torrent destructeur, l'odeur d'un phoque, les cuisses hideuses d'une

[1] Il avait donné plusieurs de ses pièces sous les noms de *Philonide* et de *Callistrate*.

[2] Euryclès, devin d'Athènes, qui, disait-on, portait dans son ventre le génie prophétique.

[3] Ceci paraît dirigé contre Eupolis, d'après le Scholiaste. (Voy. *la Paix*, où le même reproche se trouve reproduit, ainsi que plusieurs vers de cette parabase.)

[4] La comédie des *Chevaliers*, où il attaqua Cléon si vivement, fut la première pièce qu'il avoua. On a dit qu'il y joua lui-même.

[5] Courtisane. (Voy. *les Chevaliers*, v. 765; et *la Paix*, 753.)

Lamie, et le derrière d'un chameau. A la vue de ce monstre, la crainte ne lui arracha pas de présents pour l'apaiser : cependant, aujourd'hui encore, il combat pour vous; et il dit qu'après lui, l'année dernière, il attaqua en outre d'autres fléaux, d'autres vampires[1], qui, la nuit, étranglaient leurs pères et étouffaient leurs grands-pères : assis à la couche des citoyens inoffensifs[2], ils les persécutaient, les accablaient de procès, d'assignations et de chicanes; aussi les vit-on, dans leur effroi, courir en foule implorer le polémarque[3]. Après avoir trouvé un tel défenseur, un sauveur de ce pays, vous l'avez abandonné l'année dernière[4], lorsqu'il semait les pensées les plus neuves, auxquelles, faute de les bien comprendre, vous n'avez pas permis de prendre leur croissance : cependant, au milieu des libations, il atteste souvent Bacchus que jamais on n'entendit de meilleurs vers comiques. C'est une honte pour vous de n'en avoir pas aussitôt compris le mérite; mais le poëte n'en est pas moins estimé des sages, si, devançant ses rivaux, il a vu briser ses espérances.

A l'avenir, chers Athéniens, aimez et honorez mieux les poëtes qui chercheront des idées et des inventions nouvelles; conservez leurs pensées, recueillez-les précieusement, comme des fruits dans vos armoires. Si vous avez ce soin, vos vêtements exhaleront toute l'année un parfum de sagesse.

O nous, autrefois si vaillants à la danse, si vaillants au combat, et plus vaillants encore par cet autre endroit[5], ces beaux jours sont passés! Maintenant la blancheur de nos cheveux surpasse celle du cygne; mais ces restes retrouveront encore la vigueur du jeune âge; ma vieillesse,

[1] Les sophistes qu'il avait jouées dans *les Nuées*.

[2] Ἀπράγμοσιν ὑμῶν, « ceux d'entre vous qui ne se mêlaient pas des affaires. »

[3] C'était à Athènes le troisième archonte, chargé spécialement de protéger les étrangers. La qualité d'étranger, et l'exclusion des droits de citoyen qu'elle entraînait, étaient le prétexte d'un grand nombre de procès.

[4] On sait que la première représentation des *Nuées* eut un mauvais succès.

[5] Il fait un geste indécent.

je crois, vaut mieux que les parures, l'air efféminé et la débauche de bien des jeunes gens.

Si quelqu'un de vous, spectateurs, à l'aspect de mon costume, s'étonne de me voir avec le grêle corsage d'une guêpe, et demande ce que signifie cet aiguillon, je lui expliquerai la chose, et dissiperai son ignorance[1]. Nous, que vous voyez ainsi armés par derrière, nous sommes la gent attique, seule noble et vraiment autochthone; race vaillante, qui rendit de si grands services à la république dans les combats, quand vint le barbare, couvrant de fumée et incendiant tout le pays, dans l'espoir de nous ravir nos ruches. Aussitôt nous accourûmes avec la lance et le bouclier pour le combattre[2], enivrés d'une âpre colère, homme contre homme, les lèvres serrées de fureur; la grêle des traits dérobait la vue du ciel[3]. Cependant nous les mîmes en déroute vers le soir, avec l'aide des dieux. Avant le combat, une chouette avait passé au-dessus de notre armée[4]. Puis, nous les poursuivîmes en les harponnant comme des thons[5]; et ils fuyaient, les flancs et le visage tout percés de nos aiguillons. Aussi, encore aujourd'hui, les barbares ne connaissent rien de plus redoutable que la guêpe attique.

Terrible était alors mon courage, nulle crainte ne m'arrêtait; montés sur nos trirèmes, nous exterminâmes nos ennemis. Nous pensions alors, non à tourner artistement un discours ou à calomnier autrui, mais à qui serait le meilleur rameur. Aussi nous enlevâmes aux Mèdes nombre de villes[6]. C'est donc surtout à notre valeur que sont dus ces tributs que dilapident les jeunes gens[7].

[1] Vers de la *Sthénobée* d'Euripide.

[2] Allusion à la bataille de Marathon.

[3] Ceci rappelle le mot de Léonidas : « Nous combattrons à l'ombre. »

[4] Circonstance historique. (Voy. Plutarque, *Vie de Thémistocle*, c. XV.)

[5] Le texte ajoute, « dans leurs pantalons. » Dans les *Perses* d'Eschyle, v. 424 : « Les Grecs les massacraient *comme des thons*, ou des poissons « pris au filet. »

[6] Notamment les îles de Samos, Lesbos, Naxos, Paros, et autres, situées dans ces parages.

[7] Les démagogues, tels que Cléon, etc.

Examinez-nous avec soin, vous trouverez en nous une entière ressemblance avec les guêpes, pour le caractère et la manière de vivre. D'abord nul animal n'est plus colère et plus terrible quand on l'irrite; ensuite toutes nos occupations rappellent celles des guêpes. Nous formons comme elles divers essaims qui se dispersent en différentes ruches; ceux-ci vont juger chez l'archonte, ceux-là chez les Onze[1], d'autres à l'Odéon[2] : quelques-uns, serrés contre les murs, la tête baissée vers la terre, remuant à peine, ressemblent à des chenilles dans leurs alvéoles[3]. Notre industrie fournit abondamment à tous les besoins de la vie; en piquant avec nos aiguillons, nous gagnons de quoi vivre. Mais nous avons parmi nous des frelons paresseux, dépourvus de cette arme, qui, sans partager nos peines, en dévorent les fruits. C'est pour nous une chose intolérable de nous voir ravir notre salaire par celui qui ne va jamais au combat, et qui jamais ne gagna d'ampoules à manier une lance ou la rame pour la défense de son pays. En un mot, mon avis est qu'à l'avenir, quiconque n'aura point d'aiguillon ne touche pas le triobole.

PHILOCLÉON. Non, jamais de ma vie je ne quitterai ce manteau, qui seul me sauva dans cette bataille où Borée déchaîna sa fureur.

[1] Magistrats qui connaissaient principalement des vols et des condamnés. Socrate en prison, depuis son jugement jusqu'au jour où il but la ciguë, resta sous la surveillance des Onze. Leur tribunal s'appelait Παράδυστον; le mot du vers suivant, ξυμβεβυσμένοι, *serrés*, *entassés*, semble faire allusion à ce nom.

[2] Théâtre construit par Périclès. (Voy. Plutarque, *Vie de Périclès*, c. 13.) On y distribuait les farines au peuple, ce qui donnait lieu à des querelles qui exigeaient la présence de l'archonte.

[3] Ceci regarde les magistrats préposés à l'entretien des murs. Du reste, cet office n'était pas une magistrature proprement dite, mais seulement une commission temporaire, selon les besoins. C'est ainsi que Démosthène fut élu par la tribu Pandionide; ce qui nous a valu les deux célèbres discours de Démosthène et d'Eschine pour et contre Ctésiphon.

[4] Allusion à la violente tempête qui détruisit la flotte des Perses près d'Artémisium.

BDÉLYCLÉON. Tu parais peu curieux de ce qui est bon.

PHILOCLÉON. Par Jupiter! de beaux vêtements me servent fort peu. Dernièrement, je mangeais des goujons frits avec de la saumure; il me fallut ensuite donner au foulon trois oboles[1].

BDÉLYCLÉON. Essaye du moins de la vie que je te propose, puisque tu t'es confié à moi pour te bien traiter.

PHILOCLÉON. Que veux-tu donc que je fasse?

BDÉLYCLÉON. Laisse ce manteau grossier, et mets à la place ce manteau plus fin.

PHILOCLÉON. Faites donc des enfants, et élevez-les! Le mien ne veut-il pas m'étouffer?

BDÉLYCLÉON. Va, prends, et ne dis mot.

PHILOCLÉON. Au nom des dieux, qu'est-ce que cela?

BDÉLYCLÉON. Les uns l'appellent une Perside, les autres une gaunacé[2].

PHILOCLÉON. Je le prenais pour une sisyra thymédite[3].

BDÉLYCLÉON. Ce n'est pas étonnant, tu n'es jamais allé à Sardes. Autrement tu connaîtrais cela, au lieu que tu ne le connais pas.

PHILOCLÉON. Moi? du tout. Cela ressemble assez à la houppelande de Morychos[4].

BDÉLYCLÉON. Nullement; cela se tisse à Ecbatane.

PHILOCLÉON. Est-ce qu'à Ecbatane on fait des intestins de laine[5]?

BDÉLYCLÉON. Comment cela, mon cher? Mais, chez les barbares, cette étoffe se tisse à grands frais; cette robe a mangé pour un talent de laine.

PHILOCLÉON. Il serait donc plus juste de l'appeler mange-laine que gaunacé.

BDÉLYCLÉON. Allons, tiens-toi, et endosse-la.

[1] Pour dégraisser les taches.

[2] Sorte de pelisse garnie de fourrures. (Voy. *Pollux*, IV, 58; Hésychius et Suidas.)

[3] Surtout fait avec des peaux cousues ensemble. Il servait de couverture. Thymète, bourg de l'Attique, de la tribu Hippothoontide.

[4] Poëte déjà mentionné pour sa mollesse voluptueuse.

[5] Parce que l'étoffe était frisée et plucheuse.

PHILOCLÉON. Ouf! quelle chaleur étouffante cette maudite robe m'envoie!

BDÉLYCLÉON. Ne veux-tu pas la mettre?

PHILOCLÉON. Non certes; mettez-moi plutôt dans un four.

BDÉLYCLÉON. Allons, je te le passerai moi-même; approche donc!

PHILOCLÉON. Prends donc au moins ce croc.

BDÉLYCLÉON. Pourquoi?

PHILOCLÉON. Pour me retirer avant que je sois fondu en eau.

BDÉLYCLÉON. Ote ces maudits souliers, et mets vite cette chaussure lacédémonienne.

PHILOCLÉON. Moi! je souffrirais à mes pieds une chaussure faite par nos ennemis!

BDÉLYCLÉON. Entre dedans [1], et appuie ferme.

PHILOCLÉON. Cela n'est pas bien; tu me forces à mettre le pied en pays ennemi.

BDÉLYCLÉON. Allons, l'autre pied.

PHILOCLÉON. Celui-là, c'est impossible; un des doigts de ce pied déteste Lacédémone.

BDÉLYCLÉON. Il ne peut pas en être autrement.

PHILOCLÉON. Je suis malheureux de n'avoir pas d'engelure dans ma vieillesse.

BDÉLYCLÉON. Mets vite; puis imite la démarche des riches et leur allure efféminée.

PHILOCLÉON. Tiens, regarde ma tournure, et dis-moi à quel riche je ressemble en marchant?

BDÉLYCLÉON. A qui? à un bouton enflammé, et frotté d'ail [2].

PHILOCLÉON. Vraiment je voudrais déjà frétiller des fesses.

BDÉLYCLÉON. Voyons, saurais-tu tenir une conversation grave, dans une société d'hommes instruits et bien élevés?

PHILOCLÉON. Certainement.

[1] Il y a ici un jeu de mots, perdu en français. L'épithète s'applique à la fois au territoire lacédémonien et à la chaussure.

[2] Sorte de proverbe pour désigner des choses contraires, qui se repoussent.

BDÉLYCLÉON. De quoi parlerais-tu ?

PHILOCLÉON. De bien des choses. Je dirais d'abord comment Lamia surprise[1]... puis comment Cardopion saisissant sa mère...

BDÉLYCLÉON. Laisse là les fables, et parle-nous des choses ordinaires de la vie, de ce qui fait le sujet de nos entretiens domestiques.

PHILOCLÉON. J'en sais aussi du genre domestique : « Il y « avait une fois une souris et un chat...»

BDÉLYCLÉON. « Être sot et grossier, » comme dit Théogène au vidangeur en lui faisant des reproches, que parles-tu de souris et de chats à des hommes?

PHILOCLÉON. De quoi faut-il donc que je parle ?

BDÉLYCLÉON. De personnages illustres; de la députation dont tu fis partie[2] avec Androclès et Clisthène.

PHILOCLÉON. Moi? jamais je n'allai en députation, si ce n'est à Paros; et je fus payé sur le pied de deux oboles.

BDÉLYCLÉON. Eh bien! raconte au moins comment Éphudion combattit glorieusement au pancrace avec Ascondas; quoique vieux et blanchi par les ans, il avait néanmoins des reins, des poignets, des flancs, et une forte cuirasse[3].

PHILOCLÉON. Arrête, arrête; tu ne sais ce que tu dis : comment aurait-il combattu au pancrace avec une cuirasse[4] ?

[1] *Pederit.* Ceci est la reproduction d'un passage de Cratès, dans sa comédie intitulée *Lamia.* — Horace parle de ces contes :

Neu pransæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo.
(*Art poét.*, v. 337.)

[2] Des députés appelés *théores* étaient choisis pour aller dans différentes villes faire des sacrifices, consulter des oracles, ou assister à des solennités. Ils étaient défrayés par l'État. Aristophane reproche aux Athéniens de choisir souvent les hommes les plus méprisables, tels qu'Androclès et Clisthène. Cratinus, dans *les Sériphiens*, appelle le premier esclave et mendiant; Ecphantide et Téléclide, autres poëtes comiques, l'appellent coupeur de bourses. Aristophane, dans *les Heures*, le qualifiait de *prostitué*. Quant à Clisthène, c'était un infâme débauché, dont le nom revient à chaque pas dans Aristophane.

[3] Le mot grec signifie aussi *poitrine*. Sur Éphudion et Ascondas, voyez plus bas, v. 1382-3. Le Scholiaste est tenté de croire que ce sont des noms forgés à plaisir : cependant il cite un Éphudion, du mont Ménale, en Arcadie, vainqueur aux jeux Olympiques, 79e olympiade.

[4] C'était l'usage de combattre nu.

BDÉLYCLÉON. C'est ainsi que conversent les sages. Mais dis-moi autre chose : si tu étais dans un festin avec des étrangers, quel est, parmi les beaux faits de ta jeunesse, celui que tu aimerais à leur raconter?

PHILOCLÉON. Le plus beau, oui, le plus beau de mes exploits est sans contredit d'avoir dérobé les échalas d'Ergasion[1].

BDÉLYCLÉON. Tu m'assommes : où vas-tu parler d'échalas? Conte plutôt que tu poursuivis un sanglier, un lièvre; que tu courus sans laisser éteindre ta torche[2]; imagine quelque trait de courage juvénile.

PHILOCLÉON. En voici un des plus hardis : encore enfant, je poursuivis le coureur Phäyllos[3] pour injures, et je gagnai sur lui de deux voix.

BDÉLYCLÉON. Cesse; mets-toi plutôt sur ce lit, afin d'apprendre ce qu'il faut faire pour être bon convive et bonne compagnie.

PHILOCLÉON. Comment faut-il se tenir? dis-moi vite.

BDÉLYCLÉON. Avec bonne grâce.

PHILOCLÉON. Comme cela?

BDÉLYCLÉON. Nullement.

PHILOCLÉON. Comment donc?

BDÉLYCLÉON. Allonge les jambes, et, comme un athlète habile, étends-toi mollement sur les couvertures; ensuite fais l'éloge des vases d'airain, contemple les lambris, admire les toiles tendues sur la cour[4]; voilà de l'eau pour les mains; on apporte les tables; nous nous mettons à manger : essuyons-nous; faisons les libations[5].

[1] Nom de villageois.

[2] La course aux flambeaux, jeu où le vainqueur était celui qui achevait sa course sans laisser éteindre la torche qu'il portait.

[3] Sur le coureur Phäyllos, voy. la note du v. 215 des *Acharniens*.

[4] Athénée dit qu'il est de la politesse qu'un convive ne se mette pas sur-le-champ à table, mais que d'abord il considère les ornements de la salle, etc. (liv. IV). M. Boissonade propose αὐτῆς au lieu d'αὐλῆς : le sens serait alors : « admire les toiles travaillées par la maîtresse. »?

[5] Cette scène présente un abrégé des usages qu'on observait dans les festins.

PHILOCLÉON. Par les dieux ! est-ce en rêve que nous soupons ?

BDÉLYCLÉON. La joueuse de flûte s'est fait entendre. Les convives sont Théoros, Eschine, Phanos, Cléon, Acestor, et un autre étranger à côté d'Acestor. Tu es du nombre; fais en sorte de répondre comme il faut à leurs chansons[1].

PHILOCLÉON. En vérité, j'y répondrai mieux qu'aucun habitant de la montagne[2].

BDÉLYCLÉON. Je vais voir. Je suis Cléon ; le premier j'entonne Harmodius[3], tu reprendras après moi. « On ne vit ja- « mais dans Athènes... »

PHILOCLÉON. « Un homme si fourbe et si voleur. »

BDÉLYCLÉON. C'est là ce que tu répondras? Tu ne tiendras pas contre ses cris : il menacera de te perdre, de te ruiner, de te chasser du pays.

PHILOCLÉON. Et moi, s'il menace, je lui chanterai cette autre : « Holà! homme avide de domination, veux-tu bou- « leverser encore l'État? il penche déjà vers sa ruine[4]. »

BDÉLYCLÉON. Et lorsque Théoros, couché à tes pieds, chantera, en tenant la main de Cléon : « Ami, tu connais « l'histoire d'Amète; aime donc les braves ; » par quelle chanson lui répliqueras-tu?

PHILOCLÉON. Je lui répondrai sur ce ton : « Je ne saurais « avoir la duplicité du renard[5], ni être à la fois ami des « deux parties. »

BDÉLYCLÉON. Après lui, Eschine, fils de Sellos, homme

[1] A la fin du repas on se mettait à chanter.

[2] Avant la division des Athéniens en quatre classes, faite par Solon, les citoyens se divisaient en trois parties : les habitants du littoral (*Paraliens*), ceux de la plaine (*Pédiéens*), et ceux de la montagne (*Acriens*). Voy. Hérodote, I, 59; et Plutarque, *Vie de Solon*, 29.

[3] Voyez la note sur le v. 980 des *Acharniens*.

[4] Parodie d'*Alcée*.

[5] Trait contre Théoros, vil flatteur. Aristophane l'a mis en scène dans *les Acharniens*, v. 134-166, comme ayant été ambassadeur auprès de Sitalcès, roi des Thraces. Voy. encore *Chevaliers*, v. 608; *Nuées*, v. 400; *Guêpes*, v. 42-51, 418, 599, 1220. Le poëte suppose que les cinq convives qu'il vient de nommer commencent chacun à leur tour une chanson, et les répliques de Philocléon sont autant d'épigrammes.

sage et habile musicien, reprendra, et il chantera : « Biens « et richesses pour Clitagora[1] et pour moi, avec les Thes- « saliens[2]... »

PHILOCLÉON. « Tu en as dépensé bien d'autres, ainsi que « moi[3]. »

BDÉLYCLÉON. Là-dessus tu en sais tout autant qu'il en faut; mais il est temps que nous allions souper chez Philoctémon. Enfant! enfant! Chrysos! mets le repas dans la corbeille[4]; nous voulons nous enivrer un peu.

PHILOCLÉON. Non, non, il est dangereux de boire; quand on a bu, on brise les portes; puis viennent les pierres, les coups de bâton; et quand on a cuvé son vin, il faut payer ses sottises.

BDÉLYCLÉON. Non pas, si tu fréquentes d'honnêtes gens. Ils vous excusent auprès de l'offensé, ou vous-même vous dites quelque bon mot, quelque conte ésopien ou sybaritique, que vous avez appris à table; vous tournez la chose en plaisanterie, et il vous laisse aller.

PHILOCLÉON. Il faut donc que j'apprenne bon nombre de contes, puisque c'est le moyen de ne pas être puni si je fais quelque mal. Allons, partons; que rien ne nous retienne.

LE CHŒUR. Je crois avoir souvent montré du savoir-vivre, et jamais de grossièreté; mais il en est bien autrement d'Amynias[5], fils de Sellos, de la race de Crobylos, que j'ai vu autrefois manger à la table de Léogoras[6], et

[1] Femme poëte, que le Scholiaste dit Thessalienne. Dans *Lysistrata*, v. 1239, le poëte la dit Lacédémonienne.

[2] Chanson faite au temps où les Thessaliens secoururent Athènes contre les Pisistratides. Chaque convive commence une chanson connue.

[3] Cet Eschine voulait se faire passer pour riche.

[4] Quand on allait manger chez les autres, souvent on y portait son écot.

[5] Sur Amynias, voy. plus haut sur le vers 74, où il le dit fils de Pronapos; c'est Eschine qui est fils de Sellos; mais le poëte les fait frères, par leurs mœurs.

[6] Fameux gastronome. (Voy. *les Nuées*, v. 109, où il est dit qu'il nourrit des faisans.)

apporter pour écot une pomme et une grenade; car il est aussi affamé qu'Antiphon[1]; il est allé en députation à Pharsale; mais là, seul, il ne communiquait qu'avec les Pénestes[2] thessaliens, lui-même plus misérable que tous les autres.

O fortuné Automénès, nous envions ton bonheur! Tu as pour enfants les plus habiles artistes. Le premier, homme habile et chéri de tout le monde, excelle sur la cithare, et la grâce l'accompagne; le second est comédien, et l'on ne saurait dire à quel point il réussit dans son art; puis vient Ariphradès, le plus étonnant de tous : son père jurait qu'il n'eut jamais de maître, et que la nature seule lui enseigna les turpitudes auxquelles il se livre dans les mauvais lieux qu'il fréquente chaque jour[3].... (*Lacune*).

Quelques-uns ont dit que je m'étais réconcilié avec Cléon, lorsqu'il s'acharnait à me persécuter et m'accablait d'outrages : pendant que j'étais si indignement maltraité, les spectateurs riaient de mes cris, sans s'inquiéter de moi, mais seulement pour voir si, dans ma détresse, je lâcherais quelque trait mordant. Je m'en aperçus, et je fis alors quelques singeries doucereuses. Et voilà qu'aujourd'hui l'échalas manque à la vigne[4].

XANTHIAS. O tortues trois fois heureuses, que je vous envie la dure enveloppe qui recouvre vos flancs! Avec quelle sage prévoyance vous avez garni votre dos d'une écaille impénétrable! mais le mien est sillonné de coups de bâton.

[1] Antiphon avait été riche, et avait mangé sa fortune.

[2] Jeu de mots. Pénestes désigne une classe de mercenaires thessaliens; ce mot signifie aussi *pauvre, misérable*. Les ambassades étaient un moyen de s'enrichir, et Amynias n'en a pas profité.

[3] Il est aussi question de cet Ariphradès dans *les Chevaliers*, v. 1281, où le poëte dévoile audacieusement ses turpitudes.

[4] Proverbe qui se dit de ceux qui sont frustrés de leurs espérances. Aristophane donne à entendre ici que, ne se voyant pas assez fortement soutenu par le peuple, il a dû se réconcilier avec Cléon.

LE CHŒUR. Qu'y a-t-il, enfant? car un vieillard même mérite ce nom quand il se laisse battre.

XANTHIAS. Il y a que notre vieillard est devenu pire que la peste, et le plus dévergondé des convives. Quoiqu'il y eût avec lui Hippyllos, Antiphon, Lycon, Lysistratos, Théophraste, Phrynichos [1], il les a tous surpassés en effronterie. Une fois qu'il se fut rempli de bons morceaux, il se mit à danser, à sauter, à rire, à péter comme un âne gorgé d'orge, et à me rosser vigoureusement, criant : « Garçon ! garçon ! » Lysistratos, le voyant dans cet état, l'apostropha en ces termes : « Vieillard, tu ressembles à un gueux en- « richi, ou à un âne qui court à l'écurie. — Et toi, reprit « l'autre en criant, tu ressembles à une sauterelle transie « de froid [2], ou à Sthénélos [3] dépouillé de sa garde-robe. » Tous d'applaudir, à l'exception d'un seul, Théophraste, qui se mordait les lèvres, en homme de bon ton. Le vieillard alors s'adresse à lui : « Dis-moi, pourquoi es-tu si « fier et fais-tu le suffisant, toi qui passes ta vie à amuser « les riches par tes bouffonneries? » C'est ainsi qu'il distribuait à chacun son paquet, avec des plaisanteries grossières, débitant les propos les plus saugrenus et les plus impertinents. Il rentre enfin à la maison dans un état d'ivresse complète, et frappant tous ceux qu'il rencontrait. Mais le voici qui s'avance d'un pas chancelant; je me sauve pour éviter ses coups.

PHILOCLÉON. (*Il est suivi des gens qu'il a maltraités, et il*

[1] Hippyllos et Théophraste, ici nommés, sont des personnages obscurs. Platon, dans l'*Apologie*, 33, nomme Lycon comme un des trois accusateurs de Socrate. Diogène de Laërce dit à ce sujet (l. II, c. 5, n. 38) : « Le démagogue Lycon prépara toute l'affaire. » — Antiphon n'est pas l'orateur, mais un sophiste que Xénophon (*Mémor.*, I, c. 6) met en scène, et qui reprochait à Socrate de ne pas tirer un salaire de ses leçons. — Lysistratos « *Acharn.*, 755, est appelé, *l'opprobre des Cholargiens ;* » dans *les Guêpes*, 787, « *bouffon.* »

[2] Littéralement : « dont le manteau est usé jusqu'à la corde. »

[3] Auteur tragique, dont les créanciers avaient fait vendre la garde-robe.

amène avec lui une joueuse de flûte.) Qu'on me laisse, qu'on se retire [1]. Je ferai un mauvais parti à quelques-uns de ceux qui m'escortent. Eh bien ! partirez-vous, marauds ? ou je vous grille avec cette torche.

Bdélycléon. Demain, sois-en sûr, tu nous payeras tout cela, malgré ton impudence de jeune fat. Nous viendrons en foule t'assigner.

Philocléon. Oh ! oh ! m'assigner ! Ce n'est plus de mode. Savez-vous que je ne puis plus même entendre le mot de procès ? Non, non; j'ai d'autres passe-temps; jetez les urnes. Partirez-vous enfin ? Où est le juge ? Qu'il aille se pendre. (*A la courtisane.*) Monte ici, mon joli petit hanneton d'or, en serrant cette corde [2] dans ta main. Prends, mais avec précaution; car la corde est usée : cependant elle se laisse encore manier. Tu vois comme je t'ai soustraite avec adresse aux sales caprices [3] des convives. En reconnaissance, tu devrais avoir un peu de complaisance pour moi [4]. Mais tu ne le feras pas; tu n'essayeras pas même, je le sais; tu te moqueras de moi, tu me riras au nez, comme tu as fait à tant d'autres Si cependant tu voulais n'être plus méchante, aussitôt après la mort de mon fils je te rachèterais et te prendrais pour concubine, mon petit bijou. Maintenant je ne puis disposer de mes biens; je suis jeune, et on m'observe avec soin; mon très-cher fils ne me perd pas de vue; c'est un être grondeur, ladre, et d'une avarice sordide [5]; il s'inquiète à mon sujet et craint de me perdre, car je suis son père unique. Mais le voici : c'est vers toi et vers moi qu'il semble courir. Toi, fais bonne contenance et prends ces torches, je lui ferai

[1] Ἄνεχε, πάρεχε : expressions qui se retrouvent dans Euripide, *Cyclope*, 203, et *Troyennes*, 313.

[2] Équivoque des plus indécentes.

[3] Ἀσσβιεῖν. Il est impossible d'expliquer les turpitudes cachées sous ce mot.

[4] Τῷ πέει τῳδί.

[5] Il forge ici un long mot, dont le sens serait : « qui scie en deux un « grain de cumin, et qui épluche du cresson. »

de ces tours de jeune homme qu'il me jouait avant que je fusse initié.

BDÉLYCLÉON. Oh! oh! vieux fou, vieux libertin, il paraît que tu aimes les jolis cercueils; mais, par Apollon! tu ne feras pas tout cela impunément.

PHILOCLÉON. Tu voudrais bien te régaler d'un procès à la sauce piquante.

BDÉLYCLÉON. N'est-il pas indigne de faire de pareils tours, et d'enlever aux convives leur joueuse de flûte?

PHILOCLÉON. Quelle joueuse de flûte? Perds-tu l'esprit, ou sors-tu du tombeau?

BDÉLYCLÉON. Par Jupiter! c'est cette Dardanienne[1] que tu as avec toi.

PHILOCLÉON. Non! c'est une torche qui brûle sur la place publique en l'honneur des dieux[2].

BDÉLYCLÉON. Celle-ci, une torche[3]?

PHILOCLÉON. Oui, une torche. Ne vois-tu pas qu'elle est de différentes couleurs?

BDÉLYCLÉON. Qu'est-ce que j'aperçois de noir dans le milieu?

PHILOCLÉON. C'est la poix qu'elle laisse couler en brûlant.

BDÉLYCLÉON. Et de l'autre côté? N'est-ce pas là un derrière?

PHILOCLÉON. C'est l'autre branche de la torche.

BDÉLYCLÉON. Que dis-tu là? Quelle branche? Allons, viens ici...

PHILOCLÉON. Oh! oh! que prétends-tu faire?

BDÉLYCLÉON. Te l'enlever et l'emmener; tu es trop usé, tu ne peux plus rien faire.

[1] La Dardanie fournissait beaucoup de joueuses de flûte.

[2] Il paraît que les païens mêmes allumaient de ces espèces de cierges en l'honneur des dieux, au renouvellement de chaque mois. Voyez saint Chrysostome, *Discours contre ceux qui observent les Néoménies*.

[3] On donnait quelquefois ce nom aux courtisanes :

At flagrans, odiosa, loquacula, λαμπάδιον *ait.* LUCRÈCE.

PHILOCLÉON. Écoute-moi un instant. J'assistais aux jeux Olympiques, quand Éphudion[1] combattit glorieusement contre Ascondas; il était vieux, et pourtant d'un coup de poing il renversa le jeune homme. Ainsi, prends garde d'avoir quelque œil poché.

BDÉLYCLÉON. Par Jupiter! tu connais bien Olympie.

UNE BOULANGÈRE. Au nom des dieux, je t'en prie, viens à mon secours. Cet homme m'a ruinée en me pourchassant avec sa torche; il m'a renversé dix pains d'une obole, et quatre autres par-dessus le marché.

BDÉLYCLÉON. Vois-tu ce que tu as fait là? Voilà encore des affaires et des procès que va nous attirer ton ivrognerie.

PHILOCLÉON. Du tout; de jolis contes arrangeront l'affaire[2], et je saurai bien me raccommoder avec elle.

LA BOULANGÈRE. Par les deux Déesses[3], tu ne te seras pas joué impunément de Myrtia, fille d'Ancylion et de Sostrata, toi, après avoir ainsi gâté ma marchandise.

PHILOCLÉON. Écoute, femme; je veux te raconter une charmante histoire.

LA BOULANGÈRE. Je ne veux rien entendre de toi, vieux fou!

PHILOCLÉON. Un soir, Ésope, revenant de souper, se voyait poursuivi par les aboiements d'une chienne ivre et effrontée : « Chienne, lui dit-il, si tu échangeais ta méchante « langue contre un morceau de pain, tu me paraîtrais « plus sensée. »

LA BOULANGÈRE. Ah! tu te moques encore de moi! Eh bien! qui que tu sois, je t'assigne devant les agoranomes,

[1] Voyez plus haut, v. 1191. Philocléon répète ici ce que son fils lui disait, pour montrer qu'il profite de ses leçons.
[2] Il fait encore allusion aux paroles de son fils, v. 1258-9.
[3] Cérès et Proserpine.

en réparation du dommage que tu m'as fait; j'ai pour témoin Chéréphon[1] que voici.

PHILOCLÉON. Mais au moins écoute-moi; je puis avoir quelque chose de bon à te dire. Lasos et Simonide faisaient un jour assaut de talent; Lasos dit alors : «Peu m'importe[2]!»

LA BOULANGÈRE. Vraiment! c'est comme cela?

PHILOCLÉON. Et toi, Chéréphon, tu vas donc témoigner pour une femme au teint de buis[3], pour Ino[4], se précipitant d'un rocher aux pieds d'Euripide?

BDÉLYCLÉON. En voici un autre qui paraît venir t'assigner; il a un témoin avec lui.

UN ACCUSATEUR. Malheureux que je suis!.... Vieillard, je t'assigne pour cause d'outrage.

BDÉLYCLÉON. Pour outrage? Au nom des dieux, je t'en conjure, ne l'assigne pas. Je te ferai en sa place telle réparation que tu exigeras, et j'en aurai en outre bien de la reconnaissance.

PHILOCLÉON. Je veux me réconcilier moi-même avec lui; je conviens de l'avoir battu et de lui avoir jeté des pierres. Avance ici. Me laisses-tu le soin d'évaluer moi-même la réparation qui t'est due, pour être désormais ton ami? ou préfères-tu la fixer?

L'ACCUSATEUR. Dis toi-même; car je déteste les procès et les affaires.

PHILOCLEON. Un Sybarite tomba de son char, et se blessa grièvement à la tête ; ce n'était pas en effet un écuyer fort habile. Un de ses amis survint, et lui dit : « Que chacun

[1] Disciple de Socrate. (Voy. *les Nuées*, v. 502.) Les *agoranomes*, magistrats qui avaient la police des marchés.

[2] Lasos, rival de Simonide, et un des prédécesseurs de Thespis. Voy. Suidas. Sa confiance dans ses talents lui faisait mépriser ses rivaux. (Voy. Burette, t. XIII des Mém. de l'Acad. des inscr.)

[3] Allusion à la pâleur de Chéréphon. (Voy. *les Nuées*.)

[4] *Ino*, sujet d'une pièce d'Euripide. Suivant la tradition mythologique, Ino se jeta dans la mer avec son fils Mélicerte.

fasse le métier qu'il sait. » De même, toi, tu n'as qu'à aller trouver Pittalos [1].

BDÉLYCLÉON. Cette conduite est bien digne de tes mœurs.

L'ACCUSATEUR (*à son témoin*). Toi, rappelle-toi bien sa réponse.

PHILOCLÉON. Écoute, ne t'éloigne pas. Un jour, à Sybaris, une femme brisa le coffre aux procès [2].

L'ACCUSATEUR. Je te prends à témoin.

PHILOCLÉON. Le coffre prit donc un témoin : la Sybarite lui dit alors ! « Par Proserpine ! si tu laissais là cette pro-« cédure pour acheter au plus tôt des ligaments, tu serais « bien plus sensé. »

L'ACCUSATEUR. Fais l'insolent, jusqu'à ce que l'archonte appelle l'affaire.

BDÉLYCLÉON. Par Cérès ! tu ne resteras pas plus long-temps ici ; je t'emporterai de force.

PHILOCLÉON. Que fais-tu ?

BDÉLYCLÉON. Ce que je fais ? Je veux t'emporter d'ici ; autrement les témoins manqueront bientôt à tous ceux qui t'accusent.

PHILOCLÉON. Un jour, Ésope étant à Delphes [3]...

BDÉLYCLÉON. « Peu m'importe. »

PHILOCLÉON. Fut accusé d'avoir volé les vases sacrés d'Apollon ; alors il leur raconta qu'un jour l'escarbot...

BDÉLYCLÉON. Ah ! tu m'assommes avec tes escarbots.

(On l'entraîne.)

LE CHŒUR. Je félicite ce vieillard de cette bonne fortune : quel changement dans sa vie dure et maussade ! Converti à d'autres principes, il goûtera désormais les douceurs du

[1] Médecin d'Athènes ; voy. *les Acharniens*, v. 1032 et 1222. C'est-à-dire, va te faire soigner.

[2] Ἐχῖνον, coffre où se conservaient les dépositions des témoins et les pièces des procès.

[3] Pendant que son fils l'emporte, il continue son histoire.

luxe et des plaisirs. Peut-être, au reste, s'y refusera-t-il ; car il est difficile de dépouiller le caractère qu'on eut toujours. Plusieurs l'ont fait pourtant ; les conseils d'autrui ont quelquefois changé nos habitudes. De grands éloges, selon moi, et au sens des sages, sont dus à la prudence du fils de Philocléon, et à ses tendres soins pour son père. Je ne vis jamais un jeune homme si doux, et aucun de mœurs si aimables, et qui me donnât tant de joie. Dans toutes les réponses qu'il faisait à son père, n'a-t-il pas toujours eu l'avantage, en voulant le ramener à des goûts plus honorables ?

XANTHIAS. Par Bacchus ! quelque dieu a jeté bien du trouble et des embarras dans notre maison ! Après avoir longtemps bu et entendu jouer de la flûte, notre vieillard, dans ses transports de joie, répète toute la nuit, sans relâche, les danses antiques figurées par Thespis, et il prétend démontrer tout à l'heure, en dansant, que les tragiques de nos jours sont des radoteurs.

PHILOCLÉON (*déclamant*). Qui se tient à l'entrée du vestibule[1] ?

XANTHIAS. Voilà le fléau qui approche.

PHILOCLÉON. Abaissez les barrières... Voici la danse qui commence...

XANTHIAS. C'est plutôt le commencement de la folie.

PHILOCLÉON. Elle assouplit mes flancs par son impétuosité : comme mes narines mugissent ! comme mes vertèbres résonnent !

XANTHIAS. Prends de l'ellébore.

PHILOCLÉON. Phrynichos se démène comme un coq[2]...

XANTHIAS. Tu me donneras quelque coup de pied.

[1] Évidemment il y a ici des parodies perdues pour nous.

[2] On prétend que Phrynichos, ayant fait une pièce intitulée *la Prise de Milet*, fut condamné par les Athéniens à une amende de 1,000 drachmes, pour avoir rouvert une plaie si amère à la nation. Sa disgrâce passa

PHILOCLÉON. En lançant ses jambes en l'air[1].

XANTHIAS. Prends garde à tes mouvements.

PHILOCLÉON. Avec quelle souplesse mes membres tournent dans leurs articulations!

BDÉLYCLÉON. Il n'y a certes rien de bon dans tout cela; c'est de la pure folie.

PHILOCLÉON. Voyons, je défie mes rivaux. Si quelque tragique prétend danser avec grâce, qu'il vienne ici jouter avec moi. Se présente-t-il quelqu'un?

BDÉLYCLÉON. En voici un seul qui se présente.

PHILOCLÉON. Quel est ce malheureux?

BDÉLYCLÉON. C'est le second fils de Carcinos[2].

PHILOCLÉON. Il sera bientôt hors de combat; je l'écraserai sous mes coups de poing en cadence, car il n'entend rien au rhythme.

BDÉLYCLÉON. Mais, malheureux! son frère, autre tragique Carcinite, s'avance.

PHILOCLÉON. Eh bien, voilà des provisions pour mon souper.

BDÉLYCLÉON. Ma foi, tu n'auras rien que des cancres[3]. Voici encore un autre fils de Carcinos qui s'avance.

PHILOCLÉON. Qu'est-ce qui rampe là? est-ce la bouteille au vinaigre, ou une araignée?

BDÉLYCLÉON. C'est un pinnotère[4], le dernier de la famille, qui fait des tragédies.

PHILOCLÉON. O Carcinos, père fortuné d'une belle famille! quelle foule d'orchiles[5] vient fondre ici! Cependant

en proverbe. Plutarque, dans la *Vie d'Alcibiade*, lui applique un vers à peu près semblable.

[1] Il ajoute : « *Hiat podex.* » Ici Philocléon veut imiter la danse des pièces de Phrynichos. Les anciens tragiques mêlaient beaucoup de danses aux chœurs.

[2] Carcinos, autre auteur tragique. Il eut des fils également poëtes tragiques, ou danseurs, entre autres Xénoclès, qui remporta une fois le prix sur Euripide. (Voy. Ælian, V. H, l. II, c. 7.)

[3] Jeu de mots sur Carcinos, qui signifie *cancre* ou *écrevisse*.

[4] Sorte de petit crabe. Allusion à un des fils de Carcinos, nommé Xénoclès, mauvais poëte tragique. Son corps était mince et grêle.

[5] Nom d'oiseau. La signification de *danseur* entre aussi dans ce mot.

il faut que j'entre en lice avec eux, malheureux! Qu'on prépare de la saumure, si je suis vainqueur.

LE CHŒUR. Allons, laissons-leur tous un peu d'espace, afin qu'ils puissent librement pirouetter devant nous.

Allons, illustres enfants d'un père marin, frères des squilles, bondissez sur le sable et sur le rivage aride de la mer, agitez en rond vos pieds légers, faites des écarts à la manière de Phrynichos, et qu'à la vue de vos jambes en l'air, le spectateur se récrie d'admiration!

Fais des ronds de jambe, tourne sur toi-même, frappe-toi le ventre, lance ta jambe en l'air, pirouette comme un tonton. Voici le maître de la mer lui-même[1], le père de tes rivaux, qui s'avance tout fier de sa triple postérité. Mais si vous aimez à danser, faites-nous sortir au plus tôt, car on n'a jamais vu jusqu'ici une comédie finir par un chœur de danse[2].

[1] Carcinos.

[2] Le Chœur formait des danses en entrant sur la scène, jamais en se retirant. (SCHOLIASTE.)

FIN DES GUÊPES.

LA PAIX,

COMÉDIE.

NOTICE SUR LA COMÉDIE

DE LA PAIX.

La dixième année de la guerre du Péloponnèse, Cléon, général des Athéniens, et Brasidas, général des Lacédémoniens, étaient morts le même jour, dans un combat près d'Amphipolis, en Thrace. La mort de ces deux chefs, qui avaient été constamment opposés à la paix, parut faciliter un rapprochement. C'est ainsi qu'en parlent Aristophane dans cette comédie, et Thucydide, l. V de son histoire. Athènes et Sparte, également affaiblies, également lasses d'hostilités ruineuses et indécises, concluent, sous la médiation de Plistonax et de Nicias, une trêve de cinquante ans : cette trêve fut convertie, peu après, en une ligue offensive et défensive entre les deux républiques. Observée en apparence pendant six ou sept ans, elle fut réellement rompue par des hostilités indirectes, un an après la conclusion du traité. C'est néanmoins cette paix, dite de Nicias, qui fut l'occasion et le sujet de la comédie d'Aristophane.

Ici, comme dans *les Acharniens*, le dessein du poëte est d'opposer les douceurs de la paix aux souffrances de la guerre. Un vigneron, nommé Trygée, prend la résolution de monter au ciel sur un escarbot, pour demander à Jupiter la cause des maux dont il afflige la Grèce. Il ne trouve que Mercure; car tous les dieux s'étaient retirés au plus haut de la demeure céleste, pour s'épargner la vue des discordes qui divisent les Grecs. Mercure, dont il a séduit la gourmandise, consent à répondre à ses questions; il lui montre la Guerre personnifiée, se disposant à broyer les villes grecques dans un immense mortier, tandis que la Paix est prisonnière et reléguée au fond d'une caverne, dont l'ouverture est obstruée par des monceaux de pierres. Trygée ne songe plus qu'aux moyens de délivrer la captive. Dans cette intention, il convoque des citoyens de tous les pays, et particulièrement des laboureurs, des vignerons, des gens de la campagne, qui plus que tous les autres avaient à souffrir de la guerre. C'est une scène fort comique que celle où Aristophane fait paraître les divers peuples, armés de câbles et de leviers, pour débarrasser la caverne, et travaillant à la délivrance de la Paix : il les montre tirant bien ou mal, à droite ou à gauche, selon les dispositions qui les animent. Les Béotiens font semblant de se mettre à l'ouvrage; les

Argiens, qui ne demandent que querelles et combats, pour obtenir tour à tour des subsides des deux partis, tirent en sens contraire : les Lacédémoniens y vont de tout cœur. Enfin, après bien des efforts, la captive est libre; avec elle reviennent l'abondance et les fêtes. Les armuriers seuls ne partagent pas l'allégresse publique : les marchands d'aigrettes, de cuirasses, de casques, de javelots, viennent en foule se plaindre qu'ils sont ruinés. La pièce se termine par le mariage de Trygée avec l'Abondance, compagne de la Paix.

Cette comédie fut représentée la treizième année de la guerre du Péloponnèse, la première année de la quatre-vingt-dixième olympiade, 420 ans avant notre ère. Un passage de la pièce marque cette date avec précision. Trygée témoigne à la Paix sa joie de la revoir après treize ans d'absence (vers 998).

Le lieu de la scène est d'abord devant la maison de Trygée; puis l'action continue dans le ciel. Enfin, les acteurs reviennent sur la terre. Mais, dans l'imagination du poëte, ces transitions ne sont pas toujours bien nettement indiquées.

Un des arguments de *la Paix* mentionne une seconde édition de cette pièce, d'après le témoignage des didascalies. Il cite aussi Ératosthène, qui ignorait si la pièce qui nous reste était la première rédaction ou la seconde. Enfin le grammairien Cratès connaissait deux pièces portant ce même titre, et il en existe des fragments qui ne se retrouvent pas dans celle qui est parvenue jusqu'à nous. Ce qui peut paraître douteux, c'est de savoir si le texte que nous possédons est celui de la première ou de la seconde édition. M. Meineke, dans son *Histoire critique des comiques grecs*, pense que c'est la première; et il se fonde sur ce que cette pièce, parmi les véritables beautés qu'on peut y reconnaître, a cependant des parties faibles, qui ont valu à l'auteur la critique de ses rivaux. On sait en effet que cette comédie d'Aristophane n'obtint que le second prix, et que le premier fut remporté par *les Flatteurs* d'Eupolis. Ce dernier dans son *Autolycos*, et Platon le comique dans ses *Victoires*, n'épargnèrent pas les railleries à cette image colossale de la Paix, qu'Aristophane faisait sortir du gouffre où elle était cachée, et qui ne jouait dans sa pièce qu'un rôle muet; tandis qu'un des fragments de la pièce corrigée est un dialogue auquel prenait part l'Agriculture, compagne de la Paix, ce qui donne à penser que celle-ci y jouait aussi un rôle actif.

LA PAIX.

PERSONNAGES.

DEUX ESCLAVES DE TRYGÉE.
TRYGÉE.
JEUNES FILLES DE TRYGÉE.
MERCURE.
LA GUERRE.
LE TUMULTE.
CHŒUR DE LABOUREURS ATHMONÉENS.
GRECS DE DIFFÉRENTES VILLES, } personnages muets.
LAMACHOS, } personnages muets.
LA PAIX, } personnages muets.
OPORA ou L'ABONDANCE, } personnages muets.
THÉORIA, } personnages muets.
UN PRYTANE, } personnages muets.
HIÉROCLÈS, devin.
UN MARCHAND DE FAUX.
UN FABRICANT D'AIGRETTES.
UN MARCHAND DE CUIRASSES.
UN MARCHAND DE TROMPETTES.
UN FABRICANT DE CASQUES.
UN FABRICANT DE JAVELOTS.
UN FILS DE LAMACHOS.
UN FILS DE CLÉONYME.

1er Esclave. Vite, vite, apporte la pâtée pour l'escarbot[1] !

2e Esclave. La voilà. Donnes-en à ce maudit insecte : jamais puisse-t-il n'en manger de meilleure !

1er Esclave. Donne-lui-en d'autre, faite de crottin d'âne.

2e Esclave. Voilà encore. Où est donc celle que tu lui offrais à l'instant? Est-ce qu'il l'a déjà dévorée?

1er Esclave. Assurément; il l'a roulée dans ses pattes, et l'a avalée en entier. Mais pétris-en tout de suite beaucoup, et de bien épaisse.

2e Esclave. Vidangeurs[2], au nom des dieux, venez à mon aide, si vous ne voulez pas me laisser suffoquer.

[1] L'escarbot, ou fouille-merde, se nourrit de fiente ; ce qu'Aristophane appelle ici plaisamment μᾶζαν, gâteau (pâtée).

[2] Dans la composition du mot grec κοπρολόγοι, il y a aussi une allusion aux orateurs.

1er Esclave. Encore, encore! prends-en à un enfant de débauche; l'escarbot dit qu'il l'aime bien broyée.

2e Esclave. Tiens! je me crois du moins à l'abri d'un soupçon; l'on ne dira pas que je mange la farine en la pétrissant [1].

1er Esclave. Pouah! encore, encore, encore! ne cesse pas d'en broyer.

2e Esclave. Par Apollon! je ne puis; je ne saurais supporter davantage l'odeur de ce cloaque; je vais rentrer le tout avec l'escarbot.

1er Esclave. Peste soit du cloaque et de toi-même!

2e Esclave. Que l'un de vous me dise, s'il le sait, où je pourrai acheter un nez sans ouverture. Je ne connais pas de besogne plus misérable que de pétrir des aliments pour un escarbot. Un porc ou un chien avalent sans façon nos excréments, tels qu'ils sont; mais celui-ci fait le dédaigneux, et refuse de rien toucher, si je n'ai passé tout le jour à lui pétrir la boulette, comme pour une femme délicate. Mais voyons s'il a cessé de manger; entr'ouvrons seulement la porte, pour qu'il ne m'aperçoive pas. Mange donc, ne t'arrête pas, bourre-toi de nourriture jusqu'à en crever. Le maudit animal, avec quelle avidité il dévore! Il joue des mâchoires, comme un lutteur de ses bras nerveux; il agite sa tête et ses pattes, comme ceux qui roulent des câbles pour les vaisseaux de transport. Bête hideuse, puante et vorace, à quel dieu est-elle consacrée? Je ne sais; mais je ne pense pas que ce soit à Vénus ni aux Grâces.

1er Esclave. A qui donc?

2e Esclave. Ce ne peut être qu'à Jupiter fulminant [2]. Déjà sans doute quelque spectateur, un jeune suffisant, se

[1] Pour empêcher les esclaves de manger de la farine en faisant le pain, on leur passait le cou dans une espèce de collier en bois, dont le rayon était assez étendu pour ôter la possibilité de porter leurs mains à leur bouche. (Voy. Jul. Pollux, VII, 20.)

[2] Les uns prétendent que c'est pour comparer la voracité de l'escarbot à la foudre qui consume tout : d'autres veulent que le mot grec, qui signifie *descendre*, se rapporte à la bassesse de cet animal.

demande : « Qu'est-ce que cela veut dire? Que signifie cet escarbot? » et un Ionien, assis à ses côtés, répond : « Tout cela, si je ne me trompe, s'adresse à Cléon; l'on sait qu'il se nourrit d'ordures[1]. » Mais je rentre pour donner à boire à l'escarbot.

Le 1er Esclave. Moi, je vais expliquer le sujet aux enfants, aux jeunes gens, aux hommes faits, aux vieillards, et à ceux qui ont passé le terme ordinaire de la vie. Mon maître a une étrange folie, non la vôtre[2], mais une autre folie toute nouvelle. Tout le jour, les yeux levés vers le ciel et la bouche béante, il se plaint à Jupiter, et lui dit : « O Jupiter! que veux-tu donc faire? Dépose ton balai; ne balaye pas la Grèce. »

Trygée[3] (*sans être vu*). Hélas! hélas!

Le 1er Esclave. Silence! je crois entendre sa voix.

Trygée. O Jupiter! que veux-tu donc faire du peuple athénien? Tu ne prends pas garde que tu dépeuples nos villes.

1er Esclave. Voilà précisément la manie dont je vous parlais. Vous avez là un échantillon de sa folie; mais je veux vous apprendre les propos qu'il tenait dans le premier accès de son mal. Il se disait ici même : « Que ne puis-je aller droit à Jupiter! » Puis, fabriquant de petits échelons, il y grimpait des pieds et des mains, pour escalader le ciel, jusqu'à ce qu'il vint à se casser la tête en tombant par terre. Mais hier, après cela, ayant couru je ne sais où, il revint à la maison avec un grand escarbot

[1] Ce mot signifie aussi rognures de cuir. Allusion au métier de Cléon.

[2] Sans doute celle qu'il a jouée dans *les Guêpes*.

[3] Ce nom, formé de τρύγη, *vendange*, désigne un vigneron.

agile comme un coursier de Sicile[1], et il fit de moi le palefrenier de cet animal. Il le flatte de la main, comme un jeune cheval : « O mon petit Pégase, lui dit-il, généreux volatile[2], puisses-tu, dans ton essor, me porter droit à Jupiter! » Mais regardons par cette fente ce qu'il fait. Ah! le malheureux! accourez, voisins, accourez! Mon maître s'envole là-haut dans les airs, à cheval sur un escarbot.

TRYGÉE (*sur la scène*). Là, là, doucement, ma chère monture[3]! Pas trop d'ardeur, que la confiance ne t'emporte pas dès le début; attends que tu sois échauffé, et que le battement de tes ailes ait assoupli tes membres. Je t'en conjure, ne va pas me lâcher quelque mauvaise odeur : si tu es disposé à le faire, reste plutôt à la maison.

LE 1er ESCLAVE. O mon maître, tu es en délire!

TRYGÉE. Silence! silence!

1er ESCLAVE. Où vas-tu te perdre dans les airs?

TRYGÉE. C'est pour servir les Grecs que je prends mon vol, et que j'ai conçu cette audacieuse entreprise.

1er ESCLAVE. Pourquoi prendre ton vol? quelle est cette folie?

TRYGÉE. Point de propos de mauvais augure! Fais entendre plutôt des paroles favorables et des cris de joie. Ordonne à chacun de se taire, de garnir les latrines et les cloaques avec des tuiles neuves, et de se boucher le derrière[4].

1er ESCLAVE. Non, je ne puis me taire, que tu ne m'aies dit où tu prétends diriger ton vol.

[1] *Etnéen.* Les chevaux de Sicile étaient renommés pour leur agilité. (Voy. *Œdipe à Colone*, v. 278.)

[2] Parodie d'un vers du *Bellérophon* d'Euripide, fragm. 18, éd. Didot.

[3] Trygée paraît ici sur une machine appelée αἰώρα par J. Pollux, IV, 127. Il emploie le mot κάνθων, âne, au lieu de κάνθαρος, escarbot. On pensait que l'escarbot naissait du fumier de l'âne.

[4] ...carbot ne soit alléché par l'odeur.

TRYGÉE. Où irais-je ailleurs qu'au ciel, vers Jupiter?

1er ESCLAVE. Dans quelle intention?

TRYGÉE. Pour lui demander ce qu'il a résolu de faire de toute la nation grecque.

1er ESCLAVE. Et s'il ne te le dit pas?

TRYGÉE. Je le citerai en justice, comme trahissant la Grèce pour les Perses[1].

1er ESCLAVE. Par Bacchus! tu ne le feras pas tant que je vivrai.

TRYGÉE. Il n'en peut être autrement.

1er ESCLAVE. Hélas! hélas! hélas! jeunes filles, votre père vous abandonne; il part secrètement pour le ciel. Mais conjurez votre père, pauvres délaissées!

UNE FILLE DE TRYGÉE. Mon père, ô mon père! serait-il vrai, comme je l'entends dire dans notre maison, que tu nous quittes pour aller, avec les oiseaux, te perdre au pays des corbeaux? Y a-t-il là quelque chose de vrai? Réponds, mon père, si tu m'aimes.

TRYGÉE. Vous pouvez le croire, mes filles; mais ce qu'il y a de certain, c'est que je ne puis sans douleur vous entendre me demander du pain en m'appelant papa, tandis que je n'ai pas même chez moi l'ombre d'une obole[2]. Mais si je reviens après avoir réussi, vous aurez quand il le faudra une grande galette, avec un soufflet pour assaisonnement[3].

LA JEUNE FILLE. Et par quelle voie comptes-tu faire ce trajet? Un vaisseau ne peut te conduire pour un tel voyage.

TRYGÉE. Cette monture ailée me portera : je n'irai pas en vaisseau[4].

LA JEUNE FILLE. Quelle est ton idée, mon père, d'aller vers les dieux, monté sur un escarbot?

[1] Les Perses songeaient à profiter des dissensions des Grecs.

[2] Littéralement : « la plus mince parcelle d'argent. »

[3] « S'il te demande du vin, donne-lui un soufflet, » était, selon le Scholiaste, une phrase proverbiale, pour signifier que les enfants ne doivent pas demander de choses superflues. (Voy. *le Médecin malgré lui.*)

[4] Le Scholiaste cite un fragment très-altéré de la *Sthénobée* d'Euripide, où se trouve une partie de ce vers. Voy. fragment V, éd. Didot.

TRYGÉE. Les fables d'Ésope nous apprennent que c'est le seul des animaux ailés qui soit arrivé jusqu'aux dieux.

LA JEUNE FILLE. O mon père! c'est une fable incroyable, qu'un insecte si puant ait paru devant les dieux.

TRYGÉE. Il y fut conduit par son inimitié contre l'aigle, et se vengea en faisant tomber ses œufs[1].

LA JEUNE FILLE. Que ne montais-tu plutôt Pégase, le cheval ailé, pour paraître devant les dieux avec un air plus tragique[2]?

TRYGÉE. Mais, petite sotte, il m'aurait fallu double provision; tandis que celui-ci se contentera des aliments que j'aurai digérés.

LA JEUNE FILLE. Et s'il vient à tomber dans l'humide abîme des mers[3], comment donc pourra-t-il s'en tirer, étant volatile?

TRYGÉE. J'ai avec moi un gouvernail[4] dont j'userai; j'aurai pour vaisseau un escarbot de Naxos[5].

LA JEUNE FILLE. Et quel port te recevra dans ton naufrage?

TRYGÉE. N'y a-t-il pas dans le Pirée le port de l'Escarbot[6]?

LA JEUNE FILLE. Prends bien garde de heurter et de choir de là-haut; devenu boiteux, tu pourrais fournir un sujet à Euripide[7], et donner ton nom à une tragédie.

TRYGÉE. Je veillerai à tout cela; adieu. (*Ses filles s'en vont.*) Vous autres, pour qui j'endure ces fatigues, ne faites de trois jours aucune ordure[8]; car si mon coursier, planant dans les airs, venait à sentir quelque odeur, il

[1] Voyez *Fables* de la Fontaine, *l'Aigle et l'Escarbot.*
[2] Allusion au *Bellérophon* d'Euripide.
[3] Parodie.
[4] *Obscene dictum.* Τὸ αἰδοῖον δείκνυσι παίζων. (SCHOL.)
[5] Jeu de mots. On appelait *cantharos* (escarbot) une sorte de vaisseaux construits à Naxos.
[6] Autre jeu de mots. L'un des trois ports du Pirée s'appelait Cantharos (escarbot), du nom d'un héros.
[7] Voyez *les Acharniens.* Plusieurs des héros d'Euripide étaient boiteux, notamment Bellérophon, Philoctète, Télèphe.
[8] *Ne visite, neu cacate.*

me précipiterait la tête la première, et ruinerait mes espérances.

Allons, mon Pégase, marche bravement; fais sonner ton frein doré, dresse l'oreille. Que fais-tu? que fais-tu? pourquoi tourner ton nez du côté des latrines? Élance-toi hardiment de terre, déploie tes ailes rapides, va droit au palais de Jupiter, sans fourrer ton nez dans la fiente et dans tous tes aliments ordinaires. Holà! que fais-tu là-bas, toi qui chies dans le Pirée, près de la demeure des courtisanes? Tu me feras tuer, tu me feras tuer. Cache vite, couvre tout d'un grand tas de terre, plantes-y du serpolet, et répands des parfums; car si je venais à tomber d'ici, et qu'il m'arrivât mal, ton derrière serait la cause que la ville de Chio [1] payerait cinq talents pour ma mort. Pour le coup, j'ai grand'peur! je ne plaisante plus. Machiniste, fais attention à moi; je sens déjà certains vents qui me tourmentent le bas-ventre; et si tu n'y prends garde, je vais faire de la pâture pour l'escarbot. Mais je ne dois pas être loin des dieux; j'aperçois déjà le palais de Jupiter. Quel est celui qui se tient à la porte? Ouvrez donc!

(Il y a nécessairement ici un changement de décoration.)

MERCURE. D où vient cette odeur de mortel, qui arrive jusqu'à moi [2]? O Hercule, qu'est-ce que cette bête?

TRYGÉE. Un hippocanthare [3].

MERCURE. Scélérat, effronté, impudent! O le plus scélérat des scélérats! Comment es-tu monté ici, infâme scélérat? Quel est ton nom? ne le diras-tu pas?

[1] Les habitants de Chio étaient renommés pour leurs mœurs dissolues. Le mot grec se prête au même jeu que le mot français. *Notat Chios et culi laxitatem iis objicit, tanquam semper paratis ad alvum egerendam, vel aliud turpius.*

[2] *Olet homo quidam*, dit Mercure dans l'*Amphitryon* de Plaute, A. I, sc. I, v. 165. Et don Juan, dans l'opéra italien : *Mi par sentir odor di femina.*

[3] C'est-à-dire, escarbot servant de coursier. Allusion à l'hippocentaure.

TRYGÉE. Scélérat.

MERCURE. Quel est ton pays?

TRYGÉE. Scélérat.

MERCURE. Quel est ton père?

TRYGÉE. Mon père? Scélérat.

MERCURE. Par la Terre! rien ne peut t'empêcher de mourir, si tu ne me déclines ton nom.

TRYGÉE. Je suis Trygée, Athmonéen[1], honnête vigneron, point délateur, et peu ami des procès.

MERCURE. Que viens-tu faire ici?

TRYGÉE. T'apporter ces viandes.

MERCURE. Pauvre garçon, comment es-tu venu?

TRYGÉE. Ah! gourmand[2], je ne suis donc plus un scélérat, à ton compte? Allons, fais-moi venir Jupiter.

MERCURE. Oh bien! tu n'es pas encore près de parvenir jusqu'aux dieux. Ils sont tous partis hier.

TRYGÉE. Pour quel lieu de la terre?

MERCURE. Tiens! de la terre?

TRYGÉE. Où sont-ils enfin?

MERCURE. Bien loin; dans l'endroit le plus reculé des cieux.

TRYGÉE. Comment donc es-tu resté seul ici?

MERCURE. Pour garder la vaisselle des dieux, les petits pots, les tablettes, les petites amphores.

TRYGÉE. Et pour quelle raison les dieux sont-ils partis?

MERCURE. Par colère contre les Grecs. Aux lieux jadis réservés aux dieux, ils ont logé la Guerre, en vous livrant à elle pour vous traiter à son caprice; les dieux s'en sont allés le plus loin possible, pour n'être plus témoins de vos combats et ne plus entendre vos supplications.

TRYGÉE. Mais pourquoi nous traitent-ils ainsi? dis-moi.

MERCURE. Parce que vous avez préféré la guerre à la paix, qu'ils vous ont tant de fois offerte. Les Lacédémoniens, s'ils avaient un instant l'avantage, disaient : « Par

[1] Athmone, bourg de l'Attique, de la tribu Cécropide.

[2] Dans le *Plutus*, le poëte raille encore Mercure sur sa gourmandise.

Castor et Pollux[1] ! les Athéniens seront punis. » Si les Athéniens avaient à leur tour quelque succès, et que les Lacédémoniens vinssent parler de la paix, « Par Minerve, « disiez-vous, on nous trompe; par Jupiter, il ne faut « pas les écouter; ils reviendront toujours, tant que nous « tiendrons Pylos[2]. »

TRYGÉE. C'est bien là le sens de nos paroles.

MERCURE. Aussi, je ne sais si jamais vous reverrez la Paix.

TRYGÉE. Où donc est-elle allée?

MERCURE. La Guerre l'a plongée dans une caverne profonde.

TRYGÉE. Dans laquelle?

MERCURE. Ici, dans cet abîme. Vois-tu que de pierres elle a entassées, pour vous empêcher de jamais la reprendre?

TRYGÉE. Dis-moi, quelle calamité nous prépare-t-elle?

MERCURE. Je ne sais; seulement elle apporta hier soir un mortier d'une grandeur prodigieuse.

TRYGÉE. Que veut-elle donc faire de ce mortier?

MERCURE. Elle projette d'y piler les villes. Mais je m'en vais; car si je ne me trompe, elle va paraître; je l'entends s'agiter avec fracas.

TRYGÉE. Ah! misérable que je suis! sauvons-nous! il me semble entendre déjà le retentissement du mortier belliqueux.

LA GUERRE[3]. O mortels, mortels, misérables mortels, comme vos mâchoires vont souffrir!

TRYGÉE. O puissant Apollon, quel énorme mortier! quelle vilaine chose que le seul aspect de la Guerre! C'est

[1] Serment ordinaire aux Lacédémoniens.

[2] Voyez *les Chevaliers*. Les Lacédémoniens négocièrent plusieurs fois au sujet de Pylos, et furent toujours rebutés.

[3] Elle entre en scène avec un vaste mortier.

donc là ce monstre terrible et indomptable que nous fuyons [1] ?

LA GUERRE. Malheureuse, mille fois malheureuse Prasies [2], aujourd'hui te voilà perdue !

TRYGÉE. Citoyens, ceci ne nous regarde pas encore ; ce coup-là tombe sur la Laconie.

LA GUERRE. O Mégare, Mégare ! comme tu vas être broyée, et complétement mise en capilotade [3] !

TRYGÉE. Hélas ! hélas ! quels flots de larmes amères pour les Mégariens [4] !

LA GUERRE. O Sicile [5], toi aussi tu dois périr !

TRYGÉE. Ile malheureuse, tu vas être réduite en poudre !

LA GUERRE. Voyons, versons aussi dans le mortier ce miel attique [6].

TRYGÉE. Holà ! je te conseille de prendre un autre miel. Celui-ci coûte quatre oboles ; épargne le miel attique.

LA GUERRE. Holà ! ho ! Tumulte [7] !

---

[1] Il est assez difficile de choisir entre les diverses conjectures proposées pour expliquer les mots : ὁ κατὰ τοῖν σκελοῖν. Voici les autorités : *Supplendum videtur* ἑστώς, βεβηκώς, *vel simile quid.* BRUNCK. — *Scilicet* λέμενος, *qui ad affligenda, confringenda crura tendit.* REISK. — *Esse videtur in* σκελοῖν *ex ambiguo jocus, et respici* τὰ Μεγαρικὰ σκέλη, *quæ circa acriter pugnatum fuerat.* (BOISSONADE.) Enfin, Bothe change ὁ en ὦ, dont il fait une exclamation, et traduit : « qui n'est que trop ferme « sur ses deux jambes. »

[2] Petite ville sur la côte de la Laconie, que les Athéniens avaient prise et détruite, la 2e année de la guerre du Péloponnèse. THUCYDIDE, II, 56. La Guerre, feignant de la jeter dans un mortier, y jette un poireau, πράσον, mot qui ressemble au nom de cette ville.

[3] Μυττωτός, *moretum*, espèce de hachis composé d'ail, de poireau de fromage, d'œufs, d'huile et de vinaigre. Mégare fut la première occasion de la guerre du Péloponnèse. (Voy. *les Acharniens*, parabase.) Elle était soutenue par Lacédémone.

[4] La Guerre jette de l'ail dans le mortier, comme emblème de Mégare, et du fromage pour la Sicile. Le poëte emploie des mots qui prêtent aux allusions bouffonnes : διακναισθήσεται dit que la Sicile sera *râclée* comme du fromage : ainsi, les *pleurs âcres que l'ail* tire des yeux.

[5] Une partie de la Sicile tenait pour Lacédémone.

[6] C'est-à-dire, Athènes.

[7] Le poëte personnifie ici le Tumulte, comme un des suivants de la Guerre.

LE TUMULTE. Que me veux-tu?

LA GUERRE. Je te ferai pleurer. Restes-tu donc sans rien faire? Tu vas sentir la pesanteur de mon bras.

LE TUMULTE. Ouf! qu'il est dur! Malheureux que je suis!

TRYGÉE. Est-ce qu'il a mis de l'ail dans son poing?

LA GUERRE. Apporte-moi vite un pilon.

LE TUMULTE. Mais, mon cher, nous n'en avons pas; nous ne sommes ici que d'hier.

LA GUERRE. Eh bien, cours vite en chercher à Athènes.

LE TUMULTE. J'y cours. Hélas! si je n'en rapporte, malheur à moi!

TRYGÉE. Que ferons-nous, pauvres mortels? Voyez quel grand péril nous menace! car s'il apporte le pilon, l'autre va broyer les villes tout à son aise. O Bacchus! puisse-t-il périr, et ne pas l'apporter!

LA GUERRE[1]. Eh bien?

LE TUMULTE. Quoi?

LA GUERRE. Tu n'apportes rien?

LE TUMULTE. Les Athéniens ont perdu leur pilon, le corroyeur[2], celui qui bouleversait la Grèce.

TRYGÉE. Quel bonheur, ô vénérable Minerve! Comme sa mort vient à propos pour notre cité! avant du moins de nous servir son ragoût!

LA GUERRE. Cours donc en chercher un autre à Lacédémone.

LE TUMULTE. J'y cours, mon maître.

LA GUERRE. Et reviens promptement.

TRYGÉE. O citoyens, qu'allons-nous devenir? Voici le moment de la crise. Si quelqu'un de vous est initié aux mystères de Samothrace[3], c'est maintenant qu'il est à

[1] S'adressant au Tumulte, qui est de retour.

[2] Cléon, tué près d'Amphipolis, la dixième année de la guerre, dans le même combat que Brasidas, général des Lacédémoniens, en Thrace, aux portes d'Amphipolis. THUCYDIDE, V, 10 et 16. Déjà dans *les Chevaliers*, v. 974, le poëte a appelé Cléon le *pilon* de la république.

[3] Cette île était célèbre par le culte des dieux Cabires. Les initiés, disait-on, échappaient à tous les périls, et voyaient leurs vœux exaucés.

propos de souhaiter une entorse à celui qu va chercher l'instrument.

LE TUMULTE. Hélas! malheureux que je suis! hélas! encore hélas!

LA GUERRE. Quoi! tu n'apportes rien encore?

LE TUMULTE. Les Lacédémoniens ont perdu aussi leur pilon [1].

LA GUERRE. Et comment, scélérat?

LE TUMULTE. Ils l'avaient prêté à d'autres, dans la Thrace, et ils l'ont perdu.

TRYGÉE. Bien! voilà qui va bien, ô Dioscures [2]! peut-être tout ira bien : mortels, prenez courage!

LA GUERRE. Prends ces vases, et remporte-les; je vais rentrer pour faire moi-même un pilon.

TRYGÉE. Voici le moment de répéter ce que chantait Datis [3] en se chatouillant [4] au milieu du jour : « Quel charme! quelle volupté! quelle jouissance! » C'est maintenant, ô Grecs, que, libres de querelles et de combats, il serait bien de délivrer la Paix, que nous chérissons tous, avant qu'un autre pilon vienne encore y mettre obstacle [5]. Accourez donc, laboureurs, marchands, artisans, ouvriers, habitants, métèques [6], étrangers, insulaires; hommes de tous pays,

[1] Brasidas, mort dans le même combat que Cléon. (Voy. THUCYDIDE, l. V, ch. 10.)

[2] Castor et Pollux.

[3] Général des Perses, sous le règne de Darius fils d'Hystaspe. Le poëte lui prête un barbarisme, que l'on appelait *datisme*, Χαίρομαι, au lieu de χαίρω.

[4] *Toccandosi le vergognose parti.*

[5] Ceci paraît dirigé contre Alcibiade, qui, cette même année, traversa le Péloponnèse, engagea les habitants de Patras à étendre leurs fortifications jusqu'à la mer, et fit d'autres préparatifs de guerre contre les Lacédémoniens. (THUCYDIDE, V, 52.)

[6] L[illegible]aient les étrangers domiciliés.

accourez tous au plus tôt, avec des pioches, des leviers et des câbles. Nous pouvons saisir enfin la coupe du Bon Génie [1].

Le Chœur (*composé de laboureurs*). Que chacun accoure ici travailler avec ardeur au salut commun. Peuples de la Grèce entière, prêtons-nous tous, aujourd'hui plus que jamais, un mutuel secours, après avoir mis fin aux guerres et aux sanglants démêlés. Le jour qui vient de luire est ennemi de Lamachos [2]. Toi donc, dis-nous ce qu'il faut faire, et dresse le plan [3]; car aujourd'hui nous ne saurions abandonner l'ouvrage avant que nos leviers et nos machines aient rendu à la lumière la plus grande de toutes les déesses, la plus zélée protectrice de nos vignes.

Trygée. Vous tairez-vous? prenez garde que, dans votre joie de cet événement, vos cris ne réveillent la Guerre endormie [4].

Le Chœur. C'est la nouvelle de cet édit pacifique qui cause notre joie; il est bien différent de l'ordre de venir avec des vivres pour trois jours [5].

Trygée. Prenez garde à ce Cerbère [6] qui est maintenant aux enfers; il pourrait, à force de crier et de hurler, comme lorsqu'il était ici, nous empêcher de délivrer la déesse.

Le Chœur. Personne au monde ne saurait me la ravir, si une fois je la tiens dans mes bras. Bravo! courage!

Trygée. Encore un coup, vous me ferez mourir si vous ne retenez ces cris. Car si le monstre vient à paraître, il ruinera d'un coup de pied tout notre ouvrage.

[1] Au commencement des repas, on faisait des libations au Bon Génie
[2] Aristophane le représente partout comme partisan de la guerre. (Voy. *les Acharniens.*)
[3] Ἀρχιτεκτόνει. (Voy. la même expression, dans *le Cyclope* d'Euripide, v. 473.)
[4] *Poésies de Solon*, fr. 13 : πόλεμον θ' εὕδοντ' ἐπεγείρει.
[5] On sait que les soldats appelés à la guerre recevaient cet ordre.
[6] Cléon.

LE CHŒUR. Qu'il ruine, qu'il renverse, qu'il bouleverse tout; nous ne saurions aujourd'hui modérer notre joie.

TRYGÉE. Quelle est cette folie? qu'avez-vous, citoyens? Au nom des dieux, ne gâtez pas par des gambades la plus belle des entreprises.

LE CHŒUR. Ce n'est pas que je veuille gambader; mais de plaisir, et sans que j'y songe, mes jambes d'elles-mêmes se mettent à danser.

TRYGÉE. En voilà assez; allons, cesse tes danses.

LE CHŒUR. Tiens, j'ai fini.

TRYGÉE. Tu le dis, mais tu n'en fais rien.

LE CHŒUR. Laisse-moi encore une seule fois danser ce pas, et je cesse.

TRYGÉE. Une seule donc, et tu n'en danseras plus d'autre.

LE CHŒUR. Nous ne danserons plus, si nous pouvons t'être bons à quelque chose.

TRYGÉE. Eh bien! voyez; vous n'avez pas encore fini.

LE CHŒUR. Encore cette échappée de la jambe droite, et nous finissons, je te jure.

TRYGÉE. Je vous le permets, pour que vous ne m'importuniez plus.

LE CHŒUR. Il faut bien faire aller aussi la jambe gauche. Quelle joie! je ne me sens pas d'aise, je pète, et je ris. Déposer le bouclier, c'est plus pour moi que de dépouiller la vieillesse[1].

TRYGÉE. Contenez vos transports; votre bonheur n'est pas encore certain. Quand nous tiendrons la Paix, alors réjouissez-vous, riez, chantez. Alors vous pourrez, tant qu'il vous plaira, naviguer, demeurer, prendre vos ébats, dormir, assister aux fêtes, aux banquets, jouer au cottabe[2], vivre en Sybarite, et crier : Iou! Iou!

[1] Comme les serpents changent de peau chaque année (SCHOLIASTE.) Le mot γῆρας signifie à la fois *la vieillesse*, et *la dépouille du serpent*; de plus, le mot ἀσπίς, *bouclier*, signifie aussi aspic, ou *serpent*. Cette scène offre un exemple de la part que la danse avait dans les représentations théâtrales. Voyez aussi la dernière scène des *Guêpes*.

[2] [illegible]tait à jeter, quand on avait bu, le reste de son verre.

LE CHŒUR. Puissé-je voir enfin cet heureux jour! J'ai déjà enduré bien des fatigues, et couché sur la dure comme Phormion[1]. Vous ne trouverez plus en moi un juge sévère, intraitable, ni un caractère âpre, comme jadis; mais vous me verrez doux et beaucoup plus indulgent, une fois délivré des embarras de la guerre. Depuis assez longtemps nous nous tuons, nous nous épuisons à courir au Lycée[2], pour prendre, au sortir du Lycée, le bouclier et la lance. Mais dis-nous en quoi nous pouvons t'être agréables, puisque une heureuse fortune t'a choisi pour notre chef.

TRYGÉE. Voyons un peu comment nous enlèverons ces pierres.

MERCURE. Coquin! drôle! que prétends-tu faire?

TRYGÉE. Rien de mal; seulement ce que fit Cillicon[3].

MERCURE. Misérable, tu es mort!

TRYGÉE. Oui, sans doute, si le sort tombe sur moi[4] : toi, en effet, qui es Mercure, je sais que tu en décideras[5].

MERCURE. Tu es mort, c'est fait de toi!

TRYGÉE. Pour quel jour?

MERCURE. A l'instant même.

avec une certaine adresse, dans un bassin plein d'eau. Voy., plus loin, la note sur le v. 1244.

[1] Phormion, un des plus habiles généraux qui commandèrent la flotte athénienne; il remporta plusieurs victoires navales sur les Lacédémoniens. Voy. *les Chevaliers*, v. 562; *Lysistrata*, v. 804. THUCYDIDE, I, 64, 65, 117; II, 70-92. PAUSANIAS, I, 23, 10; c. 29, 3; X, c. 11, 6. DIODORE SIC., XII, 36-47; 48.

[2] Gymnase d'Athènes, où les jeunes gens s'exerçaient avant d'aller à la guerre.

[3] Réponse qui était passée en proverbe. Ce Cillicon, voulant trahir la ville de Milet et la livrer à ceux de Priène, fut interrogé sur ce qu'il projetait de faire : « Rien de mal, » répondait-il.

[4] Allusion à un usage judiciaire. Lorsqu'il y avait plusieurs criminels condamnés à mort, ils n'étaient pas tous exécutés le même jour : on les faisait tirer au sort, et chaque jour on exécutait celui qui tombait.

[5] Il était le dieu du hasard.

TRYGÉE. Mais je n'ai encore acheté ni farine ni fromage, pour aller à la mort[1].

MERCURE. Te voilà broyé[2].

TRYGÉE. Et comment ne me suis-je pas aperçu de ce bonheur?

MERCURE. Ignores-tu que Jupiter a menacé de la mort quiconque serait pris à déblayer l'entrée de cette caverne?

TRYGÉE. Il est donc absolument nécessaire que je meure?

MERCURE. N'en doute pas.

TRYGÉE. Prête-moi donc trois drachmes pour acheter un jeune porc; car il faut que je me fasse initier avant de mourir[3].

MERCURE. O Jupiter, qui fais gronder la foudre!

TRYGÉE. Par les dieux! ô mon maître, ne nous dénonce pas, je t'en conjure.

MERCURE. Je ne puis me taire.

TRYGÉE. Je t'en supplie, par les viandes que je me suis empressé de t'offrir!

MERCURE. Mais, misérable, Jupiter me réduira en poudre[4], si je ne te dénonce à grands cris.

TRYGÉE. Ne crie pas, je t'en supplie, mon petit Mercure! Eh bien, vous autres, que faites-vous là? vous restez frappés de stupeur! Parlez donc, malheureux! autrement il dénoncera notre projet.

LE CHŒUR. Non, puissant Mercure, non, non, ne crie pas! Si tu n'as pas oublié avec quel plaisir tu mangeas le jeune porc que je t'offris, sache-m'en quelque gré en cette circonstance.

[1] Allusion aux soldats qui devaient faire des provisions pour plusieurs jours.

[2] *Obsceno sensu hoc accipiens Trygæus, respondet : « Ego vero « quem subigi et pædicari ais, quomodo non sensi me tanto bono af- « fici?* » BRUNCK.

[3] Il paraît qu'avant de mourir, les Athéniens étaient obligés de se faire initier. On croyait que les initiés aux mystères de Cérès devaient jouir d'un meilleur sort après leur vie. (Voy. *les Grenouilles*, v. 434.) On immolait un jeune porc dans le sacrifice de l'initiation.

[4] Parodie.

TRYGÉE. Dieu puissant, n'entends-tu pas leurs paroles flatteuses?

LE CHŒUR. Ne change pas ta faveur en colère, ne refuse pas la Paix à nos instances; exauce nos prières, ô le plus humain et le plus généreux des dieux, si tu as en horreur les aigrettes et les sourcils de Pisandre[1]! Nous t'immolerons sans cesse des victimes sacrées, et nous t'offrirons des sacrifices magnifiques.

TRYGÉE. Ah! je t'en supplie, laisse-toi fléchir par leurs prières! ils observent ton culte avec plus de fidélité que jamais.

MERCURE. Ils sont en effet maintenant plus voleurs que jamais[2].

TRYGÉE. Je te révélerai une chose grave et terrible, un complot contre tous les dieux.

MERCURE. Voyons, dis; peut-être me gagneras-tu.

TRYGÉE. La Lune et ce vaurien de Soleil vous tendent des piéges depuis longtemps, et livrent la Grèce aux Barbares.

MERCURE. Pour quel motif agissent-ils ainsi?

TRYGÉE. Parce que nous vous offrons des sacrifices, tandis que les Barbares sacrifient au Soleil et à la Lune[3]. Aussi ne désirent-ils rien tant que votre ruine, afin d'être seuls à recevoir nos offrandes.

MERCURE. C'est donc pour cela que depuis longtemps ils nous dérobent une partie des jours, et nous trichent sur le temps de leur révolution annuelle[4]?

TRYGÉE. Ce n'est que trop vrai. Ainsi, cher Mercure, se-

[1] Ironie. Ce Pisandre est représenté comme un lâche dans *les Oiseaux*, v. 1555. Eupolis l'a attaqué plus d'une fois. Platon le comique avait fait une comédie qui portait son nom. Ce Pisandre est celui qui, la 20e année de la guerre du Péloponnèse (Ol. 92, 1=412), renversa la démocratie, de concert avec Antiphon (THUCYDIDE, VIII, 63, 68.) Après la chute du gouvernement des *Quatre-Cents*, il se réfugia à Décélie.

[2] Mercure était le patron des voleurs.

[3] *Les Barbares*, c'est-à-dire les Perses, qui par ce motif épargnèrent Délos et Éphèse, célèbres par le culte d'Apollon et celui de Diane.

[4] Allusion à plusieurs éclipses remarquées au temps de la guerre du Péloponnèse.

conde nos efforts, et aide-nous à délivrer cette captive. Désormais les grandes Panathénées, toutes les fêtes que nous célébrerons en l'honneur des dieux, les Diipoliennes, les Adoniques, seront des fêtes en l'honneur de Mercure. Partout les villes, délivrées de leurs maux, sacrifieront à Mercure Préservateur. Je ne parle pas de mille autres avantages que tu en tireras ; et d'abord je te fais présent de cette coupe, pour que tu puisses faire des libations.

MERCURE. Ah ! combien j'ai toujours eu le cœur sensible aux coupes d'or ! Vous pouvez faire maintenant tout ce qu'il vous plaira, chers amis. Allons, entrez au plus tôt avec vos pioches, et écartez les pierres.

LE CHŒUR. Nous sommes prêts ; mais toi, ô le plus sage des dieux, prends la direction des travaux, et commande-nous ce qu'il faut faire : tu ne nous trouveras pas indolents à la besogne.

TRYGÉE. Allons, présente au plus tôt la coupe, afin de nous mettre à l'ouvrage, après avoir invoqué les dieux. La libation commence, faites un religieux silence. Demandons par ces libations que ce jour devienne pour tous les Grecs l'aurore du bonheur, et que celui qui aura vaillamment tiré ces câbles ne porte jamais le bouclier.

LE CHŒUR. Oui, par Jupiter ! et que je passe ma vie au sein de la paix, entre les bras d'une amie, dans les douceurs de la volupté [1].

TRYGÉE. Que celui qui préfère la guerre, ô divin Bacchus, soit occupé sans relâche à retirer de ses coudes les pointes des dards !

LE CHŒUR. Si un guerrier, jaloux de marcher à la tête des bataillons, t'envie la lumière du jour, ô divine Paix, qu'il lui arrive dans les combats ce qui est arrivé à Cléonyme [2] !

TRYGÉE. Si un fabricant de lances ou un brocanteur de

[1] Littéralement : « en remuant les charbons. » *Aliquid obsceni videtur latere sub voce* ἀνθρακας ; *forsan, ut Scholiastes putat*, pudendum muliebre.

[2] Il jeta son bouclier.

boucliers désire la guerre pour vendre plus cher, qu'il soit pris par les voleurs, et qu'il n'ait que de l'orge à manger!

Le Chœur. Si un ambitieux, pour être général d'armée, nous refuse son aide [1], ou qu'un esclave se prépare à passer à l'ennemi [2], qu'il soit attaché sur la roue et battu de verges. Mais nous, que la fortune nous favorise! Ié, Pæan [3], ïé!

Trygée. Supprime le *Paieïn;* dis seulement, ïé.

Le Chœur. Ié! ïé! donc : je ne dis plus qu'ïé.

Trygée. A Mercure, aux Grâces, aux Heures, à Vénus, à Cupidon!...

Le Chœur. Et à Mars?

Trygée. Non, non.

Le Chœur. Ni à Enyalios [4]?

Trygée. Non.

Le Chœur. Allons, faites jouer les leviers, et tirez les pierres avec les câbles.

Mercure. Courage!

Le Chœur. Courage!

Mercure. Courage!

Le Chœur. Courage! à l'ouvrage!

Mercure. A l'ouvrage!

Trygée. Mais ils ne tirent pas tous également. Agissez donc de concert! Vous faites semblant de tirer! Vous vous en repentirez, Béotiens [5].

Mercure. Courage donc!

Trygée. Courage!

Le Chœur. Allons, tirez aussi, vous deux.

[1] Le Scholiaste prétend que ceci est dirigé contre Alcibiade dans son démêlé avec Nicias, au sujet de la guerre; et il cite Thucydide, liv. VI, c. 12. Mais ces faits sont postérieurs à la représentation de *la Paix* d'Aristophane.

[2] Voy. *les Nuées*, v. 6.

[3] Hymne à Apollon, et nom donné à ce dieu. Ce mot signifie aussi « frapper. » Ce qui amène la réponse de Trygée : jeu de mots bien forcé.

[4] Quelquefois on le confond avec Mars.

[5] Il fait entendre qu'ils ne veulent pas de la Paix. Brunck traduit ainsi : « *Ut turgentes simulato nisu operam frustramini. Male plorabitis,* « *vos Bœotii.* »

TRYGÉE. Est-ce que je ne tire pas? est-ce que je ne suis pas pendu à la corde, et que je ne m'y mets pas tout entier et de toutes mes forces?

MERCURE. Comment se fait-il donc que la besogne n'avance pas?

TRYGÉE. O Lamachos, ton oisiveté nous fait tort; mon cher, nous n'avons que faire de ta Gorgone[1].

MERCURE. Ces Argiens ne tirent pas non plus; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils se rient de nos misères, et ils savent fort bien tirer des subsides des deux partis[2].

TRYGÉE. Mais, mon cher, les Lacédémoniens[3] y vont de tout cœur.

LE CHŒUR. Oui, tous ceux qui travaillent aux instruments de labour tirent seuls avec courage; mais les armuriers s'y opposent.

MERCURE. Les Mégariens ne font rien non plus : cependant ils tirent en ouvrant de grandes bouches, comme des chiens qui rongent un os; mais ils tombent presque d'inanition[4].

TRYGÉE. Mes amis, nous n'avançons pas; allons, faisons tous ensemble un nouvel effort.

MERCURE. Courage!

TRYGÉE. Allons, ferme !

MERCURE. Courage!

TRYGÉE. Ferme donc!

MERCURE. Nous n'avançons guère.

TRYGÉE. N'est-il pas indigne que les uns tirent dans un sens, et que les autres tirent en sens contraire? Vous recevrez des coups, Argiens!

MERCURE. Courage donc!

TRYGÉE. Courage!

[1] Voy. *les Acharniens*, v. 1071-1141.

[2] Les Argiens s'allièrent tour à tour au parti d'Athènes et aux Lacédémoniens, pendant la guerre du Péloponnèse.

[3] Il paraît que vers cette époque ils désiraient assez vivement la paix. (Voy. Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, c. 4.)

[4] On a vu, dans *les Acharniens*, à quelles extrémités la guerre et la famine avaient réduit les Mégariens.

LE CHŒUR. Il y a bien des gens de mauvaise volonté parmi nous !

TRYGÉE. Vous qui désirez la paix avec ardeur, tirez vigoureusement.

LE CHŒUR. Mais il y en a qui empêchent.

TRYGÉE. Mégariens, allez-vous-en au diable ! La déesse vous déteste, elle se rappelle que vous avez été les premiers à la frotter d'ail[1]. Pour vous, Athéniens, cessez de tirer de ce côté; car vous ne faites rien, que juger des procès. Si vous avez le désir de délivrer la Paix, retirez-vous un peu[2] vers la mer.

LE CHŒUR. Allons, mes amis, c'est à nous autres laboureurs à exécuter seuls ce projet.

MERCURE. Notre affaire marche beaucoup mieux, mes amis.

LE CHŒUR. Il prétend que l'affaire marche; allons, redoublons tous d'efforts.

TRYGÉE. Ce sont les laboureurs seuls qui ont fait avancer l'ouvrage.

LE CHŒUR. Courage donc ! courage ! nous sommes près d'arriver. Ne faiblissons pas, tirons plus fort. Voilà qui est fait. Courage ! ô eïa ! eïa ! ô eïa ! eïa ! Courage !

(La Paix sort de la caverne.)

TRYGÉE. O déesse qui nous donnes de riches vendanges, de quelles paroles dois-je te saluer? Où trouverai-je, pour te parler, des mots équivalents à dix mille amphores[3]? il ne m'en reste pas. Salut, Opora, et toi, Théoria[4]. Que ton

[1] C'est-à-dire à aigrir les passions et à troubler la paix. L'ail était la denrée la plus abondante du sol de Mégare.

[2] Tel avait été le conseil de Thémistocle.

[3] C'est-à-dire qui expriment l'abondance de vins dont la Paix garnit ses caves.

[4] Compagnes de la Paix. Elles étaient vêtues et parées comme des courtisanes. Opora est l'automne, qui commençait, chez les Grecs, à l'époque de la Canicule, vers le milieu de notre mois de juillet; c'est donc la saison des chaleurs et des fruits, ou de la fécondité. Théoria, fête ou pompe solennelle dans laquelle on sacrifie aux dieux.

visage est charmant, ô Théoria! quelle odeur s'exhale de t sein! qu'elle est douce! elle est suave comme le parfum d u repos.

MERCURE. Est-ce là l'odeur du havre-sac militaire?

LE CHŒUR. Loin de moi l'odieux havre-sac d'un odieux ennemi! Il infecte tout d'une odeur d'oignon; mais auprès de cette divinité on ne voit qu'abondance, banquets, Dionysiaques, flûtes, poëtes comiques, chants de Sophocle, grives, petits vers d'Euripide...

TRYGÉE. Tu as tort de la calomnier, elle ne saurait se plaire avec un faiseur de misérables plaidoyers.

LE CHŒUR. Lierre, passoire pour le vin, brebis bêlantes, gorges de femmes allant aux champs, servante dans l'ivresse, conge renversé, et beaucoup d'autres bonnes choses.

MERCURE. Tiens, regarde comme ces Villes causent maintenant entre elles avec amitié, comme elles rient avec plaisir! et cependant toutes sont terriblement couvertes de meurtrissures et de ventouses.

TRYGÉE. Regarde aussi ces spectateurs; dans les yeux de chacun tu liras son métier.

MERCURE. Eh bien donc, ne vois-tu pas ce fabricant d'aigrettes, qui s'arrache lui-même les cheveux[1]? Mais le faiseur de hoyaux se moque[2] de ce fabricant d'épées.

TRYGÉE. Et le fabricant de faux, vois-tu comme il se réjouit, et montre au doigt le faiseur de lances?

MERCURE. Allons, dis maintenant aux laboureurs de se retirer.

TRYGÉE. Peuples, écoutez : que les laboureurs retournent au plus vite dans leurs champs, avec leurs instruments aratoires, en déposant épées, lances et javelots; car déjà l'antique Paix remplit tous ces lieux de sa présence. Que chacun retourne à ses travaux champêtres, après avoir chanté un Péan.

[1] Parce que son métier ne vaut plus rien.
[2] Littéralement : « Pète au nez. »

LE CHŒUR. O jour désiré des gens de bien et des laboureurs! Avec quels transports je saluerai mes vignes, et les figuiers que je plantai dans ma jeunesse! Quel plaisir de les saluer après une si longue absence!

TRYGÉE. Maintenant donc, amis, adorons d'abord la déesse qui nous a délivrés des aigrettes et des Gorgones; ensuite hâtons-nous de retourner dans nos champs, après avoir acheté quelque bonne salaison pour la campagne.

MERCURE. O Neptune, le beau coup d'œil que présente leur troupe! quelle ardeur! Elle est serrée comme une galette, et comme les plats d'un banquet public.

TRYGÉE. Certes, c'est une belle chose qu'une houe bien emmanchée, et des hoyaux qui brillent au soleil; nos plantations s'en trouveront bien. Aussi ai-je un vif désir de revoir mon champ, et de labourer à fond, après de longues années, mon petit domaine.

O mes amis, rappelez-vous notre ancien genre de vie, et les biens que la déesse nous dispensait, figues sèches et figues nouvelles, myrtes, vin doux si délicieux, prés émaillés de violettes et arrosés par des sources limpides[1], olives tant désirées! En mémoire de tous ces biens, adorez la déesse!

LE CHŒUR. Salut, ô déesse chérie! te voilà rendue à nos vœux : consumés du regret de ton absence, nous brûlions du désir de revoir nos campagnes. Tu étais notre plus grand bien, ô déesse désirée! tu étais notre seul appui, à nous qui menions la vie champêtre. Sous tes auspices nous goûtions, sans peine et sans frais, mille doux plaisirs; tu étais le soutien des villageois, et leur aliment le plus doux; aussi les vignes, les jeunes figuiers, toutes les plantes souriront à ton approche. (*A Mercure.*) Mais où est-elle restée si longtemps éloignée de nous? Dis-le-nous, ô le plus bienveillant des dieux!

MERCURE. Sages laboureurs, écoutez bien mes paroles, si vous voulez savoir comment vous l'avez perdue. La dis-

[1] ... *Irriguumque bibant violaria fontem.* Géorgiq., l. IV, 32.

grâce de Phidias[1] en fut la première cause : bientôt Périclès, craignant de partager le même sort, et redoutant votre naturel et votre caractère irritable, pour échapper au danger qui le menaçait, mit lui-même l'État en feu ; le décret contre Mégare fut l'étincelle qui alluma l'incendie d'une guerre terrible, dont la fumée a tant fait pleurer tous les Grecs, ceux de l'Attique comme ceux des autres peuplades. A cette nouvelle, nos vignes craquèrent malgré elles, et le tonneau, violemment heurté, heurta à son tour le tonneau ; il n'était plus au pouvoir de personne d'arrêter le mal, et la Paix disparut.

TRYGÉE. Voilà, par Apollon ! des faits que je n'avais appris de personne : je ne savais pas non plus que Phidias eût quelque parenté avec cette déesse.

LE CHŒUR. Je l'ignorais aussi jusqu'à ce jour. Elle tenait sans doute sa beauté de son alliance avec lui. Que de choses nous ignorons !

MERCURE. Aussitôt que les villes soumises à votre empire vous virent exaspérés les uns contre les autres, et prêts à vous déchirer, elles mirent tout en œuvre pour ne plus vous payer de tributs, et elles gagnèrent à prix d'argent les principaux citoyens de Lacédémone[2]. Ceux-ci, qu'animent la passion d'un gain sordide et l'aversion pour les étrangers, abandonnèrent honteusement la Paix, pour embrasser la Guerre. Cependant, leur luxe honteux était la ruine des laboureurs ; car bientôt des galères parties de nos ports pour venger nos injures dévorèrent les figues des plus innocents.

TRYGÉE. Ils le méritaient bien, car ils ont abattu un figuier que j'avais planté et élevé moi-même.

[1] Voyez Plutarque, *Vie de Périclès*. Phidias, apres avoir fait une statue de Minerve, sous la direction de Périclès, fut accusé d'avoir soustrait quelques parcelles d'or, et on le coudamna à l'exil. Périclès se crut attaqué dans la personne de son ami. On prétend que ce procès l'effraya sur les comptes qu'il avait à rendre de son administration, et que ce fut un des motifs pour lesquels il engagea les Athéniens dans la guerre du Péloponnèse.

[2] Thucydide, I, 58, paraît contredire cette assertion.

Le Chœur. Sans doute ils le méritaient : ils m'ont brisé, d'un coup de pierre, une mesure contenant six médimnes de froment.

Mercure. Le peuple des laboureurs, lorsqu'il quitta ses champs pour rentrer dans la ville[1], ne s'aperçut pas qu'il était vendu de la même manière que les citadins ; mais, privés de raisins et regrettant leurs figues, ils écoutaient les orateurs. Ceux-ci, connaissant la détresse des pauvres et la disette à laquelle ils étaient réduits, chassèrent la Paix à force de cris, comme à coups de fourches, toutes les fois que son amour pour ce pays la ramenait vers nous ; ils vexaient les plus riches et les plus opulents de nos alliés, en forgeant contre eux l'accusation de favoriser Brasidas[2] : vous tombiez alors sur le pauvre accusé, et le déchiriez comme des chiens voraces ; car la république, pâle de famine et épuisée de crainte, se repaissait avidement de tout ce que lui jetait la calomnie. Et les étrangers, témoins des coups que portaient ces orateurs, leur fermaient la bouche avec de l'or. C'est ainsi qu'ils s'enrichirent, tandis que la Grèce se dépeuplait à votre insu. Et l'auteur de tous ces maux était un corroyeur[3] !

Trygée. Cesse, cesse, Mercure, de prononcer ce nom. Laisse cet homme aux enfers, où il est maintenant ; il n'est plus à nous, il t'appartient[4]. Tout ce que tu dirais contre lui, quoique de son vivant il fût fourbe, bavard, délateur, brouillon, perturbateur, tomberait maintenant sur un des tiens. Mais, ô déesse ! dis-moi pourquoi tu gardes ainsi le silence ?

Mercure. Elle ne saurait le dire aux spectateurs ; elle est trop irritée de ce qu'ils lui ont fait souffrir.

Trygée. Qu'au moins elle te dise quelques mots.

Mercure. Chère amie, dis-moi en quelles dispositions tu

[1] Quand la guerre éclatait, les habitants des campagnes se retiraient dans l'intérieur des villes.

[2] Voyez le même reproche dans *les Guêpes*, v. 473.

[3] Cléon.

[4] Mercure conduisait les morts aux enfers.

es à leur égard. Réponds, toi qui de toutes les femmes détestes le plus le bruit des armes [1]... Bien; j'entends. Ce sont là tes griefs? je comprends. Vous, écoutez les reproches qu'elle a à vous faire. Elle dit qu'elle s'est présentée d'elle-même [2], après l'affaire de Pylos, avec une corbeille pleine de traités pacifiques, et que trois fois elle a été repoussée dans l'assemblée du peuple.

TRYGÉE. Nous avons eu tort; mais pardonne : notre esprit était alors enveloppé de cuirs [3].

MERCURE. Écoute maintenant la question qu'elle vient de me faire : « Quel était parmi vous le plus malveillant pour elle? et quel était son ami, celui qui voulait mettre fin aux combats? »

TRYGÉE. Son plus fidèle ami était sans contredit Cléonyme.

MERCURE. Et à l'égard de la Guerre, qu'était-il donc, Cléonyme?

TRYGÉE. Plein de cœur, si ce n'est qu'il n'est pas fils de celui qu'il appelle son père; car lorsqu'il va à l'armée, il prouve assez, en mettant bas les armes, qu'il est enfant supposé [4].

MERCURE. Écoute encore une question qu'elle me fait : Qui occupe maintenant la tribune dans le Pnyx?

TRYGÉE. Hyperbolos [5] y est aujourd'hui souverain. (*A la Paix.*) Eh bien, que fais-tu donc? Où tournes-tu la tête?

MERCURE. Elle se détourne, par l'indignation de ce que le peuple a pris un si mauvais chef.

[1] Il suppose qu'elle lui parle à l'oreille.

[2] Les Lacédémoniens proposèrent alors la paix. (Voy. *les Chevaliers.*)

[3] C'est-à-dire, Cléon nous dirigeait.

[4] Le mot qui signifie *enfant supposé* a, dans le grec, une grande ressemblance avec celui qui veut dire *mettre bas les armes :* ἀποβολιμαῖος et ὑποβολιμαῖος.

[5] Un des démagogues qui succédèrent à Cléon. Aristophane le poursuit sans relâche. *Acharniens*, v. 846; *Chevaliers*, 739-740; 1303-1315, 1362-3; *Nuées*, 551-559; 623-625; 876, 1065-1066; *Guêpes*, 681, 921, 1319; *Paix*, 681, 921, 1319; *Fêtes de Cérès*, 840-845; *Grenouilles*, 570-1. Voy. THUCYDIDE, VIII, 73; PLUTARQUE, *Vie d'Alcibiade*, 13; *Vie de Nicias*, 11. Le *Maricas* d'Eupolis était dirigé contre lui; et Platon le Comique avait fait contre lui une pièce intitulée de son nom *Hyperbolos.*

TRYGÉE. Eh bien! nous ne l'emploierons plus; mais à présent le peuple se voyant sans guide, et dans une entière nudité, s'en était fait alors comme un manteau.

MERCURE. Elle demande quel avantage en reviendra à la république?

TRYGÉE. Nous serons plus éclairés.

MERCURE. Comment cela?

TRYGÉE. Parce qu'il est marchand de lanternes[1]. Auparavant nous traitions les affaires à tâtons dans les ténèbres; maintenant toutes nos délibérations se feront à la lumière.

MERCURE. Oh! oh! quelles questions elle m'ordonne de te faire!

TRYGÉE. Sur quoi?

MERCURE. Sur bien des choses vieilles et oubliées. Elle demande d'abord ce que fait Sophocle.

TRYGÉE. Il va bien, mais il lui est arrivé quelque chose d'étrange.

MERCURE. Quoi?

TRYGÉE. De Sophocle il est devenu Simonide[2].

MERCURE. Simonide? Comment?

TRYGÉE. Vieux et avare, il courrait les mers sur une claie, pour satisfaire sa cupidité.

MERCURE. Et le sage Cratinus[3], vit-il toujours?

TRYGÉE. Il est mort, lors de l'invasion des Lacédémoniens[4].

MERCURE. Comment cela?

TRYGÉE. Comment? Il est tombé en défaillance, ne pouvant résister à la douleur de voir briser un tonneau plein de vin. Combien d'autres infortunes, penses-tu, ont aussi

[1] Voy. *les Nuées*, v. 1065, et la note précédente.

[2] C'est à-dire que, comme Simonide, il compose pour de l'argent.

[3] Poëte comique.

[4] Ceci ne doit pas s'entendre de l'invasion des Lacédémoniens en Attique. La 4e eut lieu en 427 - Ol. 88, 2; et la 5e en 425—Ol. 88, 4. Cratinus n'est mort qu'en 423—Ol. 79, 2. Il s'agit ici de la pièce de Platon le comique, intitulée Ἀχαιοί, *les Lacédémoniens*, où il raillait Cratinus sur son goût pour le vin.

affligé cette cité! Aussi, ô déesse, désormais rien ne pourra nous séparer de toi.

MERCURE. Eh bien, s'il en est ainsi, prends Opora pour femme; va vivre avec elle dans tes champs, et vous ferez ensemble de beaux raisins [1].

TRYGÉE. Approche, aimable fille, et donne-moi un baiser. Crois-tu, cher Mercure, qu'il m'arrive mal de me réjouir avec Opora, après une si longue privation [2]?

MERCURE. Non, si tu prends ensuite une infusion de pouliot [3]. Mais hâte-toi avant tout de conduire Théoria [4] au Conseil, son ancienne demeure.

TRYGÉE. O Conseil, félicite-toi de posséder Théoria! Que de brouet tu vas avaler pendant trois jours [5]! Comme tu vas te régaler de viandes et d'entrailles cuites! Adieu donc, cher Mercure.

MERCURE. Adieu, brave homme; bien du plaisir, et souviens-toi de moi!

TRYGÉE. Escarbot, vite, vite, revolons au logis!

MERCURE. Il n'est plus ici, mon brave.

TRYGÉE. Où donc est-il allé?

MERCURE. Il s'est attelé au char de Jupiter, et il porte la foudre [6].

TRYGÉE. Où le malheureux prendra-t-il donc sa pâture?

MERCURE. Il savourera l'ambroisie de Ganymède [7].

TRYGÉE. Et comment donc descendrai-je?

MERCURE. Ne crains rien; par ici... du côté de la déesse.

TRYGÉE. Venez, belles filles; suivez-moi vite, car bien

[1] Opora signifie *automne*, *maturité*, *abondance*, *fruits d'automne*.

[2] *Si longo post tempore Oporam subagitavero.*

[3] C'était un remède contre les coliques produites par l'usage immodéré des fruits. *Forte et aliquid obsceni subest; nam* βλιτχώ *etiam dicitur pudendum muliebre.* (Voy. *Lysistrata*, 79.)

[4] Théoria, théorie. Tel était le nom des députations religieuses envoyées par le Conseil à Delphes, à Délos; on appelait aussi de ce nom les jeux publics et les spectacles qui avaient lieu dans certaines solennités, par exemple à l'occasion de la paix.

[5] Telle était la durée ordinaire de plusieurs fêtes publiques.

[6] Vers du *Bellérophon* d'Euripide.

[7] Le poëte met ici l'ambroisie en place du mot propre. (Voy. le commencement de cette pièce.)

des gens vous convoitent, et vous attendent en bonne disposition[1].

Le Chœur. Que la joie t'accompagne! Quant à nous, chargeons ceux de notre suite de veiller sur ces objets[2]; car c'est autour de la scène surtout que la foule des voleurs a coutume de rôder et de faire ses mauvais coups[3]. Gardez tout cela avec soin. Et nous, exposons aux spectateurs quel est le but de nos ouvrages, et l'esprit qui nous anime.

(Parabase.)

Il mériterait d'être battu de verges, le poëte comique qui, s'adressant aux spectateurs, se vanterait lui-même dans ses anapestes. Mais s'il est juste, ô Minerve, d'honorer le meilleur et le plus célèbre de tous les comiques, notre poëte croit avoir droit à de grands éloges. D'abord, seul entre tous, il a forcé ses rivaux à cesser de rire aux dépens des haillons, et de faire la guerre à la vermine : ces Hercules[4] qui pétrissent du grain, ces affamés, ces vagabonds, vivant de tromperies et venant d'eux-mêmes s'offrir aux coups, il les a conspués et bannis le premier; il a écarté aussi ces esclaves qui criaient toujours, et cela pour donner lieu à un camarade de leur dire, en riant des coups qu'ils reçoivent : « Pauvre malheureux, qu'est-il « donc arrivé à ta peau? Est-ce qu'une armée de porcs-épics « est tombée sur tes reins, et t'a sillonné le dos? » Supprimant ces platitudes et ces ignobles bouffonneries, il a agrandi l'art, et lui a élevé un édifice de grandes pensées, de nobles paroles, et de plaisanteries de bon goût. Jamais il ne s'attaqua à des particuliers obscurs, ou à des

[1] *Vos expectant cupidi, arrecto pene.*

[2] Les faux, les câbles, etc.

[3] Déjà, dans *les Acharniens*, v. 257-7, il a parlé des voleurs qui s'introduisent sur la scène.

[4] Le Scholiaste dit que ceci est dirigé contre Cratinus et aussi contre Eupolis. Du reste, Aristophane lui-même, dans *les Oiseaux*, nous montre Hercule occupé à voir rôtir des viandes.

femmes; mais il s'arma du courage d'Hercule pour affronter des monstres terribles, sans être rebuté par la fétide exhalaison des cuirs et d'un bourbier menaçant. Oui, j'osai le premier assaillir[1] cette bête aux dents aiguës, dont le regard, semblable à celui de Cynna, lançait des feux effrayants; les langues perverses de cent flatteurs léchaient son front à l'envi; elle avait la voix d'un torrent qui sème le ravage, l'odeur d'un phoque, les cuisses d'une lamie, et le derrière d'un chameau. L'aspect de ce monstre ne m'effraya pas; je marchai contre lui, et combattis pour vous et pour les îles. C'est à vous maintenant à vous souvenir de ces services, et à m'en témoigner votre reconnaissance. En effet, précédemment, dans la joie du succès, on ne m'a pas vu parcourir les palestres[2], pour y corrompre les jeunes gens; je me retirais aussitôt, emportant mon bagage, après avoir causé peu de chagrin, beaucoup de gaieté, et fait en tout mon devoir.

Aussi dois-je avoir pour moi la jeunesse et l'âge mûr; les têtes chauves même, je les invite à coopérer à ma victoire; car si je suis vainqueur, chacun dira à table et dans les festins : « Offre au chauve, donne au chauve quelque « friandise; ne refuse rien au plus noble des poëtes et à « son front brillant. »

Muse, toi qui as repoussé la guerre, viens avec moi, ton ami, présider à nos danses, célébrer les noces des dieux, les festins des hommes et les banquets des bienheureux : c'est là ton plus doux plaisir. Si Carcinos se présente, et te prie d'admettre ses fils à tes chœurs[3], n'en fais rien, et ne partage pas leurs jeux; mais songe que ce sont de vraies cailles domestiques, des danseurs au cou long et

[1] Les cinq vers qui suivent se trouvent déjà dans la parabase des *Guêpes*.

[2] Trait contre Eupolis, qui, dans son *Autolycos*, avait accusé Aristophane d'avoir renversé une statue de la Paix élevée dans l'île d'Égine. Déjà dans *les Guêpes*, v. 1026, il a dirigé le même reproche contre Eupolis.

[3] Vers la fin des *Guêpes*, il a parlé du poëte Carcinos, et fait paraître ses fils, dont deux étaient danseurs.

étroit, des nains, de vils excréments [1], des poëtes à machines [2]. Leur père prétend qu'une de ses pièces, où il avait réussi par un bonheur inespéré, fut étranglée le soir par un chat [3].

Ainsi, le poëte habile doit chanter les hymnes des Grâces [4] à la belle chevelure, quand l'hirondelle, au retour du printemps, gazouille sur la branche, tandis que Morsimos et Mélanthios [5] ne trouvent point de chœur : celui-ci m'étourdit de sa voix rauque, lorsque son frère et lui eurent un chœur tragique, tous deux Gorgones voraces, mangeurs de raies, harpies, amants de vieilles femmes, impurs, sentant le bouc, fléaux des poissons. Muse divine, couvre-les de tes mépris [6], et viens célébrer la fête avec moi!

TRYGÉE. Ah! qu'on a de peine à arriver jusqu'aux dieux! J'ai, en vérité, les jambes toutes rompues. De là-haut vous me paraissiez bien petits; il est vrai que du haut du ciel votre méchanceté paraissait bien grande; mais d'ici, vous paraissez encore plus méchants.

UN ESCLAVE. O mon maître! est-ce bien toi?

TRYGÉE. Mais on l'assure ainsi.

L'ESCLAVE. Que t'est-il arrivé?

TRYGÉE. La longueur de la route fait que j'ai mal aux jambes.

L'ESCLAVE. Eh bien, dis-moi donc...

TRYGÉE. Quoi?

L'ESCLAVE. As-tu vu quelque autre homme que toi, qui errât dans les airs?

[1] Littéralement : « raclure de crottes de chèvres. »

[2] Le poëte Xénoclès, un des fils de Carcinos, faisait un emploi fréquent des machines.

[3] Le Scholiaste suppose que Carcinos avait fait une pièce intitulée *les Souris*, qui n'eut pas de succès.

[4] Il y a là quelques vers empruntés à Stésichore.

[5] Sur ces poëtes, voyez *les Chevaliers*, v. 401 ; *les Oiseaux*, v. 151. Mélanthios poëte tragique, connu pour sa gloutonnerie.

[6] Littéralement : « Plonge-les dans un vaste crachat. »

TRYGÉE. Non, si ce n'est peut-être deux ou trois âmes de poëtes dithyrambiques.

L'ESCLAVE. Que faisaient-ils?

TRYGÉE. Ils volaient çà et là, rassemblant je ne sais quels préludes lyriques nageant dans le vague des airs [1].

L'ESCLAVE. Tu n'as donc pas vérifié dans les airs ce qu'on prétend, que nous devenons des étoiles après notre mort?

TRYGÉE. Si fait.

L'ESCLAVE. Et quelle est l'étoile qui y brille maintenant?

TRYGÉE. Ion de Chios, qui fit autrefois le chant de l'Orient. Aussitôt qu'il parut, tous l'appelèrent « astre oriental [2]. »

L'ESCLAVE. Qu'est-ce donc que ces étoiles errantes qui tracent des sillons de lumière [3]?

TRYGÉE. Ce sont des étoiles riches qui reviennent de souper; elles portent des lanternes, et du feu dans leurs lanternes. Mais conduis vite cette jeune femme au logis, nettoie la baignoire, fais chauffer l'eau, et prépare pour elle et pour moi le lit nuptial. Reviens ici aussitôt que tu auras fini. En attendant, je vais présenter celle-ci au Conseil.

L'ESCLAVE. Où as-tu pris ces femmes?

TRYGÉE. Où? dans le ciel.

L'ESCLAVE. Je ne donne plus trois oboles des dieux, s'ils entretiennent des femmes [4], comme nous autres mortels.

TRYGÉE. Non, pas tous; mais quelques-uns d'entre eux vivent aussi de ce métier.

[1] Le texte exprime cette dernière idée par un long mot composé, parodie burlesque du style lyrique. Voy. dans *les Oiseaux*, v. 1385, le même mot ἀναβολάς, *préludes*, et toute la scène, v. 1372-1409, où le poëte Cinésias voltige dans les airs.

[2] Ion de Chios, célèbre poëte lyrique et tragique, contemporain d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. — Ces deux mots se trouvaient dans le premier vers d'un de ses dithyrambes. Platon a donné son nom à un de ses dialogues. Aristophane le raille dans ses *Grenouilles*, v. 719, 735, 1472.

[3] Ce qu'on appelle des étoiles filantes.

[4] *Si lenocinium faciunt.*

L'Esclave. Eh bien, allons. Dis-moi, lui donnerai-je quelque chose à manger?

Trygée. Rien; elle ne mange ni pain, ni gâteau; elle est habituée chez les dieux à boire l'ambroisie.

L'Esclave. Il faut donc lui préparer à boire ici aussi[1].

(Il s'en va.)

Le Chœur. Ce vieillard, autant que j'en puis juger, paraît maintenant bien heureux.

Trygée. Que sera-ce quand vous me verrez brillant comme un nouvel époux?

Le Chœur. On enviera ton bonheur, ô vieillard, en te voyant ainsi rajeuni et parfumé d'essences.

Trygée. Je le crois. Que sera-ce quand je serai couché près d'elle, et que je baiserai sa gorge?

Le Chœur. Tes plaisirs paraîtront préférables aux pirouettes de Carcinos[2].

Trygée. N'ai-je pas bien mérité ces plaisirs, moi qui, monté sur mon escarbot, ai sauvé tous les Grecs? Ils peuvent maintenant habiter les campagnes en toute sûreté, y dormir, et y prendre leurs ébats.

L'Esclave, *revenant*. La jeune fille s'est baignée, et tout est en bon état[3]. Le gâteau est cuit, le sésame[4] est préparé; rien ne manque, que ta présence[5].

[1] *Quo Trygæus usus fuerat verbo* λείχειν, *id alio sensu accipit famulus, nempe pro*, medios lambere viros. Brunck.

[2] Il y a là des jeux de mots auxquels il faut renoncer en français. Il s'agit ici des fils de Carcinos, qui étaient danseurs. De plus, le mot grec signifie aussi *pomme de pin*. Enfin Carcinos voulant dire *cancre* ou *écrevisse*, le même mot grec peut signifier encore *coquillage*.

[3] *Recte se habent circa nates omnia*.

[4] On donnait aux jeunes mariés des couronnes et des gâteaux de sésame. (Voy. Athénée, l. XIV.)

[5] *Præter penem*.

TRYGÉE. Allons, hâtons-nous de conduire Théoria devant le Conseil.

L'ESCLAVE. Que dis-tu ? Est-ce cette Théoria qu'autrefois nous menions à Brauron [1], et que nous caressions dans l'ivresse ?

TRYGÉE. Sois-en sûr, et j'ai eu de la peine à la prendre.

L'ESCLAVE. O mon maître, quelle belle réjouissance quinquennale [2] !

TRYGÉE. Voyons. Qui de vous est honnête homme ? Qui prendra sous sa garde cette jeune fille, et la mènera au Conseil ? Holà ! toi, que dessines-tu là [3] ?

L'ESCLAVE. Certain objet ; je me prépare une tente dans l'isthme.

TRYGÉE. Personne de vous ne s'offre à la garder [4] ? Toi, suis-moi, que je te place au milieu d'eux.

L'ESCLAVE. En voici un qui fait signe.

TRYGÉE. Qui ?

L'ESCLAVE. Qui ? Ariphrade [5] ; il la demande avec instance.

TRYGÉE. Mais, malheureux, il se jettera sur elle, et la desséchera [6]. Allons, dépose tout cela par terre [7].

[1] Bourg de l'Attique, où l'on célébrait la fête de Bacchus tous les cinq ans. Le poëte fait un jeu de mots continuel sur ce que Théoria est une femme, et encore, comme on l'a dit, une dénomination commune à toutes les fêtes. Il y avait aussi à Brauron un temple de Diane, où l'on célébrait le culte de cette déesse, à laquelle on immolait une chèvre. Dans ce temple, on présentait les jeunes filles à Diane avant leur mariage. (Voy. *Lysistrata*, v. 643 ; *Iphigénie en Tauride*, v. 1435 ; Pausanias, I, 23, 8, 1, 33, 1 ; *Strabon*, IX, 1.

[2] Ici le poëte forge un mot composé dont le sens serait :

« Quantam culus iste quinto quoque anno voluptatem adfert ! »

[3] *Gestus admodum obscenus sensum declarabat. Seu digito, seu phallo, quo præcinctus erat, in manibus sumpto, isthmi* (pudendi muliebris) *amplitudinem in aere circumscribit servus ; respondetque interroganti : « Ad isthmia tentorium peni meo designo. »* Voy. dans *les Fêtes de Cérès*, v. 649, un emploi analogue du mot ἰσθμον.

[4] Il s'adresse d'abord aux spectateurs, puis à Théoria.

[5] Il parle de cet Ariphrade vers la fin des *Chevaliers*, v. 1281-1287, et *Guêpes*, 1280-3. Il y a sur lui trois ou quatre vers des plus obscènes.

[6] *Succum ejus lambendo hauriet irruens.*

[7] Il dit à Théoria de quitter ses vêtements. Il paraît que Trygée s'est chargé de remettre lui-même Théoria au Conseil. On ne voit pas bien si

Conseillers, et vous prytanes, je vous présente Théoria. Considérez quels biens précieux je remets entre vos mains; vous pouvez dès à présent lui lever les jambes en l'air, et consommer le sacrifice. Voyez comme la cuisine [1] est belle! La fumée l'a noircie : c'est là qu'avant la guerre le Conseil avait ses casseroles. Avec elle, nous pourrons dès demain commencer les plus brillants combats, lutter à terre [2], nous mettre à quatre pattes [3], renverser l'adversaire, le mettre à genoux, percer, frapper avec toute l'ardeur de la jeunesse, et, comme au pancrace, combattre du poing [4] et de tous les membres. Le troisième jour [5], vous commencerez les courses équestres; chacun pressera vivement sa partie adverse; les cavaliers, renversés les uns sur les autres, essoufflés et haletants, se donneront de mutuelles secousses; d'autres tomberont épuisés [6] auprès du but. O prytanes! recevez Théoria. Voyez avec quel empressement ce prytane l'a accueillie! Tu ne ferais pas de même s'il s'agissait d'une affaire gratuite [7]; tu alléguerais un jour férié, en ne laissant pas de tendre la main.

Le Chœur. Un citoyen tel que toi est un homme précieux pour la république.

Trygée. Quand vous ferez les vendanges, vous saurez encore mieux ce que je vaux.

la scène change, ou seulement s'il s'adresse aux membres du Conseil, qui assistaient au spectacle.

[1] Toujours cette même équivoque de Théoria, prise pour une fête publique ou pour une courtisane. *Quatenus Theoria est festorum celebratio,* ὀπτάνιον *est culina, quatenus est meretrix,* τὸ αἰδοῖον, *quod monstrat.*

[2] *A ludis solemnibus ad ludos venereos hæc et sequentia transferuntur.* Voy. dans *l'Ane d'or* d'Apulée, l. II, une lutte du même genre entre Lucius et la servante Fotis. Voy. aussi *l'Ane* de Lucien.

[3] *Est* σχῆμα συνουσίας; *quod nebulones nostri nomine e canino genere sumpto indigetant.* Boissonade.

[4] On s'attend à ce qu'il va dire : « Des poings et *des pieds.* » Mais, au lieu de ce dernier mot, il ajoute : τῷ πέει, *pene.*

[5] Tel était l'ordre ordinaire dans les jeux publics.

[6] *Recutiti.*

[7] Une fonction des prytanes était d'introduire dans le Conseil ceux qui y avaient quelque affaire; mais ils ne le faisaient pas volontiers gratuitement.

Le Chœur. Tu le montres bien dès à présent, car tu es notre sauveur à tous.

Trygée. Tu diras tout cela quand tu boiras du vin nouveau.

Le Chœur. Tu seras toujours pour nous ce qu'il y a de plus grand après les dieux.

Trygée. Oui, vous devez beaucoup à Trygée d'Athmone: j'ai délivré des plus grands maux le peuple des villes et des campagnes, et j'ai réprimé Hyperbolos[1].

Le Chœur. Voyons, que nous reste-t-il à faire?

Trygée. Qu'y a-t-il de mieux que faire à la déesse une offrande de marmites pleines de légumes[2]?

Le Chœur. Des marmites? comme au petit Mercure, qui s'en plaint?

Trygée. Que vous en semble? Voulez-vous un bœuf gras?

Le Chœur. Un bœuf? pas du tout; il y aurait peut-être quelques secours à porter[3].

Trygée. Eh bien, un cochon gros et gras?

Le Chœur. Non, non.

Trygée. Pourquoi?

Le Chœur. De peur des cochonneries de Théagène[4].

Trygée. Quelle autre victime voulez-vous donc?

Le Chœur. Une brebis.

Trygée. Une brebis?

Le Chœur. Oui.

Trygée. Mais c'est un mot ionien[5].

Le Chœur. C'est précisément. Pour sûr, si dans l'assemblée quelqu'un propose de faire la guerre, les assistants effrayés crient en ionien, Oï!...

[1] Voyez plus haut la note sur le v. 921.

[2] Comme on en offrait aux divinités inférieures.

[3] Jeu de mots intraduisible en français. Le mot *bœuf* est compris dans le mot grec qui signifie *secourir*.

[4] Dans *les Guêpes*, v. 1183-4, le poëte suppose que ce Théagène converse avec un vidangeur.

[5] Il se sert, pour exprimer une brebis, du mot *oi* en deux syllabes, tel que le prononçaient les Ioniens. C'est aussi une particule d'exclamation, pour peindre l'horreur qu'on a d'une chose.

TRYGÉE. Tu as raison.

LE CHŒUR. Et que, du reste, ils soient débonnaires. Ainsi nous serons des agneaux les uns pour les autres, et beaucoup plus indulgents pour les alliés.

TRYGÉE. Va donc au plus vite chercher une brebis; pendant ce temps, je préparerai l'autel sur lequel nous l'immolerons.

LE CHŒUR. Avec l'aide des dieux et la faveur de la fortune, comme tout réussit à souhait! Chaque chose vient à son tour concourir au succès.

TRYGÉE. Rien n'est plus vrai; car voici un autel à la porte.

LE CHŒUR. Hâtez-vous donc, tandis que les dieux enchaînent le souffle impétueux et changeant de la guerre. Car évidemment une divinité change nos souffrances en prospérités.

TRYGÉE. Voici la corbeille, contenant l'orge, la couronne, et le couteau; voilà aussi du feu; nous n'attendons plus que la brebis.

LE CHŒUR. Dépêchez-vous; car si Chéris[1] vous aperçoit, il viendra, sans être invité, pour jouer de la flûte; et je suis sûr que vous ne le laisserez pas se fatiguer tant à souffler, sans lui donner quelque chose.

TRYGÉE. Allons, prends la corbeille et le bassin, et fais au plus tôt le tour de l'autel par la droite.

L'ESCLAVE. Voilà, j'ai fait le tour; donne d'autres ordres.

TRYGÉE. Attends, que je trempe ce tison dans l'eau. Toi, secoue vite; présente de l'orge salée; donne-moi cette torche, purifie-toi, et jette de l'orge[2] aux spectateurs.

L'ESCLAVE. Voilà.

TRYGÉE. C'est déjà donné?

L'ESCLAVE. Oui, par Hercule! il n'est aucun des spectateurs qui n'ait reçu sa part d'orge.

TRYGÉE. Les femmes n'en ont pas eu.

[1] Mauvais joueur de flûte, qu'il représente ici comme un parasite. Il parle déjà de lui dans *les Acharniens*.

[2] *Vox græca « hordeum » notat etiam virile membrum.* De là la réponse que l'esclave fait plus bas, au sujet des femmes.

L'Esclave. Les maris la leur donneront ce soir.

Trygée. Eh bien, prions! Qui est ici? Où est la foule des gens de bien[1]?

L'Esclave. Attends, que je donne à ceux-ci; ils sont nombreux, et gens de bien.

Trygée. Les crois-tu de bonnes gens?

L'Esclave. En peut-il être autrement, eux qui, lorsque nous les aspergeons d'eau en abondance, restent fermes et inébranlables au même poste?

Trygée. Prions donc au plus tôt! prions! Auguste reine, vénérable déesse, ô Paix! qui présides aux chœurs de danse, et qui présides aux noces, reçois notre sacrifice!

L'Esclave. Reçois-le favorablement, ô la plus chère des déesses! et ne fais pas ce que font les femmes qui trompent leurs maris: elles entr'ouvrent la porte pour nous regarder, et si quelqu'un fait attention à elles, la referment; puis, s'il se retire, elles regardent de nouveau. Ne fais rien de tout cela avec nous.

Trygée. Non certes; mais, comme il convient à une noble femme, montre-toi à nous, tes amants, qui, depuis treize années, languissons de ton absence. Éloigne sans réserve les combats et le tumulte, et mérite le nom de Lysimaque[2]; réprime cette humeur soupçonneuse qui nous plaît tant, et qui alimente les calomnies mutuelles; unis de nouveau les Grecs par le suc de l'amitié, dispose leurs esprits à la douceur et à l'indulgence; fais abonder aussi sur notre marché toutes les bonnes choses, l'ail, des concombres précoces, des pommes, des grenades, de petites tuniques de laine pour nos esclaves; qu'on y voie affluer les Béotiens chargés d'oies, de canards, de pigeons, de mauviettes; que les anguilles de Copaïs[3] y viennent par

[1] C'étaient les termes employés dans les sacrifices. Le crieur public faisait à haute voix la première question; les assistants faisaient la réponse. Remarquons, en passant, cette formule de la liturgie païenne, qui se retrouve encore quelques vers plus bas : Εὐχώμεθα, *Oremus!*

[2] C'est-à-dire qui met fin aux combats.

[3] Lac de Béotie.

paniers, et que, pressés autour de ces poissons, nous luttions à l'enchère, avec Morychos, Téléas, Glaucétès[1] et beaucoup d'autres gourmands; qu'ensuite Mélanthios arrivant le dernier au marché, et trouvant tout vendu, se lamente et s'écrie, comme dans sa *Médée* : « Je suis perdu, je suis mort! Elles m'ont glissé des mains, et se cachent sous des bettes[2]; » et que chacun rie de son malheur. O déesse vénérable, tels sont les vœux que nous t'adressons!

L'Esclave. Prends le couteau, et égorge la brebis en habile cuisinier.

Trygée. Cela n'est pas permis.

L'Esclave. Pourquoi?

Trygée. La Paix n'aime pas le carnage, et jamais on n'ensanglante son autel. Porte la victime au logis, immole-la, et apportes-en les cuisses: de cette sorte, la brebis est réservée à celui qui fait les frais du chœur.

(L'esclave sort.)

Le Chœur. Pour toi, qui restes ici, rassemble vite le bois fendu et tout ce qui est nécessaire au sacrifice.

Trygée. Ne trouves-tu pas que je dispose ces broussailles en sacrificateur expert?

Le Chœur. En peut-il être autrement? Ignores-tu rien de ce qu'un sage doit savoir? T'échappe-t-il rien de ce que doit posséder l'homme d'une habileté reconnue et d'une heureuse audace?

[1] Sur Morychos, voy. *les Acharniens*, v. 887; *les Guêpes*, v. 506, 1142. Sur Téléas, *les Oiseaux*, v. 11, 1008. — Il parle de Morychos dans *les Acharniens*, de Téléas dans *les Oiseaux*, et de Glaucétès dans *les Fêtes de Cérès*.

[2] On accommodait les anguilles avec ce légume. (Voy. *les Acharniens*, v. 894.) Ceci paraît être une parodie des paroles de Jason, dans *la Médée* de Mélanthios. Il y a d'ailleurs un jeu de mots sur ἀποχειρωθείς et ἀποχηρωθείς, qui se prononcent de même, et dont le premier signifie *qui a laissé échapper de ses mains*, et le second, *qui est devenu veuf*. Sur Mélanthios, poëte tragique, frère de Morsimos, et fils de Philoclès, voy. plus haut, v. 803, et *les Oiseaux*, v. 151.

TRYGÉE. La fumée du fagot incommode Stilbide[1]. J'apporterai aussi la table, et me passerai de serviteur.

LE CHŒUR. Qui refuserait ses louanges à l'homme qui a bravé tant de périls pour sauver notre ville sacrée? Jamais il ne cessera d'être admiré de tous.

L'ESCLAVE, *revenant*. Tes ordres sont remplis. Prends ces cuisses, et mets-les sur le feu; je vais chercher les entrailles et les gâteaux.

TRYGÉE. Je m'en charge; mais j'attendais ton retour.

L'ESCLAVE. Eh bien, me voici; trouves-tu que j'aie tardé?

TRYGÉE. Fais-moi bien griller ceci. Mais voici un homme qui s'avance, couronné de lauriers : quel est-il?

L'ESCLAVE. Quel air insolent! c'est un devin.

TRYGÉE. Non; c'est Hiéroclès[2].

L'ESCLAVE. C'est le devin, l'habitant d'Orée[3]. Que va-t-il nous dire?

TRYGÉE. Il est clair qu'il vient s'opposer à la paix.

L'ESCLAVE. Non, mais il est attiré par l'odeur des viandes.

TRYGÉE. Faisons semblant de ne pas le voir.

L'ESCLAVE. Tu as raison.

HIÉROCLÈS. Quel est ce sacrifice, et à quel dieu l'offre-t-on?

TRYGÉE. Fais sortir cela en silence; prends garde qu'il ne touche au râble[4].

[1] Il se compare à Stilbide, fameux devin, que les Athéniens emmenèrent à l'expédition de Sicile. Le poëte joue sur ce nom propre, dont la racine veut dire *luire*, *briller*. (Voy. Plutarque, *Vie de Nicias*, c. 23.)

[2] Devin connu par son arrogance plus que par son art. Le poëte le représente comme contraire à la paix. Eupolis l'a nommé dans sa comédie des *Villes*.

[3] Ville de l'Eubée. Les habitants de cette île tenaient pour la guerre. Lors de la défection de l'Eubée, Orée seule resta au pouvoir des Athéniens. THUCYDIDE, VIII, 95.

[4] Trygée et l'esclave se parlent bas pendant qu'Hiéroclès les questionne.

HIÉROCLÈS. Ne me direz-vous pas à qui vous sacrifiez?

TRYGÉE. La queue a bonne mine.

L'ESCLAVE. Bonne mine vraiment, Paix auguste et chérie!

HIÉROCLÈS. Allons, découpe la pièce, et offre les prémices.

TRYGÉE. Il faut d'abord que ce soit bien rôti.

HIÉROCLÈS. Mais c'est rôti suffisamment.

TRYGÉE. Qui que tu sois, tu te mêles de ce qui ne te regarde pas. Coupe. Où est la table? Apporte les libations.

HIÉROCLÈS. La langue se coupe à part [1].

TRYGÉE. Nous le savons; mais sais-tu ce que tu devrais faire?

HIÉROCLÈS. Dis-le-moi.

TRYGÉE. Ne nous parle pas davantage, car nous sacrifions à la sainte Paix.

HIÉROCLÈS. Mortels misérables et imbéciles...

TRYGÉE. Que ces imprécations retombent sur ta tête!

HIÉROCLÈS... Qui, dans votre folie, comprenez si mal la volonté des dieux, et faites alliance avec des singes cruels [2]...

L'ESCLAVE. Ah! ah! ah!

TRYGÉE. De quoi ris-tu?

L'ESCLAVE. J'aime assez les singes cruels.

HIÉROCLÈS. Sottes colombes, vous vous fiez à des renards, dont l'âme et l'esprit sont façonnés à la ruse.

TRYGÉE. Puissent tes poumons, ô charlatan, être aussi brûlants que ces entrailles!

HIÉROCLÈS. Si les nymphes ne trompèrent point Bacis [3], si les mortels n'ont pas été trompés par Bacis, ni Bacis par les nymphes...

[1] Voy. *les Oiseaux*, v. 1705; et dans *l'Odyssée*, III, 332 : ἀλλ' ἄγε τάμνετε μὲν γλώσσας.

[2] Les Lacédémoniens.

[3] Célèbre devin des temps antiques. Il est question de lui dans *les Chevaliers*, v. 123; et dans *les Oiseaux*, v. 958.

TRYGÉE. Puisses-tu crever, si tu ne cesses de parler de Bacis!

HIÉROCLÈS. Les destins ne permettaient pas encore de rompre les chaînes de la Paix; mais d'abord...

TRYGÉE. Sale-moi bien ceci.

HIÉROCLÈS. La volonté des dieux bienheureux n'est pas encore que la guerre cesse, avant que le loup ne s'accouple à la brebis.

TRYGÉE. Et comment, maudit hâbleur, le loup s'accouplera-t-il jamais à la brebis?

HIÉROCLÈS. Tant que la punaise de bois[1] exhalera en fuyant une odeur infecte, et que la levrette, pressée de mettre bas, fera des petits aveugles, on ne devait pas encore songer à la paix.

TRYGÉE. Que fallait-il donc faire? Ne mettre aucun terme à la guerre, ou tirer au sort à qui pleurerait le plus? Tandis qu'en nous unissant par un traité, nous pouvions régner en commun sur la Grèce.

HIÉROCLÈS. Tu ne pourras jamais faire que l'écrevisse marche droit.

TRYGÉE. Tu ne souperas plus désormais au Prytanée[2], et tu ne rendras plus d'oracles sur ce qui est passé.

HIÉROCLÈS. Tu ne rendras jamais douce la peau âpre du hérisson.

TRYGÉE. Cesseras-tu enfin d'en imposer aux Athéniens?

HIÉROCLÈS. En vertu de quel oracle avez-vous offert un sacrifice aux dieux?

TRYGÉE. En vertu de celui qu'Homère a rendu en si beaux termes :

« Ainsi ils dissipèrent le nuage odieux de la guerre, ils

[1] J'ai adopté une idée de M. Boissonade. Je transcris sa note : « *Interpretes putant* σφονδύλην *larvam esse melolonthæ vel gryllum talpam; sed illa insecta non* βδέουσι. *Cogitabam de cimice quodam hortensi, qui lacessitus liquorem emittit fœdissimum. Auduinus, vir entomologiæ peritissimus, potius significari credit Branchinum dilosorem, vel aliam branchini generis speciem.* »

[2] Les devins étaient nourris aux dépens de l'État, surtout en temps de guerre.

« se jetèrent dans les bras de la Paix, et consacrèrent son « retour par un sacrifice. Quand les cuisses des victimes « furent consumées, et qu'ils se furent repus des en- « trailles, ils firent des libations; j'étais leur guide; mais « personne ne présentait au devin la coupe éclatante [1]. »

HIÉROCLÈS. Rien de ceci ne me concerne : la sibylle ne l'a pas dit.

TRYGÉE. Mais le sage Homère dit fort bien :

« Il n'a ni famille, ni lois, ni foyers, celui qui se plaît « aux horreurs d'une guerre intestine [2]. »

HIÉROCLÈS. Prends garde que le milan, abusant ton esprit par quelque ruse, ne ravisse...

TRYGÉE. Esclave, fais attention, car voici un oracle menaçant pour ces intestins. Fais les libations, et apporte ici une portion des intestins.

HIÉROCLÈS. Mais, s'il vous semble bon, je me servirai moi-même.

TRYGÉE. Libation! libation!

HIÉROCLÈS. Verse-m'en aussi, et donne-moi un morceau des intestins.

TRYGÉE. Cela ne plaît pas encore aux dieux bienheureux; ce qu'ils veulent avant tout, c'est que nous fassions les libations, et que tu t'en ailles. O Paix auguste, demeure à jamais parmi nous!

HIÉROCLÈS. Apporte ici la langue.

TRYGÉE. Toi, emporte la tienne.

HIÉROCLÈS. La libation!

TRYGÉE, *à l'esclave*. Emporte vite ceci avec la libation.

HIÉROCLÈS. Personne ne me donnera-t-il une part des intestins?

TRYGÉE. Cela n'est pas possible, « avant que le loup ne « s'accouple à la brebis. »

HIÉROCLÈS. Je t'en conjure par tes genoux.

TRYGÉE. Mon cher, c'est en vain que tu me supplies;

[1] Le poëte rapproche ici des vers pris en différents endroits de *l'Iliade* et de *l'Odyssée : Il.*, I, 467; XVI, 301; XVII, 273; *Odyss.*, VII, 137, etc.

[2] *Iliade*, IX, 63-64. Vers souvent cités.

« tu ne rendras jamais douce la peau âpre du hérisson! » Vous, spectateurs, régalez-vous des intestins avec nous.

HIÉROCLÈS. Et moi donc?

TRYGÉE. Mange la Sibylle.

HIÉROCLES. Non, par la Terre! vous ne mangerez pas cela à vous seuls; je vous en ravirai ma part; c'est à tout le monde.

TRYGÉE. Frappe, frappe sur Bacis.

HIÉROCLÈS. Je prends à témoin...

TRYGÉE. Que tu es gourmand, un hâbleur! Frappe ferme, chasse-moi ce charlatan à coups de bâton.

L'ESCLAVE. Charge-t'en; moi, je vais lui reprendre les peaux des victimes qu'il a volées. Veux-tu bien laisser là ces peaux, beau sacrificateur? As-tu entendu? quel est ce corbeau qui nous est venu d'Orée? Allons vite, prends ton vol vers Élymnion [1].

(Il s'en va.)

LE CHŒUR. Quelle joie, quel plaisir, de laisser là casque, fromage et oignons! J'aime non à combattre, mais à boire près du feu avec de bons compagnons, à la lueur d'un bois très-sec, et scié pendant l'été; j'aime à faire griller des pois sur des charbons ardents, à faire rôtir le gland du hêtre, et à caresser la jeune Thratta [2] pendant que ma femme est au bain.

Il n'est rien de plus agréable, quand les semailles sont faites, et que Jupiter les arrose d'une pluie bienfaisante, que de causer ainsi avec son voisin : « Dis-moi, qu'allons-« nous faire, cher Comarchide? J'aimerais assez à boire, « tandis que le ciel féconde nos sillons. Allons, femme,

[1] Le Scholiaste dit qu'Élymnion était un temple de l'Eubée. Il est plutôt à croire que c'était un écueil sur la côte de l'île d'Eubée, où des vaisseaux grecs avaient fait naufrage. Un fragment du *Nauplios* de Sophocle parle des roches d'Élymnion, πρὸς πέτραις Ἐλυμνίαις.

[2] Nom d'esclave.

« fais sécher trois chénices de fèves, mêles-y un peu de « froment, et donne-nous des figues. Que Syra rappelle « Manès des champs; il n'y a pas moyen d'ébourgeonner « la vigne aujourd'hui, ni de briser les mottes; la terre « est trop humide. Qu'on apporte [1] de chez moi la grive et « les deux pinsons. Il doit y avoir encore chez nous du co- « lostre et quatre morceaux de lièvre, à moins que le « chat n'en ait volé le soir; car il faisait je ne sais quel « bruit et quel tapage dans la maison. Enfant! apportes- « en trois pour nous, et donnes-en un à mon père. De- « mande à Eschinade des myrtes avec leurs fruits; et par la « même occasion, car c'est sur le chemin, qu'on invite « Charinade à venir boire avec nous, tandis que le dieu « propice féconde nos semences. »

Pendant que la cigale fait entendre sa douce chanson, j'aime à voir si le raisin de Lemnos commence à mûrir, car le fruit en est précoce; je me plais à voir grossir la jeune figue, à la manger quand elle est mûre, à la savourer, et à m'écrier : « Jours de bonheur! » puis je bois une infusion de thym broyé; et j'engraisse dans cette saison de l'été, bien plus que quand je vois un taxiarque [2] haï des dieux, avec ses trois aigrettes, et une chlamyde de pourpre éclatante, qu'il prétend être une teinture de Sardes; mais si dans un jour de bataille il porte cette chlamyde, il se teint lui-même en teinture de Cyzique [3]; il est le premier à fuir, comme un grand coq jaune [4], en agitant ses aigrettes : pour moi, je garde les filets [5]. Lorsqu'ils sont à la ville, ces taxiarques font des choses intolérables; ils inscrivent les uns sur la liste d'enrôlement; ils effacent les autres deux ou trois fois, selon leur caprice. « Demain, jour du départ [6]. » Le citoyen n'a pas acheté de

[1] Ici Comarchide répond à son tour à l'invitation de son hôte.
[2] Officier qui commandait le bataillon d'infanterie fourni par chaque tribu.
[3] Il paraît qu'elle était jaune, comme celle de Sardes était pourpre.
[4] Voyez *les Oiseaux*, v. 800; et *les Grenouilles*, v. 937.
[5] C'est-à-dire, je reste à mon poste, et j'attends les ordres.
[6] Ce sont les termes de l'avis publié par le taxiarque.

vivres, car il ne savait rien en sortant de chez lui; mais, en passant près de la statue de Pandion [1], il voit son nom inscrit; et, dans son embarras, il court en pleurant amèrement son malheur. C'est ainsi qu'ils nous traitent, nous autres villageois; mais l'habitant de la ville est mieux traité par ces lâches, méprisés des dieux et des hommes. Mais ils recevront le châtiment qu'ils méritent, si le ciel le permet. J'ai eu assez à souffrir de ces gens, lions dans leurs foyers, et renards au combat [2].

TRYGÉE. Oh! oh! que de monde est venu au festin nuptial! Tiens, essuie les tables avec cette aigrette; elle n'est plus bonne à rien. Ensuite sers les gâteaux, les grives, du lièvre en abondance, et les pains.

UN MARCHAND DE FAUX. Où est Trygée? où est-il?

TRYGÉE. Je fais cuire les grives.

LE MARCHAND DE FAUX. O mon cher, ô Trygée, que de biens tu nous as procurés, en nous donnant la paix! personne auparavant n'eût offert une obole d'une faux; aujourd'hui je les vends cinquante drachmes. Celui-ci vend trois drachmes ses tonneaux pour la campagne. O Trygée! choisis parmi ces faux et dans tous ces objets ce qui peut te faire plaisir; accepte ces présents. Tous ces objets que nous vendons et dont nous tirons tant de profit, nous te les offrons en présent pour tes noces.

TRYGÉE. Eh bien donc, déposez tout cela ici, et entrez vite pour le festin; car voici un armurier qui s'avance tout chagrin.

---

[1] Une des douze statues sur lesquelles on inscrivait les noms des citoyens enrôlés. Il y avait la tribu Pandionide.

[2] Le même rapprochement se trouve dans Pindare, od. IX. Montaigne, l. II : « Le pape Boniface huitieme entra, dict-on, en sa charge *comme un regnard*, s'y porta *comme un lion*, et mourut *comme un chien*. »

LE FABRICANT D'AIGRETTES. Hélas! ô Trygée, tu m'as ruiné sans ressource!

TRYGÉE. Qu'as-tu, pauvre malheureux? est-ce qu'il te pousserait des aigrettes à la tête?

LE FABRICANT D'AIGRETTES. Tu m'as enlevé mon état et ma vie; tu m'as ruiné, moi, cet autre, et ce fabricant de javelots.

TRYGÉE. Voyons, que veux-tu que je te donne de ces deux aigrettes?

LE FABRICANT D'AIGRETTES. Toi-même qu'en donnes-tu?

TRYGÉE. Ce que j'en donne? j'ai honte de le dire. Cependant, comme le nœud en est fait avec beaucoup de soin, j'en donnerai volontiers trois chénices de figues sèches; elles me serviront à essuyer la table.

LE FABRICANT D'AIGRETTES. Fais donc apporter ces figues : mieux vaut encore cela que rien.

TRYGÉE. Va-t'en, va te promener avec tes aigrettes; les crins ne tiennent pas, elles ne valent rien; je n'en voudrais pas même pour une seule figue.

LE MARCHAND DE CUIRASSES. Et moi, malheureux, que ferai-je de cette cuirasse estimée dix mines, et d'un travail achevé?

TRYGÉE. Tu ne perdras pas dessus; mais donne-la-moi au prix coûtant; elle serait tout à fait commode en un besoin pressant [1]...

LE MARCHAND DE CUIRASSES. Cesse de te moquer de moi et de ma marchandise.

TRYGÉE. Comme ceci... au moyen de trois cailloux [2]. N'est-ce pas juste ce qu'il faut?

LE MARCHAND DE CUIRASSES. Et comment t'essuierais-tu, imbécile?

[1] *Ut quis in eam exoneret alvum.*

[2] *Lapillis usos fuisse veteres abstergendis natibus, postquam alvum exonerassent, ostendit etiam* Pluti *locus*, v. 817.

TRYGÉE. En passant l'une des mains par l'ouverture pratiquée pour les bras; et l'autre...

LE MARCHAND DE CUIRASSES. Quoi! des deux mains?

TRYGÉE. Sans doute; pour n'être pas surpris à boucher un trou du vaisseau [1].

LE MARCHAND DE CUIRASSES. Et tu ferais tes besoins dans un vase de dix mines?

TRYGÉE. Assurément, misérable! Penses-tu donc que je vendrais mon derrière pour dix mille drachmes [2]?

LE MARCHAND DE CUIRASSES. Eh bien, allons, compte-moi l'argent.

TRYGÉE. Mais, mon cher, elle me gêne trop les fesses; emporte-la; je ne l'achèterai pas.

LE MARCHAND DE TROMPETTES. Que ferai-je de cette trompette, qui m'a coûté jadis soixante drachmes?

TRYGÉE. Verse dans le creux du plomb fondu, fixe en haut une baguette un peu longue, et tu auras un cottabe suspendu [3].

LE MARCHAND DE TROMPETTES. Hélas! tu te moques de moi.

TRYGÉE. Veux-tu un autre conseil? Verse du plomb, comme je te le disais, attaches-y des cordes et adaptes-y une balance; tu pourras peser dans les champs les figues destinées à tes esclaves.

---

[1] Trait contre les triérarques, qui faisaient boucher des trous à rames dans les vaisseaux, pour faire tourner à leur profit la solde des rameurs supprimés.

[2] La mine valait cent drachmes.

[3] Jeu célèbre chez les Grecs. On scellait en terre un bâton dans une position perpendiculaire; il était surmonté d'un autre mis horizontalement; et à chaque extrémité de ce dernier était suspendu un petit bassin en forme de balance, de manière à former un équilibre parfait. Au-dessous de chacun de ces bassins on en mettait un plus grand, rempli d'eau, au milieu duquel était une petite figure en airain. Il fallait, d'une distance convenue, jeter du vin dans un des petits bassins, de manière à ce qu'il penchât, et allât [illegible]apper la statue. (Voy. plus haut, v. 345.)

LE FABRICANT DE CASQUES. O sort implacable! tu me ruines, moi qui autrefois ai payé ces casques une mine. Qu'en ferai-je maintenant? Qui voudra me les acheter?

TRYGÉE. Va les vendre aux Égyptiens, c'est excellent pour mesurer du syrméa[1].

LE MARCHAND DE JAVELOTS. Hélas! fabricant de casques, que notre sort est misérable!

TRYGÉE. Le sien n'a rien de malheureux.

LE FABRICANT DE CASQUES. Mais comment y aura-t-il encore des gens qui se servent de casques?

TRYGÉE. Pourvu qu'il sache y mettre des anses[2], il les vendra plus cher qu'à présent.

LE FABRICANT DE CASQUES. Retirons-nous, marchand de javelots.

TRYGÉE. Non, non; je lui achèterai ces piques.

LE MARCHAND DE JAVELOTS. Combien en donnes-tu?

TRYGÉE. A condition qu'on les sciera en deux; j'en ferai des échalas, cent pour une drachme.

LE MARCHAND DE JAVELOTS. On nous insulte; allons-nous-en, mon cher.

TRYGÉE. C'est fort bien fait; car voilà les enfants des convives qui sortent pour pisser, et, si je ne me trompe, pour préluder à leurs chants. Mon enfant, viens ici près de moi essayer d'abord les chansons que tu te proposes de chanter.

LE FILS DE LAMACHOS. « Maintenant commençons par célébrer les vaillants guerriers[3]... »

[1] Selon le Scholiaste, c'était une espèce de suc dont les Égyptiens faisaient usage pour arrêter la diarrhée. Mais, selon Hérodote, II, 77, c'était un purgatif.

[2] Pour en faire des tonneaux, ou des espèces d'amphores, appelées en latin *diotæ*.

[3] Vers des *Épigones*, poëme très-ancien, où l'on célébrait la deuxième guerre de Thèbes. Hérodote, l. IV, c. 32, l'attribue à Homère.

TRYGÉE. Cesse, misérable, de chanter les guerriers, et cela en présence de la Paix. Tu es un malappris et un vaurien.

LE FILS DE LAMACHOS. « Lorsqu'ils se furent avancés les « uns contre les autres, ils entre-choquaient leurs bou- « cliers de cuir et leurs boucliers bombés [1]. »

TRYGÉE. Boucliers! ne cesseras-tu pas de nous parler de boucliers?

LE FILS DE LAMACHOS. « Alors on entendit les cris de la « voix plaintive des mourants. »

TRYGÉE. Les cris des mourants! Par Bacchus! je te ferai repentir de nous chanter les cris et les boucliers bombés.

LE FILS DE LAMACHOS. Que chanterai-je donc? dis-moi les chants que tu aimes.

TRYGÉE. Chante-nous : « Alors ils dévoraient la chair « des bœufs, » ou bien : « Ils préparaient un festin, et tout « ce qu'il y a de plus délicieux à manger. »

LE FILS DE LAMACHOS. « Alors ils dévoraient la chair des « bœufs, dételaient leurs coursiers couverts de sueur; car « ils s'étaient rassasiés de combats. »

TRYGÉE. Soit : rassasiés de combats, ils se mirent à manger. Chante, chante-nous comment ils mangèrent, après s'être rassasiés.

LE FILS DE LAMACHOS. « Quand ils eurent fini, ils se cui- « rassèrent l'estomac [2]... »

TRYGÉE. Avec grand plaisir, je pense.

LE FILS DE LAMACHOS. « Puis ils se précipitèrent des tours, « et un cri immense s'éleva. »

TRYGÉE. Puisses-tu y périr dans tes combats, petit sot! tu ne chantes que des guerres! De qui donc es-tu fils?

1er ENFANT. Moi?

TRYGÉE. Oui, toi.

[1] Ces vers, que cite l'enfant, sont tirés d'Homère, *Il.*, Δ, 446, et Θ, 60, avec quelques changements.

[2] Le même mot signifie « s'armer d'une cuirasse », et « boire du vin, s'enivrer. » Trygée l'entend dans ce dernier sens. Ce jeu de mots se trouve déjà dans *les Acharniens*, v. 1155.

1er Enfant. Je suis fils de Lamachos[1].

Trygée. Ah! j'eusse été bien surpris, à t'entendre, que tu ne fusses pas fils de quelque ami des combats ou des larmes[2]. Loin d'ici! va chanter tes chansons aux lanciers. Où est le fils de Cléonyme? Chante un peu avant d'entrer; je suis sûr qu'au moins tu ne chanteras pas de batailles, car tu as un père prudent.

2e Enfant. « Quelque guerrier de Saïs s'enorgueillit du « bouclier sans reproche, que j'abandonnai malgré moi « près d'un buisson[3]. »

Trygée. Dis-moi, petit, est-ce pour ton père que tu chantes cela[4]?

2e Enfant. « Et j'ai sauvé mes jours. »

Trygée. Mais tu as couvert ta famille de honte. Mais entrons, car je suis sûr que tu n'oublieras pas ce que tu viens de chanter sur le bouclier; tu tiens de ton père. Vous qui restez à ce festin, ce que vous avez à faire à présent c'est de manger, de dévorer tout cela, et de bien jouer des mâchoires. Donnez vaillamment sur tous les plats, et mettez les morceaux doubles. En effet, malheureux, à quoi servent de bonnes dents, si ce n'est à manger?

Le Chœur. Nous n'y manquerons pas; tu nous donnes de bons avis.

Trygée. Vous qui avez souffert de la famine, rassasiez-vous de lièvre: on ne rencontre pas tous les jours des gâteaux abandonnés et sans maître. Avalez donc, ou bientôt vous en aurez du regret.

Le Chœur. Voilà le moment de se réjouir, de faire paraître l'épouse, et d'apporter les torches[5]. Que tout le

[1] Le mot *combat* entre dans la composition de ce nom.

[2] De quelque Boulomachos, ou Clausimachos.

[3] Ces vers sont du poëte Archiloque. Il jeta son bouclier dans un combat contre les Saïens, peuple de Thrace, et célébra lui-même sa honte. Horace en fit autant: voyez ses Odes, l. II, 7: *Sensi, relicta non bene parmula.*

[4] On sait que Cléonyme jeta aussi son bouclier.

[5] Nuptiales.

peuple fasse éclater sa joie, et forme des danses! Que chacun remporte dans les champs tous ses outils, après que nous aurons dansé, fait les libations, chassé Hyperbolos, et supplié les dieux de combler les Grecs de richesses, d'accorder à tous d'abondantes récoltes en orge, en vin, en figues, de rendre les femmes fécondes, de nous faire recouvrer tous les biens que nous avons perdus; enfin, d'abolir l'usage du fer meurtrier!

TRYGÉE. Chère épouse, viens dans nos champs partager ma couche et l'embellir [1].

LE CHŒUR. O mortel trois fois heureux, que tu mérites bien ton bonheur! O Hymen! ô Hyménée! O Hymen! ô Hyménée! Que lui ferons-nous? que lui ferons-nous? Nous jouirons de ses charmes [2], nous jouirons de ses charmes.

Nous, hommes, placés au premier rang, c'est à nous d'enlever l'époux et de le conduire. O Hymen! ô Hyménée! O Hymen! ô Hyménée!

TRYGÉE. Vous vivrez donc heureux, exempts de chagrin, occupés à cueillir vos figues. O Hymen! ô Hyménée! O Hymen! ô Hyménée!

LE CHŒUR. Celui-ci en a de grosses, celle-là en a de douces [3].

TRYGÉE. Après avoir bien mangé, après avoir bien bu à longs traits, tu chanteras : O Hymen! ô Hyménée! O Hymen! ô Hyménée!

LE CHŒUR. Adieu, amis, livrez-vous à la joie! Si vous me suivez, vous mangerez des gâteaux [4].

[1] *Mecum bella belle cubes.*
[2] Τρυγήσομεν αὐτήν. Il joue sur le nom de Trygée.
[3] *Non obscurum quid sibi velit hic jocus.*
[4] Il y a plusieurs lacunes dans cette dernière scène.

FIN DE LA PAIX.

NOTE SUR LE RAPPORT

DES

MONNAIES ATHÉNIENNES.

1 talent valait 60 mines.
1 mine — 100 drachmes.
1 drachme — 6 oboles.
Par conséquent :
1 talent valait 6,000 drachmes, ou 36,000 oboles.

CONVERSION

DES MONNAIES ATHÉNIENNES

EN MONNAIES DE FRANCE.

1 obole valait	»	fr.	15 centimes.
1 drachme —	»		92
1 mine —	91		66
1 talent —	5,500		

MESURES DE CAPACITÉ.

1 médimne valait 3 triteus = 6 hecteus.
= 12 hémiecton = 48 chénices (51 litres.)
1 triteus = 2 hecteus (17 litres.)
1 hecteus = 2 hémiectus (8 litres ½.)

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME PREMIER.

Avis sur cette quatrième édition. v

Notice sur Aristophane. vii

Notice sur la comédie des *Acharniens*. 3
Les Acharniens. 7

Notice sur la comédie des *Chevaliers*. 63
Les Chevaliers. 67

Notice sur *les Nuées*. 129
Les Nuées. 135

Notice sur *les Guêpes*. 199
Les Guêpes. 203

Notice sur *la Paix*. 267
La Paix. 271

Note sur le rapport des monnaies athéniennes. . . 289

Conversion des monnaies athéniennes en monnaies de France. . . . . *ib.*

Mesures de capacité. . . . . *ib.*

FIN DE LA TABLE DES MATIERES.

This book should be returned t
the Library on or before the last d
stamped below.

A fine of five cents a day is incu
by retaining it beyond the specifi
time.

Please return promptly.

Widener Library
002798402
3 2044 085 091 783